DES HOMMES

ET

DES HISTOIRES DE LA RESTAURATION

I. — Discours de réception de M. le duc de Broglie à l'Académie Française.
II. — *Notice sur M. le comte de Sainte-Aulaire*, par M. le baron de Barante.

I.

Ce semble une loi des choses humaines que toute société soit presque constamment soumise à deux principes qui s'en disputent la domination. La lutte tantôt calme, tantôt vive, un antagonisme tantôt masqué par des transactions, tantôt manifesté par des ruptures, est comme le fond de l'histoire intérieure des nations. Aux momens les plus tranquilles de leur existence, il serait toujours possible d'apercevoir dans leur sein deux esprits cachés qui se livrent une sourde guerre, ou qui ne font que des trêves par lassitude ou par raison. D'ordinaire l'un d'eux représente le passé, l'autre exprime des besoins nouveaux et cherche le changement. En toutes choses, la sagesse pratique conseille d'amener les deux adversaires à un compromis tolérable, et toutes les fois qu'on parle soit d'une époque de stabilité et de bonheur, soit d'un heureux ou habile gouvernement, il est probable qu'on fait allusion à quelque période de temps signalée par un de ces accommodemens qui établissent entre deux forces contraires un équilibre un peu durable. C'est qu'apparemment la société ou le pouvoir, la politique ou l'opinion, ont su réaliser un sage mélange des élémens qui fermentent au fond des esprits et des

choses. Les courts momens où l'espèce humaine a été contente de son destin sont les momens où ceux qui veulent détruire et ceux qui veulent conserver ont eu une satisfaction suffisante pour qu'un juge impartial eût prononcé que nul ne se devait plaindre.

On conçoit que les conditions de cet équilibre varient avec le temps. Les termes d'une transaction valable se règlent sur la proportion toujours mobile des contingens de force et de raison de chacune des deux parties. Les années amènent des convenances nouvelles, des nécessités inattendues, et la mesure des exigences légitimes et des concessions obligées est fixée par les circonstances. Le superflu d'une époque est le nécessaire d'une autre.

Un philosophe de la renaissance, et dont le génie aspirait à la vérité, un de ces hommes qui vinrent à temps pour essayer et trop tôt pour réussir, Giordano Bruno, avant d'expier dans les flammes allumées par l'inquisition romaine les témérités de ses spéculations, avait hasardé une idée qui est devenue le principe de toute une philosophie : c'est le principe de *la coïncidence des opposés*. Ce principe, dont on peut faire un usage téméraire en philosophie, a cependant une certaine vérité, et du moins il trouve sans cesse son application dans l'état de l'esprit humain. Il n'y a guère d'instant où, soit dans les pensées d'une société entière, soit dans l'intelligence de chaque individu, on ne puisse distinguer deux principes contraires que le temps y a fait arriver à la fois, et qu'il force à y coexister, soit en paix, soit en guerre. La solution de toute question scientifique est dans l'art de concilier des élémens qui semblent contradictoires, et, dans le gouvernement des états comme dans celui de son propre esprit, l'homme doit trouver le secret d'établir une harmonie quelconque entre des choses qui semblent faites pour la dissonance. Ce secret n'est jamais celui des partis, c'est celui des hommes d'état. Le mérite des partis, c'est de l'apprendre des hommes d'état; le mérite des hommes d'état, c'est de l'enseigner aux partis.

Je ne crois pas qu'à aucune époque cette difficulté et cette nécessité se soient montrées plus éclatantes que lorsque, il y a quarante-trois ans, la chute de Napoléon rendit le trône de France aux descendans de Louis XIV.

J'appelle la chute de Napoléon la vraie cause de la restauration. Supposez que la mort eût été moins impitoyable, et que l'obus qui le couvrit à Brienne de terre et de fumée l'eût frappé encore dans le sein de sa gloire, il est possible que son sceptre eût passé aux mains de son héritier : cela est certain, s'il fût tombé un an plus tôt sur le même champ de bataille où périt Gustave-Adolphe; mais une fois détrôné et captif, sa race tombait avec lui. Cependant, si c'était une révolution, elle était faite par des rois; elle voulait encore

une monarchie. Il était naturel que la seule famille royale que la France connût fût rappelée; tout effort d'inventer une dynastie aurait été artificiel et vain. Il n'y avait plus pour la France que les Bourbons : ils devenaient nécessaires.

Mais ces raisons toutes pratiques ne suffisent pas généralement à l'orgueil non plus qu'à l'imagination des hommes. D'ailleurs, dans une vieille société comme la France, où tout avait été mis en mouvement à la fois par l'effet d'événemens incomparables, des principes bien divers, des sentimens bien multipliés, devaient se retrouver et se ranimer pour ainsi dire à l'appel d'une révolution soudaine. Et ce qui tombait et ce qui se relevait représentaient bien d'autres idées que la simple et rude nécessité de pourvoir à la vacance de l'autorité et de ne pas laisser le gouvernement en déshérence.

Les Bourbons avaient eu les droits les plus antiques et les plus assurés à la couronne de France. Ils croyaient assez naturellement les avoir encore, car, par une respectable fiction, les hommes s'efforcent de prêter à ces droits de convention, souvent nécessaires à la sûreté de l'état, cette immutabilité qui n'appartient qu'au droit absolu. C'est ainsi qu'ils supposent volontiers que leurs lois sont saintes et leur justice infaillible comme la loi divine et la justice éternelle, dont elles ne sont que l'ombre. Qu'une société est heureuse, lorsque son sort lui permet de les respecter à jamais, ces fictions salutaires, sans dommage ni pour sa dignité ni pour son salut! Dans l'espoir de les rétablir avec un mot, on appela le droit royal *légitimité;* c'est alors que ce nom contracta d'une manière plus marquée et plus durable la signification spéciale qu'il conserve encore.

Avec la dynastie et son privilége, la révolution française avait détruit bien d'autres choses, et ces destructions sont toujours douloureuses. Le cœur de ceux qu'elles avaient atteints saignait encore de pertes cruelles, et la société, pour qui ces pertes s'étaient changées en véritables biens, avait elle-même acheté ces biens chèrement. Les souvenirs et les ressentimens rapprochaient tout ce qui avait souffert des mêmes coups, et une association d'idées naturelle réunissait dans une même cause tous les principes et tous les intérêts attaqués depuis 1789. Une logique apparente semblait donc lier à la maison de Bourbon l'ancien régime. Il n'était rien moins que contradictoire que la restauration de l'une fût celle de l'autre, et puisque cette double restauration refaisait ce que la révolution avait défait, comment ne pas la concevoir sous le titre et les traits de la contre-révolution?

Ce n'était pas là pourtant ce qu'avaient voulu les vainqueurs de Napoléon. Les rois eux-mêmes, quelque jaloux qu'ils fussent de leur droit de régner, n'entendaient point, en consentant au rappel de la dynastie du passé, frapper d'illégitimité ces autres gouvernemens

de la France qu'ils avaient reconnus. Celui qui était monté sur le radeau de Tilsitt, celui que la fille des césars (*sic*) avait reçu dans son lit, n'était pas devenu en un jour pour les deux empereurs un usurpateur et un parvenu. Aucun d'eux, ni même aucun de leurs alliés n'attachait au retour des Bourbons l'idée de condamner tout le passé, d'abolir les faits accomplis et de mulcter la nation. Le souvenir de la lutte malheureuse des princes français contre la révolution inspirait même à l'Europe couronnée des inquiétudes sur leur aptitude à la terminer. Leur nom faisait douter de leur fortune. Et quand même on taxerait d'affectation ou de calcul l'encouragement donné alors du haut de certains trônes aux idées de liberté, on ne peut prétendre que les signataires étrangers des traités de 1814 aient entendu rayer du même trait de plume la révolution française de l'histoire de France.

Je parle de l'opinion des rois de l'Europe, parce que ce sont eux et quelques conseillers qui décidèrent l'événement. La nation, dépouillée par la guerre de son indépendance, n'eut alors l'initiative de rien. Elle ne put même coopérer au règlement de sa destinée. Non que je vienne, après tant d'années, redire ces mots passionnés qui ôtaient à la restauration l'honneur d'avoir été acceptée par la France. Surprise par les événemens, mise en présence d'une nécessité qu'elle avait peu prévue, la France assista comme à un spectacle à tout ce qu'on faisait d'elle; mais il faudrait n'avoir pas eu les yeux ouverts alors pour ignorer que la paix apparut comme un bien suprême, et que, précédée d'une renommée de modération et de bonté, la race de saint Louis fut accueillie comme la paix. La défiance même, qui ne tarda pas à se produire, se mêla à peine, dans les premiers momens, aux sentimens de soulagement et d'espérance qu'éveillaient les promesses du nouveau règne, tant était loin de la pensée publique toute idée de la possibilité d'un retour aux choses détruites, tant le peuple, se sentant en possession de la nouvelle existence qu'un quart de siècle lui avait faite, imaginait peu qu'elle pût être menacée, et qu'en matière de gouvernement il y eût des chances pour la rétroactivité! Il semblait au contraire que la dernière expérience avait définitivement tourné contre toute espèce de pouvoir absolu. Puisque le génie même n'avait pu conjurer les maux de la dictature, puisqu'un grand homme s'était perdu par la toute-puissance, comment supposer qu'on pût concevoir le gouvernement autrement que limité? Comment ne pas se sentir ramené à ces sages précautions légales qui mettent peuples et rois à l'abri des excès? Sans beaucoup la connaître encore, la France appelait la liberté; elle y voyait une garantie de repos. C'est alors que les générations nouvelles comprirent mieux l'entreprise de leurs pères, et pénétrèrent peu à peu dans cette intelligence du gouvernement représentatif,

dans cette espérance de dignité nationale, qu'il était réservé aux événemens de 1848 de faire reculer après trente-quatre ans de progrès.

Mais il n'en reste pas moins vrai que le retour des Bourbons entre ces deux opinions qu'il appelait à se produire à la fois pouvait être ou la restauration du régime du passé ou la fondation du régime de l'avenir. L'événement avait deux faces; deux partis pouvaient s'en disputer les fruits. C'est là cette duplicité de principes dont je parlais; c'est là cette *coïncidence des opposés,* dont Bruno voulait faire la grande question de la philosophie, et qui est une loi de l'histoire et le problème de la politique. Ils sont rares aujourd'hui, je l'espère, ceux qui contesteraient encore qu'à l'époque qui nous occupe, la solution de la sagesse, la solution nécessaire, l'unique solution possible, ce fût la transaction.

Honneur à ceux qui l'écrivirent dans la charte constitutionnelle! honneur à ceux-là, quels qu'ils soient! Et nous ne tenons pas ce langage pour dérober sa part d'honneur à celui qui a plus d'une fois aimé à se nommer l'auteur de la charte. Qu'elle soit encore *son plus beau titre aux yeux de la postérité.* Les contemporains, dans de véridiques mémoires, diminueront peut-être, diminueront certainement le rôle historique du premier roi de la restauration : son caractère et son esprit ont pu n'égaler ni son œuvre ni sa fortune; mais il a eu la sagesse suffisante, puisqu'il n'a compromis ni sa renommée ni son ouvrage, puisqu'il est mort sur le trône en laissant à son successeur la triste destinée de recommander sa mémoire en perdant son ouvrage. Louis XVIII est certainement de ces hommes que flatte l'histoire, et de ces rois qu'on admire, parce qu'ils ont su être heureux, car il fut heureux sans doute; mais il sut l'être, et ce mérite-là n'est pas encore si commun.

Mais il n'eut guère que le nécessaire de la sagesse, et rien de ce qui est donné par surcroît. Une charte d'ailleurs n'est que la loi écrite, c'est la lettre qu'il faut que l'esprit vivifie. Et, le roi trouvé, la charte faite, il restait encore à savoir quel esprit animerait le tout. Le problème indiqué ci-dessus restait à résoudre. Quelle était la raison d'être, quel était le vrai caractère de la restauration? Dans quelle mesure devait-elle faire leur part respective aux diverses forces et aux principes divers qu'elle appelait à se manifester?

II.

Des hommes à qui cette tâche redoutable est échue, les uns sont morts, les autres, en petit nombre, sont encore au milieu de nous. Il me semble qu'en général les histoires qu'on a essayées de la restauration les ont mal connus, et qu'il n'a été rendu justice à personne. Ceux-là surtout qui, libres de tout sentiment vindicatif, de

toute arrière-pensée de renversement, ont pris loyalement la restauration comme le point de départ d'une politique nouvelle, comme une ère possible de paix et de liberté, n'ont été ni jugés ni dépeints. On s'est fort occupé de ceux pour qui la restauration a été une vengeance, ou de ceux qui voulaient se venger d'elle. Les hommes qui, sans ignorer aucune des passions contradictoires auxquelles elle rouvrait l'arène, se sont efforcés de s'en préserver, de les neutraliser ou de les vaincre, songeant tout simplement à tirer du fait tout le parti possible pour le bonheur et la grandeur de la nation, ont été négligés par les esprits extrêmes, qui n'ont cherché que dans un intérêt de parti à décrire cette instructive époque. L'idée si simple et si patriotique de faire pour le mieux en profitant des circonstances et des élémens dont on peut disposer, de ne point regarder les révolutions comme d'éternelles parties perdues qui exigent d'éternelles revanches, de ne point faire enfin de la négation de ce qui existe la base d'une politique pratique, a été dédaignée comme une de ces vues bornées, comme une de ces inspirations prosaïques d'une prudence timide ou intéressée. Les spéculations de la philosophie sociale, surtout quand tout le monde s'en mêle, ont cet inconvénient de dégoûter les esprits des choses réelles, de les empêcher de se contenter de rien tant que le rêve de l'absolu ne s'est pas réalisé, et de jeter le discrédit sur toutes les chances d'amélioration et de progrès que la fortune offre aux nations. Tout ce qui n'est pas encore l'idéal est misère. Si le principe de l'autorité n'est pas établi sans restriction, tout est anarchie. Si la démocratie pure est encore à venir, tout est oppression. Il n'y a jamais rien à faire du présent qu'une révolution nouvelle, et il faut incessamment agiter, jeter et jeter encore le dé de la politique, jusqu'à ce qu'on amène le chiffre abstrait qui peut-être n'existe pas.

L'histoire vraie des institutions représentatives en France va être écrite, ou plutôt elle l'est déjà. M. Duvergier de Hauranne, dont l'esprit ferme est au-dessus des revers de sa cause comme de l'injustice des partis, a pris en main la cause de la vérité : la vérité sera dite; mais il me semble que dès à présent, et sans suivre dans le détail le progrès laborieux des institutions libres, sans raconter leur chute soudaine, on peut présenter à l'avance quelques réflexions sur la question de gouvernement que la restauration avait à résoudre et sur les opinions et la conduite de ceux qui semblent en avoir le mieux compris la solution, solution à peine essayée et bientôt précipitée au rang des chimères ou des regrets.

J'ai indiqué les deux points de vue sous lesquels la restauration pouvait être envisagée. C'est là le pour et le contre entre lesquels on pouvait choisir, ou qu'il fallait concilier. Jamais on n'a choisi d'une manière absolue l'un ou l'autre. Les partis sont maîtres de

rêver de telles extrémités : c'est leur métier d'être exclusifs. Encore le sont-ils plus dans leurs exigences que dans leur conduite, et un gouvernement, fût-il un gouvernement de parti, ne l'est jamais autant qu'eux. Les réalités pèsent sur lui, et rarement il parvient à secouer le joug de la raison. C'est déjà trop lorsqu'il penche vers un extrême et qu'il tend de plus en plus à une politique absolue. C'est ce qui est arrivé trop fréquemment au gouvernement de la restauration, jusqu'au moment où il s'est décidé à tomber du côté où il penchait.

Exposons avec plus de détails la difficulté ou, pour mieux dire, la contradiction dont la restauration avait à triompher.

Rien n'est commode pour l'esprit comme un principe absolu. Il dispense de regarder aux objections et aux obstacles, ce qui serait fort doux, si les objections et les obstacles ne se faisaient tôt ou tard sentir dans la pratique à qui les néglige dans la théorie. Ainsi toute monarchie repose sur cette convention au moins tacite ou sur cet usage reconnu de regarder comme ayant droit à régner une famille particulière désignée d'ordinaire par les événemens. Ce droit fondé sur la politique, sur l'intérêt général, sur le consentement universel, le temps peut lui donner une telle consécration que l'on cesse d'en rechercher l'origine et d'en discuter la nature; mais le respect et la tradition, après l'avoir consacré, le divinisent. D'une vérité durable on fait une vérité éternelle. C'est ainsi que le droit divin a remplacé sous une forme moins grossière et plus décente l'apothéose des rois et des césars de l'antiquité. L'Écriture avait reproduit, sous une expression un peu vive de saint Paul, cette simple idée, que les pouvoirs, comme tout le reste, existent par la volonté de la Providence, et d'ailleurs toute idée de droit a philosophiquement une céleste origine. En abusant de ces deux pensées, on a prétendu faire une religion de la royauté; mais une religion doit être universelle, et la royauté ne l'est pas. De plus, elle est exposée à des variations et à des interruptions qui ne sauraient atteindre la vérité religieuse. On a beau cacher sous un nuage l'origine de la royauté, un nuage n'est pas le ciel, et après avoir mis la soumission au roi légitime sur la même ligne que le culte envers Dieu même, on n'en est pas moins, une fois ou l'autre, obligé d'accueillir, de louer, de récompenser ceux qui ont le plus audacieusement violé ce devoir, et nié par leur conduite même que ce fût un devoir immuable. Ainsi les royalistes qui avaient soutenu hors de France que tout ce qui se faisait en France sans eux était nul de soi ont bientôt été forcés, sans rien rétracter de cette prétention, à reconnaître pour valable tout ce qu'ils avaient déclaré nul. La monnaie frappée par de soi-disant usurpateurs n'était pas plus pour eux que pour nous de fausse monnaie. Les actes de gouvernement, lois, décrets, jugemens, les biens acquis, les

titres obtenus, les services rendus, tout cela se faisait reconnaître d'autorité. On ne gagnait donc à en proclamer l'illégitimité comme un principe que le triste avantage de blesser l'honneur ou d'inquiéter la sécurité de ceux en faveur de qui on était contraint par les circonstances de violer ce prétendu principe; c'était comme une protestation qu'on insérait à titre de nullité éventuelle dans le nouveau contrat qu'on passait avec eux.

Si de plus à la sainteté originelle du pouvoir royal on ajoutait celle de sa forme et de son étendue, si on tenait à honneur de prétendre que tel qu'il était autrefois constitué et exercé, il n'avait pas mérité un moment la censure ou la résistance, que tout dans le passé avait droit au respect du présent, et que la folie ou l'orgueil, l'envie ou la haine, avaient seules inspiré aux dernières générations la fatale idée de le transformer, il devenait comme obligatoire de le ramener à de si précieux antécédens, et de lui rendre tous ces caractères augustes dont un délire d'un moment l'avait dépouillé. Cependant, non content de reconnaître pour bonnes toute l'organisation administrative et toute la législation civile que ce délire avait données à la France, on n'osait pas se dispenser de lui emprunter jusqu'à ses idées fixes et à ses mots d'ordre, et de régulariser, par un acte constitutionnel, presque tous les principes au nom desquels elle avait attaqué et miné le pouvoir des siècles passés. On se condamnait donc à proclamer sous forme de loi ce qu'on proscrivait sous forme de théorie. Après avoir anathématisé 1789, on souscrivait d'une main royale aux volontés de 1789. On se donnait comme à plaisir une certaine apparence de contrainte et même de mauvaise foi au moment où l'on faisait acte de souveraineté pour contenter et rassurer les peuples. On présentait comme arrachée par les circonstances et désavouée par la conscience la promesse qu'on voulait rendre irrévocable; on s'obligeait en diffamant le principe même de l'obligation; on employait, pour le lier à jamais, le pouvoir même dont on soutenait qu'il ne pouvait être lié, et on limitait la souveraineté en vertu d'une souveraineté illimitée. Si l'on n'eût par là choqué que la logique, passe; mais il arrivait que dans les sacrifices mêmes que l'on faisait pour gagner le respect et la confiance, on détruisait l'un et l'autre.

En tout, le caractère le plus funeste, le plus difficilement effaçable d'une restauration, c'est celui qui la fait regarder comme un châtiment, et par malheur, loin de s'en défendre, une restauration fait souvent gloire de l'être. Elle a mille peines à s'empêcher de penser que c'est le sentiment de leurs fautes, le regret de leurs erreurs, l'expérience, le repentir, qui lui ramènent les peuples. N'est-elle pas la vérité aux pieds de laquelle vient se jeter le pécheur désabusé? N'est-elle pas la leçon que la Providence donne à l'orgueil humain? Seule-

ment, pouvant être sévère, elle consent à la clémence. Elle veut bien n'être pas le châtiment, elle pardonne, elle amnistie la nation. C'est à extirper jusqu'à la racine de cette prétention insolente que devront s'attacher sans hésitation ni retour tous ceux qui, en tout pays, à toute époque, opéreront ou espéreront le rétablissement d'un pouvoir ou d'une dynastie que les souvenirs n'ont pas protégés contre les révolutions. C'est là le vieil homme qu'il leur faut dépouiller à jamais, s'ils ne veulent à jamais lire leur avenir écrit sur la pierre du tombeau du dernier des Stuarts, et c'est là pourtant ce qu'étaient loin de comprendre les plus fervens amis de la restauration de 1814. Séduits par la fortune, surpris eux-mêmes d'un succès longtemps inespéré, ils ne pouvaient se figurer que la Providence n'eût pas choisi leur cause pour humilier l'orgueil humain. Or ces paroles mêmes peuvent avoir assez bon air quand elles sont inspirées par une philosophie chrétienne et qu'elles retentissent du haut d'une chaire comme un défi porté au prince du monde; mais dans la sphère de la politique réelle, elles prennent un tout autre sens, et cette prétention d'humilier l'orgueil humain deviendrait, dans la bouche du pouvoir, l'étrange idée d'humilier le peuple qu'il régit. La belle invention pour un gouvernement de se donner pour une pénitence, dût-il borner ses rigueurs à commander l'abjuration! Faites amende honorable à votre gouvernement, et puis croyez que vous êtes une grande nation!

Voici pourtant comme s'exprimait un des plus éminens esprits de l'école contre-révolutionnaire : « Une grande et puissante nation vient de faire sous nos yeux le plus grand effort vers la liberté qui ait jamais été fait dans le monde. Qu'a-t-elle obtenu? Elle s'est couverte de ridicule et de honte pour mettre enfin sur le trône un gendarme corse à la place d'un roi français, et chez le peuple la servitude à la place de l'obéissance. Elle est tombée ensuite dans l'abîme de l'humiliation, et n'ayant échappé à l'anéantissement politique que par un miracle qu'elle n'avait pas droit d'attendre, elle s'amuse, sous le joug des étrangers, à lire sa charte, qui ne fait honneur qu'à son roi, et sur laquelle d'ailleurs le temps n'a pu s'expliquer. » (Joseph de Maistre.) Il peut être difficile, même au temps, d'expliquer comment une charte pourrait faire honneur au roi, si c'est un ridicule à la nation de s'y attacher. Évidemment il n'y a là qu'un compliment plaqué pour la personne royale, afin de ménager l'auteur en décriant son œuvre. Mais si tout le monde ne les exprimait pas avec une violence aussi ingénue, des sentimens analogues pouvaient avoir été rapportés de l'émigration, et c'est ici le fond des cœurs qui se dévoile. Qui que vous soyez, voulez-vous gouverner les hommes, gardez-vous de les outrager : la tyrannie elle-même les avilit, mais ne les insulte pas.

Cependant, hâtons-nous de le dire, tel n'était pas l'esprit unique de la restauration. Elle avait d'autres amis, elle pouvait appeler d'autres conseillers. Et voici comment ceux-ci auraient pu s'exprimer : « Il n'y a de vrai dans la légitimité que l'hérédité de la couronne, ou plutôt, comme dit Montesquieu, « ce n'est pas pour la famille régnante que l'ordre de succession est établi, mais parce qu'il est de l'intérêt de l'état qu'il y ait une famille régnante. » C'est donc de *l'intérêt de l'état* qu'elle dérive son droit, et ce droit ne pénétrera dans la croyance commune qu'à mesure que *l'intérêt de l'état* sera mieux senti et plus manifeste. Il ne faut donc rien attendre que du bon gouvernement. Gardons-nous aujourd'hui de le chercher dans le passé : les événemens ont condamné le passé. N'y voyons que ceci : la France est de temps immémorial un état monarchique et un état chrétien; mais sous l'influence des siècles la monarchie féodale y était devenue la monarchie administrative, et la religion, cette sorte de catholicisme national qu'on appelle le gallicanisme. Ce n'est pas la restauration qui a rétabli ces deux choses; elle les a trouvées rétablies toutes deux depuis le commencement du siècle. Toutes deux n'ont plus à être modifiées, l'une que par la liberté des cultes, l'autre que par la liberté constitutionnelle. C'est l'œuvre à laquelle doit présider la royauté renouvelée. Que l'antiquité du nom, la communauté de patrie et de souvenirs la recommandent aux peuples; que le principe monarchique renaisse, comme dit le poète latin, *alius et idem,* c'est un avantage dont rois et peuples doivent profiter. L'éclat historique a son prestige; mais ce n'est pas une raison pour gouverner les yeux fixés sur le passé. Si l'histoire doit être consultée, ce n'est pas celle de l'ancien régime, lequel a mal fini, mais celle des révolutions heureuses. Si l'expérience doit être étudiée, interrogée, c'est celle des peuples libres. Là est cette conciliation des différends, ce mélange des contraires, ou plutôt cette transaction entre le présent et le passé qui est en tout temps le but de la vraie politique, — jamais plus clairement, jamais plus nettement qu'au lendemain de la restauration. »

Tel est le système de gouvernement auquel avec une vue plus ou moins lucide, une résolution plus ou moins ferme, arrivaient d'excellens esprits partis de points divers. Là se réunissaient des hommes de 89 éclairés par les enseignemens de la révolution, des amis de la république prêts à en abandonner la forme pour en sauver les principes, des serviteurs de l'empire loyaux jusqu'au terme, mais de plus en plus convaincus par l'événement que les pouvoirs limités sont seuls durables, enfin jusqu'à des hommes de l'ancien régime ou de l'émigration, supérieurs à leur cause par leurs lumières et à leurs ressentimens par leurs vertus. Là en définitive devaient venir se grouper successivement tous ceux dont les yeux s'ouvraient au

jour de la politique, et que chaque année lançait, hardis et confians, dans la société rajeunie.

C'est là sous la restauration le vrai parti des politiques, ce parti qui est loin de réussir toujours, mais le seul qui réussisse à fonder un gouvernement : nous ne parlons pas des gouvernemens extrêmes.

III.

Le public n'a pas oublié le discours de réception de M. le duc de Broglie à l'Académie française. Ceux qui aiment l'exquise union de la noblesse des idées avec la finesse de l'esprit n'entendent pas assez souvent un tel langage pour n'en pas garder durable souvenir. Dans ce discours, on pouvait retrouver l'expression des pensées et des sentimens qui prenaient chaque jour plus complète possession du public éclairé au temps de la restauration, et qui auraient pu la sauver, si elle les avait franchement adoptés. M. de Sainte-Aulaire, à qui M. de Broglie succédait, était un des hommes de cette époque qui, avec un fonds de principes un peu différens, étaient arrivés aux mêmes vues pratiques, et qui ont le mieux servi la cause de la bonne politique par leur conduite et leur talent. Enfin, comme si rien ne devait manquer à l'honorée mémoire de cet homme excellent, une notice biographique a été écrite par M. de Barante, et ceux qui l'ont connu l'y retrouveront sous ses traits véritables. Un esprit net et gracieux, un caractère courtois et loyal, une âme douce et courageuse distinguaient à un haut degré celui qui deux fois a été si bien loué. L'écrit fort court de M. de Barante est comme un sommaire de notre histoire intérieure de 1815 à 1830. Avec son indépendance ordinaire, avec cette impartialité qui ne semble ni ménager, ni haïr personne, avec cette mesure et cette justesse aujourd'hui si rares, l'auteur a présenté sous leurs formes et leur couleur les événemens qu'il a touchés, et s'il ne les a pas reproduits tout entiers, au moins ce qu'il en montre est bien la vérité. La lecture de cet opuscule, commentée par les souvenirs d'un contemporain éclairé, en apprendrait plus que bien des livres sur la restauration. L'auteur a réuni dans deux volumes d'autres notices encore où d'autres personnages sont peints avec la même vérité (1). Dans ces pages, où l'esprit le plus fin ne s'attache qu'à montrer les choses comme elles sont, le public actuel trouverait à chaque ligne ces idées mesurées, ces vœux sages qui auraient dû être la raison d'état de la restauration. M. de Barante est lui-même un des hommes qui ont le plus noblement marqué dans ce parti de conciliation qu'on n'a point voulu entendre, et qui, pour se faire écouter, manquait peut-être d'une certaine au-

(1) *Études historiques et biographiques*, 2 vol. in-8°, chez Didier, 1857.

dace dans la raison. Serviteur loyal et clairvoyant de l'empire, il ne demandait à la monarchie rétablie que d'être aussi nationale et plus libérale que Napoléon. Or il pense encore ce qu'il a pensé, et il écrit comme il pense. Il est de ceux dont on ne saurait trop méditer les conseils. Aujourd'hui que le public a peu à faire, ce semblerait un bon emploi de son temps que de rechercher, aux diverses époques de notre histoire, ce qu'on a voulu et ce qu'on a fait, pourquoi on a tenté et pourquoi on a échoué, comment on aurait pu réussir et rendre le passager durable et le provisoire définitif. C'est surtout dans les témoignages des contemporains éclairés qu'on trouvera ces précieuses leçons d'histoire. Ce sont eux qu'il faut avant tout comprendre pour juger leur époque, et ce sont eux souvent que les historiens ont passés sous silence. Les *politiques* de la restauration en particulier semblent médiocrement compris dans quelques-uns des ouvrages où sont racontés les événemens auxquels ils ont pris part. Si l'on a décrit avec chaleur, quelquefois avec éclat, les mouvemens extérieurs des partis et les phases de l'esprit du temps, l'histoire du gouvernement vu du sein des chambres législatives resterait encore à faire.

Il nous semble que l'histoire intérieure de la restauration pourrait être divisée en quatre périodes distinctes. La première, qui irait du mois de mars 1814 au mois de septembre 1816, présenterait le tableau assez confus des luttes de l'esprit militaire et de l'esprit civil, du patriotisme sans libéralisme, du libéralisme sans patriotisme, du royalisme constitutionnel et du royalisme absolutiste, amenant tous les maux de 1815, qui, bien divers dans leurs causes, ont si cruellement pesé sur les destinées de la France. La seconde période contiendrait tout le temps qui s'écoula du 5 septembre 1816 au commencement de 1820, c'est-à-dire depuis le moment où un acte de délivrance, dont le souvenir n'est point effacé, mit la France sur la voie d'un progrès continu vers la vraie liberté. La troisième comprendrait l'histoire d'une réaction provoquée par les fautes des partis, échappant bientôt aux mains qui tentaient de la contenir et de la diriger, et produisant enfin l'avénement au pouvoir de l'esprit de la contre-révolution, servi et tempéré par la flexible prudence de quelques-uns, démasqué et compromis par le zèle et l'impatience de quelques autres, jusqu'au jour où la France dissipa tout d'un souffle puissant. La période suivante, du mois de décembre 1827 à 1830, serait le tableau des luttes légales et de la collision prévue de la couronne et du parlement, crise qui aurait dû être régulière, mais dont une volonté aveugle fit une révolution. Chacune de ces périodes offrirait les plus instructives leçons, et plus d'un événement saisissant ajouterait à l'enseignement un intérêt dramatique. Les récens souvenirs de ce grand nombre d'hommes

supérieurs qui ont disparu du milieu de nous, après avoir figuré dignement dans ces mobiles scènes, seraient faciles à recueillir encore. On trouverait dans la mémoire de leurs amis, de leurs émules, de leurs adversaires, des documens faits pour l'histoire. Et comment d'ailleurs ne pas se rappeler que, sans compter les noms que nous avons déjà cités, la France a le bonheur de posséder quelques-uns de ceux qui ont alors touché avec le plus d'honneur au gouvernail de l'état? Ne nous est-il pas donné de pouvoir consulter l'incomparable expérience d'un homme d'état vénérable qui a traversé les temps les plus difficiles, les emplois les plus élevés, les crises les plus périlleuses, sans que l'injustice des partis ait pu réussir à obscurcir la renommée de son habileté et de sa modération, de sa sagesse et de son équité, et qui conserve jusque dans une vieillesse avancée toute la vivacité de l'esprit le plus juste et de la mémoire la plus fidèle, toute la bienveillance d'une âme que le ressentiment n'a jamais atteinte et qu'aucune épreuve n'a refroidie? Ne pourrait-on aller chercher aussi dans la retraite où il s'est volontairement plongé, fuyant les retours faciles de la fortune, un homme politique qui, il y a trente ans, a été un ministre puissant, plein d'activité, de clairvoyance, de résolution, zélé dans ses amitiés, infatigable dans son obligeance, et qui, après avoir attaché son nom à un coup d'état irréprochable et à l'inauguration du seul système politique qui pût sauver la monarchie, s'est peu à peu retiré des hautes régions du pouvoir, pour consacrer, dans une vie plus modeste, mais toujours utile, des facultés toujours animées au bien de son pays et de ses amis?

Cherchons à fixer nos idées sur les quatre époques que nous avons distinguées.

IV.

Il est difficile, le lendemain d'un grand événement politique, de savoir où sont les vaincus. La liberté n'existe guère alors, ou si elle existe, les partis ne s'y fient pas assez pour se montrer; on aime mieux se taire ou paraître en sympathie avec le plus fort. La restauration put donc, en 1814, croire pendant un temps qu'elle retrouvait le pays unanime en sa faveur. La France impériale, un peu confuse de ses défaites, n'osait réclamer à voix bien haute; la révolution, depuis longtemps comprimée, façonnée aux revers, n'osait relever la tête. Incertaine et divisée, elle ne savait si elle devait s'envelopper de douleur dans les plis de son drapeau abattu, ou se réjouir d'échapper à la dure discipline qu'elle avait subie depuis quinze ans. On vit les vétérans de nos grandes époques, les uns adhérer avec une confiance un peu forcée au nouveau régime, les autres unir leur

défiance au mécontentement des amis outragés de l'empire. Après les premières émotions de soulagement dues au retour d'une paix longtemps inespérée, le patriotisme s'aperçut de ses blessures et les sentit douloureusement saigner. Le parti de la monarchie s'était trop longtemps tenu à l'écart, il avait trop longtemps, au-delà comme en-deçà du Rhin, vu avec des sentimens, au moins fort combattus, les victoires des trois couleurs, pour ne pas se consoler assez facilement des disgraces de la France, en songeant qu'après tout c'était un gouvernement usurpateur qui les avait amenées. Il ne réfléchit pas que le pays, par une généreuse injustice, absolvant les auteurs de ses revers, en accuserait ceux qui en profitaient sans y avoir contribué; il ne comprit pas assez que le plus grand des malheurs était de triompher là où la France succombait. En même temps, clémente et désarmée, la restauration, représentée par une dynastie que ses infortunes mêmes semblaient convaincre de faiblesse, ne pouvait imposer, si elle ne savait plaire. Elle n'avait rien de ce qui intimide. D'ailleurs le nouveau paraît rarement durable, et la brusquerie des événemens qui avaient renversé l'empire faisait rentrer dans les esprits cette idée d'instabilité, qui depuis lors n'en est peut-être jamais complétement sortie. Ainsi, sous les apparences d'un acquiescement universel, il se créa un fonds de mécontentement général, sans haine, sans crainte et sans impatience. Dans la conviction que les événemens seuls avaient rétabli ce qu'on voyait, que toute la force du pouvoir était née des circonstances et disparaîtrait avec elles, on s'habitua à tout considérer comme un provisoire, à se figurer l'avenir au gré de ses vœux, de ses calculs ou des combinaisons de la prescience politique. Dans les classes les plus riches même, où l'on aime peu à pronostiquer les changemens, la conversation roulait ouvertement sur les chances de durée de la dynastie, sur la possibilité d'établir avec elle ou sans elle des institutions libres, sur l'avenir de la charte, sur l'éventualité des conspirations, sur les mouvemens novateurs de l'opinion naissante. On prédisait une crise sans la désirer, et surtout sans la craindre, et les fautes ou les travers du parti triomphant, jugés avec plus de dédain que de colère, paraissaient, sinon des griefs qui demandaient vengeance, au moins des symptômes qui annonçaient incompatibilité.

Et cependant, quoique rien ne parût solide, la chute fut imprévue. Le coup vint d'un côté auquel on ne pensait point. On avait spéculé sur beaucoup d'événemens possibles, excepté sur le plus probable. A l'exception d'un petit nombre de confidens, le 20 mars surprit tout le monde.

Ce retour de l'empereur, si rapide et si facile, eut un éclat extraordinaire, et comme Napoléon est de ces hommes privilégiés pour lesquels la poésie devance l'histoire, cet événement de sa vie a été

souvent et sera longtemps encore célébré comme une sorte de prodige. Miraculeux ou naturel, ce n'en est pas moins le plus grand malheur qui lui soit arrivé, à lui aussi bien qu'à nous. — Mais M. Villemain a écrit l'histoire des cent jours, et c'est lui qu'il faut écouter.

Les cent jours firent grand mal à tout, même à la restauration qui les suivit. Quand elle s'accomplit, jamais gouvernement ne s'établit sous de plus tristes auspices, dans une situation plus désespérée, et son plus grand malheur fut de le sentir médiocrement. La joie du triomphe, bienveillante en 1814, fut vindicative en 1815. Sans doute la maison de Bourbon avait à se plaindre, elle pouvait s'indigner de plus d'un abandon; elle avait trouvé peu de consolation dans les regrets du peuple. Elle s'était aperçue qu'elle ne tenait au sol par aucune racine. Le parti royaliste, effrayé de son isolement, exaspéré par ses mécomptes, voulait chercher la force où la cherchent les gouvernemens irrités. Désabusé de la confiance, il espérait dans l'oppression. Les mesures de rigueur parurent à la fois des actes de justice et de politique. Mais parmi les faits que l'on qualifiait de trahison, quelques-uns avaient été précisément inspirés par les illusions de la fidélité ou du patriotisme; d'autres, que l'honneur condamnait, n'avaient aucun des vrais caractères du crime; tous tenaient à des circonstances générales pour lesquelles les lois pénales ne sont pas faites. Quand les révolutions se précipitent coup sur coup, ce n'est pas le moins funeste de leurs effets que de rendre obscure et vacillante la notion du devoir, et de mettre en conflit des opinions qui peuvent être également plausibles, des sentimens qui peuvent être également honorables. Pour s'élever alors, en jugeant les actes, au-dessus des emportemens momentanés d'une aveugle rigueur, il suffirait de considérer comment les apprécient, après que le temps a marché, ceux mêmes qui ont le plus le droit de les condamner. Par exemple, qui assurerait que, si un plomb fatal n'eût donné la mort au plus illustre de ceux qui moururent alors, le même prince qui l'a laissé immoler ne lui aurait pas confié huit ans après des armées à commander? Le ministre qui dressa la première liste de proscription était lui-même une preuve vivante que l'oubli peut couvrir des souvenirs tout autrement sinistres que de soudains changemens de drapeau, inévitables aux jours de révolution.

Mais ainsi n'en pouvaient juger tant d'hommes inexpérimentés, promus par les événemens au rang de faction dominante. Il faut avoir vécu alors pour bien comprendre à quel point l'esprit de parti et la fausse raison d'état peuvent tromper la conscience et égarer la raison. Ni l'honneur du gentilhomme, ni la piété du chrétien, ni la frivolité de l'homme du monde, ni la douceur des mœurs et la po-

litesse des manières, ne préservaient une portion de la société française de ces violences d'opinion et de calcul qui ensanglantent le drapeau d'un vainqueur et créent contre lui des griefs inexpiables. Sans doute on a exagéré le mal, la déclamation a envenimé les souvenirs et aigri les ressentimens; mais la facilité même avec laquelle elle a fait accueillir les fictions de la haine indique assez dans quelle disposition la réalité avait laissé les cœurs. Si l'on considère en lui-même, plutôt encore que dans ses actes, l'esprit de 1815, on ne peut guère être trop sévère. Rarement cette sorte de perversité involontaire, cette méchanceté désintéressée qu'engendrent les passions politiques, s'est montrée plus naïvement odieuse chez des hommes qui d'ailleurs s'estimaient eux-mêmes et qui se croyaient justes. Jamais cette leçon de la faiblesse humaine n'a été plus claire et plus frappante. Celui qui a vu de près cette époque sans en partager les passions, et qui n'aurait pas été guéri du mal des persécutions et des réactions politiques, serait condamné à ne jamais rien apprendre.

Tels sont malheureusement les souvenirs dominans que la première année de la seconde restauration a laissés à la France. Elle eut pourtant d'autres et meilleurs résultats. Le parti royaliste était arrivé en majorité dans l'assemblée élective. Le gouvernement, faible devant ses exigences et ses menaces, résistait cependant, et opposait la prérogative royale aux forces parlementaires. L'usage de ces forces, dans quelque esprit qu'il fût dirigé, familiarisa et même en une certaine mesure raccommoda avec les institutions délibératives quelques-uns de ceux qui en avaient été jusque-là les mortels ennemis. Ces formes constitutionnelles d'un si mauvais renom, d'une si fâcheuse origine, devenaient une arme précieuse pour les mains auxquelles elles n'avaient pas été destinées. On fut conduit à opposer les chambres à la royauté pour la plus grande gloire du principe monarchique. Cette charte accordée à la révolution servit de poste avancé aux amis de la contre-révolution, comme ces ouvrages construits pour le défenseur, et dont l'agresseur s'empare pour s'y loger à son tour et attaquer de plus près. Les nécessités de la lutte rendaient moins difficiles et peu scrupuleux ceux qui avaient anathématisé cent fois toute résistance à l'autorité, et l'apôtre rigoureux de l'unité du pouvoir sans limite se servait de la division du pouvoir pour entraver ou dominer la volonté royale, heureux de faire tourner au profit du parti monarchique l'affaiblissement de la monarchie. D'autres, plus flexibles, plus pratiques, entrevoyaient la possibilité de conserver le mécanisme constitutionnel en le faisant jouer dans une direction qui plaisait à leur parti. Une opposition de circonstance les amenait à une véritable intelligence et même à un certain goût de la stratégie parlementaire. M. de Chateaubriand, malgré les erreurs d'une polémique plus véhémente que judicieuse

et les méprises d'une vanité qui choisit mal ses griefs et ses appuis, rendit alors de véritables services. Il inventa le brillant sophisme qui servit à son parti d'épée et de bouclier. Il leur montra comment on pouvait verser le vin nouveau dans les vieux vaisseaux, et déguiser la contre-révolution sous un masque de libéralisme, sorte de fiction dont il ne parvint plus tard à faire une vérité qu'en changeant insensiblement de côté, et en revenant par un long détour au parti des institutions populaires.

Mais la France, défiante et blessée, tint peu de compte de ces subtiles distinctions, de ces évolutions savantes. Elle s'obstina à voir dans le parti de 1815 un ennemi des garanties que la révolution tenait de la loi fondamentale. Elle crut ses droits et ses intérêts nouveaux en péril tant que les portes du pouvoir restaient ouvertes du côté de la contre-révolution, et elle ne respira qu'au jour mémorable où la royauté, la couvrant elle-même de son sceptre, éloigna d'imprudens amis. Un ministre dont nous parlions il n'y a qu'un moment, et qui, jeune alors et sans antécédens, était à peine connu du public, avait, moins par les calculs d'une profonde ambition que par les habiles services d'une activité bienveillante et par le talent de plaire au monarque en l'éclairant, gagné la première influence dans l'état. Choisissant bien ses amis, acceptant les conseils, prompt à les rendre praticables et à les changer en résolutions, flexible et décidé, doué d'un coup d'œil assez sûr pour se passer de méthode et même de prévoyance, M. Decazes, qui depuis longues années a cessé de toucher au pouvoir, exerçait alors dans le conseil une prépondérance qu'on lui aurait plus disputée, si elle avait été dès l'abord plus aperçue. Il vit avec clarté l'angoisse de la France et le péril du pouvoir, et l'ordonnance du 5 septembre fut rendue. Peu d'actes importans de gouvernement ont été aussi promptement compris de la nation et accueillis avec une intelligence plus reconnaissante. Les conséquences s'en étendirent à deux règnes. Louis XVIII restera dans l'histoire caractérisé par cette mémorable mesure, qui lui appropria la charte constitutionnelle mieux que tous les préambules et que tous les discours. L'homme d'état qui a décidé alors sa volonté a fait une des grandes choses de notre temps.

V.

Sous l'impulsion donnée par l'ordonnance du 5 septembre s'ouvrit, avec la seconde époque de la restauration, la voie du véritable gouvernement représentatif. On y marcha lentement, mais on y fit de grands pas. D'éminens esprits, cherchant à la fois la théorie et la pratique des institutions de la France en présence de la France

même, ouvrirent le cours d'enseignement politique le plus utile dont jamais peuple ait entendu les leçons. Au milieu de la tranquillité générale, sous l'influence d'une prospérité jusqu'alors inconnue, fruit naturel du bienfait de la paix ajouté pour la première fois aux bienfaits généraux de la révolution, il se déploya un spectacle digne d'intérêt et d'envie : celui d'une nation formée, il le semblait du moins, par les plus fortes et les plus diverses expériences, s'essayant à perfectionner à l'œuvre le gouvernement tout à la fois nécessaire et nouveau que ses fondateurs mêmes avaient à peine cru possible. Trois années s'écoulèrent, pendant lesquelles le progrès fut continu et signalé même par deux ou trois conquêtes éclatantes. La loi des élections, la loi sur le recrutement de l'armée, la discussion célèbre d'une loi sur la presse, furent à la fois des dates et des résultats qui devaient, on le croyait alors, rester dans notre histoire politique.

Une grande prudence, et par conséquent un peu de timidité, car l'une ne va guère sans l'autre, caractérisait le parti qui dominait alors, et dont l'influence se signala par de réels services rendus au pays. Une certaine hésitation se trahissait dans sa marche. Des craintes et des scrupules venaient dans son sein s'ajouter aux dissentimens et aux rivalités inévitables. C'est dès-lors que put se laisser apercevoir dans ce parti, essentiellement modéré, la distinction de deux nuances qui tendront toujours à diviser tout parti de gouvernement, et qui sont très bien désignées par les dénominations connues de centre droit et de centre gauche. Cette distinction se prononça, s'attesta par la dissidence progressive de M. Lainé et de M. Royer-Collard. Ce n'est guère que pendant l'année 1817 que rien ne parut de ce qui les divisait, et que leur accord extérieur dissimula une divergence qui devait arriver jusqu'à l'antagonisme.

Il nous conviendrait peu d'opposer dans un parallèle ces hommes remarquables. Celui dont nos sympathies nous rapprocheraient le moins, et qui d'ailleurs, pour l'impartialité même, ne peut, il s'en faut, être sous aucun rapport égalé à l'autre, M. Lainé, réunissait encore des mérites divers, et sa mémoire est universellement respectée. Son esprit avait de l'élévation et de la subtilité, à défaut de force et d'étendue; son talent, un peu déclamatoire, joignait la gravité à l'émotion. La pureté de sa vie, la simplicité de ses mœurs, la dignité de sa personne compensaient ce qui pouvait manquer à son caractère pour plaire et pour dominer. Susceptible de prévention et de défiance, il pouvait inspirer l'une et l'autre, et quelque chose d'incertain, de réservé et d'irritable ôtait à sa conduite cette franchise d'allure sans laquelle on ne gouverne pas longtemps. Le tour d'esprit et le genre de supériorité de M. Royer-Collard, sans compter tout le reste, n'allaient nullement à l'intelligence de M. Lainé, et s'il y a quelque chose de fondé dans cette distinction spirituelle de

M. Sainte-Beuve, qui a classé un jour tous les esprits politiques de notre temps en girondins et en doctrinaires, il est certain que celui pour qui la dernière épithète fut inventée ne dut jamais être goûté, ni, j'en ai peur, compris de celui à qui il nous faudra bien attribuer la première. Il y avait en effet du girondin dans M. Lainé, plus l'austérité et la circonspection.

M. Royer-Collard, qu'il faut renoncer à peindre faute de le pouvoir faire en quelques traits, avait dans la monarchie d'alors cette confiance que tout esprit philosophique doit porter à ce qu'il tient pour la vérité. « Elle est la vérité dans le gouvernement, » disait-il. Aussi, quoique des souvenirs toujours présens le rendissent sévère à l'extrême pour les choses révolutionnaires, il en était plus éloigné par des répugnances que par des craintes, et il se persuadait volontiers que *la vérité dans le gouvernement* n'avait besoin que d'être servie avec habileté et décision pour triompher sans imposer trop de sacrifices aux idées absolues de justice et de liberté. Il ne se refusait pas aux concessions, mais il voulait qu'on les tînt pour concessions, et en consentant à des ménagemens temporaires, il entendait qu'on se proposât pour but la pleine réalisation du gouvernement de la charte. Sans fermer les yeux sur l'existence des partis, qu'il jugeait avec une sagacité inexorable, il comptait sur une France qu'il croyait voir se former en dehors d'eux; il espérait en un prochain avenir, où les passions amorties, disparues avec les hommes, permettraient le libre développement des principes tour à tour exagérés et violés par les factions. C'est dans la session de 1817 que, tout en accordant au pouvoir les lois d'exception qu'on jugeait encore indispensables, il se plut à en prédire le terme, et signala pour la première fois l'avénement de ce qu'après lui on a nommé de toutes parts *la France nouvelle*. Il faut redire ses paroles.

« Voilà qu'enfin, après trente années qui se sont écoulées depuis l'origine de nos troubles, une nation nouvelle s'avance et se range autour du trône renouvelé comme elle. A mesure qu'elle s'avance, elle recueille dans ses rangs tous ceux qui n'ont été ni mazarins ni frondeurs, et qui n'ont voulu que le bien de l'état, *espèce de gens*, dit le cardinal de Retz, *qui ne peut rien au commencement des troubles, et qui peut tout à la fin*. La nation dont je parle, innocente de la révolution dont elle est née, mais qui n'est point son ouvrage, ne se condamne point à l'admettre ou à la rejeter tout entière. Ses résultats seuls lui appartiennent, dégagés de tout ce qui les a rendus irrévocables. Supérieure aux partis en force, en dignité, en bon sens, exempte du vieux levain de discorde qui les tourmente, étrangère à leurs querelles, qui sont déjà loin d'elles, leurs excès lui ont enseigné la modération, leur turbulence lui a fait un besoin du repos; elle vient, au nom de la patrie commune, leur commander le

silence et l'inaction. En elle réside aujourd'hui la véritable France; c'est elle qui a reçu la charte, c'est elle qui la possède, c'est pour elle que vous faites des lois, c'est dans son intérêt seulement qu'il vous est permis de disposer d'un avenir qui n'est plus qu'à elle. Alliée naturelle d'un gouvernement qui la protége, et dont elle fait toute la force, unie avec lui de volonté, d'intérêt et de puissance, elle se confie avec amour au roi qui lui a été rendu, et ne lui demande que de régner sur elle par les lois que lui-même lui a données. Enfin elle veut la légitimité, l'ordre, la liberté; mais elle ne connaît, n'estime et ne souhaite rien au-delà. Pour elle, les temps qui ont précédé notre révolution sont relégués dans l'histoire. »

C'était là le langage de la pure sagesse. Telle était ou plutôt telle pouvait être la nation nouvelle, celle qui ne devait dater que de la charte son entrée sur la scène du monde; mais, pour qu'elle pût être ainsi, il fallait au moins que la royauté et son gouvernement acceptassent pleinement ce programme, et que, sans mélange et sans faiblesse, cette politique fût, d'une façon aussi claire que le jour, celle de la restauration. Or, on doit en convenir, malgré beaucoup d'excellentes intentions et d'utiles mesures, bien des craintes plausibles, des préjugés excusables, des difficultés intérieures empêchaient le pouvoir de déployer franchement ce drapeau, et cet idéal n'était pas réalisé. Il ne l'était point par la nation même. Elle avait aussi des défiances et des préventions très concevables, des ressentimens naturels, enfin des passions. On ne s'en douterait guère, la France a été une nation passionnée. Pour que ces causes de trouble moral ne produisissent pas leurs effets, il aurait fallu une constance de sagesse, d'habileté et de bonheur qu'on ne peut guère attendre d'un gouvernement, quel qu'il soit, et par suite des difficultés et des collisions qui se renouvelaient sans cesse, de part et d'autre on s'écarta de cette juste mesure, qui était la condition du succès. Ici, on fut constitutionnel avec tremblement; là, monarchique avec défiance. Ce n'était que trop donner lieu aux partis de s'abandonner sur la pente de leurs passions, et au-delà des partis, les factions, animées par d'implacables inimitiés, travaillèrent comme de concert, les unes à miner la charte, les autres la royauté. Bien des sentimens honorables ou innocens à l'origine purent de tous côtés se changer ainsi en principes de renversement et de désordre, et l'inquiétude, croissant de proche en proche, dut un jour enfin mettre un terme aux progrès réguliers, aux luttes pacifiques, aux rivalités légales, et rouvrir la porte à tout ce qui ne pouvait se tenter et réussir qu'aux dépens de la prudence, de la paix ou de la loi. A partir de 1820, il y eut un temps d'arrêt dans la marche heureuse et tranquille du pouvoir. Des remèdes divers, tous extraordinaires, furent proposés à des maux dont on méconnaissait en par-

tie la cause, et dont on exagérait les dangers. Ce qui avait réussi jusqu'alors parut imprudent. D'excellens esprits modifièrent leurs idées sous l'influence de leurs alarmes. Des amis sincères de l'état crurent que, dans le doute entre le danger de continuer à marcher et celui de revenir en arrière, le dernier était encore le moindre, et que la politique des précautions était après tout plus sûre que celle des concessions. C'est l'éternelle question de la résistance et du mouvement, de la conservation et de la réforme. Je suis prêt à convenir que la moins hardie de ces deux politiques n'est pas pour cela mauvaise en elle-même, et qu'elle a ses chances de réussite et ses jours d'à-propos. Jusqu'ici cependant ses succès n'ont pas décidé qu'elle fût toujours la meilleure dans les cas douteux.

Des événemens imprévus vinrent ajouter à la force d'impulsion qui entraînait le pouvoir vers un système purement défensif. Parmi les incidens funestes, et ils sont nombreux, qui viennent si souvent compliquer ou entraver chez nous la conduite des affaires, le crime, disons-le avec une amère tristesse, joue un rôle important. La catastrophe du 13 février 1820 fut une calamité publique. Elle servit, comme toujours, au parti qui s'en montra le plus fastueusement indigné, et, comme toujours aussi, elle lui prêta cette force ardente et factice qui précipite les fautes. Les événemens sont souvent plus funestes encore comme prétextes que comme malheurs.

Le ministre qui avait inauguré au 5 septembre l'ancienne politique, et qui se fût prêté, dans l'inquiétude dont on l'entourait, à la modifier ou à la suspendre, eut le bonheur d'être dispensé, par les furieuses attaques de ses ennemis, de la tâche difficile de revenir sur ses pas, et les hommes habiles et éclairés qui entreprirent sans lui de diriger ce mouvement un peu rétrograde n'en restèrent pas longtemps les maîtres. Leur sagesse l'aurait sans doute arrêté à ce point où il n'eût rien compromis d'essentiel. Ceux mêmes qui souhaitaient un autre système ne pouvaient méconnaître qu'il y a presque toujours plusieurs manières de gouverner un pays, et que celle qui leur plaisait le moins pouvait être pratiquée avec une prudence qui en conjurât les dangers et en assurât le succès. C'est à cette prudence que ne se prêta point un des partis qui appuyaient le pouvoir, et, non content de l'appuyer, il l'entraîna.

VI.

La période qui s'écoula de 1820 à 1827, ou la troisième époque de la restauration, fut, dans la dernière et majeure partie de son cours, le règne, non de la contre-révolution, mais de l'esprit contre-révolutionnaire contenu par la charte. Je suis aussi profondément qu'alors convaincu que la direction était mauvaise, et que tout, même

l'heureuse guerre d'Espagne, porta malheur à la restauration. Cependant il ne m'en coûte point de rendre justice non-seulement à d'honorables sentimens qui se firent souvent jour dans le pouvoir, mais à une habileté remarquable qui racheta plus d'une fois dans l'action les vices du système. On fit souvent avec sagesse des choses peu sages, et M. de Villèle n'est pas un ministre ordinaire.

Mais au sein d'une prospérité et d'une tranquillité auxquelles le gouvernement contribua pour sa part, un grand mal, un mal profond s'accomplit. Comme les attaches naissantes d'une plaie qui se cicatrise, les liens qui commençaient à réunir la nation et la monarchie se déchirèrent, et la plaie s'enflamma. Cette nation, qui devait être gagnée ou désarmée par la charte, fut peu à peu amenée à faire de la charte même son arme de défense et de guerre. Cette France nouvelle, dont nous voyions tout à l'heure saluer l'apparition comme du véritable appui de la monarchie renouvelée, fut au contraire repoussée du côté où la monarchie n'était pas. L'abîme se rouvrit, l'abîme se creusa entre le pays et la restauration. L'habileté accidentelle, la modération relative, rien ne réussit à tromper, à calmer, à briser cet instinct de défiance, qui, s'emparant de la nation, la conduisit par le ressentiment à l'impatience. Ses justes mécontentemens s'aigrirent de mille causes imaginaires de désaffection et d'inimitié. Il y avait précisément assez de liberté pour que la propagation de la malveillance fût puissante et rapide. Les partis inquiets, puis offensés, puis hostiles, fortifiés par la venue de ces générations nouvelles, exemptes des tristes souvenirs qui laissaient un fonds d'effroi dans les âmes les plus fermes, devinrent de plus en plus redoutables, et par là même avec leurs forces s'accrurent leurs griefs. Il se forma comme une coalition naturelle de toutes les opinions qui, avec des nuances innombrables, s'accordaient à repousser cet esprit contre-révolutionnaire, dont la victoire eût consterné la sagesse et déchaîné la passion. L'espérance de le voir triompher un jour, l'obstination seulement à n'en jamais abandonner l'envie, suffisaient, chez ceux qu'on en soupçonnait, pour rendre leur concours odieux au peuple et nuisible au pouvoir. Ils ne comprenaient pas que parler seulement avec un goût spéculatif de la contre-révolution, c'était menacer le pays d'en ressaisir l'occasion, si elle s'offrait, et l'aliéner pour une chimère, car si la chance de revenir à l'ancien régime était chimérique, ce qui ne l'était pas, ce qui n'était que trop réel, c'était cette misanthropie politique qui, toujours indignée du présent et le condamnant au profit du passé, semblait ne rêver que revanche à prendre et démenti à donner aux prétentions de la France nouvelle. Il y avait là une fatale question de point d'honneur entre un parti et la nation.

Personne ne peut nier aujourd'hui qu'à la fin de 1827, une dé-

fiance générale n'entourât le gouvernement. Le résultat des élections en fut la preuve décisive. De quelque manière qu'on juge l'esprit qui anima les électeurs, il était la condamnation de la politique suivie jusque là. S'il était éclairé et sage, le gouvernement avait tort. Si l'esprit public s'égarait, un gouvernement qui, en six ans de durée et de succès, s'était au sein de la prospérité publique aliéné l'opinion, ne pouvait avoir eu dans l'ensemble de prévoyance ni d'habileté. Sa chute aurait dû servir de leçon à ses amis.

Alors commença cette quatrième époque de la restauration à laquelle un homme d'esprit et de talent, plus fait pour bien servir un gouvernement que pour le diriger, M. de Martignac, a attaché son nom. Cette fois encore la réconciliation parut possible, et avec la réconciliation l'affermissement de toutes les institutions. Cependant l'œuvre était plus difficile qu'en 1819, mais le succès aurait pu être plus durable. La France se sentait très forte; elle avait conscience que le temps était pour elle. A mesure que la société politique se recrutait par des générations nouvelles, l'esprit qui l'animait devait se prononcer davantage. Au commencement de la restauration, le monde était rempli de témoins de la révolution. Les fautes et les revers, ou, pour tout dire, les crimes et les désastres leur avaient laissé parfois des passions assez vives, plus souvent des sentimens de découragement et de crainte. La répugnance pour les hommes et les idées d'ancien régime s'unissait à la défiance envers les hommes et les choses de la révolution; mais en 1828 le temps avait modifié les élémens de la société. A mesure que ceux pour qui *les temps qui ont précédé notre révolution étaient relégués dans l'histoire* entraient sur la scène, ils apportaient à leurs devanciers toute la force de la jeunesse et de l'espérance. La monarchie, si elle ne savait se concilier cette force, allait la rencontrer incessamment devant elle, chaque jour moins maniable, chaque jour plus puissante. S'il eût été donné au prince qui régnait alors de mourir sur le trône, il aurait d'année en année vu se développer cet esprit nouveau qu'il regardait comme son vieil ennemi, et qu'il se faisait gloire de n'avoir jamais compris. Charles X avait beaucoup plus d'esprit que ne lui en attribuait la commune renommée, de bons juges lui en ont trouvé même plus qu'à son frère; mais l'histoire prononcera tout autrement, et l'histoire sera juste. Ce roi aimable et spirituel, à la faute irrémédiable d'avoir en aversion à peu près toutes les opinions et tous les sentimens de son peuple, ajoutait l'irréparable inconvénient de n'avoir de sa vie conduit par lui-même une affaire de guerre, de diplomatie ou d'administration. Il était donc dans les conditions requises pour unir le plus mauvais système politique à la plus mauvaise exécution. Il semblait un de ces hommes prédestinés à porter à leur cause le coup mortel.

Grâce à lui, l'existence du ministère Martignac ne fut jamais prise que pour une trêve. La royauté s'attacha à prouver qu'elle le supportait, mais ne le soutenait pas. Les ministres n'étaient d'aucune façon en mesure de se rendre forts par eux-mêmes et de s'imposer à la couronne. La confiance n'était nulle part. Cabinet, chambres, nation, le roi se défiait de tout. Ni sur le roi, ni sur les chambres, le cabinet ne pouvait compter. Les chambres suspectaient les intentions de la cour et la faiblesse du ministère. L'opinion publique n'était assurée que d'elle-même. Jamais aucune époque n'a été plus propre à préparer la chute d'un gouvernement. Plus qu'en 1789, s'il est possible, la France avait foi dans sa raison, dans sa volonté, dans sa force; certainement, plus qu'en 1789, elle jugeait la royauté hors d'état de lui résister longtemps; sans se proposer de la renverser, elle la croyait capable de se perdre, et elle était décidée à la laisser faire.

Ainsi s'explique la dernière époque de la restauration, celle où tout le monde vit avec une clarté parfaite se préparer jour par jour, heure par heure, une infaillible révolution.

Je me borne à indiquer l'événement. Que d'autres le décrivent et le jugent. Croire à la nécessité de le défendre serait à mes yeux manquer de respect à la France.

Il vaut mieux généraliser les questions, et, prenant la révolution de 1830 comme un des événemens du même genre auxquels doivent s'habituer les hommes du XIXe siècle, chercher à tempérer par des considérations toutes politiques soit l'âpreté des principes absolus, soit la vivacité des sentimens irréfléchis. En ce moment, les révolutions ne sont pas en faveur. Ceux qui en ont fait, ceux qui en vivent, tiennent le même langage que ceux qui en ont souffert. Dans l'affaiblissement général des convictions et des courages, on voudrait un refuge, une sauvegarde contre les grands mouvemens sociaux, et l'on se jette dans ces croyances de ***statu quo*** qui ne calment que l'inquiétude d'esprit, ou dans ces passions de repos à tout prix qui se persuadent qu'il suffit de craindre un danger pour le conjurer.

Il faut à la guerre une bonne cause et la victoire; mais il ne suffit point de supposer l'une et l'autre pour les avoir, et toutes les affirmations du monde ne créent rien de ce qu'elles signifient. Ce qu'il faut, c'est une réalité qui persuade les peuples, leur inspire la foi et le respect, c'est-à-dire la conviction qu'il y a là quelque chose d'indispensable à leur salut. Or comment une telle conviction peut-elle s'établir, si ce n'est par des preuves de fait? Comment inspirer le respect autrement qu'en le méritant et en l'obtenant? Ce sont choses si claires qu'on rougit de les redire. Ce qu'on appelle la légitimité s'acquiert comme elle se perd, car elle n'est et ne peut-être que l'inviolabilité reconnue. Il serait difficile de prouver qu'elle ait

jamais été autre chose. L'histoire est remplie d'événemens approuvés par la postérité qui témoignent à quelles conditions l'hérédité royale se maintient ou s'interrompt. Aujourd'hui surtout, et en vue de l'état de l'Europe, il serait étrange de faire une vérité absolue d'une pure convention politique. Non-seulement plus d'un royaume nous montre durables et prospères des violations de ce principe qu'on suppose éternel; mais là même où l'on se pique de le maintenir, on n'y réussit guère aujourd'hui qu'à la faveur des abdications, c'est-à-dire qu'on en dissimule les violations, même volontaires, par les apparences. Les abdications sont toujours imposées par une force majeure, celle au moins des événemens; elles ont pour la plupart au fond une origine révolutionnaire. Elles sont donc l'indirect aveu de la nécessité politique de contrevenir dans l'occasion à la règle de l'hérédité, et de s'en affranchir de manière ou d'autre. Exiger une renonciation ou exclure une dynastie sont des actes qui ne diffèrent que par la gravité, et qui, selon les cas, sont ou ne sont pas légitimes, mais enfin qui peuvent l'être; on l'admet, et tout est là. Lorsque des hommes très distingués ont soutenu que la révolution de 1830 aurait mieux fait de consacrer sur la tête d'un enfant le principe de l'inviolabilité royale, ils ont admis sans difficulté, et comme allant de soi, le fait préalable d'une double abdication. Dans l'état présent des sociétés, il est difficile en effet de ne point accepter comme inévitables, parfois indispensables, ces interruptions de l'ordre établi; mais parler après cela de principe inviolable et de droit sacré n'est plus possible dans la plupart des grandes monarchies de l'Europe. Les faits tout-puissans forcent ainsi les esprits les plus rétifs à reconnaître que les trônes sont d'institution humaine comme tous les autres moyens par lesquels les hommes ont tâché d'assurer le bien de la société, et que toutes les questions qui intéressent la royauté sont du ressort de la raison et de la politique. Les révolutions qui les décident sont, comme tous les actes des volontés humaines, justes ou injustes par elles-mêmes, et cela indépendamment des situations qu'elles changent et des prérogatives qu'elles déplacent. Il est toujours difficile, douloureux quelquefois, de discerner le droit véritable. Les temps où il est souvent séparé par le fait du droit traditionnel ou coutumier sont des temps laborieux pour les nations. Qui le sait mieux que nous? L'histoire racontera la longue succession des angoisses auxquelles la transformation irrésistible des sociétés modernes aura condamné les hommes de l'Europe depuis l'ère de 1789. Qui voudrait cependant échanger notre temps pour une de ces époques d'engourdissement social où les peuples ne se sentent pas vivre, et reçoivent leur destinée toute faite comme le cours des saisons?

CHARLES DE RÉMUSAT.

UN

PAYSAN TURC

DERNIÈRE PARTIE.

IX.

Une fois certain d'être bien accueilli dans la maison du paysan (1), Athanase y multiplia ses visites, et il ne tarda pas à y compter autant d'amis que le père de Benjamin avait de fils et de petits-fils. Quant à Mehemmedda lui-même, de nouveaux modèles d'instrumens d'agriculture, des semences de fruits étrangers, suffirent pour lui rendre nécessaires les conseils et la présence d'Athanase. Enfin les belles-filles de l'honnête cultivateur en vinrent aussi à s'intéresser au visiteur officieux qui leur ménageait l'occasion d'acheter à moitié prix tantôt des bas ou des gants de laine d'Angora, tantôt des étoffes nouvellement arrivées de Brousse, qui n'étaient en réalité que le rebut des manufactures de la Suisse. Un homme si habile en fait d'achats ne devait pas posséder à un moindre degré le génie de la vente : aussi le paysan lui avait-il confié le soin de placer à de bonnes conditions ses laines, son riz et tous les produits de sa terre. Ces marchés, où Athanase déployait réellement une admirable adresse, ne rapportaient cependant à Mehemmedda que la moitié à peine du revenu ordinaire de son travail. Quand le paysan basardait une observation à ce sujet, Athanase lui répondait sans hésiter que

(1) Voyez la livraison du 15 novembre.

l'excédant de la somme reçue comptant lui serait payé en nature par tous les marchands de la ville, devenus ses débiteurs, et Mehemmedda s'abandonnait naïvement à cette illusion, qu'une démarche de sa part auprès des marchands pouvait dissiper d'un instant à l'autre; mais le vieillard, trop confiant, reculait sans cesse l'accomplissement de son projet de voyage à la ville, et Athanase se promettait bien de l'ajourner indéfiniment.

Ce qui avait amené Athanase chez Mehemmedda, c'est, je l'ai dit, l'espoir de gagner les bonnes grâces de Sarah. Toutefois le Grec était trop habile pour attaquer directement la belle veuve : il commença par vanter à la jeune mère la beauté et l'intelligence de son petit garçon. Ne fallait-il pas à cet enfant si bien doué un guide éclairé qui prît soin de sa jeunesse? Le laisserait-on végéter dans l'ignorance et dans la grossièreté? Ressemblerait-il aux habitans de la campagne ou à ceux de la ville? — Sarah était ainsi amenée à comparer involontairement les rustiques populations qui l'entouraient avec la société de Constantinople, dont elle regrettait sans cesse les mœurs élégantes. Elle se demandait avec tristesse si le fils de son cher Osman était irrévocablement condamné à mener la vie d'un paysan. Athanase comprit bientôt le trouble que les éloges donnés au fils provoquaient chez la mère, et il sut l'exciter encore par d'adroites insinuations. Il saisit enfin un moment favorable pour s'offrir à élever lui-même le fils de Sarah, à orner ce jeune esprit des trésors d'instruction qu'il prétendait avoir recueillis dans le cours de son orageuse existence. Un moment interdite, Sarah ne put opposer aux ouvertures d'Athanase que de faibles objections. Elle ignorait, disait-elle, si ses parens seraient assez riches pour payer à leur juste valeur des leçons si précieuses. Athanase ne demanda pour prix de ses peines que l'amitié de la jeune veuve, et celle-ci ne répondit qu'en portant respectueusement la main du Grec à ses lèvres. Un moment déconcerté par cette naïve démonstration, Athanase se remit bien vite, et son regard s'arrêta sur Sarah avec une expression tellement protectrice et paternelle, que la pauvre femme ne put concevoir aucune défiance. S'il lui avait adressé la parole avec l'accent de la tendresse et du dévouement, la belle veuve eût pu s'alarmer; mais du moment que l'officieux Grec prenait avec elle les manières d'un protecteur et d'un maître, quelle raison avait-elle de le redouter?

En peu de temps, Athanase devint l'oracle de la famille. On le consultait sur toute chose, sur le moment propice aux semailles et à la récolte, sur la manière de tondre les chèvres et de soigner le bétail, sur les variations du temps, sur le prix des denrées, sur l'emploi de l'argent, sur la santé des femmes et des enfans. Toute

la maison prenait un air de fête dès qu'on entendait résonner le pas de son cheval. Les mets les plus délicats, les fruits les plus exquis, le café de Moka et le tabac de Latakié, tout ce qui faisait l'orgueil ou la jouissance de Mehemmedda et des siens lui était prodigué. Qui l'eût vu ainsi entouré, choyé, fêté par cette honnête et simple famille, l'eût pris sans doute pour un protecteur généreux, pour le fondateur désintéressé de ce bonheur et de cette prospérité domestique. Pour être juste même envers Athanase, j'avouerai qu'il rendit à la famille de Mehemmedda des services réels, qu'il donna tantôt à l'un, tantôt à l'autre, plus d'un bon conseil. Cette intimité l'enrichissait néanmoins au-delà de ce qu'on pourrait supposer. Non-seulement il vivait, ainsi que son cheval, aux dépens de Mehemmedda aussi souvent et aussi longtemps qu'il le voulait, mais j'en ai assez dit sur lui pour qu'on se rende compte du prix qu'il mettait à son rôle de négociateur universel. Mehemmedda ne vendait ni n'achetait une livre de farine, une poignée de sel, une botte de paille, une peau de martre, qu'Athanase ne se réservât le quart, la moitié, les trois quarts du prix arrêté entre le vendeur et l'acquéreur. Il avait repoussé l'idée d'accepter des émolumens pour l'office de précepteur du petit Osman, mais il acceptait sans scrupule tous les présens qui lui étaient offerts par la famille reconnaissante. Ce n'est pas pour tout le monde, disait-il souvent, ce n'est pas pour tout le monde que j'exercerais ainsi ma patience à instruire un enfant sans recevoir de récompense; mais grâce à Dieu la cupidité n'a jamais été mon défaut. L'argent ne me manquait pas jadis, et je l'ai répandu autour de moi, sans jamais compter, jusqu'à ce que je me sois vu à sec : maintenant que je n'ai plus d'argent à donner, je prodigue mon temps et mes connaissances avec le même plaisir. — Et chacun admirait ce grand cœur et cet aimable esprit, qui faisait et disait les choses autrement et mieux que tout le monde.

Qu'en pensait Sarah, et quelle part occupait-elle dans les projets de l'habile aventurier? Athanase, on le sait, n'était rien moins que jeune et beau : une Européenne eût même trouvé ridicule cet homme à la chevelure orangée et aux vêtemens rapiécés; mais nulle part je n'ai vu la beauté aussi peu recherchée ni aussi mal appréciée qu'en Orient. Une femme de quinze ans éprise d'un vieillard de quatre-vingts est un spectacle qui n'étonne personne, et un tout jeune homme épousera une femme assez âgée pour être sa grand'mère sans éprouver la moindre répugnance et sans se rendre ridicule. J'ai vu bien des hommes mariés à plusieurs femmes, et jamais je n'ai remarqué que la plus belle fût la préférée. Ni l'âge ni la laideur d'Athanase ne pouvaient donc être comptés comme préservatifs contre l'amour qu'il s'efforcerait d'inspirer, et pour le coup sa résolution était bien arrêtée

de se faire aimer de Sarah. Il imagina d'abord de la traiter en maître attentif et bienveillant, mais impérieux, de l'accoutumer petit à petit à la soumission et à l'obéissance, de ne pas lui laisser concevoir la possibilité de la révolte ou de la résistance, et une fois établi sur ce pied, de disposer d'elle comme le maître dispose de son esclave. Ce plan de campagne échoua. Sarah exécutait en silence tous les ordres qu'Athanase lui donnait pour constater son empire, mais elle s'arrangeait de façon à paraître devant lui assez rarement pour ne pas être trop exposée à subir son ascendant. Athanase avait oublié que Sarah n'avait point passé par l'esclavage pour arriver à la couche nuptiale, et que le rôle du maître n'était pas associé dans ses souvenirs avec ceux de l'amant ou de l'époux. Il changea donc son plan d'attaque et prit l'attitude d'un esclave soumis; il redoubla de soins pour le petit Osman. — Cet enfant a une intelligence extraordinaire, disait-il à la jeune mère, et si vous me confiez entièrement sa direction, je vous promets d'en faire un grand homme; mais il faut que personne ne se place entre lui et moi. Je l'aime comme s'il était mon fils, et je ne suis jamais aussi heureux que lorsqu'il est auprès de moi. — Athanase ne laissait échapper non plus aucune occasion de faire montre de sa prétendue science médicale. — Qu'a donc Osman aujourd'hui? disait-il par exemple. Je suis sûr qu'il a la fièvre. Eh! mon Dieu oui, et une forte fièvre encore. Que lui donnez-vous quand il a la fièvre? — Mais... rien, répondait Sarah. — Est-il possible! — Hélas! effendi, reprenait la mère confuse et alarmée, que pouvons-nous faire? que savons-nous? Nous ne sommes que de pauvres Turcs! — Allons, allons, ce ne sera rien, disait Athanase avec une superbe assurance, je suis arrivé à temps. Et le Grec tirait de sa poche un papier contenant quelques-unes de ses fameuses pilules qu'il faisait immédiatement avaler au pauvre enfant. Il promettait une guérison instantanée, et sans craindre de se tromper, puisque la maladie n'existait que dans sa fertile imagination; mais la reconnaissance de Sarah était aussi vive pour ces bienfaits imaginaires qu'elle l'eût été pour des services réels.

Faut-il le dire? Sarah ne voyait pas sans une vague satisfaction d'amour-propre cet homme si généralement admiré et redouté, cet homme dont la supériorité n'était contestée par personne, s'occuper constamment d'elle et des siens, passer à ses côtés des heures et des journées. Athanase lui parlait des pays étrangers, des mœurs bizarres qu'il y avait remarquées, des aventures et des périls qu'il avait bravés. C'était l'éternelle scène d'Othello et de Desdémone qui se jouait sous les arbres séculaires d'une vallée de l'Asie-Mineure, avec cette différence que Desdémone n'était pas une grande dame oubliant le monde entier pour s'attendrir aux récits du More, et que le More

lui-même n'était ici qu'un habile aventurier qui n'éprouvait nul embarras à raconter des exploits imaginaires. Athanase possédait quelque instruction acquise pendant son séjour en Europe, et se composait des doctrines scientifiques assez curieuses avec les souvenirs de ses conversations ou de quelques lectures superficielles. Ce qu'il savait était peu de chose, mais il n'en fallait pas beaucoup pour intéresser et surprendre un esprit naïf et inculte comme celui de Sarah. Cueillait-elle une fleur, Athanase lui débitait gravement quelques notions banales de botanique. Le temps se couvrait-il de nuages, Athanase se mettait d'un ton solennel à discourir de météorologie. Quelquefois même, à la vue d'un ciel étoilé, il faisait à Sarah tout un cours d'astronomie, où son éloquence pittoresque se déployait à l'aise. Sarah se sentait transportée dans un monde nouveau, un monde d'enchantemens et de prodiges; tout dans la nature lui semblait renfermer de sublimes mystères, et elle eût voulu ne jamais se séparer de celui qui pouvait seul les lui révéler. Aimait-elle Athanase? Non sans doute, mais elle s'habituait à invoquer en toute occasion son omniscience. Sans cesse elle repassait dans sa mémoire les brillans récits d'Athanase, et pourtant elle éprouvait aussi parfois des mouvemens d'aversion et de frayeur en réfléchissant à l'étrange influence que cet homme, un chrétien, un Grec, avait prise sur elle. Fallait-il que son image fût toujours présente à sa pensée? Fallait-il que ce souvenir impur se mêlât à toutes ses affections? Que deviendrait-elle s'il s'éloignait jamais, et ne pouvait-il pas un jour demander à Sarah de partir avec lui? L'image de Benjamin lui apparaissait alors, et des sentimens confus et douloureux s'éveillaient dans son âme. Durant les premières semaines qui avaient suivi son départ, elle ne s'était préoccupée que du changement apporté par ce départ même à l'avenir de sa fille; mais depuis qu'Athanase s'était en quelque sorte emparé d'elle, Benjamin ne s'offrait plus à son imagination troublée que comme un défenseur et quelquefois comme un juge sévère et irrité. Que dirait-il s'il la voyait ainsi dominée par un Grec? Comprendrait-il l'espèce de fascination exercée sur elle, l'attrait que lui inspiraient ces récits surprenans et ces explications merveilleuses? ou bien ne verrait-il dans tout cela qu'un faux et misérable prétexte à une intrigue criminelle? Et en se posant cette question, Sarah sentait le sang lui monter au visage et son cœur battre avec violence, car les leçons d'Athanase, certaines de ses leçons du moins, avaient été pour elle le fruit défendu; elles lui avaient donné la science des choses qui font rougir.

La veuve d'Osman ne s'expliquait que trop bien maintenant les bizarreries du caractère de Benjamin, et cette découverte lui causait une émotion à la fois douce et pénible, mais entièrement diffé-

rente de celle qu'elle éprouvait en voyant Athanase ou en songeant à lui. Plus d'une fois aussi, en regardant ce front sombre, ce visage flétri, elle s'était tout à coup souvenue des grands yeux noirs, tantôt si doux et si tristes, tantôt si fiers ou si brillans de gaieté, du teint si uni, des formes si grêles, mais si gracieuses de Benjamin, et un trouble singulier s'était emparé d'elle. Athanase en réalité avait travaillé à son insu en faveur de son rival. Sarah savait, grâce à lui, qu'une femme à vingt-six ans n'est pas vieille dans les quatre parties du monde, que les mariages conclus dès le berceau ne sont pas pour cela décrétés dans le ciel, et qu'une jeune fille de onze ans, au lieu d'être une femme, n'est véritablement qu'une enfant.

Athanase devinait cette révolution; il l'avait prévue, et il se promettait d'en tirer parti. Comment? C'est ce qu'il n'avait pas encore arrêté. Se contenterait-il de faire de Sarah sa maîtresse? Ce projet avait un défaut capital. Grec, ou, si on le préfère, poète malgré ses vices et ses bassesses, Athanase aimait à se lancer dans les entreprises dont le but se perdait dans les nuages. Le proverbe vulgaire : « un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras, » n'eût jamais été pris pour devise par l'ex-banquier. Non-seulement il préférait l'avenir au présent, mais c'étaient les brouillards de l'avenir qu'il chérissait par-dessus tout, parce qu'il pouvait élever derrière ces voiles les plus magnifiques constructions. Disposer en maître des biens de Mehemmedda, c'était à coup sûr pour Athanase, qui ne possédait pas un sou vaillant, un grand progrès vers la prospérité; mais Athanase n'eût jamais su s'en contenter. D'ailleurs était-il bien prudent pour un Grec et un raïa d'entretenir des relations amoureuses avec une musulmane dans une campagne à quelques lieues d'une petite ville, c'est-à-dire là où nul secret n'est gardé, où tout se sait, se répète et se commente, dans une province où le fanatisme religieux existe encore avec toute sa férocité? Athanase aimait beaucoup les aventures, mais il préférait les moins dangereuses.

Le second projet était plus en harmonie avec les instincts à la fois timides et aventureux du Grec : enlever Sarah ou se faire suivre par elle à Constantinople, c'était s'assurer peut-être la faveur d'un prince régnant qui leur distribuerait à pleines mains l'or et les pierreries! Feraient-ils ou feindraient-ils d'avoir fait quelque découverte extraordinaire qui, célébrée par des journaux achetés, les mènerait tout droit à la fortune? Vendraient-ils à des spéculateurs confians une mine de diamans en Asie-Mineure, et s'arrangeraient-ils pour en toucher le prix à l'avance? Offriraient-ils à une congrégation religieuse l'honneur de leur conversion? L'arène était vaste, illimitée, telle qu'il la fallait à l'esprit entreprenant d'Athanase; mais on est forcé de reconnaître que ces brillans desseins étaient à peu près

inexécutables. Comment enlever Sarah sans avoir toute la province à sa poursuite? comment la cacher à Constantinople, ne fût-ce que le temps nécessaire pour se préparer à un plus long voyage? Où trouver les premiers fonds indispensables à l'exploitation d'un plan industriel? Tout ce qui semblait s'opposer à l'exécution de son projet ne faisait, à vrai dire, que le rendre d'autant plus cher à Athanase, dont le naturel tendait plutôt à la spéculation qu'à l'action. Heureusement pour Sarah, ce fut à cette dernière combinaison qu'il s'attacha, en rejetant la première, dont la réussite eût amené la perte irréparable de la pauvre enfant, avec la ruine de la prospérité si laborieusement acquise par Mehemmedda et sa famille.

X.

Que devenait pourtant Benjamin? La trahison d'Athanase lui avait été bientôt révélée, et il s'était vu subitement dépouillé de son argent, privé de sa liberté et forcément séparé de tous ceux qu'il aimait. C'était une forte et grande leçon que recevait Benjamin. Le monde lui apparaissait tout à coup sous un aspect complétement nouveau. Il avait parcouru en quinze jours cent fois plus de pays qu'il n'en avait vu dans tout le cours de sa vie antérieure. Il entendait résonner autour de lui des langages inconnus; il voyait les types nouveaux de races étrangères; il s'initiait à des usages et à des croyances dont il n'avait jamais conçu la moindre idée; il se sentait comme transporté dans des sphères mystérieuses et enchantées. Un doute immense, universel, s'empara bientôt de lui : il étouffa tous ses autres sentimens, sans en excepter les regrets et l'indignation. Rêvait-il ou veillait-il? avait-il réellement passé les dix-sept années de sa vie sans sortir de l'étroite vallée qui occupait si peu de place sur la terre? Le monde n'était-il pas exclusivement peuplé de musulmans? Y avait-il en dehors de l'empire ottoman de grands pays et de grandes nations, de belles et de bonnes choses, du bonheur et de la vertu? En même temps que ce doute infini, une soif inextinguible d'apprendre et de connaître s'éveilla en lui; il oublia qu'il avait espéré se trouver un beau matin général en chef ou même grand-vizir, et qu'il n'était qu'un simple soldat, exposé à la bastonnade et fort peu certain de parvenir seulement au grade de sergent. Que lui importait? Il venait d'entrevoir des mondes nouveaux et merveilleux; il voulait en mesurer l'étendue, en sonder les profondeurs, en admirer les magnificences. Dès-lors on ne le vit plus que dans la société des officiers francs. Il questionnait chacun et toujours, s'évertuant à apprendre les langues étrangères. Ses nouveaux camarades, s'amusant de son ardente curiosité, essayèrent plus d'une

fois de l'enivrer avec des liqueurs fortes pour jouir du spectacle d'un musulman ivre; mais ils échouèrent. Rien n'avait d'attrait pour Benjamin que la recherche de notions nouvelles. Tout son passé était concentré pour lui dans un seul souvenir, et ce souvenir était celui de Sarah.

Le jeune soldat écoutait avidement les récits d'aventures, d'intrigues et d'amours que ses camarades échangeaient journellement autour de lui, et le jeune volontaire en vint sans peine à comprendre que la sorcellerie dont il s'était cru l'innocente victime n'avait rien de diabolique. Cette découverte le transporta de joie; il n'avait donc nul besoin de fuir l'enchanteresse; le mariage était un remède bien plus facile et plus doux, et son bonheur ne dépendait que de lui. Telle fut d'abord sa pensée; mais plus tard, et en fréquentant une société plus éclairée que celle des drogmans et des sous-officiers de son corps, il découvrit que les mots *amour* et *bonheur* n'avaient pas pour toutes les âmes la même signification. Il comprit que l'amour n'obéissait pas au commandement, qu'il existait un bonheur dont il n'avait jamais eu l'idée, qu'aucun trésor ne pouvait acheter, et qui consistait à être aimé non moins qu'à aimer. A peine eut-il compris ce bonheur nouveau, qu'il lui parut mériter seul ce nom si beau, et qu'il éprouva un désir ardent de le goûter. Les récits d'événemens où une femme jouait le principal rôle, les éloges donnés devant lui au caractère et aux vertus d'une femme le plongeaient dans une sorte d'extase. Il était de ceux qui ont besoin d'aimer au-dessus d'eux-mêmes, et le choix que son cœur avait fait involontairement de celle qu'il s'était accoutumé à regarder comme sa belle-mère témoignait assez de cette disposition de son cœur. Lorsqu'enfin le premier rayon de lumière eut pénétré dans son âme, lorsqu'il comprit qu'il aimait et que l'objet aimé était une femme raisonnable et sensible, il s'abandonna à des transports de joie qui étonnèrent singulièrement ses camarades. Il voyait clair devant lui, dans son avenir; toutes ses agitations s'évanouissaient à tout jamais : il épouserait sa belle-sœur, il la conduirait là où son mérite serait apprécié; il lui rendrait les leçons qu'il en avait reçues dans son enfance; il s'instruirait pour l'instruire, et il la formerait à l'image de ces héroïnes célèbres dont ses rêves étaient remplis. Mais l'aimerait-elle? Lorsqu'il se posa pour la première fois cette question, Benjamin fut saisi d'un tremblement nerveux si violent, qu'il dut s'asseoir pour ne pas tomber. Pourquoi ne l'aimerait-elle pas? Benjamin cependant voulait être aimé de cet amour nouveau qu'il avait longtemps éprouvé sans le comprendre, et qu'il chérissait comme un trésor depuis qu'il le comprenait. Cet amour-là, serait-il assez heureux pour l'inspirer à Sarah?

Le sort voulut que son régiment fût appelé à Constantinople. Les Anglais, les Français et les Piémontais y affluaient en ce moment. Benjamin ne fraya qu'avec les Européens, et négligea complétement ses compatriotes. En peu de temps, il apprit suffisamment de français, d'anglais et d'italien pour lire assez couramment les ouvrages écrits dans ces trois langues. Il se livra aussitôt à l'étude avec une ardeur fébrile. Les sciences exactes et naturelles le charmaient outre mesure; mais ce qui le passionnait par-dessus tout, c'était une certaine partie de la morale d'Occident. Tout ce qui se rattachait à la condition des femmes dans la société des chrétiens et au sentiment d'honneur chez les hommes lui semblait dicté par une voix divine. Il portait la tête plus haute, et ne rougissait plus depuis qu'il avait compris les lois de l'honneur et reconnu qu'il était assez bien doué pour les suivre. Le mépris dû au lâche et à la lâcheté, le déshonneur et la honte qui accompagnent le mensonge et la fraude, le respect que personne ne refuse au courage et à la loyauté, cela formait pour Benjamin un code suprême, répondant aux secrets instincts qui l'avaient tourmenté dès son enfance. D'éblouissantes clartés pénétraient dans la nuit de sa conscience, dans ces épaisses ténèbres qui avaient failli plus d'une fois le rendre fou. Celui qui eût rencontré Benjamin dans les rues de Péra dix mois après son arrivée à Constantinople n'eût certes pas reconnu le jeune garçon fantasque, ignorant et irritable, qui faisait pleurer sans cesse sa future épouse et sa belle-mère. Il avait grandi de toute la tête, son teint avait pris le coloris de la santé. Ses yeux, toujours beaux, mais jadis effarés et hagards, rayonnaient maintenant de la douce satisfaction que procurent aux nobles âmes la connaissance de leur devoir et la certitude de l'avoir rempli. Mince et agile, sa taille avait pourtant une certaine dignité. On ne savait trop, en le voyant pour la première fois, à quelle race il appartenait. Malgré certains traits qui révélaient une origine asiatique, on ne pouvait reconnaître dans Benjamin ni un Grec, ni un Arménien, ni un Osmanli!... Et pourtant c'était un Osmanli, mais un Osmanli du XIX[e] siècle, un *jeune Turc,* un de ces hommes comme il en naît aux époques de crise et de transformation chez les nations qui ne sont pas condamnées à périr.

Benjamin s'était créé de nombreuses relations dans la société franque de Péra, et ses supérieurs, qu'il rencontrait dans plusieurs maisons, le traitaient avec bienveillance, comme ils eussent traité leur égal, quoiqu'il ne fût encore que caporal. Un jour qu'il était allé rendre visite à la femme de son colonel, il entendit plusieurs officiers, Polonais de naissance, mais au service de la Porte-Ottomane, parler en plaisantant, et avec mépris, du défaut d'ardeur guerrière qu'on remarquait chez le soldat turc. Ces messieurs igno-

raient que Benjamin pût les entendre, et ils racontaient force anecdotes dont la morale était toujours que le Turc est naturellement poltron. Benjamin resta triste pendant toute la soirée, et il se retira de bonne heure en se plaignant d'une migraine. Le lendemain, la gaieté ne revint pas, et le séjour de Constantinople lui fut bientôt si odieux, qu'il obtint non sans peine d'être envoyé sur les frontières de la Géorgie, dans un régiment qui était destiné à secourir la ville de Kars, et qui n'avait pas encore réussi à traverser l'étroit espace qui sépare les montagnes de la Géorgie et de la Circassie de l'extrémité de la Mer-Noire.

Lorsque Benjamin rejoignit son nouveau régiment, il le trouva opérant sa retraite des environs de Kars, que les Russes avaient prise, à travers quelques districts de la Géorgie, y commettant des actes de cruauté gratuits, et excitant jusqu'à la fureur le ressentiment et l'indignation de populations belliqueuses et vindicatives. Il assista à d'horribles scènes de carnage, et il ne fut pas tout d'abord fort bien accueilli par ses camarades, auxquels la douceur et la générosité de son caractère faisaient l'effet d'un reproche, ou tout au moins d'un blâme indirect. On l'appelait tour à tour *devriche* (1), *papas*, *jacoubi* (juif), *fellah,* ce qui, dans le jargon du soldat turc, veut dire plus ou moins clairement *lâche* et *hypocrite*. L'un des officiers polonais qui avaient médit des soldats osmanlis en présence de Benjamin se trouvait faire aussi partie du même corps, et souriait dédaigneusement lorsqu'on lui rapportait quelque trait d'humanité dont Benjamin s'était rendu coupable. Benjamin souffrait cruellement; mais, il faut l'avouer, il n'était pas encore assez avancé en civilisation pour connaître le moyen d'imposer silence à ses détracteurs, ni peut-être pour l'employer, s'il l'eût découvert. Il n'eût jamais songé que ces jeunes gens si amoureux de la bravoure, si dédaigneux pour la timidité, ne cesseraient de le plaisanter que si la plaisanterie devenait dangereuse.

Un jour pourtant le sort le favorisa. Benjamin marchait à l'avant-garde, le long d'un étroit défilé que dominaient de deux côtés des rochers abrupts, élevés et superposés les uns aux autres comme des rochers d'opéra, c'est-à-dire de façon qu'il fût possible à un bon nombre d'hommes armés et même de cavaliers de s'y tenir complétement cachés. Cette fois comme toujours, les Géorgiens avaient été avertis à l'avance de la marche du régiment turc, de l'heure à laquelle il traverserait le défilé, du nombre d'hommes qui le composaient, des malades qu'il traînait à sa suite, etc. Les malades et les

(1) On me pardonnera de me conformer, pour l'orthographe de ce mot, à la prononciation orientale, et d'écrire *devriche* au lieu de *derviche*.

blessés étaient placés pêle-mêle dans des paniers sur des mulets, entre le corps d'armée et l'arrière-garde: mais, soit que les soldats composant l'arrière-garde eussent émigré séparément ou en petits détachemens vers le centre, soit pour toute autre cause, le fait est qu'avant d'entrer dans le défilé, les malades et les blessés se trouvaient former eux-mêmes l'arrière-garde. Déjà la tête de la colonne sortait du défilé et débouchait dans la plaine, se félicitant que le secret de la marche eût été si bien gardé, et que les terribles rochers ne recélassent aucune bande géorgienne, lorsqu'un coup de fusil, parti on ne sait d'où, abattit un mulet chargé de malades. Des gémissemens répondirent au coup de fusil, mais c'étaient de faibles gémissemens, et le coup de feu était parti d'un enfoncement si peu sonore, que les soldats déjà parvenus dans la plaine ne pouvaient l'entendre. Les agresseurs décidèrent sur-le-champ qu'ils tomberaient sans faire de bruit sur les blessés pour les dépouiller, s'emparer de leurs montures, les massacrer ou les épargner selon l'occasion. A peine les malheureux comprirent-ils le danger qu'ils couraient, que tous appelèrent d'une voix mourante leurs compagnons valides. En vain les féroces Géorgiens les menaçaient de la mort, s'ils ne se renfermaient dans un silence absolu, en vain plusieurs de ces menaces furent-elles exécutées : les morts ne criaient plus, mais les mourans n'en criaient que plus fort, et les assaillans exaspérés commençaient à faire main basse sur le convoi tout entier, sans perdre plus de temps en vaines recommandations. Cependant quelques cris étaient parvenus aux oreilles des soldats défilant dans la plaine. Les officiers de l'avant-garde s'aperçurent alors que le bataillon destiné à protéger les blessés avait rejoint le corps principal, au lieu d'escorter le convoi. On apprit en même temps que les blessés venaient d'être abandonnés sans défense aux montagnards, qui avaient commencé à les massacrer. Un cri, poussé d'abord par un petit nombre, retentit : « Sauvons nos frères! » Ce cri ne tarda pas à trouver des échos, et les Turcs, entraînés par leurs chefs, vinrent disputer aux Géorgiens le convoi que, dans un moment de coupable insouciance, l'arrière-garde avait abandonné.

Benjamin déploya dans cette affaire un courage héroïque. On le vit constamment au plus fort du combat, se précipitant au-devant de tous les coups qui menaçaient l'un de ses camarades. Son sang coulait déjà de deux blessures, qu'il ne s'en apercevait pas. Le Polonais qui avait parlé si légèrement devant Benjamin du courage des Osmanlis était aussi dans la mêlée, où il se comporta en brave, mais non pas avec cet élan d'enthousiasme qui décide le succès. Il calculait, examinait, mesurait ses forces, ses moyens, et malgré toutes ces précautions il se vit bientôt dans le plus grand danger.

Quatre Géorgiens l'avaient attaqué à la fois. Il se défendait admirablement, mais ses forces commençaient à s'épuiser. Pendant que trois Géorgiens l'attaquaient de face, le quatrième s'était jeté légèrement de côté, puis il avait fait un pas en arrière, et levait déjà son poignard pour frapper le Polonais, lorsque Benjamin, que le danger attirait, comme l'eau attire le chameau du désert, s'élança au secours de son camarade, et commença par terrasser le rusé Géorgien. Les assaillans abandonnèrent aussitôt le Polonais pour tomber sur Benjamin, mais ils rencontrèrent une vaillante résistance et durent se décider à la retraite. En ce moment même, le combat finissait à l'avantage des Turcs, et Benjamin, que l'officier polonais venait de proclamer son sauveur, put se dire avec une légitime fierté qu'il avait pour sa part largement concouru au succès. C'est ce que reconnurent d'ailleurs les chefs de la colonne, qui le félicitèrent chaudement sur son courage et le promurent au grade de *iuz-bachi*. A la fin de cette journée mémorable, Benjamin se sentit comme transformé; il était désormais possédé de cet amour du péril, de ce besoin de nobles émotions, qui sont le propre des âmes courageuses et des natures vraiment fortes.

A dater de ce jour aussi, les occasions de manifester ces instincts généreux ne manquèrent pas à Benjamin. Y avait-il une mission dangereuse à remplir, Benjamin en était chargé. On le plaçait tour à tour à l'avant-garde, à l'arrière-garde ou au centre, selon la position de l'ennemi. Loin de s'en plaindre, Benjamin n'était jamais plus content que lorsque la fusillade résonnait à ses oreilles et que les balles sifflaient autour de sa tête. Son cœur battait de joie, ses yeux lançaient des flammes, et il enviait ceux de ses camarades que la mort saisissait au milieu de l'ivresse des combats, qu'il voyait tomber à ses côtés, le sourire du triomphe sur les lèvres. Ces camarades-là n'étaient peut-être pas très nombreux; mais quand on est emporté, comme l'était alors Benjamin, par l'enthousiasme, le jugement le plus net s'obscurcit, et l'on aperçoit des sourires sur les lèvres les plus douloureusement contractées, de même que les sons les plus discordans se changent pour l'oreille enivrée en une musique de fête.

Cette brillante série de combats eut une fin cependant. La guerre était terminée. Le corps dans les rangs duquel servait Benjamin regagna Constantinople. Hélas! le jour du retour et du repos, si beau pour la grande majorité des soldats, fut des plus tristes pour le pauvre Benjamin. Le jeune héros s'aperçut pour la première fois que ses jambes étaient raides et douloureuses; le lendemain amena une autre découverte : son bras droit n'exécutait guère que la moitié des mouvemens exécutés par le bras gauche. A quelques jours de

là, une toux accompagnée d'oppression se déclara. Enfin, quand Benjamin se vit installé avec son régiment dans la capitale de l'empire, il était perclus de tous ses membres, menacé de pulmonie, atteint d'une maladie de foie, et souffrait d'un ébranlement au cerveau, le tout ayant éclaté le lendemain du danger.

Les Turcs, grands et petits, ne sont ni ingrats ni insensibles. La maladie de Benjamin ne lui fit perdre aucun des avantages que son mérite lui avait valus. Il fut nommé *koulassy* (major), et reçut un congé de trois mois pour aller rétablir sa santé dans son pays natal. En Europe, une promotion n'a souvent d'autre résultat qu'un changement dans l'uniforme et dans le traitement. En Orient, la promotion de capitaine à major transforme l'homme presque en entier. Un capitaine turc est un pauvre diable marchant à pied, jouissant des misérables appointemens de cent vingt ou cent trente piastres par mois (vingt-cinq francs à peu près), partageant le logis et la gamelle du soldat, s'il ne préfère coucher à la belle étoile et vivre de pain sec. Un major est un tout autre homme. Il a touché le premier échelon de cette prodigieuse échelle en diamans des fonctions publiques de l'Orient, dont chaque degré est couvert d'or, de palais, de jardins, de houris terrestres, etc. Jadis, au sommet de cette prestigieuse échelle, on trouvait presque toujours le cordon; mais aujourd'hui la plus éclatante disgrâce se résume dans un exil qui laisse au disgracié la libre disposition de ses trésors et la faculté même d'en acquérir de nouveaux. Tel est l'heureux résultat de l'adoucissement des mœurs.

Mais où donc m'égaré-je? Benjamin n'est disgracié ni d'après l'ancienne, ni d'après la nouvelle méthode; tout au contraire il fait aujourd'hui le premier pas dans la voie des honneurs, et je n'ai qu'à expliquer brièvement ce qu'il faut entendre par cette première station. Un major turc est un officier supérieur; il peut ajouter à son nom le titre de bey. Il est censé posséder quatre chevaux, puisqu'il reçoit de l'état des rations calculées en conséquence. Il a une suite, c'est-à-dire un ou deux palefreniers qui l'accompagnent à pied, lorsque lui, le major, chevauche à travers les rues de Stamboul ou de Pera. Il a un *tchiboukdj* (allumeur de pipe) qui le suit de même, son long tuyau en bois de jasmin posé sur l'épaule, comme un fusil sur celle du soldat. Il a un *kaïvédj* (verseur de café) et quelques autres domestiques, dont la presque unique occupation est d'escorter le maître dans ses courses et de passer le reste du temps à dormir, manger, boire et fumer. Voilà ce qu'est un major en Turquie, et voilà ce qu'était devenu le fils de Mehemmedda, le paysan natolien : un grand personnage, comme vous voyez, jouissant de tous les priviléges du rang et de la fortune, y compris la fa-

culté d'emprunter indéfiniment de l'argent à tous les Juifs, Arméniens et Grecs de l'empire, dont la lâcheté naturelle n'est pas rassurée par vingt années d'un régime libéral, et qui n'ont pas encore osé se dire qu'ils peuvent aujourd'hui, sans mettre leur précieuse existence en péril, refuser de prêter leurs trésors aux plus grands pachas du monde.

XI.

Le jour même où Benjamin obtenait son congé et le titre de major, il entrait en pleine convalescence. Aussi une semaine s'était à peine écoulée depuis sa nomination, que le jeune paysan, devenu bey, reprenait gaiement le chemin de sa vallée natale, qu'il avait quittée triste et inquiet dix-huit mois auparavant. Il était bien changé. Les énergiques et sérieux instincts que Benjamin avait apportés de ses montagnes avaient aisément triomphé des influences délétères sous lesquelles son frère Osman avait succombé. Dupe en premier lieu d'Athanase et en butte plus tard aux mauvais traitemens de ses camarades, le jeune fils de Mehemmedda n'en sortait pas moins vainqueur des pénibles épreuves qui avaient marqué sa première rencontre avec les réalités de la vie. Son intelligence s'était rapidement développée, comme se développeraient tant d'intelligences que l'état présent de la société orientale condamne à sommeiller incultes, et qui n'attendent peut-être pour s'épanouir avec puissance qu'une impulsion favorable. Benjamin ne voyait pas moins clair maintenant dans son cœur que dans son esprit. Il savait qu'il aimait depuis sa plus tendre enfance, et il se disait tout bas qu'il n'était pas haï; cependant il ne voulait former aucun projet d'avenir avant d'avoir revu Sarah, avant d'avoir obtenu d'elle une réponse sincère. De la décision de la belle veuve allait dépendre la destinée du jeune bey. Il se marierait avec Sarah, qui le suivrait à Constantinople, et alors il voyait s'ouvrir devant lui toute une perspective d'indicibles félicités, ou bien il retournerait seul et sans murmurer vers la capitale, où l'accomplissement des austères devoirs du chef militaire l'occuperait exclusivement. L'idée d'épouser la fille de Sarah, la petite Attié, ne lui vint pas même à l'esprit. Il n'y avait plus pour lui dans ce monde qu'une seule femme, et cette femme était Sarah. Benjamin était bien véritablement amoureux, et l'amour qui était entré dans son cœur n'était ni oriental, ni occidental; c'était l'amour de tous les pays et de tous les temps. Quelquefois il se demandait tristement s'il était encore attendu sous le paisible toit qui abritait sa famille, qui abritait Sarah. Ne le croyait-on pas mort? ne l'avait-on pas oublié? Le

long veuvage de Sarah n'avait-il pas pris fin? Si Benjamin essayait de se rassurer en se disant que chacun la considérait comme une vieille femme, il ne pouvait retenir un sourire mélancolique en se représentant une belle femme de vingt-cinq ans sauvegardée par ce seul préjugé, et il tremblait en songeant aux mille circonstances qui pouvaient guérir l'aveuglement de ses voisins, ou amener dans la vallée quelque étranger plus clairvoyant qu'eux. Pourquoi toutes ses lettres étaient-elles demeurées sans réponse? Benjamin se posait cette question cent fois par jour sans jamais y trouver de solution satisfaisante. Le fait est qu'Athanase avait intercepté toutes les épîtres de Benjamin à ses parens, non toutefois sans les avoir lues et avoir pris connaissance de la transformation prodigieuse qui s'était opérée à l'avantage de son ancienne victime. Depuis quelque temps seulement, Athanase ignorait le sort de Benjamin, car Benjamin, découragé par le silence de ses parens, avait renoncé à toute correspondance. Ni sa promotion au grade de capitaine et à celui de major, ni ses blessures et la nouvelle de son prochain retour n'étaient parvenues aux oreilles d'Athanase, et celui-ci se berçait encore de la pensée que Benjamin était tombé sous quelque balle géorgienne, alors que celui-ci n'était plus qu'à peu d'heures de la maison paternelle.

Mais à mesure qu'il en approchait, Benjamin se sentit saisi d'une timidité et d'une anxiété si douloureuses, qu'il se décida à visiter d'abord la ville d'Angora, pour y apprendre des nouvelles de ses parens. Il envoya ses gens en avant avec ordre de lui retenir un logement dans l'un des khans consacrés aux voyageurs, et lui-même prit un chemin détourné qui menait à la ville, en suivant le sommet des collines au milieu desquelles s'abritait sa chère vallée. C'était un sentier bien connu de Benjamin, qui l'avait parcouru mille fois dans son enfance, tantôt seul ou avec d'autres enfans ses camarades, tantôt avec l'un de ses parens ou avec Sarah elle-même. Que de souvenirs ce sentier et ce paysage rappelaient au jeune major! Il lui semblait qu'un jour ne s'était pas écoulé depuis que ses regards s'étaient arrêtés sur ces objets si familiers. Arrivé sur une hauteur couronnée de térébinthes et de genévriers, de laquelle on découvrait la maison de Mehemmedda, Benjamin sentit comme un brouillard s'étendre sur ses yeux; il tira la bride de son cheval, mit pied à terre et s'assit sous un arbre. L'habitation de son père était bien là, entourée d'arbres que la vigne sauvage parait de ses festons; il reconnaissait le champ où les blés commençaient à jaunir, la prairie où erraient les troupeaux; un peu plus loin, il distinguait la petite rivière qui coulait derrière un rideau de noyers à l'exubérant feuillage. Rien n'était changé, mais il régnait autour de l'habitation de

Mehemmedda un calme, un silence si profonds, que Benjamin ne put se défendre d'un mouvement de terreur. On eût dit que la maison était déserte. Pour se rassurer, le jeune homme eut besoin de se dire qu'on était à l'heure la plus brûlante d'un jour d'été, que la famille n'osait en ce moment s'exposer à l'ardeur du soleil; il se rappela d'ailleurs que plus d'une fois, à son retour des champs, il avait été frappé par l'air de solitude et d'immobilité qui régnait autour de la chère maison, tandis qu'à l'intérieur tout était joie et animation. Tout en réfléchissant ainsi, Benjamin promenait des regards curieux sur le paysage qui réveillait en lui de si douces impressions d'enfance, quand son attention se concentra soudain sur un objet qui parut exciter au plus haut degré sa surprise : c'était un cheval richement sellé et harnaché, retenu par la bride à l'un des arbres qui bordaient la rivière. Où était le cavalier? A qui pouvait appartenir cette monture assez richement équipée? Le cavalier serait-il dans la maison?... Mais un hôte de Mehemmedda aurait conduit son cheval à l'écurie, et ne l'aurait pas abandonné dans la campagne. Benjamin se leva, sauta en selle; un moment il dirigea son cheval vers la vallée, puis, obéissant à l'un de ces mouvemens d'indécision et de timidité puériles qu'il n'avait encore pu vaincre, il fit volte-face, et sans regarder en arrière, il prit à toute bride le chemin de la ville.

Arrivé à Angora, il se hâta de recueillir des renseignemens sur sa famille. Le premier informateur qui s'offrit à lui, ce fut le *khandj* (le maître du khan). Ce vénérable personnage, possesseur d'une barbe aussi longue et aussi blanche que celle d'un muphti, presque aussi bavard et aussi menteur qu'Athanase lui-même, vint à la rencontre de l'hôte illustre dont la suite était arrivée quelques heures auparavant, l'aida à descendre de son cheval et le conduisit avec respect dans l'appartement retenu et disposé pour lui. C'était une chambrette ressemblant pas mal à une cellule de chartreux ou même à un cachot, donnant par une porte et par une fenêtre haute sur le portique qui entourait la cour carrée. Le plancher avait été récemment balayé; les toiles d'araignée formant draperies le long des murs avaient disparu sous une poignée de plumes d'oie servant de plumeau; des tapis avaient été étendus sur le sol humide par les gens de Benjamin; des coussins étaient disposés en forme de divans le long des murs, et d'autres tapis pendus devant la porte et la fenêtre. On voyait des coffres épars çà et là. Un petit meuble en bois d'ébène incrusté en nacre et en écaille, tenant le milieu entre la table et l'écritoire, occupait un coin du divan, et sur un grand panier turc placé à terre entre le divan et la cheminée était disposé un élégant service à café en porcelaine de Chine. Une collection de pipes et de narghilés complétait l'ameuble-

ment improvisé par les serviteurs du major. L'un d'eux attendait son maître, une robe de chambre déployée à la main; un second lui présentait des pantoufles en maroquin jaune, un troisième allumait une pipe à son intention, et les autres versaient le café dans une tasse, brossaient le tapis à mesure qu'un pied chaussé se posait dessus, ou vaquaient à quelque autre détail du service turc, tandis que les palefreniers étaient occupés et même affairés autour du cheval du *koulassy*.

Benjamin subit patiemment toutes les cérémonies exigées par l'étiquette orientale; il échangea son habit contre sa robe de chambre, ses bottes contre ses pantoufles, s'assit sur le divan, but du café et fuma sa pipe, puis, en homme bien élevé qu'il était, il engagea le *khandj* à faire comme lui, c'est-à-dire à s'asseoir, boire et fumer. Ni Benjamin ni le *khandj* n'avaient encore prononcé un mot, les règles de la politesse turque s'opposant à ce qu'on se hâte d'entamer la conversation, lorsque la voix du muezzin annonça que l'heure de la quatrième prière du jour était venue. Un tapis de Smyrne, dont le dessin irrégulier se terminait en pointe à l'une des extrémités, était étalé dans un coin de l'appartement et disposé de façon que cette pointe fût tournée vers l'orient. Un des domestiques de Benjamin s'approcha de son maître, tenant une aiguière d'une main, une cuvette de l'autre et une serviette sur le bras. Benjamin se lava dévotement les mains et la barbe, après quoi il se prosterna dix ou douze fois sur le tapis, la tête tournée du côté de la pointe, les bras tantôt croisés sur la poitrine, tantôt pendans le long des cuisses. Les prières terminées, il se replaça sur le divan, reprit sa pipe et commença la conversation avec le *khandj*.

Benjamin s'était aperçu que son hôte ne le connaissait pas, et, jugeant l'incognito favorable à ses projets, il s'informa, comme l'eût fait un étranger, du caïmacan régnant, de l'époque de son arrivée, du pays d'où il venait, etc. Du caïmacan, il passa au cadi, à tous les conseillers, au muphti; puis il s'enquit de la population grecque et arménienne, des banquiers, des négocians les plus riches. Une fois sur ce terrain, Benjamin demanda le nom et l'adresse du banquier correspondant avec Constantinople, et par l'intermédiaire duquel il lui serait possible de faire venir son argent.

— Je ne saurais trop vous dire, excellence, répondit le *khandj*, car depuis la dissolution de la fameuse compagnie de Natolie (il y avait de fameux brigands dans cette compagnie, excellence), je ne sache pas qu'il y ait de correspondance régulière entre cette ville et la capitale pour le transfert de l'argent, si ce n'est au moyen du *tatar*. Il y a bien plusieurs négocians qui font des affaires avec Constantinople, mais il n'y a dans leurs relations avec cette ville rien

de fixe, rien de régulier. Vous pourriez cependant vous adresser à Alexandre le maçon, ou bien encore à Christophe le fourreur... Mais, tenez, il me vient une idée qui pourrait bien être bonne. Connaissez-vous Athanase? (Benjamin haussa les épaules avec un geste négatif.) Non? continua le *khandj;* ah! c'est un étrange personnage! Athanase est un Grec, un chien, mais habile, adroit, délié. Il ne possède rien, et il est toujours cousu d'argent. Athanase connaît tout le monde à Constantinople; c'est l'homme qu'il vous faut.

— Ah!... Et où demeure-t-il?

— Il demeure dans le quartier grec. Un de mes serviteurs vous conduira chez lui, si vous le voulez; mais je crains que vous ne le trouviez pas : il est absent, j'en suis presque certain.

— Et savez-vous où il est?

Le *khandj* sourit, secoua la tête, haussa les épaules, porta la main à sa barbe, puis à son nez, regarda Benjamin en dessous, puis le regarda en face, et, riant tout à fait, il répondit : — Je crois que je le sais, oui, et je ne suis pas le seul à le savoir. Ces choses-là se savent toujours.

Pendant que le *khandj* s'égayait ainsi sur le compte d'Athanase, la pensée de Benjamin s'était reportée, je ne sais pourquoi, sur le cheval richement harnaché qu'il venait de voir retenu à un arbre près de la maison de son père. — L'endroit où se trouve Athanase est-il loin d'ici? demanda le bey après un court silence.

— Oui, c'est loin pour un homme qui a tant d'affaires, et la femme qu'il va voir fait perdre bien du temps à ce pauvre Athanase.

— Il est donc question de mariage?

— Non pas! excellence, y pensez-vous? un Grec épouser une musulmane! Oh non! il n'est pas question de mariage, mais il est amoureux, voilà tout.

— Amoureux d'une musulmane! Comment l'a-t-il vue? où la voit-il? quelle est cette femme?

— Elle habite la campagne avec sa famille, c'est-à-dire la famille de son mari, car elle est veuve depuis fort longtemps, et qui plus est, elle est vieille, puisqu'elle a une grande fille à marier; mais ces chrétiens ont d'étranges goûts! Athanase est amoureux de cette Sarah comme il le serait d'une femme de douze ans. Il la dit belle, spirituelle, gracieuse.

— Comment a-t-il l'audace de parler ainsi d'une musulmane? N'a-t-elle pas des parens pour la défendre?

— Elle a des parens, c'est vrai : un vieux beau-père qui n'y voit goutte, des beaux-frères qui ne songent qu'à manger et à dormir. Athanase fait toute sorte d'affaires avec les parens; il vend la laine des chèvres du vieux paysan, le riz du frère aîné, les pommes du

second; que sais-je, moi? Il leur promet des profits, des richesses sans fin, et en attendant il dispose de tout dans la maison. Moi, cela m'inquiète. J'en ris quelquefois, parce que ces choses-là, ce n'est jamais bien triste; mais je n'en préférerais pas moins le voir amoureux d'une Grecque, — sans compter qu'il parle d'enlever cette femme et de la mener à Constantinople! Enfin c'est une vraie folie!

Benjamin allait adresser au *khandj* de nouvelles questions, mais il s'arrêta au moment de demander si Sarah consentait à suivre Athanase, si elle l'aimait, etc. Prolonger cet interrogatoire, n'était-ce pas dévoiler à un confident fort peu discret ses sentimens les plus intimes? Il laissa donc le *khandj* discourir à son aise sur mille autres sujets insignifians jusqu'à l'heure où il lui plut de se retirer. Une fois seul, Benjamin eut encore à réprimer un mouvement de fiévreuse impatience. La nuit était close, ses chevaux étaient fatigués, ses gens endormis. Quelque envie qu'il eût de partir sur-le-champ, il fallait remettre le départ au lendemain, sous peine de paraître fou. Il se contenta de faire savoir au *khandj* que les exigences de son service ne lui permettaient pas de prolonger son séjour dans l'hôtellerie, et qu'il se mettrait en route de bon matin pour éviter les chaleurs.

Trois heures avant le point du jour, le jeune bey avait chaussé ses bottes de voyage et jeté son manteau sur ses épaules; il sortit de sa chambre sans faire de bruit, et alla droit à l'écurie où son cheval, tout sellé selon l'usage, mangeait sa dernière bouchée de paille. Il le brida, éveilla un *seis* (palefrenier) qui couchait sur une estrade, à l'extrémité de l'écurie, et le chargea d'avertir ses gens de se tenir prêts à suivre le guide qu'il leur enverrait, après quoi il lança résolûment son cheval au galop à travers des rues dont le pavage datait du règne de l'impératrice Hélène. En quelques minutes, il fut dans la campagne, et le soleil n'était pas encore bien haut à l'horizon que Benjamin mettait pied à terre à quelques pas de la maison paternelle. Tout autour de lui respirait le calme, et le doux paysage qu'il avait salué la veille lui apparaissait plus riant encore, noyé dans la blanche lumière du matin; mais de la maison du paysan le regard de Benjamin se porta presque aussitôt vers les arbres qui bordaient la rivière : le cheval richement sellé et harnaché était encore à la même place, et sans doute il y avait passé la nuit, ce qui, vu la saison et les coutumes du pays, n'avait rien d'extraordinaire. Sous l'impression des récits du *khandj*, Benjamin se dit cependant que ce cheval toujours prêt au départ pouvait bien être celui d'Athanase, et que sans doute il était là pour servir à un projet de fuite. Attachant aussi sa monture à un arbre, il suivit à pas lents le sentier qui devait le conduire vers l'habitation de Mehemmedda; mais il venait à peine de s'y engager, que son attention fut éveillée

par quelques mots prononcés à voix basse. Ceux qui parlaient devaient être sous les arbres du verger. Benjamin avait reconnu ces deux voix, qui toute la nuit avaient troublé ses rêves : c'étaient celles d'Athanase et de Sarah. Il se rapprocha sans bruit de l'endroit d'où elles partaient, et, caché derrière un buisson, il put ne rien perdre d'un entretien sans doute commencé depuis longtemps, et qui s'animait de plus en plus.

Athanase déclarait qu'il ne pouvait consentir à de nouveaux retards. Pour décider Sarah à la fuite, il parlait de dangers qui les menaçaient : lui, chrétien, accusé d'aimer une musulmane; elle, Sarah, qu'on soupçonnait de partager cet amour. — Mais, seigneur, répondait Sarah, vous savez bien que ces soupçons ne sont pas fondés, que je suis innocente!... — Comment le prouveras-tu? reprenait Athanase, et il étalait alors devant la pauvre femme une perspective de persécutions et de calomnies. N'était-elle pas délaissée, méconnue dans sa famille? On la croyait vieille et laide, tandis que la société de Constantinople serait éblouie de sa beauté! C'est donc à Constantinople qu'elle vivrait désormais, dans un monde digne de l'apprécier, et à ce propos, voulant prouver à Sarah quel pouvait être le prestige de sa beauté, Athanase eut l'imprudence de rappeler le nom de Benjamin, de raconter la singulière démarche qu'était venu faire près de lui le jeune paysan. Quelle influence exerça sur Sarah ce triste et doux souvenir? A voir le trouble subit de la jeune femme, Athanase put croire qu'il avait gagné sa cause, alors que Sarah venait au contraire de trouver des forces nouvelles pour la résistance. Aux instances d'Athanase elle opposa ses devoirs de mère, son attachement à l'humble famille dont elle partageait depuis si longtemps les peines et les joies. Il ne restait plus au Grec qu'à user de la force, et il en était à se demander si l'heure était venue de prendre un parti extrême, quand l'apparition inattendue de Benjamin vint fort heureusement enlever Sarah à ses craintes et le Grec à ses hésitations.

Avant que l'un fût revenu de son trouble, et l'autre de sa joyeuse surprise, le jeune homme avait saisi d'une main le bras de Sarah, qu'il attirait vers lui; de l'autre, il brandissait son épée, sommant son misérable adversaire de se défendre, car en ce moment suprême Benjamin restait encore fidèle aux sentimens d'honneur qui devaient le diriger à toutes les époques de sa vie. Athanase, lui aussi, prenait conseil de l'esprit de ruse qui chez lui ne se trouvait jamais en défaut. — Êtes-vous fou, Benjamin? s'écria-t-il. La belle plaisanterie!... Pour une vieille femme qui n'appartient à personne!.. — Et tout en débitant ce bel exorde, il trouvait le temps de saisir sournoisement un pistolet de poche, de l'armer, enfin d'en presser la détente; mais

la fortune se déclarait décidément contre le Grec, et la capsule éclata sans que le coup partît. Cette fois Benjamin n'avait plus de ménagemens à garder. Il se précipita sur son perfide adversaire, qui chercha, par un effort désespéré, à lui enlever son épée. A peine cependant le bey avait-il réussi à dégager l'arme des mains crispées qui l'avaient saisie, qu'un cri terrible sortit de la poitrine d'Athanase. — Je meurs!... je suis mort!... — Et le Grec tomba lourdement sur la terre. Était-il mort? était-il même blessé? Benjamin ne songea pas un moment à se poser ces questions, tant il était persuadé qu'il n'avait plus à ses pieds qu'un cadavre. Épouvanté, stupéfait, tenant dans ses bras Sarah évanouie, le fils de Mehemmedda courut vers la maison, devant laquelle à cette heure matinale quelques-uns de ses frères commençaient à se grouper.

Il déposa Sarah évanouie dans les bras de l'un des jeunes gens, et, ordonnant à un autre de le suivre, il retourna en toute hâte à l'endroit où il avait laissé sa victime.

Au bout d'une grande heure, Benjamin revenait seul et soucieux. Il n'avait point eu cependant à contempler la douloureuse agonie de son ennemi, il n'avait même pas, et là était la cause de son inquiétude, il n'avait pas retrouvé le corps de celui qu'il croyait avoir mortellement blessé. Comment expliquer cette disparition? Athanase avait-il pu retrouver assez de forces pour se traîner jusqu'à son cheval, également disparu, et regagner la ville? Après d'inutiles recherches, le frère qui accompagnait le jeune bey avait bien voulu se rendre à Angora pour recueillir quelques indications à ce sujet, et donner en même temps avis à la suite de Benjamin du lieu où elle devait rejoindre son maître.

Rentré enfin sous le toit du paysan, Benjamin trouva toute la famille dans l'agitation. L'évanouissement de Sarah, les mots entrecoupés qu'elle avait prononcés en reprenant ses sens, mais surtout le retour inattendu de Benjamin, la terreur peinte sur son visage, le riche costume militaire qui annonçait son rang, tout cela était plus que suffisant pour donner le vertige à toutes les générations empressées autour du jeune homme. Mais la civilité orientale interdit l'expression d'une curiosité qui peut être importune ou offensante, tandis qu'elle n'autorise personne à parler de ses propres affaires sans invitation préalable. Les sujets de conversation entre Benjamin et ses parens ne manquaient pas d'ailleurs, sans qu'il fût besoin d'entrer sur le terrain défendu des secrets et des mystères. Mehemmedda se sentait heureux de rendre à son illustre fils les honneurs qui lui étaient dus. — A chacun sa place! disait gravement le vieillard. Nous sommes d'humbles paysans! il est grand seigneur; il est bey aujourd'hui; demain peut-être il sera pacha, qui sait? grand-vizir...

Quant à Sarah, elle s'était retirée dans sa chambre, d'où elle ne sortit que le soir pour présenter avec un embarras bien concevable sa fille grandie et embellie à son ancien fiancé. Benjamin cependant n'avait d'yeux que pour la mère, et avant l'heure où la famille se sépara, il trouva le temps de demander à Sarah une entrevue dans le jardin dès l'aube du jour suivant.

Le lendemain, sous un berceau de chèvrefeuille, éclairé des premiers feux du soleil, avait lieu l'entretien d'où allait dépendre la destinée de Benjamin. — J'ai désiré vous parler, Sarah, dit d'une voix émue le jeune bey à la belle veuve qui venait de le rejoindre à l'endroit convenu. Oui, j'ai beaucoup de choses, des choses très importantes à vous dire. Il s'agit du bonheur ou du malheur de ma vie entière.

Sarah interdite murmura le nom de sa fille Attié. — Non, reprit Benjamin; ce n'est pas Attié qui me préoccupe en ce moment. Écoutez-moi, Sarah. Je vous demande une réponse sincère. Quelle opinion aviez-vous de mon caractère avant mon départ?

Sarah garda le silence, et Benjamin crut deviner sa réponse.

— Une opinion peu favorable, n'est-ce pas?.. Je comprends votre regard. Oui, je devais vous paraître violent, soupçonneux, presque insensé. Eh bien! faut-il vous avouer la cause de mes emportemens et de mes tristesses? Je vous aimais, Sarah, je vous aimais avec passion, comme on n'aime guère dans le pays où nous sommes. J'étais jaloux de tous ceux à qui vous parliez, de tous ceux qui avaient une part dans votre tendresse, jaloux de votre fille même... Mais ce n'est pas tout encore. Je me suis imposé cette confession pour châtiment, et je ne dois rien vous cacher. Eh bien! Sarah, ce qui faisait de mon amour un véritable supplice, c'était la pensée que vous étiez... vieille, et qu'un pareil amour ne pouvait être l'effet que de coupables sortiléges!.. Pardonnez-moi (Benjamin avait pu voir un léger sourire errer sur les lèvres de Sarah)... Mon enfance s'était passée tout entière dans cette vallée : comment aurais-je pu m'élever au-dessus des préjugés de ma famille? Je vous aimais donc, mais en me disant que vous rêviez ma perte, et que cet amour si doux et si poignant à la fois, toutes ces joies et ces tortures pour moi si nouvelles, s'expliquaient par quelque odieux maléfice. Ce que furent alors mes angoisses, qui le saura jamais? Je partis, je me décidai à fuir ma vallée, ma famille, ma fiancée, vous-même, pour échapper à la folie dont je croyais sentir les premières atteintes. Et, faut-il vous le dire? je bénis aujourd'hui la résolution qui me jeta au milieu d'une vie toute nouvelle, au milieu de ces Européens que nous considérons comme des barbares, et qui comprennent l'amour comme moi. Oui, dans ce que m'apprirent leurs conversations et leurs livres sur cet

amour pur et sublime que les hommes d'Occident vouent à leurs femmes, cet amour qui survit à tout, même à la mort, je reconnus un sentiment étranger aux musulmans, et c'était le sentiment que j'éprouvais pour vous, Sarah! Combien alors j'eus hâte de vous revoir, de courir vous demander si vous aussi vous pouviez comprendre, éprouver un pareil amour! Mais je rougissais de reparaître devant vous comme un obscur paysan; j'étais devenu ambitieux, je voulus non-seulement savoir les langues de l'Occident, mais m'assurer par de nobles actions une position digne de vous. Et c'est au moment même où j'avais réussi qu'un misérable imposteur...

— Vous n'avez pas cru qu'un chrétien pût me séduire! s'écria Sarah, rendue en ce moment à l'orgueil de sa race.

— Un chrétien, Sarah! répéta doucement et non sans tristesse Benjamin. Hélas! que sommes-nous tous pour nous élever ainsi les uns au-dessus des autres? Mais, non, je n'ai pas cru qu'un étranger qui n'avait à partager avec vous que la honte d'une vie coupable pût vous séduire. Et pourtant... je vous le demande, Sarah, pouvez-vous m'affirmer sans rougir que cet homme n'a pas laissé de regrets dans votre cœur?

Sarah ne répondit que par un geste, mais ce geste en disait assez.

— Pouvez-vous, la main dans la mienne, repasser sans trouble dans votre mémoire tous les entretiens que vous avez eus avec lui.

Et en parlant ainsi, Benjamin fixait sur la veuve d'Osman un regard qui aurait voulu pénétrer jusqu'au fond de son âme. Il y avait dans ce regard une sévérité, une tristesse infinies; mais Sarah le soutint bravement. Pourtant elle ne répondait pas.

— Me comprenez-vous, Sarah? ajouta Benjamin, dont la voix était devenue tremblante. — Un éclair d'intelligence et de joie brilla subitement dans les yeux de Sarah, en même temps que ses joues se couvraient de rougeur; mais ce n'était pas la rougeur de la honte ni celle du mensonge qui se sent découvert : c'était une protestation de l'innocence, de la pudeur offensée, pudeur et innocence qui venaient de se reconnaître en interprétant les craintes et les soupçons de Benjamin. Ce trouble ne dura qu'un instant, et le visage de Sarah resplendissait d'une noble et joyeuse assurance, lorsque, fixant son beau regard sur Benjamin, elle lui dit : — Je vous comprends, je vous serre la main, et je vous regarde en face, car il n'y a pas dans toute ma vie un seul instant dont le souvenir puisse me troubler devant vous en ce moment, ni jamais.

— Que Dieu me punisse, reprit Benjamin, si je vous adresse jamais un mot de plus à ce sujet! Et maintenant une dernière question : pouvez-vous m'aimer?

— Je vous aime.

— Pouvez-vous, voulez-vous me suivre? Serez-vous ma femme?...

— Que je suis heureuse! allait répondre Sarah, quand elle pâlit et se troubla tout à coup. Elle pensait à sa fille. Benjamin avait compris ce trouble : il devinait des craintes qu'expliquait trop bien l'éducation orientale de Sarah. — Je serai son père, dit-il.

Le même jour, à l'heure où les vieux parens sortaient du harem, Benjamin se présentait devant Mehemmedda pour lui annoncer son intention d'épouser la veuve d'Osman. Le vieux paysan crut d'abord avoir mal entendu; mais Benjamin répéta nettement sa demande, et la mère de famille s'étant hâtée d'approuver le choix de son fils, le vieillard répondit enfin : — Eh bien! puisque cela convient à ton excellence, cela me convient aussi, et je suis bien sûr que cela convient mieux encore à Sarah. Tu es née sous une heureuse étoile, ma fille, ajouta-t-il en se tournant vers Sarah. Seulement ne va pas te mettre en tête que Benjamin fera comme moi et qu'il ne te donnera pas de rivales. Tiens-toi toujours prête au contraire à faire bonne mine à la compagne ou aux compagnes qu'il te donnera sans doute, à partager avec elles tout ce que tu tiens de la générosité de ton mari. Et maintenant que Dieu vous couvre de ses bénédictions!

Le frère de Benjamin revint dans le courant de la journée avec les équipages du major. Son visage exprimait une affliction mêlée d'inquiétude. Benjamin le prit à part et reçut de lui d'assez tristes nouvelles. Le bruit s'était répandu de la mort d'Athanase, que des voyageurs avaient rencontré, disait-on, expirant au pied d'un arbre, et avaient ramené à sa mère. Personne ne connaissait la cause de ce déplorable événement. On soupçonnait certains créanciers d'Athanase; quelques-uns étaient arrêtés, mais l'opinion publique blâmait ces mesures arbitraires, et l'innocence des inculpés était universellement proclamée.

Benjamin prit sur-le-champ son parti. Il pria son père de tout disposer pour que son mariage pût avoir lieu sous peu de jours, et il prétexta quelques affaires qui le forçaient à se rendre sur-le-champ à Angora, où il comptait passer vingt-quatre heures. Il fut plus explicite avec Sarah, et il se mit en route, accompagné seulement de celui de ses frères qui, déjà formé au rôle de confident, se croyait devenu tout à coup indispensable à *son excellence*. Benjamin alla directement chez le caïmacan, qui lui accorda une audience particulière. Seul avec le gouverneur, le bey lui raconta la tentative de séduction dont il avait cru devoir punir l'auteur. Le caïmacan se caressa la barbe et la moustache, toussa plusieurs fois, et finit par remarquer que le meilleur parti à prendre était le silence. — Puisque le mal est fait, dit-il, à quoi bon en parler? Cela ne ressuscitera pas le mort. D'ailleurs le mort était très coupable. Séduire une

musulmane! Benjamin-Bey, je vous engage à ne pas ébruiter cette affaire. Il dépend de vous qu'elle n'ait aucune suite.

— Je ne demande pas mieux, répondit Benjamin; mais je suis venu vous faire ma confession, dans la crainte que d'autres ne fussent soupçonnés et inquiétés pour mon crime. Me promettez-vous de ne poursuivre personne pour ce meurtre?

— Comme il vous plaira; mais on trouvera extraordinaire que je n'arrête personne...

— Si j'apprends que quelqu'un souffre pour une action que j'ai commise, je m'accuserai publiquement devant le tribunal.

Le caïmacan regarda fixement Benjamin comme s'il eût voulu découvrir le motif caché qui lui dictait une conduite aussi bizarre. L'expression du visage de Benjamin l'embarrassa, et il abandonna aussitôt un examen dont il n'espérait aucun résultat. La conférence terminée, le caïmacan se dit à part lui : — Quel baragouin parle-t-il donc, ce jeune homme? Je ne comprends pas la moitié de ce qu'il dit.

De retour chez lui, Benjamin trouva toute sa famille occupée à préparer la robe de noce de Sarah et les friandises pour le banquet de rigueur. Une semaine se passa ainsi, après laquelle Benjamin, certain de posséder une femme digne de lui, prit congé de ses parens et se dirigea vers Constantinople, avec sa compagne et son cortége ordinaire.

Ici s'arrête l'histoire du jeune fils de Mehemmedda, qui s'apprêtait, comme on vient de le voir, à concilier heureusement les honnêtes et laborieux instincts d'un paysan d'Asie-Mineure avec les nobles ambitions qu'éveille la civilisation occidentale dans toute âme bien douée. Le bonheur des deux époux fut-il dès les premiers jours réellement sans mélange? Un an après son mariage, Benjamin, il faut bien le dire, était encore sujet à des distractions singulières. Son regard semblait se perdre dans le lointain, son front se plissait, et il ne sortait de cet abattement qu'en poussant un profond soupir, comme s'il eût voulu soulager sa poitrine du poids qui l'oppressait.

Un jour enfin qu'assis sur un divan il lisait les journaux d'Europe, tandis que Sarah achevait de déjeuner avec ses enfans, Benjamin poussa une exclamation de joie qui fit lever la tête à sa jeune femme. Le visage du bey s'était subitement illuminé.

— Qu'y a-t-il? dit Sarah.

— Tu m'as souvent reproché certains momens de tristesse qui m'obsédaient même auprès de toi. Ils ne reviendront plus désormais. Je croyais avoir commis un meurtre, et j'apprends qu'il n'en

est rien. Je puis maintenant remercier Dieu, je puis t'embrasser sans regrets ni remords.

Et Benjamin sortit tout joyeux après avoir embrassé sa femme. Le journal était resté sur le divan. Sarah le prit, le parcourut, et ses yeux s'arrêtèrent sur un passage où éclatait la verve toute méridionale d'un correspondant établi dans une des principales villes de l'Occident. « Notre monde élégant, disait l'auteur de la lettre, est fort préoccupé en ce moment de l'arrivée dans ces murs d'une illustre victime des révolutions de l'Orient. Le prince Alexandre d'Arménie se trouve parmi nous. Impliqué dans une conspiration célèbre, il combattit vaillamment les oppresseurs de son pays, et fut laissé pour mort sous des monceaux de cadavres. Recueilli par une pauvre veuve qui le tint caché dans sa cave pendant plusieurs mois, il parvint enfin à s'échapper et à poser le pied sur cette terre de liberté et de sécurité universelle que nous sommes fiers d'appeler notre patrie. Le prince a réussi à emporter avec lui de précieux écrins; mais des pierreries ne pouvant être échangées à toute heure contre de l'argent comptant sans subir de grandes pertes, ses amis ont résolu d'ouvrir à son insu une souscription dont le montant est destiné à subvenir à ses besoins les plus pressans. Cette souscription portera le titre de « prêt national en faveur d'une généreuse victime de l'oppression ottomane. » Elle sera remboursée aux souscripteurs avec le produit de la première vente des pierreries apportées par le prince. Ceux qui désireraient contempler les traits expressifs et réguliers de cet homme véritablement extraordinaire peuvent se rendre tous les jours au casino de ***. On pourra ainsi admirer l'un des plus beaux types de la beauté virile chez les peuples orientaux. » Ici se plaçaient quelques lignes qui avaient toute l'exactitude d'un signalement, puis un avis en grosses lettres indiquant le casino choisi par l'illustre exilé pour sa résidence habituelle, ainsi que le maximum et le minimum de la somme demandée aux souscripteurs.

Sarah posa le journal en souriant, et dès lors aucun nuage ne voila plus le front de Benjamin.

CHRISTINE TRIVULCE DE BELGIOJOSO.

LA

JEUNESSE DE GOETHE

FRÉDÉRIQUE BRION.

« Je n'ai jamais encore aussi bien compris que depuis mon arrivée à Strasbourg comment il se peut faire qu'on s'amuse infiniment sans que le cœur y soit pour rien. Des relations étendues avec ce que la ville offre de plus agréable, un commerce assidu avec des gens d'esprit et de plaisir occupent tout mon temps et ne me laissent pas une minute pour réfléchir et me sentir vivre. En un mot, mon existence actuelle peut se comparer à une partie de patins brillante et bruyante, et si tant est qu'elle ait beaucoup pour les oreilles, je me dois à moi-même d'avouer qu'elle n'a rien pour le cœur. » De qui vient cette confidence? De Wolfgang Goethe, étudiant en droit et âgé alors de vingt-deux ans (1). Et voyez l'ironie de la destinée : quinze jours à peine auront passé sur ces paroles, que ce cœur aujourd'hui si désœuvré sera peut-être occupé fort au-delà de ses souhaits. Ce séjour à Strasbourg va nous montrer Goethe dans le premier exercice de son indépendance. En même temps que l'énergique, la vivace activité de son esprit, vont se donner carrière les facultés d'une grande âme que nul obstacle ne détournera de son but, âme

(1) Nous tirons ce passage des *Lettres et Notes* (*Briefe und Aufzaetze*) de Goethe (1766-1786), recueillies par Schoell, Weimar 1846.

jeune à la fois et sensée, capable beaucoup plus qu'on ne le croit et d'attachement et de souffrance, mais que possède avant tout et subjugue l'idée de la vocation. Après lui, qui dès l'enfance avait vu clair dans sa destinée, personne peut-être mieux que l'aimable jeune fille dont nous voulons aborder l'histoire ne pressentit mieux ce que l'avenir lui réservait.

La période de Wetzlar, que nous avons essayé d'étudier il y a quelques mois (1), est une période orageuse et pleine de conflits. Aux égaremens de cette heure critique bien d'autres auraient succombé, et qui sait si Goethe lui-même s'en fût tiré à son honneur sans l'intervention de cet intraitable Merck, à qui l'on fit payer cher plus tard le rude service rendu à cette occasion? Remontons maintenant de trois ans le cours du dernier siècle : nous étions en 1773, passons à 1770, et suivons, à travers le train de la vie de jeunesse, cette âme qu'un premier amour va distraire. Ce n'est plus Jupiter olympien qu'il faut se représenter cette fois, mais Apollon, dieu de l'arc et de la jeunesse; Apollon beau, rayonnant, superbe! A la place de l'augure accoutumé, dont la bouche impassible rend des oracles, voici l'étudiant au cœur ému, au verbe impétueux, entraînant, entraîné, œil d'aigle, esprit de flamme! — Ce qui l'amène à Strasbourg, on le saura plus tard; en attendant, chacun se le demande. A quelque chose qu'il s'applique, il réussit à ce point qu'on croit surprendre là sa vocation. — Est-ce un médecin? On le croirait, à le voir suivre si assidûment les cours d'anatomie et de clinique du docteur Ehrmann. — Un jurisconsulte? Pourquoi pas? Il ne quitte pas les bancs de l'école et sait par cœur son Joachim Hoppius. — Un architecte? Tant de plans épars autour de lui, d'équerres et de compas, donneraient fort à le penser. — Un bel esprit peut-être? Ma foi, je le crains bien, car l'Odyssée et Ossian l'accompagnent partout.

I.

A peine arrivé à Strasbourg, Goethe se logea au côté sud du Fischmarkt, n° 80, puis se mit aussitôt en mesure de porter ses lettres de recommandation. Il prenait ses repas dans une pension tenue par deux vieilles filles (2), et que fréquentaient journellement une dizaine de personnes, parmi lesquelles un chevalier de Saint-Louis et le docteur Salzmann, qui présidait la compagnie,

(1) Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1857.

(2) Les demoiselles Lautz, dans la Kræmergasse, n° 13. Voyez, sur le séjour de Goethe à Strasbourg, Stöber, *der Dichter Lenz;* voyez également Heinrich Viehoff, *Goethe's Leben*, et G.-H. Lewes, *Goethe's Life and Works*, t. Ier.

aimable et savant homme ayant quelque peu dépassé la soixantaine, mais toujours galant et tiré à quatre épingles : la science en bas de soie et portant son chapeau sous le bras pour ne point déranger l'économie de sa coiffure. Goethe, qui dès l'enfance s'était senti du goût pour les vieillards, se lia avec lui, le consulta sur ses études et prit de sa main un répétiteur de droit, lequel eut à vaincre d'abord certaines répugnances, qui d'ailleurs ne tardèrent pas à disparaître, car, s'il faut en croire une lettre de cette époque, écrite à Mlle de Klettenberg par le jeune étudiant, « il en est de la jurisprudence comme de la bière de Merseburg : la première fois qu'on en boit, elle vous répugne, et quand on en a bu pendant une semaine, impossible de s'en lasser. » N'allez pas croire néanmoins que l'étude du droit l'absorbât tout entier. Ouvrez le livre de Schoell, ce curieux recueil, déjà cité, de lettres et de notes relatives à la jeunesse de Goethe; parcourez le journal du poète lui-même à cette période, et vous y verrez un programme si varié, qu'on se demande comment une seule intelligence pouvait suffire à de tels exercices. Pour la médecine, il fut amené tout naturellement à l'étudier : sa complexion délicate sous des apparences de force et de santé l'avait soumis, tant à Leipzig qu'à Francfort, à des épreuves très critiques, et c'en était assez pour qu'il s'éprît d'un intérêt pratique à l'égard d'une science qui aide à la conservation et au rétablissement du plus précieux des biens. « Comment est votre santé? écrit-il de Strasbourg à l'un de ses amis de Worms. N'ayez garde, je vous en supplie, de négliger les soins dus à ce corps, car c'est par ses yeux que voit notre âme, et si ses yeux voient trouble, il n'y a que pluie et brouillards dans le monde. Mieux que personne je suis payé pour le savoir. Il fut un temps où le monde ne m'offrait que tristesse. Le souverain docteur a raffermi dans mon corps la flamme de la vie, et le courage et la joie me sont rendus. » Il étudiait l'anatomie avec Lobstein, la chimie avec Spielmann, fréquentait la clinique des deux Ehrmann, et trouvait le moyen, au milieu de tout cela, d'élaborer des systèmes sur l'électricité, mise à la mode par la fameuse découverte de Franklin, et sur les couleurs, dont la théorie commençait déjà à passionner le futur antagoniste de Newton. Et l'alchimie que j'allais oublier, et dont on trouve une trace si frappante dans ces éphémérides dont je parlais tout à l'heure, où de baroques passages de Paracelse se mêlent à des citations d'Hippocrate et de Boerhaave! On y remarque surtout la production de deux aphorismes de ce dernier, l'un sur la précocité de l'intelligence considérée comme symptôme de rachitisme, l'autre sur l'influence des saisons en matière d'épidémie, lesquels tendent à établir victorieusement cette corrélation entre la matière et l'esprit, entre la maladie et le système

planétaire, entre le ***microcosme*** et le ***macrocosme***, si chère aux cabalistes de tous les temps (1).

Plusieurs de ces idées, basées naturellement beaucoup plus sur le pressentiment que sur l'expérience, et qui dataient de la première période de ses études médicales, persistèrent chez Goethe jusque dans l'âge avancé. Ainsi nous le voyons en 1798 recommander à Schiller de bien se garder d'omettre l'influence astrologique dans les événemens précurseurs de la chute de Wallenstein, et fonder sa recommandation sur l'harmonie qui existe entre l'homme et l'univers. « Le ***motif astrologique***, dit-il, repose sur des données profondes, et cette superstition ne nous vient que d'un vague sentiment de l'immense ***tout***. L'expérience nous enseigne que les astres les plus rapprochés de nous exercent une incontestable action sur la température, la végétation, et mille autres phénomènes. Essayez maintenant de vous élever par degrés, et cherchez où s'arrêtera cette action. Qui m'empêche dès-lors de l'étendre sur la vie morale, sur le bonheur et sur le malheur de l'homme? » On comprend bien qu'une intelligence vouée à de pareilles études, soumise en outre à la constante influence de cette noble et pieuse personne qui s'appelait M[lle] de Klettenberg, dut se sentir médiocrement attirée par le fameux ***Système de la Nature***, dont on faisait, hélas! si grand bruit à cette époque. Cet exposé terne et vide d'un athéisme aussi creux que superficiel outrageait les premières croyances de Goethe sans pouvoir satisfaire sa raison. Il annote Bayle, lit Voltaire et Rousseau; mais quelque plaisir qu'il trouve à ces fréquentations, le ***Système de la Nature*** le révolte, et, docile au mystérieux appel de la religion, il communie dévotement et s'efforce de vivre au milieu de ces bonnes âmes parmi lesquelles l'avait introduit M[lle] de Klettenberg, pénible effort qui pourtant ne se prolonge pas. « Si ennuyeuses, hélas! sont ces bonnes âmes, » qu'à la longue il n'y peut plus tenir, et déserte, en confessant ses torts à ses amis.

Un mot maintenant sur M[lle] de Klettenberg. Quelques années auparavant, Goethe, souffrant de corps et d'esprit, avait, à son retour de Leipzig, trouvé chez une amie de sa mère des soins intelligens et dévoués, une sollicitude à la fois empressée et pleine de discrétion. Cette femme, d'une organisation excessivement délicate, d'un naturel ouvert et bienfaisant, tout cœur et tout esprit, se nommait M[lle] de Klettenberg, et par sa naissance appartenait à la noblesse, dont elle avait les manières et le ton. Souffreteuse et maladive, son zèle pour les autres et sa charité ne se ressentaient pas

(1) *Inter alia signa rachitidis morbi advenientis recenset Boerhaave in op.* 1486 *ingenii præmaturum acumen*, etc. Voyez Schoell, p. 77.

des continuelles épreuves auxquelles la douleur la soumettait, et, sans songer à faire de conversions, elle attirait à Dieu par le calme inaltérable et la céleste bonté de son âme (1). On devine aisément les rapports qui durent s'établir entre une personne de ce caractère et le jeune Wolfgang, que la mélancolie, la souffrance, la solitude, amenaient insensiblement aux idées religieuses, et dont une surexcitation nerveuse doublait l'impressionnabilité. Ces entretiens avec M[lle] de Klettenberg, les lectures qu'ils firent en commun de la Bible et des Évangiles, inculquèrent dès les premiers jours à Goethe, sinon la pure foi du chrétien, du moins ce respect des choses saintes auquel on peut dire qu'il n'a jamais failli (2).

Si variées cependant que fussent les études de Goethe à Strasbourg, elles n'occupaient point tout son temps, et de longues heures lui restaient encore à donner au monde et à ses plaisirs. Une aventure de cette période vaut la peine d'être racontée. Son père, intraitable, comme on sait, sur le chapitre de la pédagogie, et ne dédaignant pas un détail, lui avait, à lui et à sa sœur, voulu servir de maître à danser dès la première enfance. Tout étrange que paraisse la chose chez un vieillard si peu enjoué de tempérament, on se l'explique néanmoins par cette manie qu'il avait de ne rien négliger dans une éducation, et l'on n'a qu'à se figurer ce bonhomme raide, empesé, méthodique, enseignant à ses élèves les règles du menuet, et se faisant un devoir de leur jouer lui-même de la flûte traversière. Un zèle si louable n'eut pourtant qu'un médiocre succès, car Goethe ne tarda pas à planter là la danse, si bien qu'ayant un jour à Leipzig, et pour céder aux instances de quelques amis, voulu pincer un menuet, il s'y prit de telle façon, qu'on aurait dit qu'il voulait à jamais guérir les gens de l'envie de le voir danser.

On a de tout temps beaucoup dansé, et surtout beaucoup valsé à Strasbourg. Goethe rougit alors de son ignorance, indigne d'un si beau et si galant jeune homme, et, pour y mettre fin, se fit conduire par un de ses amis à la meilleure école. Le maître qu'on lui indiqua, Français de naissance, et de plus déluré, pimpant et taillé tout exprès pour battre des entrechats, avait deux filles qu'il aimait à produire dans ses leçons en qualité de figurantes. Deux filles jeunes (l'une avait dix-sept ans, l'autre dix-neuf), avenantes et coquettes, devaient, cela se conçoit aisément, exercer bientôt un certain charme

(1) Cette sainte physionomie de M[lle] de Klettenberg ne rappelle-t-elle point par bien des traits une admirable personne que la société française et russe a perdue récemment, et qui, elle aussi, femme et apôtre, voix de mansuétude et d'autorité, posséda ce don supérieur de savoir parler aux intelligences et les ramener?

(2) Voyez, comme résultat direct de cette influence, l'admirable épisode intitulé *Confession d'une belle âme* dans *Wilhelm Meister*.

sur un cœur de poète, et d'autre part il fallait s'attendre à ce que le jeune homme ne fût pas vu d'un œil indifférent par des fillettes que l'ennui et la solitude avaient d'avance préparées à la séduction. Les feux s'allumèrent donc, mais ils s'allumèrent de travers. Goethe s'éprit d'Émilie, la plus jeune, laquelle en aimait un autre, et Lucinde, l'aînée, commença de brûler pour Goethe. Émilie ne cherchait désormais qu'à se dérober, qu'à s'effacer, tandis que Lucinde était sans cesse là, toujours prête à reprendre la valse, à traîner la leçon en longueur. Chez leur brave homme de père, les élèves n'affluaient pas, et l'on ne manquait guère de prolonger la séance, tantôt par quelque causerie interminable, tantôt par la lecture d'un roman. « Ce jour-là, nous ne lûmes pas davantage, » dit la Francesca de Dante. Chez le maître à danser de Strasbourg, c'était tout le contraire qui se passait. Tous les jours on lisait davantage, et c'était à recommencer le lendemain, car de Galehaut ni de Lancelot, du diable si l'on se souciait!

Il y avait pourtant une chose que Goethe ne s'expliquait pas : c'était l'attitude ombrageuse de la plus jeune sœur, et cette sauvagerie l'intriguait fort, quand, un soir qu'il voulait après la leçon pénétrer dans l'appartement pour y chercher l'objet de ses préférences, Lucinde l'arrêta sur le seuil en le priant de ne pas entrer, car sa sœur était avec une diseuse de bonne aventure, qu'elle interrogeait au sujet de quelqu'un qui lui tenait très vivement au cœur. — Quant à moi, poursuivit-elle, je suis libre, et mon sort est de me voir dédaignée!

A cette espèce d'aveu, Goethe répondit par des galanteries, et proposa à la jeune fille de consulter la sorcière, ajoutant qu'il se sentait d'humeur d'en faire autant; mais Lucinde répondit qu'elle avait une foi profonde en de pareils oracles, et regarderait comme un sacrilége d'y recourir en plaisantant. Goethe insista, et finit par convaincre la belle, qui promit d'entrer dès que la séance serait levée. On trouva la jeune sœur parfaitement rassurée à l'endroit du cher absent et le cœur soulagé d'un grand poids. Presque aussitôt la sorcière, alléchée par l'appât d'un gain honnête, se mit en devoir de tirer à l'aînée son horoscope. Elle fit le grand jeu, interrogea les cartes avec attention et selon le cérémonial d'usage, puis tout à coup parut hésiter, comme s'il lui en coûtait de révéler ce qu'elle voyait.

— La parole vous manque, dit Émilie, déjà versée dans les manœuvres de l'occulte science, car ce que vous avez à confier à ma sœur n'a, je le crains, rien d'agréable; c'est en effet une carte funeste que celle que vous tenez sous votre doigt.

La sœur aînée pâlit; mais, se remettant à la minute :

— Allons, dit-elle, qu'attendez-vous? Est-ce donc une affaire de vie ou de mort?

Alors la sibylle poussa un long soupir, et promenant sa main sur la table tandis qu'elle parlait : — Vous aimez, reprit-elle, et n'êtes point aimée. Entre vous et celui que vous aimez, j'aperçois une troisième personne qui vous sépare.

A ces mots, la jeune fille sembla perdre courage, et la vieille, croyant réparer le mal qu'elle venait de faire à son pauvre cœur, se mit à lui parler de lettres qui devaient arriver, que sais-je moi? d'une somme d'argent sur laquelle reposaient certaines espérances. — De lettres? répondit la belle enfant, je n'en attends point. Et cet argent que vous m'annoncez, d'où me viendrait-il? Mais si, comme vous le dites, il est vrai que j'aime, je suis digne alors d'être aimée, et j'attends un cœur qui me paie de retour.

— Voyons, murmura la sorcière, si cette fois nous ne réussirons pas mieux. — Et mêlant de nouveau les cartes, elle recommença l'opération, mais avec moins de chances encore qu'au premier coup. Ce n'était plus assez pour la pauvre Lucinde de brûler seule, toute sorte de chagrins l'accablaient, et la figure intermédiaire s'était encore rapprochée de celui qu'elle aimait. La vieille allait tenter une troisième épreuve, lorsque la belle enfant, dont le sein trahissait la plus vive émotion, éclata en sanglots, et s'échappant tout éplorée, courut se réfugier dans sa chambre.

— Courez vite après Lucinde, s'écria la plus jeune sœur; allez la consoler. — Et comme Wolfgang hésitait, comprenant qu'il n'y avait d'autre moyen de consoler la douce victime que de lui déclarer une passion qu'il ne ressentait pas : — Vous tardez, reprit Émilie; eh bien! allons ensemble, quoique je doute fort que ma présence lui soit agréable en ce moment.

On courut, la porte était verrouillée; on eut beau heurter, appeler, supplier, Lucinde ne répondit pas, et Goethe, très penaud, s'esquiva lestement par l'escalier après avoir payé la vieille.

Deux jours après, il revint prendre sa leçon, et comme Lucinde n'assistait pas cette fois à la séance, il s'enquit avec empressement de son état dès que le père se fut éloigné.

— Elle est dans son lit, répondit la jeune sœur, et ne parle que de mourir. — Et là-dessus Émilie accabla Wolfgang des plus amers reproches, le traitant d'ingrat et de faux ami.

— Si coupable que je sois, reprit Goethe, je sais quelqu'un qui du moins me rendra ce témoignage que je n'ai d'aucune façon encouragé un pareil sentiment.

— Je comprends, ajouta Émilie en souriant; mais il n'en est pas moins vrai que l'heure est venue de prendre une résolution, sans

quoi nous allons nous trouver tous dans l'embarras. Que diriez-vous, par exemple, si je vous suppliais de ne plus prendre de leçons? Mon père trouve déjà depuis longtemps que vous en savez assez pour un homme du monde, et comme il a quelque raison de supposer que vous ne voulez point faire de son art votre carrière, il ne se pardonnerait pas de vous voler davantage votre argent.

— Et ce conseil de quitter votre maison, c'est vous, Émilie, vous qui me le donnez?

— Sans doute, et l'inspiration ne vient pas seulement de moi. Écoutez : l'autre jour, après que vous étiez parti, j'ai fait tirer les cartes à votre intention, et à trois reprises elles ont dit les mêmes choses avec plus d'autorité chaque fois. La fortune vous comblait de ses dons; vous n'aviez autour de vous que des amis et des grands personnages; l'argent aussi affluait, mais les femmes se tenaient à distance. Ma pauvre sœur surtout était bien loin; une autre se rapprochait, se rapprochait, mais sans parvenir jusqu'à vos côtés. Je ne vous cacherai pas que j'ai cru être, moi, cette personne, et peut-être, après cet aveu, prendrez-vous en meilleure part le conseil amical que je vous donne... Mon cœur ni ma main ne m'appartiennent plus, je les ai promis à un absent que jusqu'à ce moment j'avais cru aimer par-dessus tout; mais je commence à m'apercevoir que votre présence pourrait bien, avec le temps, me devenir moins indifférente qu'il ne m'avait semblé d'abord. Or voyez quelle situation cela nous créerait ici, et quelle serait votre existence entre deux sœurs, dont l'une serait malheureuse par votre amour, l'autre par vos dédains. Et finalement combien tout cela durerait-il? car, lors même que nous ignorerions qui vous êtes et ce qui vous est réservé, pourrions-nous empêcher que les cartes aient parlé et mis devant nos yeux la brillante destinée qui vous attend? Adieu donc, Wolfgang, adieu!

A ces mots, Émilie lui offrit sa main avec un tendre élan, puis le reconduisit lentement vers la porte; mais, au moment où Goethe allait s'éloigner, se reprenant soudain et lui sautant au cou : — Adieu! s'écria-t-elle, et pour que vous sachiez bien que c'est pour la dernière fois que nous nous voyons, prenez ce que jusqu'ici je vous avais refusé.

Goethe la saisit et l'embrassait éperdument, lorsqu'une porte latérale s'ouvrant tout à coup, Lucinde apparut les cheveux dénoués, l'œil en feu et vêtue seulement d'un long peignoir de nuit.

— Il ne sera pas dit que tu auras pris seule congé de lui, fit la nouvelle venue en s'élançant sur sa proie avec un bond de panthère affamée.

Émilie laissa échapper Wolfgang; Lucinde aussitôt s'en empara,

l'attira sur son cœur, l'inondant de ses larmes, l'enivrant des parfums de ses longues tresses brunes qui fouettaient délicieusement sa joue, et le mettant dans cette position fort difficile et fort embarrassée que lui prédisait Émilie tout à l'heure, celle d'un homme entre deux sœurs qui se l'arrachent. A cette démonstration brûlante Goethe voulut répondre par quelques paroles de tendresse : son éloquence fut loin, par malheur, d'être au niveau d'un si bel enthousiasme. Lucinde un moment le regarda en face avec calme et gravité, puis, après avoir fait quelques pas dans la chambre, elle se laissa tomber sur le sofa. Émilie essaya de s'approcher d'elle, mais pour se voir aussitôt repoussée avec une fureur tragique, et qui pourtant, grâce à la vérité de la passion, n'avait rien en soi de théâtral. — Encore si c'était le premier cœur que tu me voles! s'écria Lucinde, tournée vers sa sœur, qui subissait avec embarras ce torrent d'imprécations; mais non, il en a été de même avec l'*autre,* qui a fini, lui aussi, par se fiancer à toi sous mes yeux. J'ai vu le manége perfide, je l'ai supporté, et Dieu seul sait combien de larmes il m'a coûtées. Un autre se présente, et tu recommences, mais sans pour cela vouloir lâcher l'absent, car il t'en faut plus d'un, à ce qu'il paraît. Ma nature, à moi, est ouverte et bonne, et comme on me connaît dès l'abord, on me néglige, tandis que toi, sournoise et fausse, les gens prennent pour des trésors tout ce que tu leur caches. Mais qu'y a-t-il derrière tout cela, sinon un cœur froid, desséché, misérable, sacrifiant tout à son égoïsme, un cœur que nul ne connaît, car il se dérobe au fond de ta poitrine, tandis que moi, aimante et loyale, j'ai mon cœur sur la main, et chacun peut le voir comme mon visage?

Émilie d'abord garda le silence, puis, voyant sa sœur s'échauffer de plus en plus, essaya de la contenir, et n'y parvenant pas, elle faisait à Goethe de petits signes par derrière pour l'engager à se retirer, car il lui déplaisait d'entendre se prolonger la confidence; mais la jalousie a des yeux de lynx. Lucinde, à qui rien n'avait échappé, se leva et vint à Goethe. — Je sais, dit-elle, que vous êtes désormais perdu pour moi, et je renonce à votre cœur; mais toi non plus, tu ne l'auras pas, chère sœur!

A ces mots, elle saisit Wolfgang par la tête, et après avoir appliqué plusieurs fois ses lèvres sur les lèvres du jeune homme comme pour les marquer fatalement d'un sceau indélébile :

— Malheur, s'écria-t-elle d'un air d'Hécate triomphante, malheur, et pour jamais, et pour toujours, sur celle qui, la première après moi, touchera ces lèvres! Essaie, Émilie, de renouer avec lui maintenant que le ciel a entendu mon imprécation, car il l'a entendue, je le sens, et l'exaucera. Quant à vous, monsieur, vous êtes libre, allez où bon vous semble.

Goethe, assez humilié du sot personnage qu'il avait joué en cette affaire, et d'autre part vivement ému de l'espèce d'exorcisme dont il venait d'être l'objet, s'éloigna tristement et ne remit plus les pieds dans la maison.

II.

La cathédrale, Herder (1) et Frédérique, trois influences qui agirent distinctement et profondément sur Goethe pendant cette période. Ossian faisait alors le tour de l'Europe et trouvait partout des dévots : Goethe se prit pour le *barde du Nord* d'un si bel enthousiasme, qu'il en traduisit un chant tout entier (*Selma*), dont *Werther* devait plus tard s'enrichir. Tout près de Shakspeare et d'Ossian vint bientôt se placer *le Vicaire de Wakefield*, que Herder lui fit connaître et goûter, et cette aimable lecture allait être le prélude d'un autre roman tout semblable à celui de Goldsmith, dont l'intérieur de la famille Brion reproduit au naturel le calme et suave tableau.

Ici nous touchons à l'idylle de Sesenheim, c'est-à-dire au plus doux, au plus honnête sentiment qu'ait eu Goethe, à ce que l'histoire de sa vie offre de plus frais, de plus naïf, de plus digne d'intérêt. Sur la vaste plate-forme de la cathédrale de Strasbourg, les étudians de cette époque se rassemblaient souvent pour vider un verre de vin du Rhin en l'honneur du soleil couchant et saluer d'une chanson les derniers feux du jour. D'en haut, le paysage se

(1) De cinq ans plus âgé que Goethe et déjà célèbre, Herder était venu à Strasbourg pour soigner une maladie d'yeux. Il y subit une opération et n'en bougea de tout un hiver. Goethe, captivé par cet esprit puissant, mit à profit sa nouvelle connaissance, lui faisant visite au moins deux fois par jour et se nourrissant avec ardeur de la parole du maître. Il s'en fallait, et de beaucoup, que ces deux natures se ressemblassent, mais le contraste, si grand qu'il fût, ne les éloignait point l'une de l'autre : Herder, précis, clair, dogmatique, sachant parfaitement ce qu'il voulait et volontiers tournant au pédagogue; Goethe, inquiet, sceptique, ballotté dans ses aspirations; Herder, rigide, amer, sarcastique; Goethe, la sympathie et la tolérance en personne. Cette âpreté de caractère, qui lui aliéna tant de gens, ne découragea point Goethe le moins du monde : il était dans ses habitudes de vivre en bonne intelligence avec les natures les plus opposées à la sienne et de n'aborder jamais avec elles que les points sur lesquels on était d'accord. Ce qu'il y a d'assez curieux en cette affaire, c'est que Herder, tout en se montrant plein de bienveillance pour son jeune ami, paraît ne point s'être un seul instant douté de son génie. L'opinion qu'il pouvait avoir sur Goethe à cette époque ne se trouve d'ailleurs consignée que dans une lettre écrite à sa fiancée (février 1772) : « Goethe est, à vrai dire, un bon jeune homme, seulement un peu bien léger et frivole, sur quoi je ne lui ai point épargné mes reproches. Il n'en a pas moins été le seul qui m'ait été fidèle pendant ma longue captivité de Strasbourg, et que j'aie vu avec plaisir. Je crois, sans me vanter, lui avoir transmis certaines bonnes impressions dont l'effet se fera connaître plus tard. »

déroule à perte de vue, et parmi tant de points que d'aimables souvenirs recommandent, un seul nous attire aujourd'hui, Sesenheim, berceau de Frédérique. De toutes les femmes qui réussirent à charmer Goethe, aucune, selon moi, n'a la grâce et l'attrait enchanteur de Frédérique. Le peu qu'en a dit dans ses mémoires le grand poète qui fut son amant a suffi pour mettre en sympathie avec cette ingénue et loyale figure tous ceux qui s'intéressent aux lettres allemandes. Sesenheim, comme Vaucluse, a ses fidèles et ses pèlerins. Et nous-même, combien de fois, en traversant Strasbourg, n'avons-nous pas profité de quelques heures de station volontaire pour aller reconnaître la maison du vieux pasteur Brion et visiter le jardin où Jean Wolfgang Goethe, *studiosus juris,* passa de si belles heures de sa jeunesse à se promener en causant avec Frédérique, à s'enivrer des douceurs ineffables du premier amour, dont le souvenir devait, même chez lui, survivre à tout! Le secrétaire à qui Goethe dicta cette partie de son histoire (1) avait encore présente à l'esprit pendant ces dernières années l'émotion profonde de l'illustre vieillard évoquant ces scènes de jeunesse. On sait que Goethe, lorsqu'il dictait, avait l'habitude de marcher par la chambre les mains derrière le dos; mais pendant la dictée de cet épisode il s'arrêtait à chaque instant, interrompait sa phrase comme pour se recueillir et soupirer; puis, après un assez long silence, il reprenait, et sa voix était alors altérée et plus basse.

Frédérique, c'est Mignon de *Wilhelm Meister,* Ottilie des *Affinités électives;* c'est surtout Marguerite, la naïve, pieuse, tendre et peccable Marguerite. « Qui fut aimée de Goethe, disait Frédérique, ne saurait plus appartenir à personne. » Ne semble-t-il pas entendre l'adorable maîtresse de Faust et la douce et mélancolique chanson du rouet, dont chaque note se réveille en nous à l'idée de cette simple et dévouée créature? Essayons donc d'aborder cette histoire et gardons-nous des faux bruits et des inventions malavisées. « Pudique serais-tu comme la glace et blanche comme la neige, tu n'échapperas pas à la calomnie : » les mots d'Hamlet à Ophélie trouvent ici leur place. S'aimer, se quitter, triste loi; mais pourquoi dans une rupture tant de curieux et de bavards dont ce ne sont pas les affaires? Les uns, sans qu'on le leur demande, vont s'attendrir sur la jeune fille et jeter l'injure au galant; les autres, prétendus amis du damoiseau, vont diffamer la demoiselle, comme si deux amoureux ne pouvaient rêver de vivre ensemble sans que ce fût la guerre des guelfes et des gibelins! Pourquoi Goethe, qui l'aimait, eût-il délaissé Frédérique, si Frédérique ne l'eût indignement trompé?

(1) M. Krauter, mort en 1856

Aux cruelles et sottes hypothèses que cette belle question fit naître, l'écrit (1) d'un certain professeur Näke, mort à Bonn en 1838, n'a que trop prêté de consistance : cela s'appelle ***Pèlerinage à Sesenheim*** et renferme sur le compte de l'aimable enfant les plus odieux bavardages. De semblables calomnies, transcrites avec une légèreté impardonnable, appelaient une enquête sérieuse, et c'est au louable désir de venger cette douce mémoire outragée que nous devons un excellent ouvrage de M. Pfeiffer, contenant une curieuse correspondance de Frédérique. Quelques-uns, et des plus accrédités parmi les récens biographes de Goethe (2), ont nié, nous le savons, l'authenticité des lettres de Frédérique publiées pour la première fois par M. Pfeiffer; mais cette opinion est loin d'avoir été adoptée par tout le monde, et nous citerions au besoin des critiques très compétens, M. Kühne (3) par exemple, qui n'ont point songé un seul instant à s'inscrire en faux contre ces lettres. D'ailleurs, alors même que cette correspondance serait quelque peu ***arrangée***, elle ne contient pas un mot que Frédérique n'ait pu dire, et vous la retrouverez, presqu'à la lettre, chez des commentateurs qui passent pour n'accueillir que les renseignemens sérieux, tels que M. Dünker (4). A ce compte aucun scrupule ne saurait nous empêcher de nous en servir, et c'est en la donnant que nous allons continuer ou plutôt commencer notre histoire. Les lettres de Frédérique, adressées à une amie d'enfance nommée Lucie, portent la date de 1770 et 1771.

« J'ai le doigt noirci d'encre, et je n'en peux plus : tout un long sermon imprimé à copier pour mon père! Me vois-tu assise là depuis quatre heures, et il en est neuf? Ma mère me charge de te dire de ne pas manquer de nous venir voir, quoi qu'il arrive, attendu que de longtemps tu ne retrouverais pas un si commode véhicule. Mon père ne sort toujours pas de sa chambre, et Salome t'envoie mille tendresses. Nous espérons Weyland (5) pour aujourd'hui. A revoir, bonne Lucie, et à bientôt! »

« Sesenheim, lundi.

« Nous avons eu ici l'aimable ami de Weyland, celui qui prend ses repas dans la même pension et dont on nous avait conté déjà mainte facétie, le même qui se montra si prompt à couvrir de sa protection la fameuse perruque d'Adam (6). Arrivés samedi, Weyland et lui sont repartis à cheval hier

(1) *Wallfahrt nach Sesenheim*, 1823.

(2) M. Henri Viehoff, *Goethe's Leben*, Stuttgart 1855, et d'après lui M. Lewes, le savant et compendieux historien de Goethe en Angleterre. Voyez G. H. Lewes, *Goethe's Life and Works*, t. Ier, p. 99.

(3) *Portraits und Silhouetten*, von Gustav. Kühne, t. II, p. 9.

(4) Dünker, *Frauenbilder*, Stuttgart 1852.

(5) Un des amis et des compagnons de table de Goethe à Strasbourg, celui par qui Wolfgang fut amené dans la famille Brion.

(6) Allusion à un trait de bonne camaraderie que Jung Stilling, autre compagnon de

au soir, et je puis te dire, bonne Lucie, que nous venons d'avoir là deux journées comme notre cher Sesenheim n'en avait jamais vu. On n'a fait que rire et plaisanter, et c'était dans toute la maison un mouvement, une joie que je n'essaierai pas de te décrire. Figure-toi qu'il s'était déguisé, et que personne entre nous ne se doutait que c'était là le joyeux garnement dont tout le monde raffole, et qui compose des vers si charmans! Weyland, qui jouait à merveille son rôle de compère, le présenta à ma mère comme un étudiant appliqué, honnête et besoigneux, auquel il désirait procurer quelque distraction. Mon père s'entretint avec lui des affaires de son ministère, et le bon apôtre, pincé dans sa longue lévite grise, s'offrait du meilleur cœur à venir prêcher de temps en temps. Nous avons tous donné dans le panneau, quoique ma mère prétende avoir eu dès le premier abord l'idée d'une mascarade. Et maintenant écoute.

« Dimanche matin, nous faisions une promenade du côté du champ du moulin et causions de l'étudiant à la capote grise, qui s'était esquivé de bonne heure sans prendre la peine de saluer personne, lorsque nous rencontrons George de Drusenheim, vêtu de ses habits du dimanche et portant quelque chose d'enveloppé dans une serviette. —Bonjour, George! m'écrié-je du plus loin que je l'aperçois, que portes-tu là? — Une galette, répond-il en m'ôtant son chapeau. — Porte-la chez nous, dit alors Salome, et si ma mère n'y est pas, donne-la à Christel; mais ne t'en va pas, attends, nous allons revenir. — Très bien! — Et il s'éloigne.

« Avant-dîner, j'étais allée un moment rôder dans mon cher petit bois du rossignol. Qui trouvé-je là? George assis sur mon banc et rêvant à l'écart. — George, lui dis-je, que fais-tu là? — Mais en voici bien d'une autre, et quel est mon saisissement en reconnaissant dans le prétendu George notre visiteur d'hier au soir, qui se répand en excuses, disant que son affreuse redingote grise lui était devenue insupportable, et me suppliant d'être à l'avenir aimable et gracieuse pour le George de Strasbourg comme je paraissais l'être pour celui de Drusenheim! Il ajouta que son intention avait d'abord été de courir à Strasbourg changer d'habits, mais que, chemin faisant, l'idée lui était venue de nous jouer ce nouveau tour. Mais nous ne sommes pas au bout. Presque au même instant arrivent Weyland et Salome, qui s'étonnent de me trouver là seule avec George. — Eh bien! s'écrie ma sœur, ne vous gênez pas! Monsieur George et mademoiselle Frédérique l'un près de l'autre,

table d'hôte, raconte dans ses mémoires. Stilling, sans se mettre à la dernière mode, était toujours vêtu fort décemment. Il portait à l'ordinaire un habit brun foncé avec des culottes de drap de Manchester; seulement il lui arriva une fois de venir dîner en perruque ronde : personne autour de lui ne songeait à s'en formaliser, quand un M. Waldberg de Vienne, qui le savait fort confit en dévotion, se mit à l'apostropher brutalement, lui demandant si c'était aussi d'une perruque ronde que notre père Adam se coiffait dans le paradis. Cette mauvaise plaisanterie amusa beaucoup tout le monde. Goethe cependant ne riait pas; quant à Stilling, il tremblait de tous ses membres et ne savait que répondre; mais Goethe alors : « Je concevrais encore, dit-il, qu'on plaisantât quelqu'un en état de se défendre; mais bafouer un brave homme qui ne fait de mal à personne, vraiment c'est là un assez vilain métier! » A dater de ce moment, Goethe témoigna beaucoup d'intérêt à Stilling, et ne perdit pas une occasion de lui marquer son empressement à le protéger et lui être utile.

la main dans la main, à merveille! — Goethe alors se fait reconnaître, nouvelle surprise et nouvelles questions. — Eh bien! reprend Weyland en lui secouant bravement la main, n'avais-je pas raison de vous le donner pour un joyeux luron? — Mais la plaisanterie d'aller son train, bafouant père, frère, servante, toute la maison en un mot, à l'exception de ma mère, qui avait eu le nez plus fin. En passant dans le jardin, nous rencontrons Christel. — Viens, lui dit Salome, allant au-devant d'elle, viens, Christel; George s'est brouillé avec Barbe, et te veut épouser. — Et Christel d'ouvrir de grands yeux et de rester là plantée comme un terme en apercevant le nouveau George, et les rires d'éclater de plus belle! Lorsqu'enfin nous rentrâmes à la maison, on était à table. — Père, dit Salome, si tu tiens à ce que George dîne avec nous aujourd'hui, il te faut lui permettre de garder son chapeau. — J'y consens; mais pourquoi cette plaisanterie? Serait-il enrhumé du cerveau par hasard? — Non, mais il a là-dessous toute une nichée d'oiseaux. — Et sur ce elle vous le décoiffe. Cinquième tableau : mon frère vient pour s'asseoir à table, frappe notre hôte sur l'épaule en lui donnant le bonjour, autre jubilation universelle! Enfin, comme on se levait de table, le vrai George survient, et la gaieté reprend son cours. Maintenant, chère Lucie, tout est rentré dans l'ordre; mais ce furent là deux jours heureux, et ta Frédérique, en t'écrivant, se les rappelle avec bonheur. Ce cher, ce gentil Goethe! Il m'a promis de m'envoyer des livres de Strasbourg... »

« Vendredi.

« Ta petite Frédérique a maintenant un sobriquet, on l'appelle la *prophétesse de Sesenheim*. Goethe est revenu nous voir. Il nous est apparu samedi sur le tard, et à l'étonnement général, car j'avais, tout le jour durant, prophétisé l'arrivée d'un aimable visiteur, prophétie qui, à vrai dire, ne me coûtait guère, ayant reçu par George, la veille, une lettre de Strasbourg avec des livres. Goethe, à chaque minute, nous devient plus cher; mais cette fois, ma Lucie, que d'élégance et de distinction! Un surtout galonné, des manchettes, un air de gentilhomme! Nous avons joué aux petits jeux. Son esprit, sa verve, sa gaieté ne tarissaient pas; c'étaient à chaque instant de jolis vers, les énigmes les plus amusantes! Mon père goûte beaucoup son jugement, et fait grand cas des idées qu'il lui a suggérées pour notre nouvelle habitation, dont il doit lui tracer le plan, car il faut que tu saches que nous dessinons à merveille...

« Ne crois pas que je sois sa fiancée : de pareils secrets, jamais je n'oserais les avouer à mes parens; mais je sens que je l'aime de toute mon âme. Lorsque, dans nos promenades ou les lectures qu'il me fait, il se met à me dérouler ses magnifiques pensées, mon cœur se gonfle à éclater sans que je puisse dire si c'est de l'admiration ou de l'amour. Il a gravé nos deux noms dans l'écorce des tilleuls du puits, et vient de m'adresser des vers composés tout exprès pour moi, et dans lesquels il m'appelle sa *vie bien aimée*. Tiens, je suis trop heureuse, et j'avais ignoré jusqu'ici qu'on pleure de joie. Ma tante veut absolument nous avoir à Strasbourg; impossible de lui refuser, et pourtant je ne saurais jamais me décider à me séparer de mes chers

arbres et de mes chères fleurs, si Goethe ne m'assurait que de longtemps peut-être il ne pourra venir ici. »

. . . .

« Nous avons vécu dans les délices comme des bergers de Gessner. Goethe anime tout, vivifie tout de son souffle divin, les choses les plus infimes comme les plus immenses, le vermisseau comme le soleil! Chaque fois que j'élevais mes yeux vers les siens, une extase indicible me prenait : c'était à en mourir de joie! »

III.

Ces quelques pages, « témoins chéris de jours écoulés dans un doux rêve, » composent toute la correspondance de Frédérique publiée par M. Pfeiffer. Elles suffisent pour donner une idée de l'impression que Goethe à vingt ans, le Goethe de Strasbourg, produisit sur cette âme naïve et tendre. Quant aux sentimens que le poète éprouva, lui-même a pris soin de nous en faire part. Arrivé à cette période de sa vie, on dirait que les termes lui manquent pour peindre le bonheur qu'il y goûta, un de ces bonheurs immenses, infinis, qui transforment tout dans la nature, et qui donnent à la fleur du printemps, à l'étoile des nuits, au rossignol de mai, des haleines, des lueurs, des vibrations que jamais plus ne percevront vos sens. Goethe n'est ni rêveur, ni sentimental, ni enthousiaste, et cependant il y a de tout cela dans ce récit d'une heure fortunée; il y a surtout du feu, le feu sacré de la jeunesse. Cinquante ans ont passé sur cette douce pastorale de Sesenheim, et il en parle comme si c'était d'hier, et pour décrire toutes les sensations, peindre les moindres fleurettes de ce beau mois de mai de son existence; il retrouve l'entrain, l'aisance et la sympathie d'un cœur qui ne songe encore qu'à se laisser vivre et se dépenser librement. Quoi de plus aimable et de plus séduisant que cette figure qu'il nous trace lui-même de Frédérique! « Je la vois encore avec sa jupe blanche et ronde, à simple garniture, découvrant jusqu'à la cheville les plus jolis petits pieds, son corsage blanc serré à la taille et son tablier de taffetas noir, tenant le milieu entre la villageoise et la demoiselle. Svelte et légère, elle allait comme n'ayant nul poids à supporter, et pour les opulentes tresses blondes de sa gentille tête, son cou semblait presque trop fin, trop délicat. Son œil serein et bleu promenait ses regards de tous côtés, et son joli nez fripon flairait le vent sans paraître se douter qu'il y eût souci ni chagrin en ce monde, et ce fut ainsi, son chapeau de paille à son bras, que, pour la première fois, il me fut donné de la voir et de la contempler dans toute sa grâce et tout son charme. » Et plus loin : « Rien ne lui seyait

mieux que le mouvement en plein air; le charme de sa désinvolture semblait alors jouter avec la terre en fleurs, et l'inaltérable sérénité de son visage avec l'azur du ciel. Dans nos promenades, dont elle était la vie et l'âme, elle se multipliait incessamment, et savait combler les lacunes qu'il pouvait y avoir ici et là. Et la voir courir, que c'était donc charmant! Comme un chevreuil qui obéit aux lois de la nature en bondissant par les semailles, on eût dit qu'elle faisait quelque chose de particulier à son instinct, à son tempérament, alors que, pour réparer un oubli, retrouver un objet perdu, rallier des retardataires, elle prenait sa course et s'échappait par monts et par vaux. »

Le 13 avril 1771, Goethe venait à Sesenheim dans l'intention d'y séjourner quelques semaines. Déjà on se connaissait, on s'était distingué; trois rencontres avaient suffi pour émouvoir ces jeunes cœurs. Il y avait ce jour-là grande et joyeuse compagnie au presbytère. Frédérique s'empressait à recevoir ses hôtes, et Goethe, en la voyant ainsi lui apparaître dans tout l'éclat de sa candeur céleste, belle de ses quinze ans et de sa ravissante pureté, à la fois enfant et jeune fille, Goethe sentit la fleur d'amour dont il avait le germe dans son âme ouvrir soudain son calice d'or. Elle était si heureuse à faire fête à tout ce monde, si encourageante et si modestement expansive, tant de bonté respirait dans son regard, le charme de sa personne se déployait si librement au sein de cette belle nature, que l'étudiant de Strasbourg fut captivé d'une manière irrésistible.

Après le dîner, où peut-être n'avait pas régné la plus stricte tempérance, on se dispersa sous les arbres, et de turbulentes parties s'organisèrent par les soins de Goethe et de Frédérique. Les gages qu'on s'impose de garçon à fillette, et réciproquement, sont en général ce qui fait le grand charme de ces jeux qu'on appelle innocens, je ne sais trop pourquoi. Au point où ils en étaient désormais, quel autre gage qu'un baiser Wolfgang et Frédérique pouvaient-ils échanger? Au milieu des joyeusetés et des éclats de rire, le baiser fut donné, ardent, tendre, mystérieux, et l'amour scella ces lèvres virginales de son indélébile empreinte : heure enchantée, ineffable accord de deux âmes dont Goethe a consacré le souvenir dans ces vers de l'album de Frédérique :

Enfin il est à moi, cet ange, mon doux maître;
Tout ce que je ressens l'émeut au fond de l'être;
    Sur mon cœur vibre son cœur d'or!
Destin, qui m'accordas cette faveur insigne,
Fais qu'au jour d'aujourd'hui demain ressemble encor,
    Et m'instruis à m'en montrer digne!

« Malheur sur malheur, et pour jamais et pour toujours, à celle

que la première après moi toucheront ces lèvres! » La sauvage imprécation de Lucinde s'acharnant comme une furie après l'amant qui la dédaignait, cette tragique malédiction avait ému Goethe d'une vague terreur superstitieuse, à ce point qu'il n'osait plus approcher d'une jeune fille, dans la crainte de lui porter malheur, ses lèvres décidément anathématisées; mais ces résolutions fantasques prises légèrement vis-à-vis du troupeau des indifférentes, l'amour ne pouvait manquer d'en avoir bon marché. Qu'importent en effet à la passion les restrictions mentales, les timidités et les petits scrupules? Elle parle, et l'homme à vingt ans obéit sans songer au danger, aux *conséquences*. « Elle n'est pas la première! » s'écrie Méphistophélès en réponse aux lamentations de Faust déplorant le sort de Marguerite, parole atroce autant que vraie, que le diable dit tout haut en ricanant, et que le plus doux, le plus tendre, le plus ingénu des amoureux pense tout bas, car sur toutes les lèvres qui touchent au fruit défendu pèse une malédiction; seulement, comme il s'agit d'éloigner le remords et de jouir à l'aise, on se dit en pressentant la catastrophe : « Après tout, elle ne sera pas la première! » Aimable et douce fille du pasteur Brion, vous non plus ne fûtes pas la première, et Lucinde ne savait pas quel cœur pur et dévoué son exorcisme devait frapper.

Vers le soir, il y eut la danse, puis après la danse la promenade au clair de lune sous les bosquets où le rossignol commençait à chanter. La main dans la main, on vint s'asseoir loin des parens et loin du bruit : secrets chuchotemens, tendres confidences, baisers furtifs que la brise des nuits de printemps emporta dans son vol avec tant de germes nouveaux et de fécondantes émanations, avec les parfums de la plaine, les murmures du ruisseau et les battemens d'ailes des oiseaux accouplés! Longtemps ils causèrent ainsi avec des intervalles de rêverie et de silence pendant lesquels on entendait l'orchestre villageois continuer sa fanfare et le bal joyeux se trémousser. Tout ce que l'amour peut promettre de délices à deux jeunes cœurs, cette heure enchantée le leur donna, chaste et profonde ivresse qu'à peine devait accroître à quelques jours de là le délire de la possession!

Ce séjour de Goethe à Sesenheim se prolongea plus d'un mois qu'ils passèrent en faciles tête-à-tête, en pittoresques excursions dans les environs. « Nous vivions en dehors de toute espèce de surveillance, et il ne dépendait que de nous de courir le pays et d'aller en nombreuse ou petite compagnie visiter les amis du voisinage. Nos explorations ne se bornaient pas à ce côté-ci du Rhin; nous traversions le fleuve et retrouvions ainsi dispersées dans Haguenau, Fort-Louis, Philippsbourg, toutes les personnes que nous avions vues

réunies à Sesenheim, heureuses l'une après l'autre d'exercer à leur tour à notre endroit la plus franche hospitalité et de nous faire les honneurs du cellier, de la cuisine et du jardin. Les îles du Rhin furent aussi très souvent le but de nos promenades en bateau. »

Les convives ne manquaient pas d'ailleurs à Sesenheim; Weyland y venait quelquefois de Strasbourg, l'épigrammatique Weyland, qui se passa un jour la fantaisie d'apporter sous son bras *le Vicaire de Wakefield*, où la famille se reconnut en souriant. N'est-ce pas en effet le bon docteur Primerose en personne que cet excellent père de Frédérique, honnête, cordial, trop confiant peut-être, la joue en fleur et la gaieté sur les lèvres, et prenant au fond très au sérieux son ministère, dont les soins l'empêchent de voir ce qui se passe chez lui? Wolfgang, on le conçoit de reste, n'avait garde de manquer l'office le dimanche. Alors que Frédérique était là recueillie et charmante auprès de lui, quel sermon, même le plus aride, eût jamais paru long? Et tandis que le brave homme exposait à ses ouailles l'évangile de la destruction de Jérusalem ou la parabole de la brebis perdue, la tête de sa pauvre enfant battait la campagne à la suite du cher séducteur, et la tendre pécheresse palpitait sous le regard de Faust, chez qui le sens divin et l'amour de la créature se confondaient ensemble :

> Appelle-le bonheur, cœur, amour ou Dieu! Non,
> Non, il n'est pour cela point de parole humaine (1)!

Cependant, au milieu de cette joie intime et profonde où Goethe s'abandonnait sans réserve, l'idée de l'avenir se dressait parfois comme un remords; il sentait qu'un pareil bonheur ne pouvait, hélas! longtemps se prolonger, et cherchait alors dans l'étude un moyen d'échapper à ses tristes réflexions. Que de fois la belle enfant le trouva ainsi établi sous le jasmin de la maison, entouré de livres et de papiers, Homère, Ossian et Shakspeare sur la table! A des compositions originales, à peine s'il songeait; il traduisait d'Ossian les *Plaintes de Selma*, et s'il rimait, c'était quelque improvisation inspirée par la circonstance, quelque madrigal à Frédérique. Il y a ainsi tout un petit volume de chansons, tout un bouquet, le recueil des chants de Sesenheim : fugitives peines écrites la plupart du temps sur des motifs connus et n'exprimant de l'amour que les joies, la confiance et la plénitude. Ici pas une trace de combats, point de ces amertumes, de ces doutes, de ces jalousies cruelles qui font d'un amoureux un patient à la chaîne qui veut toujours s'en aller et qui

(1) Voyez, dans la première partie de *Faust*, la scène du jardin, évidente réminiscence de ces émotions pleines d'ivresse et de trouble.

toujours demeure, comme retenu malgré lui, mais au contraire le perpétuel épanouissement de l'âme, les actions de grâces aux dieux qu'on remercie de ce bonheur en les suppliant d'en prolonger la durée.

IV.

Il était décidément de la famille, et rien de ce qui pouvait intéresser ces braves gens ne lui restait étranger. Célébrait-on une noce dans le voisinage, il voulait servir de témoin; un baptême, il s'offrait aussitôt pour parrain. Héritages, procès, loteries, il s'occupait de tout, même de construire, derrière un frais rideau de hêtres et de peupliers, une maison nouvelle qu'on habiterait en commun. Ainsi passait le temps, ainsi les jours heureux se succédaient sans que sa main doucement comprimée par l'étreinte de cette pauvre enfant osât s'en dégager pour soulever les voiles de l'avenir.

L'avenir! il fallut pourtant l'envisager, et quels ne furent pas son trouble et sa douleur en voyant le désordre qu'il avait jeté dans cette jeune âme, en se trouvant vis-à-vis d'engagemens tacites qu'il ne pouvait tenir, en sentant qu'il allait avoir à se séparer de cet être naïf, loyal, généreux, tout amour et toute confiance, qui s'était donné à lui sans réserve! Mais, dira-t-on, cette rupture était-elle donc indispensable? Goethe ne pouvait-il même à cette époque s'assurer par le mariage la possession légitime d'une telle personne? En effet, cela, je crois, eût mieux valu que la conduite qu'il a tenue; seulement il eût fallu avoir un certain courage et savoir marcher tout de suite à la conquête d'une indépendance qui, si elle avait sa gloire, n'était pas non plus sans périls. On sait quel pédant rigide et absolu, quel formaliste impraticable était le père de Goethe, et si un pareil homme eût jamais consenti à prêter l'oreille à des propositions d'alliance avec la famille d'un pauvre pasteur de campagne. Il eût donc fallu forcément abandonner tout, père, mère, sœur, et ne demander conseil qu'à son dévouement, à son travail, à son génie. Or, si l'on y pense, une semblable résolution était ce qu'il y avait de plus contraire au caractère de Goethe, qui déclina toute sa vie les responsabilités, et dont le cœur ne fut jamais propre à ces combats que certaines âmes vigoureuses engagent hardiment avec les circonstances. A cette amertume de la séparation devait se joindre pour Goethe le remords d'avoir entretenu dans l'âme de la pauvre Frédérique des illusions dont la perte ferait inévitablement le désespoir de sa vie. Lui-même avoue cette faute et la déplore dans un langage où la grandeur du style semble venir en aide au trouble de la conscience. « Ces inclinations de jeunesse prises légère-

ment sont pareilles à la bombe qu'on lance pendant la nuit : elle monte en ligne douce et lumineuse, se mêle aux étoiles et paraît même un instant vouloir s'attarder parmi elles, puis elle descend comme à regret, décrivant la même route, mais en sens opposé, et finalement porte le désastre aux lieux où s'arrête sa course. — Comment faire pour voir où nous conduit cette passion qui nous flatte et nous enivre? Serait-on mille fois circonspect, peut-on résister aux charmes de l'habitude et ne point se laisser aller à tant d'autres entraînemens non moins doux et non moins aimables? » Ici commence la crise. J'ai parlé d'effusions de joie, d'actions de grâces; l'heure ineffable de ce tendre lyrisme est passée, la litanie est close.

Il voyait donc bien qu'il fallait rompre, et cependant il ne pouvait se résoudre à se séparer de l'adorable créature. Cette lutte fatale du devoir et de la volonté, tous la connaissent plus ou moins et savent les ébranlemens qu'elle entraîne : hésitations, faiblesses, violences, contradictions; on empoisonne sa vie et celle des autres. Il y eut là pour Goethe des jours cruels à traverser, pleins d'angoisses et d'ennuis de toute sorte. Il allait parfois, n'y tenant plus et pour se distraire par une occupation mécanique de ses langueurs morales, — il allait chez un vannier du voisinage, un certain boiteux du nom de Philippe (*der lahme Philipp*), connaissance de la famille qui lui apprenait à tresser l'osier. Quelques lettres écrites vers la fin de son séjour à Sesenheim, et qu'il adressait à l'un de ses amis de Strasbourg, le notaire Salzmann, vont nous mettre dans la confidence de ces jours de trouble et de misères.

« Avril 1770.

« J'arriverai encore avant la Pentecôte, ou peut-être même n'arriverai-je pas..., ou bien... tout ce que je vous puis dire, c'est que j'en saurai, quand ce sera fait, plus que maintenant. Au dehors comme au dedans, temps de pluie; les affreux vents du soir sifflent dans les vignes, là, devant ma fenêtre, et mon *animula vagula* (1) est comme la girouette du clocher : tourne, tourne, et ainsi tant que va le jour! *Punctum!* Grande affaire en vérité que de bien mettre un point à sa place et d'établir de bonnes périodes! Les jeunes filles ne mettent ni virgules ni points; rien d'étonnant si je me forme à leur manière. N'importe! je n'en apprends pas moins le grec, et pour que vous le sachiez, j'ai tellement, depuis que je suis né, augmenté mes connaissances en langue grecque, que je lis aujourd'hui mon Homère sans traduction; mais aussi me voilà plus vieux de quatre semaines, ce qui pour moi n'est pas peu dire. Dieu garde mes chers parens, et ma chère sœur, et vous aussi, cher notaire, et aussi toutes les bonnes âmes! Amen.

(1) Allusion à ces vers charmans écrits par l'empereur Adrien avant sa mort.

Animula vagula, blandula,
Hospes, comesque corporis, etc.

« Oui, en effet, il est temps que j'arrive, et je le veux, je le veux; mais qu'est-ce que la volonté en présence des figures qui m'entourent? L'état de mon cœur est étrange, et ma santé commence à chanceler. Un pays ravissant, de bonnes gens qui t'aiment, un cercle d'amis, tes rêves de jeunesse ne sont-ils pas tous accomplis? me demandé-je maintes fois en plongeant mon regard dans cet horizon de béatitude. N'as-tu pas mis le pied dans ce jardin féerique où tendaient tes vœux? En effet je le sens, et je sens aussi, mes amis, que l'homme, pour avoir atteint le but qu'il souhaitait, n'en est pas plus heureux de l'épaisseur d'un cheveu. Ah! le surcroît, ce damné surcroît que le destin marchande éternellement à toutes nos jouissances (1)! Allez, chers amis, pour ne pas se décourager en ce monde, il faut avoir bien du courage! Enfant, il m'arriva un jour de planter un cerisier en m'amusant : le cerisier poussa, et j'eus la joie de le voir fleurir. Une gelée blanche de mai ruina tout, la joie et les fleurs : il me fallut attendre un an, les fleurs revinrent; mais, avant que j'eusse goûté à une seule cerise, les oiseaux avaient tout mangé; l'autre fois ce furent les chenilles, puis un voisin gourmand et larron, puis que sais-je? Et cependant, si jamais je suis propriétaire d'un jardin, on m'y verra planter encore des cerisiers, car, en dépit de toutes les traverses, il *reste assez de fruit* pour s'en régaler (2). »

« 22 mai (3).

« De cette fois encore je ne bouge pas, et, comme j'ignore quand je vous verrai, je pense qu'il est bon de vous dire comment tout se comporte... Assez bien pour moi du moins : la toux va mieux, les soins et l'exercice m'en ont presque délivré; mais il s'en faut que j'en puisse dire autant de l'entourage. Frédérique continue à souffrir, à péricliter, ce qui répand sur tout le reste un vilain nuage, sans compter le *conscia mens,* qui, pour moi, hélas! ne l'est point *recti*. . . . .

« On a dansé à la Pentecôte, dansé de dix heures à minuit, avec quelques entr'actes pour se rafraîchir. C'était une véritable furie. J'en ai oublié la fièvre, et suis mieux depuis. Que ne m'avez-vous pu voir à ce bal, tout mon *moi* plongé, perdu dans la danse! Et encore si je pouvais seulement dire : Je suis heureux! « Qui peut se dire le plus malheureux? » dit Edgard (4). Et c'est là aussi, mon cher, une sorte de consolation. Ma tête ressemble à une girouette au moment où l'orage se prépare et où les vents sont variables. »

(1) Ce surcroît, comme il l'appelle, ce complément définitif, ce *par-dessus le marché* qui ne s'obtient pas, semblerait être ici pour lui la calme et durable et légitime possession de Frédérique, de celle qu'il a trompée et dont il entrevoit le triste sort.

(2) Il ne faudrait pas se méprendre sur le vrai sens de cette parabole, qui veut dire simplement qu'il ne faut après tout jamais désespérer de l'avenir. Comparez ce passage avec ce que Goethe devait écrire beaucoup plus tard au sujet de Frédérique : « Revenu dans la maison paternelle, son image m'était partout présente, je sentais à toute heure qu'elle me manquait, et le pire était que je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même de mon infortune. Gretchen, on me l'avait prise; Annette m'avait délaissé; mais ici pour la première fois j'étais coupable, j'avais blessé à mort le plus noble cœur. »

(3) On voit qu'il avait fort prolongé le séjour au-delà de ses conjectures premières, la Pentecôte étant cette année le 19 de mai.

(4) Dans *le Roi Lear* de Shakspeare, act. IV.

« Mercredi, la nuit.

« Dix lignes sont toujours mieux que rien. Ma toux a repris, du reste je ne suis point mal; mais ce n'est vivre qu'à moitié que de ne pouvoir respirer sans peine : raison de plus pour m'abstenir de retourner à la ville. Ici du moins l'exercice et le grand air opèrent tout le bien qui se peut faire, sans compter (1)... Le monde est si beau! si beau! Et qui de nous sait en jouir? Par momens la colère me prend à ce sujet, et je me tiens alors les plus édifians discours sur cette méthode, que nul professeur d'éthique ne comprend et encore moins n'enseigne. Adieu, adieu! je ne voulais que vous écrire un mot, et vous dire que je vous aime. »

Goethe quitta Sesenheim le 27 mai pour retourner à Strasbourg, où ses études et ses examens de droit le rappelaient. Herder était parti dès le mois d'avril, mais il retrouva ses autres professeurs et camarades, qui l'attendaient avec impatience, et se reprit de plus belle au travail et à l'amitié. Les adieux n'avaient pas été définitifs, Goethe y avait mis des réticences, et la liaison continua de loin. On s'écrivait activement, lui de plus en plus inquiet et troublé, elle calme, sereine, confiante, n'osant et ne voulant croire qu'alors qu'on s'aime ainsi du fond de l'âme, cela puisse jamais finir. Aux vacances de la Saint-Jean, Goethe s'échappa du côté de Pfalzbourg avec Weyland, cet ami qui l'avait introduit dans la famille Brion. Qui le poussait à cette excursion? L'ennui, le besoin de se distraire, cet incurable mécontentement de soi-même et des autres qu'on trouve au fond de tous les vagabondages. On dit que l'amour rend courageux : rien n'est plus faux; l'amour amollit les cœurs, et les cœurs mous sont faibles. Quand le cœur vous bat à rompre la poitrine, quand vous avez la gorge étranglée, l'œil plein de larmes, vous êtes faible, si faible qu'il suffit d'un lien de fleurs pour vous enchaîner, et cela n'est point parce que ce lien a des vertus magiques, mais parce que la force vous manque, à vous, de le briser. Il y a bien un moment où le courage vient aux amoureux, c'est celui où ils vont perdre leur maîtresse; mais ce courage, ce n'est pas l'amour qui le donne, c'est la crainte de voir celle qu'on a possédée passer aux bras d'un autre. Par amour, j'entends cette sensation irrésolue où flotte notre âme, ce tiraillement en sens divers dont elle est la proie dès qu'une secousse électrique l'a mise hors du commode sentier de l'indifférence. Nous sommes alors, comme l'enfant sur son cheval de bois, toujours en mouvement, toujours en travail, toujours nous démenant sans changer de place. Voyez Goethe : il a renoncé délibérément à la main de Frédérique, il s'est dit tout ce qu'il y avait de sage et de judicieux à se dire au sujet d'un pareil mariage, et

(1) Inutile de compléter la phrase en ajoutant « la présence de l'être aimé. »

cette liaison sans issue, il n'a désormais qu'une idée, la renouer! Et le voyage qui devait le rapprocher de Francfort va le ramener à Sesenheim.

Ce souvenir de la douce bien-aimée qui semblait sommeiller au fond de l'âme se réveilla à Neukirch un soir que Wolfgang, laissant à l'auberge son compagnon se reposer des fatigues du voyage, était allé s'asseoir au pied d'un château de chasse construit sur la hauteur. Du fond de cette solitude qui s'étend autour de lui, de ces bois et de ces montagnes où plongent ses regards attristés, un son de cor s'élève. A ce bruit sa rêverie s'exalte, une image adorable est évoquée : Frédérique! Il ne veut plus qu'une chose : la revoir, et l'aube nouvelle va les trouver, lui et Weyland, son compagnon, chevauchant sur la route de Sesenheim. A Niedermodern, les deux amis se séparèrent. Laissons Goethe lui-même raconter ici les détails de son arrivée. « Si rapide que fût l'allure de mon cheval, la nuit me surprit; il n'y avait du reste pas à se tromper de chemin, et la lune éclairait cette entreprise de ma passion. La nuit devenait orageuse et sinistre, et je sautais les haies et les fossés pour n'avoir point à attendre jusqu'au lendemain matin la joie de la retrouver. Il était déjà tard lorsque je descendis de cheval à Sesenheim. L'aubergiste, quand je lui demandai s'il y avait encore de la lumière au presbytère, m'assura que ces dames ne faisaient que de rentrer, et qu'il croyait avoir entendu dire qu'on attendait encore quelqu'un dans la soirée. Ceci ne m'allait pas du tout. Je me hâtai pour arriver du moins le premier. Je trouvai les deux sœurs assises sur la porte; elles ne semblèrent point trop étonnées; mais qui n'en revenait pas, ce fut moi quand j'entendis Frédérique dire à l'oreille d'Olivia (1), mais assez haut pour que je l'entendisse : « Eh bien! ne vous l'avais-je pas dit? C'est lui! » On me conduisit dans la salle à manger, où je trouvai une petite collation déjà servie. » Frédérique, mue par un pressentiment, avait en effet prophétisé la veille que Goethe arriverait; la sympathie avait poussé irrésistiblement ces deux âmes l'une vers l'autre, et au moment même où Wolfgang se sentait entraîné, la jeune fille annonçait son retour. « Cette force magnétique, observait Goethe plus tard dans ses *Conversations avec Eckermann*, existe surtout entre deux êtres qui s'aiment, et très souvent elle agit aussi à distance. Bien des fois il m'est arrivé, étant jeune, que, me promenant à l'écart et seul, un vif désir me prit de me trouver avec celle que j'aimais; j'y pensais alors avec intensité et jusqu'à ce qu'elle se montrât en personne. — Je ne sais quelle inquiétude m'a saisie, di-

(1) C'est ainsi que Goethe, par allusion au *Vicaire de Wakefield*, appelle la sœur aînée, qui se nommait Marie Salome.

sait-elle en approchant; mais je me sentais mal à l'aise dans ma chambre, et il m'a fallu venir ici. »

La visite de Goethe à Sesenheim dura peu cette fois, et quelques jours plus tard (1er juillet 1771) il s'en revenait à Strasbourg après s'être donné la joie de contempler encore l'aimable enfant au sein de son entourage idyllique. La famille Brion, qu'on visitait de tous côtés pendant la belle saison, avait à la ville une foule de connaissances qui depuis longtemps ne demandaient qu'à la recevoir à leur tour. L'invitation, déjà mainte fois mise en avant, et toujours sans succès, fut de nouveau proposée, et, quoique après certaines hésitations, définitivement acceptée. La mère et les deux aînées (Frédérique pouvait-elle manquer d'être du voyage?) se mirent donc en route pour Strasbourg dans l'intention d'y séjourner une semaine ou deux chez des amis. Naturellement on se revit à cette occasion. En changeant ainsi de cadre, en passant tout à coup de la prairie au salon, la gracieuse figure ne perdit rien de ses charmes, et son amant, qui ne l'avait encore aperçue qu'au milieu des arbres et des ruisseaux, fut le premier à s'étonner de l'aisance parfaite qu'elle savait conserver dans le monde, et à remarquer le délicieux attrait que gardait, parmi les tentures de soie et les vases du Japon, cette douce physionomie villageoise habituée à se détacher sur le vaste et libre horizon. Bientôt pourtant à cet étonnement la mauvaise humeur succéda, car Frédérique, en personne sensée et discrète, avait trop l'instinct des convenances pour rester sur ce nouveau terrain ce qu'elle était chez elle, et ne point prendre avec ses habits de demoiselle, qui lui seyaient si galamment, certaines réserves indispensables. Peut-être s'y mêla-t-il un peu de coquetterie : quelle nature féminine, même la plus simple et la plus loyale, en serait exempte? Toujours est-il que Goethe prit la chose en dépit, et se fâcha de ce qu'on le voulait ainsi réduire au rôle de serviteur très humble. Aussi, lorsqu'il advint que la sœur aînée, qui n'avait ni la grâce, ni la distinction de la cadette, s'ennuya de la ville, et se mit à languir après ses moutons, Wolfgang s'empressa de pousser au départ. Dans l'état d'angoisse et de perplexités où se trouvait son cœur, il craignait de finir par faire un éclat, et quand il vit toute la famille monter en carriole et s'en retourner vers Sesenheim, ce fut pour lui comme si on lui ôtait une pierre de dessus le cœur. Il se peut aussi que le coup de feu de ses études (car l'heure des examens approchait) ait été pour quelque chose dans cette irritation de caractère dont il allait ne point tarder à se repentir, car Frédérique, blessée d'une telle conduite, affecta en le quittant beaucoup de froideur, et, pour mieux atteindre sa victime, témoigna les plus vives tendresses à celles de ses amies qui se trouvaient là. Cela fit que si le premier

moment fut pour Wolfgang un moment de bien-être et de délivrance, le second fut tout à la colère et au désespoir.

Cependant le grand jour avançait. Le 6 août de l'an de grâce 1771, l'illustre académie de Strasbourg, *illustris jureconsultorum ordo,* décernait à l'étudiant Johann-Wolfgang Goethe, *virum prænobilissimum atque doctissimum,* les magnifiques honneurs et priviléges du doctorat, *summos in utroque jure honores et privilegia doctoralia.* Des thèses latines et des mercuriales, il y en eut à n'en pas finir, et le tout fut terminé par un immense banquet où professeurs, élèves et répétiteurs fraternisèrent ensemble jusqu'au matin aux frais du brillant lauréat. Enfin c'était donc fait, et après tant d'empêchemens, d'atermoiemens, d'erreurs et de crises, en dépit d'Apollon et de l'Amour, Johann-Wolfgang Goethe était avocat, — avocat dans le présent, et dans l'avenir, qui sait? peut-être bourgmestre de la sérénissime ville de Francfort.

V.

Les parens de Goethe étaient ravis et l'attendaient à Francfort; pour lui cependant ce furent des jours douloureux. Quitter Strasbourg sans revoir Frédérique, il n'y pouvait penser, et la seule idée de ces adieux suprêmes lui déchirait le cœur. Il allait et venait, prétextait, remettait au lendemain. Enfin, après avoir épuisé toutes les distractions, tous les vagabondages, après s'être fatigué le corps et l'esprit dans les écoles buissonnières, un matin il selle son cheval et part pour Sesenheim. Pauvre Frédérique! un pressentiment l'avait-il avertie? En arrivant, il la trouva sur la porte du jardin toute pensive et découragée; quand il eut mis pied à terre, elle lui tendit la main sans rien dire, et tous deux restèrent embrassés, des larmes dans les yeux, la mort dans l'âme! Ce qu'ils perdaient l'un et l'autre, quelle somme de bonheur et d'irréparables jouissances, ils le sentaient trop vivement pour l'exprimer. Goethe s'avoua coupable et ne se pardonnait pas d'avoir brisé ce noble cœur, si digne des plus douces félicités. Quant à Frédérique, pas un mot de reproche ne sortit de sa bouche : elle avait aimé, et sa vie était maintenant tout entière dans le souvenir de cet amour, dont les peines jamais ne dépasseraient l'ivresse et les délices. D'ailleurs qu'eût-elle dit, la pauvre enfant, qu'eût-elle fait pour retenir celui à qui elle s'était donnée, et qui finalement manquait de courage pour se conquérir l'indépendance et livrer combat en l'honneur d'elle aux dures nécessités de l'existence, le cœur plus occupé de l'analyse de son amour que de cet amour même, poète qui de ses sensations tôt ou tard se délivre en chantant! N'importe, l'heure des chansons n'allait pas

venir encore, et devant qu'elle sonnât, les regrets et les soucis eurent leur tour. Goethe quitta Sesenheim troublé, fiévreux, confus, accablé de sa faute et de ses remords, et tandis que, plus mécontent encore que malheureux, il s'en allait au galop de son cheval, dévorant cette route qu'il avait si souvent parcourue la joie au front, elle, pieuse, simple, résignée, retournait à ses devoirs de fille et de sœur, et s'apprêtait à les remplir jusqu'à la fin avec cette gravité sereine, cet inaltérable désintéressement des belles âmes que la douleur atteignit jeunes.

Une fois encore ils devaient se revoir. Ce fut en 1779. Goethe voyageait avec le grand-duc Charles-Auguste, et voulut à son passage visiter le cher Sesenheim. Ici se place la réalisation d'un singulier effet de mirage qui vaut la peine d'être consigné. Lorsque Goethe, huit ans plus tôt, le cœur et le cerveau troublés, s'en retournait à Strasbourg après avoir quitté sa maîtresse, il avait par une étrange illusion vu, un peu avant d'arriver à Drusenheim, mais vu distinctement, ce qui s'appelle vu, un autre Goethe, également à cheval, venir à sa rencontre, vêtu d'un habit gris perle, à paremens d'or, comme lui, le vrai, l'authentique Wolfgang, n'en avait jamais eu dans sa garde-robe. Or le hasard voulut que, le jour de son dernier pèlerinage à Sesenheim, Goethe portât exactement le même habit qu'il avait jadis remarqué sur le dos de cet autre lui-même.

Ce fut le vieux père Brion qui reçut cette fois le galant damoiseau à sa descente de voiture avec une dignité triste, sinon sévère. Comme il lui demandait s'il comptait faire quelque séjour parmi eux, Goethe répondit qu'il partirait le lendemain, ayant laissé un de ses amis au prochain village.

— Et pourquoi ne pas nous l'avoir amené? dit Brion.

— C'est que... c'est le grand-duc de Saxe.

— Ah! reprit le vieillard, je conçois... ma maison, à moi, n'est pas pour les altesses!

Laissons Goethe raconter lui-même à une autre femme, à l'amie du moment, à Mme de Stein, cette dernière entrevue avec Frédérique.

« Emmedingen, 28 septembre 1779.

« Le 25 au soir, j'ai fait une escapade du côté de Sesenheim pour y retrouver une famille que j'avais autrefois beaucoup connue, et qui m'a très cordialement accueilli. Aujourd'hui que je suis pur et calme comme l'air, je me sens tout aise de respirer l'atmosphère d'êtres calmes et bons. La seconde fille de la maison m'aima jadis plus que je ne le méritais et plus que beaucoup d'autres à qui j'ai prodigué ma tendresse et ma confiance. Je dus me séparer d'elle en un moment où mon abandon faillit lui coûter la vie. En apprenant que j'étais là, elle accourut comme une folle et se jeta dans

mes bras avec tant d'ivresse et d'élan, que nos deux nez se cognèrent et que j'en eus le ciel dans l'âme. Ensuite elle m'entretint des souffrances qui lui étaient restées de sa maladie, et j'évitais de la toucher de peur de sentir à sa moindre étreinte toute mon ancienne passion se rallumer. Nous visitâmes tous les bosquets l'un après l'autre et nous assîmes dans chacun, c'était si bon! Il faisait le plus beau clair de lune, et je ne cessais de lui demander des nouvelles de tout le monde. Un voisin, qui nous avait aidés jadis dans nos petits travaux, fut mandé et m'assura qu'il n'y avait pas huit jours qu'il parlait encore de moi; le barbier aussi dut comparaître. Je retrouvai de vieilles chansons de moi qu'on s'était transmises, et jusqu'à une voiture que j'avais peinte. Nous causâmes de mille bonnes histoires de cet heureux temps-là, et je vis que mon souvenir était aussi présent parmi eux que si je les avais quittés depuis six mois à peine. Les parens furent excellens, ils me trouvaient rajeuni. Je passai la nuit à Sesenheim et ne m'éloignai que le lendemain au jour naissant de ce petit coin de terre où mes yeux se retourneront toujours avec bonheur, de ces êtres tout sympathiques avec qui je me sentais pour jamais assimilé. »

Idylle évanouie, frais roman des premières années dont les traces vont s'effaçant de plus en plus! De leur correspondance on n'a jamais pu trouver que des fragmens dépareillés, et cependant ils s'écrivaient à chaque instant, « et quelque sujet qu'elle touchât, qu'elle vous racontât quelque chose de nouveau ou qu'elle revînt à d'anciens motifs, c'était toujours dans ses peintures, ses réflexions, ses digressions au courant de la plume, toujours même grâce flexible et même sûreté. » Tout porte à croire que les lettres de la pauvre Frédérique furent la proie avec tant d'autres de cet immense *auto-da-fé* qui précéda le voyage en Italie (1786). Quant à celles de Goethe, elles eurent le même sort et périrent également par les flammes. Sophie, la plus jeune des quatre filles du pasteur Brion, en avait trente qu'elle brûla finalement parce qu'elles compromettaient sa sœur. Et les lieux témoins de cette simple histoire, que sont-ils aujourd'hui? Allez les voir : vous retrouverez le gai ruisseau qui babille à la même place, l'arbre où le poète a gravé le nom de sa chère maîtresse, et dans cet arbre, toujours trillant et modulant au clair de lune, les petits-enfans des rossignols dont la chanson fit les délices de l'heureux couple. Mais le paysage, la maison, quelle mélancolie! Vous vous étiez figuré l'avenante habitation d'un vicaire de Wakefield, un bâtiment commode assis sur le penchant de la colline, à droite le ruisseau qui clapote dans la prairie où paît la vache, où l'abeille bourdonne; par derrière, le verger plein de légumes et de fruits. Hélas! c'était bon pour autrefois! Une masure badigeonnée de jaune, triviale, démantelée, à moitié croulante, voilà le presbytère d'aujourd'hui. Tout auprès est venu s'installer un cabaret qui rit et chante vis-à-vis du cimetière également abandonné, également

lamentable à contempler avec ses murailles déchaussées, ses tombes qui s'effondrent, ses croix de bois perdues dans les broussailles. La révolution et la guerre ont passé par-là : sur cet aimable sol de Théocrite et de Gessner, les Cosaques sont venus camper, les pieds dans le sang; puis, la tourmente finie, on a tant bien que mal réparé le dégât. Le cabinet d'étude du pasteur, un moment changé en écurie, a recouvré son ancienne destination, et vous pouvez voir encore la chambre où fut le clavecin de Frédérique, ce joli meuble en bois de rose où tous les deux recouraient par momens : il jetait la rime, elle improvisait l'air, et les chansons leur venaient aux lèvres comme les baisers.

Vous retrouverez le banc de pierre tel qu'il était il y a quatre-vingts ans et plus, comme aussi le bosquet de jasmin dont il est tant question dans les *mémoires*. Quant aux bois entourant le village, ils se sont, le temps et la guerre aidant, fort éclaircis, et certains sites que Goethe se complaît à décrire ont totalement disparu. Le *Friederiken's-Ruh* subsiste pourtant, cette jolie retraite de verdure de l'autre côté de la chaussée de Drusenheim, où l'aimable enfant allait s'asseoir un livre à la main pendant les heures de solitude, mais combien amoindri et dévasté! Au petit bois à peine quelques arbres ont survécu; ces ondoyantes et riches frondaisons qui servaient d'encadrement aux tableaux si variés que de chaque banc l'œil apercevait sont tombées sous la cognée du bûcheron, et le paysage est devenu un champ de blé. C'est à cette place, d'où la vue s'étendait sur les îles boisées du Rhin et le magnifique panorama des Vosges, qu'elle s'assit rougissante et troublée auprès de Goethe, lorsqu'il lui apparut pour la première fois sous son déguisement; c'est à cette place que leurs mains se rencontrèrent et qu'ils se dirent qu'ils s'aimaient!

A Niederbronn, petite ville de bains en Alsace, vivait encore il y a quelques années « mamsell' Brion, » cette Sophie dont nous avons parlé tout à l'heure, la plus jeune des quatre sœurs. O ravages du temps! Si vous l'aviez vue en 1841, courbée, chevrotante, parcheminée, la jolie espiègle de dix-sept ans qui, sans y prendre garde, et tout en courant à tort et à travers, était venue donner de la tête contre cette idylle! Sa demeure, quoique très modeste, était propre et bien tenue : deux ou trois volumes sur la table, un vieux dressoir à vaisselle d'étain reluisant comme de l'argenterie, quelques chaises de paille, et dans l'embrasure de la croisée, un rouet faisant vis-à-vis au fauteuil, puis contre la muraille le coucou traditionnel. Elle avait lu *Poésie et Vérité,* et connaissait à fond tout ce qu'avait écrit Goethe sur sa sœur et sur sa famille. Seulement elle ne se souvenait point qu'entre Wolfgang et Frédérique il eût jamais été question de fiançailles. « Goethe, disait-elle, avait le teint pâle avec des yeux

vifs et brillans. Après qu'il nous eut quittés, bien longtemps encore nous continuâmes à recevoir de ses lettres et de ses ouvrages. Une fois il écrivit que, son prince voulant absolument le marier à une demoiselle, il devait se soumettre, mais que son cœur ne cesserait jamais d'appartenir à Frédérique. » Puis la vieille Sophie ajoutait que ni les succès ni les honneurs n'avaient pu le distraire de la mémoire de ces heureux jours, et racontait comme preuve qu'elle-même s'était vue complimenter, huit ou neuf ans plus tôt, au nom du poète, par un ouvrier du pays que Goethe avait rencontré chez un serrurier de Weimar.

— Et Frédérique, Frédérique, que devint-elle? Est-il vrai qu'elle soit morte dans la misère?

— Dieu merci, on a beaucoup exagéré, quoique, à vrai dire, elle n'ait pas toujours comme lui marché sur des roses! A la mort de nos parens, elle s'occupa d'éducation et fut accueillie en France chez une de ses anciennes amies mariée à un M. Rosenstiel, Danois d'origine et secrétaire d'ambassade. Elle réussissait à merveille et se faisait partout bien venir de la société de Versailles et de Paris, lorsque la terreur la força de rentrer au pays. Elle quitta Paris en 1794, un peu avant la chute de Robespierre, et vint à Diessburg s'établir chez Salome, qui avait épousé le pasteur de l'endroit, et dont elle éleva la fille. Si Frédérique avait voulu se marier, croyez que les propositions ne lui auraient point manqué : il en pleuvait au contraire; elle refusa tout. « Le cœur qui fut aimé de Goethe, répondait-elle toujours, ne saurait plus appartenir à personne. » Quand Salome mourut, elle lui confia sa fille. Frédérique promit de s'en charger, et Dieu a permis à ma pauvre sœur de vivre assez longtemps pour tenir jusqu'au bout sa parole.

En effet, en 1813, la jeune nièce de Frédérique se maria sous les yeux de sa tante au pasteur de Meissenheim, un M. Fischer qui, je crois, vit encore. Ce fut le dernier ouvrage de cette âme honnête et dévouée; après la cérémonie, elle supplia Sophie de ne plus la quitter, « car, disait-elle, il faut que les jeunes gens vivent pour eux, et je me sens si seule! » Ses pressentimens ne la trompaient pas : six semaines après, elle s'éteignait sans souffrance, et ce neveu qu'elle vit marier la conduisait au cimetière au milieu des pleurs et des regrets de toute cette petite population qui perdait en elle une sœur de charité. Comme elle mourut en Dieu, on peut dire que son avant-dernière pensée fut pour Goethe, pour ce Wolfgang dont elle n'avait jamais parlé qu'avec révérence, répondant aux allusions amères qu'on pouvait faire sur sa conduite envers elle qu'il était trop grand, elle trop humble, et que sa carrière avait tendu trop haut pour qu'il eût pu songer à la prendre pour compagne.

Ainsi, tant qu'elle vécut, elle resta fidèle à ce premier amour de

sa jeunesse, sans en vouloir à personne du sacrifice dont elle souffrait, car elle savait au fond de ce cœur qu'elle gardait à Goethe, elle savait, la douce et miséricordieuse enfant, que son amant n'était ni un traître ni un parjure vulgaire, et que les circonstances seules l'avaient condamné à renoncer à tout ce qui eût jamais fait son bonheur et sa joie en ce monde. Aussi ce nom de Frédérique brille comme une étoile blanche et pure au ciel de la vie du poète, et dans le chœur flottant et voilé des pâles victimes de l'amour je ne sais pas de figure plus charmante et plus digne de pitié, car elle eut, cette humble et simple fillette de campagne, le singulier courage de lire au fond du cœur de celui qu'elle aimait, et de se dire, après en avoir reconnu les instincts et les aspirations, qu'elle n'était point faite pour enchaîner le héros qui l'avait, hélas! si inconsidérément affolée. Dût son cœur se briser, il fallait avant tout pourvoir au plus important, qui n'était ni son bonheur, ni sa satisfaction à elle, pauvre et timide colombe sacrifiée à la gloire du jeune aigle : elle s'immola donc, elle dit adieu à celui à qui peut-être elle avait révélé la poésie, et dont elle allait conserver dans son cœur la chère image, éternellement jeune. Et cet amour, qui lui avait donné des forces pour son sacrifice, projeta sur le reste de son existence je ne sais quelle sérénité rayonnante, quel air de douce et calme transfiguration. Goethe, de son côté, voué à cet ineffaçable souvenir, devait partout le reproduire. La Marie de *Gœtz de Berlichingen,* la Claire d'*Egmont,* la Gretchen, idéales incarnations de Frédérique! Et quand, au dénoûment de la seconde partie de son poème, Goethe, voulant sauver l'âme de Faust, évoque une des pénitentes du chœur mystique (*una pœnitentium*), cette âme adorable qui sollicite la grâce du bien-aimé et l'aide à franchir les degrés de la divine échelle, c'est encore la tendre et compatissante Frédérique.

Il y a de ces âmes bonnes, pieuses, résignées, dont la vie tout entière s'écoule à racheter les misères d'autrui. Cet être généreux, expiatoire, rédempteur, Goethe le rencontra dans l'humble fille du pasteur Brion, et qui sait ce qu'à cet heureux du monde, à ce génie, à ce titan, les larmes et l'amour de l'innocente et faible créature auront valu de grâces? Figure riante et sympathique, vous la voyez toujours, avec ses beaux yeux bleus qui respirent l'intelligence, son chapeau de paille à son bras, ses riches tresses nattées autour de son gracieux front : pas une ride au portrait, pas une ombre déplaisante. Elle ressemble à ces jeunes filles mortes dans la fleur de la beauté, et dont l'image revit en nous aussi fraîche que la rose de mai.

HENRI BLAZE DE BURY.

LA

CHIMIE AGRICOLE

I. *Traité de Chimie générale*, par J. Pelouze et E. Fremy, seconde édition, 6 vol. in-8°, Paris 1853-1857. — II. *Principes de Chimie agricole*, par Liebig, in-12, Paris 1856. — III. *Leçons de Chimie agricole*, par F. Malaguti, in-12, Paris 1856. — IV. *Précis élémentaire de Chimie agricole*, par le docteur F. Sacc, in-12, Paris 1855. — V. *Chimie agricole, Considérations chimiques sur l'Alimentation du bétail*, par Isidore Pierre, Paris 1856. — VI. *Mémoires de chimie agricole et de physiologie*, par M. Boussingault, de l'Institut, in-8°, Paris 1854.

I.

L'agriculture est à la mode. Les capitaux, l'activité, la science, la fantaisie même se sont portés vers elle, et le mouvement de l'argent, qui semble remplacer aujourd'hui le mouvement de l'esprit, ne lui a pas nui. Les plus désintéressés des hommes, atteints par ce besoin d'une occupation qui ne fût pas purement intellectuelle, se sont tournés vers les travaux des champs. Il leur a paru que si c'était une manière d'étudier la nature, c'était aussi du travail productif, et qu'à ce double titre, l'esprit de la société moderne ne pouvait repousser l'agriculture. Quelques-uns s'enrichissent, d'autres se ruinent et se mettent alors, comme il convient, à écrire sur la théorie pour se consoler de leur pratique; mais tous, jeunes ou vieux, spéculatifs ou spéculateurs, politiques fatigués des révolutions ou portant le deuil de la liberté, tous se passionnent et pensent, suivant leur goût, faire encore de l'économie politique, de l'industrie, du commerce ou de la science. L'agriculture en effet est tout cela, et elle est plus que tout cela : ce n'est point une science distincte de toutes les autres, c'est un art qui se compose de sciences.

On pourrait en ce sens la comparer à la médecine, qui, elle aussi, ne peut être apprise sans un certain nombre d'accessoires plus importans peut-être que le principal. Pour être un agriculteur excellent, il faudrait être à la fois botaniste, mécanicien, chimiste, météorologiste, vétérinaire. De cette diversité même naît pour quelques-uns cette croyance, que rien de tout cela n'est nécessaire, et qu'on peut cultiver, comme on peut parler politique ou juger des opéras. D'autres au contraire, plus sérieux, sachant qu'il est impossible d'être universel et difficile de faire les choses sans les savoir, cherchent dans l'agriculture la science qui leur plaît le mieux. De même qu'il y a des médecins chimistes, mécaniciens, anatomistes ou physiologistes, et que non-seulement les procédés, mais la définition même de l'art de guérir diffèrent suivant que l'on prend pour guide Broussais, Pinel ou Orfila, de même dans l'agriculture on peut s'attacher surtout à l'art de battre mécaniquement les récoltes ou de retourner la terre d'une façon plus parfaite, ou à la botanique et à la connaissance des plantes les plus fécondes et les plus industrielles, ou au commerce des animaux, ou à l'hippiatrique, ou à la chimie avec M. Liebig, M. Boussingault et M. Payen. Quelques personnes enfin savent y trouver de douces jouissances et des consolations, et l'on pourrait les dépeindre comme Homère : *Laertem lenientem desiderium..., colentem agrum et eum stercorantem facit* (1).

Ajoutons enfin que toute cette collection d'arts et de sciences n'est pas toute l'agriculture, constituée essentiellement par leur concours sagement entendu et leur application à l'exploitation des terres, — de telle sorte que si l'on veut rester dans la généralité, on peut, sans rien exposer qui soit spécialement scientifique, donner les plus utiles conseils, satisfaire la curiosité des gens du monde et instruire les agronomes. C'est ce qu'ont fait des hommes distingués, l'un surtout qu'il est inutile de nommer aux lecteurs de la *Revue*, et dont le livre éminent est aujourd'hui dans toutes les mains. Pour atteindre un tel succès, il lui a suffi d'une grande connaissance de l'économie politique, d'un bon sens supérieur, d'une sagacité attentive et d'un style excellent.

On ne peut tenter de rivaliser avec M. de Lavergne, et c'est à un autre point de vue que le sien que nous voudrions nous placer. Avant d'attirer les yeux des écrivains et des savans, l'agriculture existait, et il n'est pas nécessaire d'être fort habile pour assurer qu'elle fut la première des sciences, si du moins les procédés que les premiers hommes employèrent pour se nourrir, et qui étaient plutôt instinctifs qu'empiriques même, sont dignes de ce nom. Elle

(1) Cicéron, *De Senectute XV*.

a été pratiquée longtemps avant d'être étudiée, et chantée avant d'être scientifiquement exposée. De l'imagination à la raison le passage est souvent difficile, et les hommes mirent bien des années à découvrir qu'une profession qui leur semblait si noble et si belle, que des rois même ne dédaignaient pas, pût être assujettie comme toutes les autres à des règles précises. Dans la production du blé, ils trouvaient quelque chose de si grandiose et de si mystérieux, qu'ils ne songeaient pas à la perfectionner comme ils amélioraient la fabrication des étoffes ou des armures. De plus, cultiver la terre est pénible : aussi l'ignorance et les goûts des cultivateurs ont-ils été longtemps un obstacle à la perfection des arts agricoles. Cette dernière cause agit encore aujourd'hui, et l'on conçoit quels lents progrès doit faire une science difficile, pratiquée par des hommes d'ordinaire grossiers, qui croient tout savoir sans rien apprendre. Ils nient les perfectionnemens sans les connaître, pensent qu'une amélioration est une injure envers leurs pères, que toute science est une pure occupation de l'esprit, et ils confondent sans cesse la routine avec l'expérience.

Par ces causes diverses, le vocabulaire des agriculteurs est rempli d'expressions qui parfois représentent des idées justes, mais qui sont toujours métaphoriques, car l'exactitude n'appartient ni aux poètes ni aux natures primitives. C'est une science qui n'a pas de termes techniques, et dont les adeptes parlent comme tout le monde, c'est-à-dire fort mal. Heureux encore quand leurs locutions figurées expriment inexactement des faits vrais! Dans les sciences pourtant, il est presque aussi funeste de se tromper sur la forme que sur le fond, et ici la forme est presque toujours mauvaise pour un fond qui est rarement excellent. On est étonné, quand on y réfléchit, de la quantité de phrases que la raison ne saurait expliquer, et qui remplissent nos conversations journalières. Sans penser, comme l'école de Condillac, qu'une langue bien faite soit toute la science, on peut souhaiter que tous ces non-sens disparaissent, surtout lorsqu'il s'agit d'exprimer les difficultés d'un art et de les résoudre. Or les axiomes qui font le désespoir ou la sécurité des cultivateurs sont d'ordinaire inintelligibles. Pour ne citer que les plus communs, que veut-on dire lorsqu'on recommande de laisser reposer un champ après une récolte de blé? La terre se fatigue-t-elle? a-t-elle comme nous des muscles et des nerfs auxquels le sommeil seul peut rendre la souplesse et la sensibilité? Tous ces organes ne frappent pas nos yeux, et je ne connais personne qui puisse au premier abord distinguer une terre reposée d'une terre lasse. Quels efforts d'ailleurs lui voit-on faire, et ne semble-t-elle pas être purement passive dans l'acte de la végétation? On ajoute souvent que si la culture du blé

fatigue les champs, telle autre, celle de la luzerne par exemple, les repose. Comment cela se peut-il faire? Je sais bien qu'on dit qu'un travail d'esprit repose d'un travail manuel, ou même que l'épuisement des jambes n'empêche point les bras d'être dispos; mais toutes les plantes semblent pousser sur le sol d'une manière, sinon identique, du moins très analogue. Si ce sol se fatigue, c'est toujours de la même manière et par un travail du même genre. A peine pourrait-on comprendre que l'effort fût plus faible dans un cas que dans l'autre, difficilement il pourrait être nul, et jamais d'ailleurs cet effort nouveau ne procurerait des forces nouvelles. Lorsqu'on prétend qu'une occupation nous délasse d'une autre, c'est une manière de parler très hasardée; la seconde fatigue peut faire oublier la première, mais un repos complet vaudrait mieux. Lorsqu'on défriche les forêts vierges, on assure que la terre est fertile, car elle s'est reposée pendant des siècles. Quel être singulier que celui dont les forces ne sont en rien altérées par la production de ces arbres immenses que notre continent connaît à peine, tandis qu'il faut du temps et des soins de toute sorte pour le récompenser, lorsqu'il a porté les tiges légères de l'avoine et du blé! N'y a-t-il pas ici une disproportion évidente entre l'effort et la fatigue?

C'est aussi une autre opinion très répandue que la nécessité pour le grain de pourrir avant de germer et pour le fumier de fermenter. Toute vie vient de la pourriture, assure-t-on, et pour que les engrais agissent, il faut qu'ils soient fermentés ou consommés. Personne ne doute de ces axiomes, et l'on cite à l'appui la multitude de vers et de mouches que semble produire toute matière organique en putréfaction. Comment se fait-il alors qu'un cadavre de cheval ne donne pas naissance à des chevaux, une vache morte à des génisses, et que le grain qui se pourrit dans un grenier ne forme pas des épis de froment? Il n'est personne qui ne sache distinguer les deux phénomènes. Lorsqu'une graine germe, elle s'étend et forme un végétal pareil à celui qui l'a portée; mais lorsqu'une matière organique entre en putréfaction, elle offre seulement de la chaleur et un aliment aux germes apportés sans cesse par le mouvement de l'air. Personne n'imagine que de la paille ou de la farine corrompue sont sur le point de donner du blé ou de l'avoine, et cependant l'expression n'est pas et ne sera pas de longtemps abandonnée. On pourrait multiplier les exemples et prouver que la langue agricole est toute poétique. Si donc l'on veut continuer de s'en servir, il faut du moins l'expliquer et voir ce qu'il y a de vrai sous ces locutions, car on risque fort de parler longtemps ainsi sans s'entendre, et il est temps enfin *de savoir ce que parler veut dire.*

Les expériences agricoles sont longues et difficiles, les résultats

en sont incertains, par mille causes que l'expérimentateur connaît imparfaitement, et surtout qu'il ne saurait ni modifier ni prévoir. De ce qu'une plante a réussi dans un champ, il n'est pas permis de conclure qu'elle y poussera toujours, car le froid, la chaleur, la pluie, la grêle, le vent, varient d'une année à l'autre; les engrais des fermes ordinaires ne sont jamais analysés et sont rarement identiques; les labours sont bien ou mal faits. La sécheresse a tué la plante, tandis qu'une pluie l'eût sauvée. C'est un peu comme en médecine : le même remède, dans des cas qui paraissent identiques, a des effets divers. Mille causes peuvent agir sur les végétaux comme sur les hommes. La météorologie, qui pourrait donner sur ces causes quelques indications, n'est pas encore une science, et ses progrès, si elle doit en faire, ne s'accompliront pas sous nos yeux. Comment peut-on savoir, par exemple, si le froment épuise la terre? La première fois qu'on le sème dans un champ, la moisson est abondante, il en est de même la seconde année; la troisième récolte est moins bonne, mais les cultivateurs assurent que l'hiver a été trop sec; la quatrième fois elle est mauvaise, mais ce sont les inondations qui ont fait grand mal. Faut-il continuer ou s'arrêter? Le blé ne vient pas sur un domaine, le propriétaire y plante de la vigne; elle meurt. Sans doute la plantation a été mal faite; on recommence, et on a la satisfaction de la voir pousser, mais aucune grappe ne couronne ses pampres rabougris. Que conclure de ces observations, et comment pratiquer une science où l'expérience même est incertaine? Il n'est pas une de ces tentatives qui ne dure plus d'une année, il faut les recommencer indéfiniment, et en attendant la vie se passe, l'argent se dépense, et la terre devient stérile.

Que l'on se figure une masse composée d'air, de terre et d'eau, d'un poids déterminé, et dans cette masse une graine qui commence à se développer. Peu à peu les racines s'allongent et s'éparpillent, la tige s'élève, les feuilles, les fleurs et enfin les fruits apparaissent. Le poids de la masse totale a-t-il augmenté par l'apparition de cet être nouveau? Non certainement, et il ne saurait être douteux pour personne qu'il a dû puiser dans ce qui l'entoure les élémens qui le composent; mais ces élémens au premier abord semblent différer du sol, de l'air ou de la terre, et on ne peut confondre le bois ou la paille avec ces substances. Bien plus, tous les végétaux ne sont pas identiques, et un même végétal, aux différentes époques de son existence, doit avoir une composition variable; la tige du topinambour ne ressemble point à celle de la betterave, et les fruits verts ne sont pas sucrés. Enfin la terre est tantôt rouge, tantôt grise, noire, jaune, compacte ou friable. Il se passe donc à chaque instant dans toute fleur, toute tige et toute racine des transformations. Des substances

nouvelles se créent, d'autres sont détruites, et, comme le poids total de la matière ne varie pas, cette création et cette destruction ne peuvent être que combinaison et décomposition. En même temps agissent la chaleur et l'électricité. Enfin il n'est pas besoin de démontrer que la nature du sol et celle de la graine doivent avoir une influence sur le phénomène : les élémens qui les composent doivent réagir, comme on dit en chimie, les uns sur les autres et sur les corps nouveaux qui se produisent. Suivant que la terre aura telle ou telle composition, telle ou telle combinaison sera plus facile, et une certaine plante pourra facilement pousser, fleurir et fructifier. Or quelle est la science des combinaisons et des décompositions? C'est apparemment la chimie. Elle montre comment on peut hâter ou retarder l'union de deux substances, et si cette union est possible. Elle sait faire la part de la chaleur, de l'électricité et de l'humidité, et trouver dans cette masse au milieu de laquelle se développe le végétal quelles sont les substances qui doivent plus tard le composer, quelles sont les inutiles, quelles sont les nuisibles. Les expériences chimiques sont si simples, si faciles et si courtes, que l'incertitude et la perte de temps dont nous avons parlé disparaissent, et qu'elles peuvent être facilement exprimées dans une langue précise et claire. Longtemps les relations de la chimie et de l'agriculture ont été niées, et c'est à la fois la cause et l'effet de l'imperfection de cette dernière science, qui d'ailleurs a toujours été pratiquée par trop de monde pour faire des progrès rapides. Plus un art est universel, moins il se perfectionne. La chimie au contraire, étudiée par un petit nombre de gens instruits, est devenue en peu d'années telle que nous la voyons aujourd'hui. Ce qui est fait par tous participe aux erreurs de chacun, et de cette somme d'erreurs diverses la vérité ne saurait sortir; mais maintenant la science doit cesser d'être exclusive, et dès qu'elle peut être utile, elle se doit à tout le monde, dût-elle y perdre un peu de sa grandeur. C'est ce qu'ont fort bien compris la plupart des chimistes de notre temps, et déjà des résultats certains ont témoigné de l'utilité de cette direction.

L'homme qui le premier a divisé les terres en argileuses, siliceuses et calcaires a fait de la chimie agricole; on pourrait dire que la science même ne se compose que des conséquences de cette première division. Cependant la plupart de ceux qui classent ainsi les terres se bornent à ces désignations vagues. Ils ne se demandent pas pourquoi telle ou telle de ces trois espèces de terre a telle ou telle propriété et quelles sont les différences substantielles de ces espèces mêmes. Ces praticiens s'en tiennent aux généralités, ils se gardent bien d'entrer dans les détails, comme si toute idée générale n'était pas

appuyée sur des faits particuliers. C'est de ces faits que nous voulons parler, et il nous semble qu'il ne serait pas inutile de tenter d'expliquer quelques-uns de ces phénomènes, qui paraissent souvent fort simples, parce qu'ils sont très communs, qui deviennent incompréhensibles lorsqu'on y pense sérieusement, et qui pour une raison ou pour une science un peu plus avancée arrivent à être parfaitement clairs et explicables. Ainsi nous parlions du blé tout à l'heure : pourquoi épuise-t-il le sol? Surtout parce que ses racines absorbent du phosphate de chaux et sans doute aussi de l'ammoniaque. Si ces deux substances manquent, il ne viendra point. Une analyse facile ne vaut-elle pas mieux qu'une expérience coûteuse et longue? De même le raisin est en partie formé de tartrate de potasse : comment la vigne fructifierait-elle sur un sol qui ne contiendrait aucun sel potassique? Les circonstances atmosphériques agissent sans doute, et on doit en tenir compte; mais si, comme chacun en convient, la plante puise ses élémens dans ce qui l'entoure, la pluie et la sécheresse n'ont qu'une influence secondaire. Elles ne peuvent ni suppléer à l'absence des réactions, ni créer de nouveaux élémens. La terre est composée de substances agissant chimiquement les unes sur les autres sous l'influence de la chaleur, de l'air et de l'électricité. Comment cultiver un sol sans connaître la plupart de ses actions, sans savoir ce que c'est que l'air, ce que c'est que l'eau, les combinaisons et les décompositions de l'un et de l'autre? Les lois de la nature sont immuables et éternelles, et ce qui a été reconnu par la science est vrai aussi dans la pratique. Lorsqu'une expérience est en contradiction avec une de ces lois, assurément elle a été mal faite. Ajoutons même que tout succès en dehors des règles ne peut être très utile, car comment se placer dans les mêmes conditions, si on ne les a pas scientifiquement observées? On risque de réussir une année et d'échouer vingt fois.

On ne peut s'étendre longuement ici sur les généralités de la chimie agricole, et il faut entrer tout de suite au cœur même du sujet. Les sciences appliquées ne comportent pas d'idées générales, et la chimie est tout entière dans ses applications; c'est la pratique des autres sciences. Elle ne se compose point d'abstractions logiquement enchaînées; elle observe les faits, et si elle explique parfois, ses explications reposent toujours sur des expériences nouvelles. Faire une théorie chimique, c'est mettre en évidence toutes les conditions d'un phénomène et vérifier par des essais distincts chaque conclusion. Un bon traité de chimie est un recueil d'expériences, et le meilleur est celui qui en contient le plus sous la forme la plus précise. Aussi introduire cette science dans une autre, dans la physiologie, l'agriculture, la médecine ou la minéralogie, c'est y introduire l'ex-

périence, et on ne saurait prétendre que les hommes qui ont enseigné aux industriels à faire du savon, de l'alcool ou du bleu de Prusse, ne fussent-ils jamais entrés dans une fabrique, ne soient que des théoriciens. C'est aussi par un abus de langage que l'on donne ce nom aux chimistes agriculteurs; ils le doivent à la malveillance à laquelle sont toujours exposés ceux qui tentent de comprendre ce qu'ils font. Un temps arrivera où tous ces malentendus cesseront et où les agronomes placeront dans leur reconnaissance les noms de M. Boussingault, M. Liebig et M. Payen, à côté de ceux d'Olivier de Serres et de Mathieu de Dombasle. Alors aussi le langage scientifique sera couramment employé, car il n'est pas aussi indifférent qu'on le croit d'être compris par les autres, de se comprendre soi-même, et de ne plus parler en poète, mais en savant. C'est à la chimie qu'il appartient d'opérer cette transformation; c'est la science la plus propre à exaucer la prière de Courier : « Grand Dieu ! préserve-moi de la métaphore. »

II.

Rien ne se perd, rien ne se crée. Voilà le principe fondamental de la chimie agricole. Il n'y a dans le monde matériel que des transformations. C'est une expression inexacte que de dire qu'un corps se détruit. En réalité il se décompose, et ses élémens s'unissent sous une autre forme, mais ne s'anéantissent point. Le monde contient une certaine quantité de matière qui n'augmente ni ne diminue, et au moyen d'un petit nombre de corps élémentaires diversement combinés, la nature a su faire cette diversité infinie d'hommes, d'animaux, de plantes et de pierres. Non-seulement le nombre et l'essence de ces élémens ne varient point, mais ils sont matériellement les mêmes, peut-être depuis le commencement des âges. Les élémens d'un corps décomposé vont former de nouvelles substances, mais il est probable qu'aujourd'hui aucune des parcelles de la terre que nous foulons ou de l'air que nous respirons n'est neuve, c'est-à-dire n'a servi à former la chair ou le sang, les os ou les branches d'aucun homme ou d'aucun arbre. Un mouvement éternel anime la matière, et ce n'est pas sur une fantaisie, c'est sur la réalité même qu'un philosophe rêveur avait établi la théorie, devenue chimérique entre ses mains, du *circulus*.

Tous les livres de chimie agricole, et le nombre en est grand aujourd'hui, tous les mémoires et toutes les expériences des chimistes agriculteurs reposent sur ce principe, et sont destinés à expliquer la nature de ces transformations et les combinaisons intermédiaires entre le corps qui se détruit et celui qui se forme. Lorsqu'une graine

commence à germer, elle se gonfle, son enveloppe se rompt, et tandis que la radicule, qui doit plus tard devenir la racine, se dirige vers le sol, la plumule, qui doit devenir la tige, se développe. La plante qui naît se trouve ainsi exposée à l'action de l'air, de la terre et de l'humidité; il se produit aussitôt des réactions chimiques, il se dégage de l'électricité et de la chaleur, et c'est là, c'est dans cette eau, ce sol et cette atmosphère, que le végétal puise tous les élémens qui doivent le composer. Il faut donc qu'ils s'y trouvent, et en même temps il faut qu'ils soient dans un certain état propre aux combinaisons nouvelles qu'ils vont former. S'il y a quelque chose de mystérieux dans la cause première de la germination, dans cette force qui se développe tout à coup au sein d'une petite graine, sous l'influence de l'oxygène et de l'humidité, à partir de ce moment, l'impulsion une fois donnée, rien ne doit plus être mystérieux; les corps de la nature sont soumis aux mêmes lois, qu'ils se trouvent dans les creusets de nos laboratoires ou dans le sein de la terre. Du premier de ces phénomènes nous n'avons pas, grâce au ciel, à nous occuper : il appartient à une science qui n'est pas encore faite, à cette partie de la physiologie sur laquelle l'expérience n'a pu encore jeter qu'un faible jour, et qui se confondra sans doute avec la chimie et la physique. Ainsi la confusion est déjà évidente pour l'introduction des sucs dans les racines : cette succion est un phénomène du ressort de la physique, que l'on peut reproduire à volonté, et nommé *endosmose* par M. Dutrochet; mais cela ne doit point nous arrêter, et nous ne nous préoccuperons que des actions bien connues et bien claires de chacun des élémens du sol, de l'air et de l'eau sur les organes de la plante. Ces actions ont été particulièrement étudiées par M. Boussingault, à qui avant tout il faut rendre hommage lorsqu'on touche à la chimie appliquée à l'agriculture : les autres n'ont fait que vérifier ou étendre ses découvertes. C'est lui qui le premier, en France du moins, car Davy, en Angleterre, avait là aussi marqué la trace de son génie, a recherché quelle partie de ses élémens la plante enlève au sol, quelle autre à l'eau, quelle autre à l'air. On voit tout de suite que, quelque délicates que soient ces expériences, et quoique faites pour les mains habiles d'un théoricien dans un laboratoire, elles ont une conséquence immédiate dans la pratique. Telle plante qui se nourrit dans l'air épuisera à peine le sol, telle autre dont les racines seules enlèvent au milieu ambiant les principes nutritifs aura besoin d'être très fumée, telle autre qui réunira ces deux caractères se placera dans la moyenne. En outre il sera important de connaître quels élémens sont fournis par l'air, quels autres par le sol, pour modifier ce dernier suivant les cas. On comprend donc déjà qu'on puisse dire au figuré

qu'une plante fatigue plus ou moins le sol, qu'une plante est plus épuisante que l'autre, puisqu'on n'a point à renouveler l'air qui s'étend indéfiniment autour de nous, tandis que le sol d'un champ s'épuise et ne peut être remis en état que par de coûteux engrais, en ce sens qu'il perd de ses élémens et qu'il faut les lui rendre.

Les chimistes ont divisé tous les corps de la nature en substances minérales et substances organiques. Les premières forment les individus du règne minéral, et les autres ceux des règnes animal et végétal. Il ne serait pas difficile de montrer que cette division est arbitraire, car bien des élémens sont communs aux trois règnes; mais elle est commode, et on ne doit y renoncer que dans les livres véritablement scientifiques. Les élémens qui composent toute substance organique sont le carbone, l'hydrogène et l'oxygène, auxquels se joint l'azote dans la plupart des plantes et chez tous les animaux. Les élémens minéraux de tout être vivant sont plus variables, quoique leur poids soit moindre. Pour bien saisir cette distinction, il faudrait savoir la chimie, et pour comprendre qu'elle est inexacte, il faudrait la savoir mieux encore. Il suffit pour notre objet de dire que la partie inorganique d'un être animé se retrouve dans ses cendres, composées de sels divers, de chaux, de potasse, de soude, de magnésie. Le poids de ces cendres n'est pas constant, non-seulement pour des végétaux différens, mais encore pour des végétaux d'une même espèce, et même pour les diverses parties d'un même végétal. Ainsi les herbes donnent plus de cendres que les bois, le tronc en laisse plus que les branches, les branches moins que les feuilles. Le foin laisse 0,06 de cendres pour 100 de plante sèche, le peuplier 0,0080, la paille de blé 0,0440, et le grain 0,0240; la paille d'avoine 0,0051, et l'avoine 0,0310.

Les quatre élémens des substances organiques, dont trois sont gazeux, se trouvent dans l'air, qui contient à peu près un cinquième d'azote et quatre cinquièmes d'oxygène; mais l'air renferme aussi de la vapeur d'eau, de l'acide carbonique, c'est-à-dire une combinaison de carbone et d'oxygène, puis de l'hydrogène, de l'ammoniaque, c'est-à-dire un composé d'hydrogène et d'azote. On pourrait donc concevoir que les plantes puisent dans l'air directement tous leurs principes organiques, et en effet tout le monde a vu dans les serres des orchidées suspendues à un fil s'accroître dans l'air humide. Des plantes, même plus communes, peuvent germer, sans que le sol leur fournisse aucun aliment, dans du sable pur ou de la brique pilée; mais les plantes nées ainsi sont toujours faibles et languissantes. Que leur manque-t-il donc? D'abord le carbone est-il fourni par l'air ou par le sol? Il forme une partie importante du poids de tout être animé, car on sait que le bois réduit en charbon

perd de son poids, mais conserve sa forme, son squelette pour ainsi dire. Pourtant l'air contient une quantité d'acide carbonique qu'on ne peut évaluer à plus de trois ou six dix-millièmes. Est-ce dans cette quantité, relativement faible, que les feuilles et les tiges des végétaux puisent par une décomposition le carbone qui les constitue, ou sont-ce les racines qui vont le puiser dans le sol? Pour arriver aussitôt à la pratique, doit-on se préoccuper, par les engrais ou les amendemens, de fournir aux plantes ce carbone qui constitue plus de la moitié de leur poids?

La décomposition de l'acide carbonique de l'air a été opérée d'abord par Bonnet, puis vérifiée par Priestley, Sennebier et Ingenhousz, et enfin étudiée la balance à la main par Théodore de Saussure dans une expérience célèbre confirmée plus tard par M. Boussingault. De Saussure a vu que les parties vertes des végétaux, formées de cette substance que l'on a appelée la chlorophylle, sont douées de la propriété singulière d'absorber l'acide carbonique, de garder le carbone et de rejeter l'oxygène. On sait que chez les animaux le contraire a lieu, qu'ils absorbent de l'oxygène et rejettent de l'acide carbonique, de sorte que la composition de l'air varie à peine, et le vent la maintient partout identique. Cette expérience de Théodore de Saussure est confirmée par ce qui se passe journellement sous les yeux. Ainsi les forêts qui ne sont pas fumées livrent journellement à la consommation des quantités considérables de carbone ou de charbon, et la quantité d'acide carbonique que pourraient leur fournir les eaux souterraines est insignifiante. Il en est de même des prairies. On peut, par des engrais, augmenter le rendement des champs en carbone sans que les engrais en contiennent. Les plantes puisent ainsi dans l'air, qui ne peut s'épuiser. La quantité de carbone contenue dans l'atmosphère entière est évaluée par M. Liebig à plus de 1,500 billions de kilogrammes. Lors donc même que les hommes cesseraient d'exister, la végétation ne disparaîtrait pas aussitôt. Si l'on faisait l'expérience inverse et que l'on fumât un champ avec du carbone ou ses combinaisons, la moisson ne serait pas meilleure. Pour augmenter la récolte, il ne faut donc pas augmenter la proportion de carbone du sol, mais faciliter le développement de la plante par d'autres procédés, de sorte qu'offrant à l'air une plus grande surface, ses feuilles et sa tige agissent sur plus d'acide carbonique à la fois.

L'oxygène forme environ les deux cinquièmes et l'hydrogène le vingtième de tout végétal. La source de ces élémens est encore plus facile à découvrir que celle du carbone et a été moins contestée. Je ne veux au reste exposer ici que les résultats certains et non les hypothèses, comme, par exemple, la théorie de l'humus, encore soute-

nue dans un livre, bien fait d'ailleurs, de M. Sacc. L'humus et l'acide carbonique qu'il produit peuvent aider à la végétation, mais n'en sont point les agens principaux. L'eau, soit celle de l'air, soit celle du sol, se décompose à chaque instant, et fournit aux plantes de l'oxygène et de l'hydrogène. De plus ce n'est que sous l'influence des rayons solaires, ou plutôt des rayons chimiques du soleil, que la chlorophylle décompose l'acide carbonique; dans l'obscurité, le contraire a lieu, et les plantes absorbent de l'oxygène, dont elles rejettent une partie combinée à du carbone et dont elles condensent l'autre partie. On sait que c'est pour cette raison que quelques médecins défendent aux malades de se promener le soir. C'est en effet le moment de la journée où l'air est le plus vicié. Quant à expliquer pourquoi les végétaux sont successivement des producteurs et des consommateurs d'acide carbonique, on ne le peut, et il faut abandonner le fait aux partisans des causes finales. Ce n'est pas tout d'ailleurs, et l'oxygène de l'air ne suffirait pas à nourrir toutes les plantes; les racines vont chercher l'oxygène dans le sol, qui le leur fournit, non à l'état de combinaison, mais pur, ou plutôt, comme disent les chimistes, à l'état naissant, c'est-à-dire dans l'état le plus propre aux combinaisons. Ce serait une raison, entre mille autres, de labourer la terre avec soin, de sorte que l'air puisse pénétrer dans le sol. Cet oxygène, ainsi absorbé par les racines, les fruits et les parties ligneuses, se change bientôt en acide carbonique, qui parvient jusqu'aux parties vertes, où se passe un phénomène identique à celui que j'ai décrit tout à l'heure. Une décomposition a lieu, et le carbone est absorbé, tandis qu'une partie de l'oxygène mise à nu est expulsée; l'eau aussi est décomposée. Aucune expérience ne le prouve précisément, mais la fixité de la composition de l'air rend cette décomposition très probable. Si une partie de l'oxygène ne venait pas de l'eau, l'atmosphère ne serait bientôt plus respirable.

Voilà donc trois des substances composant les végétaux qu'il est inutile de fournir au sol, et il faut se contenter d'en favoriser l'assimilation par des labourages qui aèrent la terre et permettent à l'eau de venir mouiller les racines. Ces trois substances sont nécessaires, mais c'est l'eau du ciel, l'atmosphère et la respiration des hommes qui les fournissent, et par conséquent l'agriculteur n'a pas à y songer. Pour l'azote, la question est plus difficile, et la science ne s'est pas encore prononcée d'une manière définitive sur toutes les parties d'un problème posé d'ailleurs plus tard que les autres. De toute éternité, on sait que les plantes donnent du charbon après une combustion imparfaite, et depuis les découvertes de Lavoisier on sait que l'oxygène et l'hydrogène font partie de toute substance organique; mais c'est très récemment que la présence de l'azote,

admise dans la viande et la plupart des organes des animaux, a été mise hors de doute dans le règne végétal. M. Payen en a trouvé d'abord dans les graines et dans les jeunes pousses; plus tard il a pu affirmer que l'azote était non pas un accident, mais la règle générale. C'est même par la proportion d'azote contenue dans un fourrage ou une graine que sa valeur nutritive est déterminée, de sorte que cette substance, qui avait été nommée *azote* par Lavoisier pour indiquer qu'elle est impropre à la vie et dans laquelle en effet on ne pourrait vivre, est au fond l'indispensable agent de la vie.

Les quatre cinquièmes de l'atmosphère terrestre sont formés d'azote. La nature a donc mis auprès de nous la source de la vie, et les végétaux semblent devoir facilement y puiser. Autour de leur tige, de leurs fleurs et de leurs fruits se meuvent sans cesse des quantités énormes d'azote, qui, comme l'oxygène, semblent devoir être absorbées et assimilées par eux. La nature prévoyante a su réunir dans l'air les substances propres à les faire vivre, comme l'oxygène, par la respiration, et aussi à les faire exister avec une forme particulière. Malheureusement ceux qui aiment la simplicité sont souvent déçus lorsqu'ils étudient les phénomènes naturels et leurs causes. M. Boussingault a fait germer des graines (c'étaient, je crois, des haricots et de l'avoine) dans une atmosphère ne contenant que de l'azote, de l'oxygène et de l'acide carbonique, mais privée, ainsi que le sol, de toute combinaison azotée. Les plantes sont mal venues, et ne contenaient que l'azote renfermé dans la graine après trois mois de végétation. L'expérience a été cent fois refaite, et le résultat n'a point varié. Tout l'azote des végétaux serait-il donc fourni par le sol ou apporté par les engrais? Et cependant les prairies et les forêts poussent sans cesse, donnent du bois, des glands, du foin, et le sol ne paraît pas s'épuiser; bien plus, les terres défrichées sont les meilleures, quoique tous les ans la récolte enlève des quantités énormes d'azote. Ainsi sur 1 hectare de prairie on enlève tous les ans 15,000 kilogrammes de foin sec, c'est-à-dire 660 kilogrammes d'azote; même le produit en azote d'une prairie qui ne reçoit aucun engrais azoté est beaucoup plus considérable que celui d'un champ de froment qui a été fumé. D'autres plantes, comme le lupin, viennent sur des terres qui renferment peu ou point de combinaisons azotées. Si, comme nous le verrons bientôt, on peut croire qu'une partie de l'azote des plantes vient du sol, il est clair qu'une partie au moins égale vient de l'atmosphère. Comment pourtant concilier ce résultat avec l'expérience que je citais tout à l'heure? Il existe une combinaison d'hydrogène et d'azote bien connue sous le nom d'ammoniaque; cette substance se produit toutes les fois qu'une matière azotée entre en décomposition, et dans les

écuries mal tenues, elle se révèle par une odeur caractéristique fort sensible. Les analyses de l'air délicatement faites prouvent qu'il en contient toujours des traces il est vrai; mais c'est au moyen de ces traces sans cesse absorbées et renouvelées sans cesse, qu'un grand nombre de végétaux, tous peut-être, suivant quelques chimistes et M. Liebig à leur tête, composent leurs tiges, leurs feuilles et leurs fruits. L'ammoniaque est décomposé par les feuilles à peu près comme l'acide carbonique. La quantité contenue dans l'air est sans doute fort variable, et les chimistes ne sont point d'accord, car on conçoit qu'elle varie plus que celle de l'oxygène, tant la décomposition de l'ammoniaque est facile, tant la production en est fréquente. Des chimistes ont évalué cette quantité, M. Grœger à 0,000000333 de son poids, M. Kemp à 0,000003880, d'autres à 0,000000133, d'autres à moins encore, à 0,00000002241.

Ce sont là des quantités bien faibles, et il est singulier qu'une des substances les plus utiles aux végétaux et aux animaux, qui est répandue à l'état pur autant et plus que toute autre matière, ne puisse être assimilée par eux que lorsqu'elle a formé avec l'hydrogène une combinaison assez difficile, impossible même à produire par l'union directe de ces deux gaz. Les philosophes doivent toujours être tentés de dire à l'azote, comme Pangloss au matelot de Lisbonne : « Mon ami, vous manquez à la raison universelle! » Mais le plus prudent est d'exposer le phénomène sans tenter de raisonner. On sait en outre que le fumier de ferme et la plupart des engrais contiennent de l'azote sous la forme d'ammoniaque ou sous toute autre. Les engrais ammoniacaux sont même réputés les meilleurs. De plus, toute terre contient des débris de matières organiques, et les plus fertiles sont d'ordinaire celles qui en contiennent le plus. Ainsi, tandis que la boulbène de la Haute-Garonne ne contient pour 1,000 kilog. que 0^k, 7 d'ammoniaque, celle de la Limagne, en Auvergne, en renferme 3^k, 2, et en général la fertilité d'un sol est en rapport avec sa richesse en azote. Entre le 54e et le 57e degrés de latitude nord, dans la partie méridionale de la Russie, sur la rive gauche du Volga et le versant asiatique des monts Ourals, est un terrain immense, d'une étendue de 80 millions d'hectares, qui, après avoir nourri plus de 20 millions d'hommes, permet d'exporter, soit dans les autres provinces de la Russie, soit en Europe, plus de 20 millions d'hectolitres de blé. Connu sous le nom de Tchernoyzen ou Tchornoi-Zem, il n'a jamais été fumé; mais il contient 7 pour 100 de matière organique azotée. Les plantes qui passent pour les plus nutritives sont aussi celles qui ne prospèrent que sur les sols qui contiennent de l'azote soit naturellement, soit artificiellement. Ainsi, pour l'avoine et le seigle, le terrain peut ne contenir que 1 ou 1 1/2 pour 100 de

matière organique, tandis que l'orge en exige de 2 à 3, et le blé de 5 à 7. Il est donc probable, — et malgré leurs divergences extrêmes dans l'origine, M. Liebig et M. Boussingault me semblent arrivés à s'accorder sur ce point, — qu'il faut distinguer les plantes en deux catégories : l'une puise surtout son azote dans l'ammoniaque de l'air, l'autre en absorbe la plus grande partie par ses racines. D'ailleurs, même en suivant M. Liebig jusque dans la théorie un peu exclusive qu'il avait d'abord professée, et sur laquelle il est revenu depuis, même en supposant que tout l'azote assimilé provient de l'ammoniaque de l'air, il faudrait admettre que les engrais azotés sont utiles pourtant, soit en modifiant la composition de l'air au-dessus du champ qui les contient, soit en donnant au sol plus de division et augmentant le nombre de décompositions chimiques qui s'y passent. Notons bien pourtant ce point-ci, qui pour la pratique est le plus important, que les plantes à feuilles plus larges, comme la plupart des légumineuses, absorbent surtout l'ammoniaque de l'air, tandis que le blé se nourrit surtout par les racines. Il en résulte que les unes doivent moins épuiser la terre que les autres, et que l'opération qui consiste à enfouir une récolte verte, les lupins par exemple, est plus rationnelle que celle qui consisterait à enfouir du blé ou de l'avoine. Dans le second cas, le champ n'aurait rien perdu, il est vrai; mais dans le premier il aurait gagné : presque tout l'azote que lui rendraient les tiges, les feuilles et les fleurs, aurait été soustrait à l'air. C'est dans ce sens qu'on dit improprement que certaines plantes fatiguent moins la terre que d'autres. L'expression est inexacte, mais l'idée est juste, et fondée sur les notions les plus saines et les mieux démontrées de la chimie.

On conçoit que je ne parle point en détail de toutes les discussions qui troubleraient l'esprit du lecteur peu habitué à discerner la vérité au milieu des expériences diverses et des théories qu'elles ont fondées. Il suffit de conclure que l'ammoniaque des matières organiques en décomposition et aussi les sels ammoniacaux sont d'excellens engrais. Et ainsi, quoi qu'on en ait dit, la théorie la plus raffinée est d'accord avec la routine, et les membres de l'Académie des Sciences pensent sur ce point comme le plus borné des cultivateurs. On peut encore tirer de là l'explication de bien des problèmes. Par leur décomposition, les matières organiques donnent naissance à de l'ammoniaque et à de l'acide carbonique, et par conséquent à du carbonate d'ammoniaque. Le fumier de ferme ne saurait échapper à cette loi. C'est donc un préjugé funeste qui oblige, dans bien des parties de la France, les agriculteurs à garder longtemps celui qu'ils enlèvent de leurs étables pour le laisser *pourrir,* suivant leur expression. Les fumiers perdent ainsi une grande partie de leurs prin-

cipes les plus puissans. Je ne parle même pas de ceux qui ne sont point abrités et sont sans cesse lavés par les eaux de pluie, de sorte qu'ils deviennent peu à peu inefficaces, et ne contiennent plus que des matières insolubles, comme l'acide ulmique, sans valeur et sans action; mais le tas même le plus soigné perd chaque jour une partie importante de son poids. D'après le chimiste italien Gazzeri, cette perte peut aller jusqu'à la moitié du poids total en quatre mois. M. Payen a analysé du fumier frais et le même fermenté, et il a trouvé dans le premier 207 d'azote pour 10,000, et 157,7 seulement dans le second, c'est-à-dire qu'on perd par la fermentation la moitié de la masse du fumier de ferme, la moitié de ses principes solubles et les deux tiers de son azote. On a employé cent précautions pour éviter cette déperdition; on a arrosé le tas avec des liquides pouvant se combiner avec l'ammoniaque, avec du sulfate de chaux ou plâtre, avec du sulfate de fer ou vitriol vert, espérant qu'il se formerait du carbonate de fer ou de chaux et du sulfate d'ammoniaque, qui est fixe. Le plus sûr cependant est de ne mettre aucun intervalle entre le moment où l'on nettoie les écuries et celui où l'on fume les champs. L'effet du fumier est alors un peu moins immédiat, car la décomposition en est plus lente, et sans cesse les agriculteurs se trompent sur ce point; mais il est facile de le répandre sur les champs qui vont porter une récolte qui n'a pas besoin d'engrais, et l'année suivante la décomposition est complète. Parmi de nombreux avantages, ce procédé a celui de diviser les terres. En un mot, on ne doit plus suivre le principe de Caton, *sterquilinum magnum stude ut habeas*, ni dire, comme autrefois, qu'en entrant dans une cour de ferme on peut juger du degré d'intelligence d'un cultivateur par les soins qu'il donne à son tas de fumier; seulement il faut le dédaigner ou l'admirer, suivant qu'il en a un ou qu'il n'en a pas.

On conçoit aussi que les autres engrais azotés soient d'une grande valeur, les sels ammoniacaux par exemple, car ils contiennent beaucoup d'azote sous un petit volume. Dans bien des endroits, ils sont encore trop chers pour être employés en grand; dans d'autres, ils nous sont offerts par la nature en grande abondance. Ainsi la tangue ou le trez, débris d'animaux conservés par le sel marin sur le bord de la mer, et jetés par elle sur la plage, fournissent à l'arrondissement de Morlaix et à toute l'agriculture bretonne un important secours. Mais il est aussi une autre combinaison de l'azote qui a son utilité, et qui se forme dans l'air traversé par un courant électrique, ou tout simplement par un éclair. Ce composé d'oxygène et d'azote, connu sous les noms divers d'eau-forte, d'eau de cuivre et d'acide azotique ou nitrique, se trouve dans toutes les eaux de pluie, et agit favorablement sur la végétation, lorsqu'il n'est pas pur, bien

entendu, mais combiné à une base. Il forme des sels contenant de 13,78 à 16,42 pour 100 d'azote. L'électricité des nuages ne produit par seule ces sels. Ainsi dans quelques parties de l'Espagne, de l'Italie, de la France, de l'Inde, etc., il se forme spontanément sur le sol du nitrate de potasse ou salpêtre. On peut en faire artificiellement en construisant de petits murs, et c'est aux agriculteurs d'obéir aux exigences du sol ou du climat. La chimie ne doit leur enseigner que les procédés généraux, la richesse en azote, la composition de chacun de leurs produits, celle aussi de leurs récoltes, et avec la comparaison de ce qu'on a mis et de ce qu'on a enlevé, on peut conclure ce qui reste, et par conséquent ce qu'on gagne ou ce qu'on perd.

Ce serait sortir des bornes que je me suis tracées — entre l'agriculture et la chimie — d'insister sur toutes les réactions des sels ammoniacaux et des nitrates, sur les autres sels du sol, la silice et les matières organiques. Je ne rechercherai pas non plus si l'azote des nitrates, pour être efficace, a besoin de se combiner à l'hydrogène, ou s'il agit à l'état d'acide azotique. Il me suffit d'indiquer ici quels sont les principaux problèmes de la chimie agricole, et en quoi elle peut être utile. Rappelons cependant, pour ne point être accusé de présenter comme des résultats certains des choses encore contestées, que la nécessité de la transformation de l'azote en ammoniaque, même pour l'absorption par les feuilles, a été niée par un observateur, M. Ville, qu'il ne faut point confondre avec M. Sainte-Claire Deville, l'inventeur de l'aluminium, le professeur excellent de la Sorbonne et de l'École normale. Celui des deux qui n'a point découvert un nouveau métal a prétendu rectifier M. Boussingault, et a soutenu l'absorption directe de l'azote par les plantes. Cela est assez peu probable, car cette absorption est lente, et elle devrait être fort rapide, puisque l'air contient tant d'azote libre. Les expériences que M. Ville a faites sont d'ailleurs si difficiles et si longues, que bien des erreurs ont pu s'y glisser, et elles ne méritent pas une absolue confiance. Heureusement cette théorie est étrangère au sujet que je traite, et je n'ai point à la discuter : je ne serais peut-être pas assez habile pour distinguer ici la chimie de la politique.

III.

La plupart des substances minérales ou inorganiques, les sels, sont peu volatils, et l'air n'en contient que des traces à peine sensibles. C'est donc seulement dans le sol que les plantes doivent puiser cette partie de leur nourriture, qui est plus importante qu'on ne l'imagine. Les mauvaises récoltes viennent d'ordinaire sur les champs

qui contiennent peu de sels solubles, et sous ce rapport, il n'existe absolument qu'un seul moyen de rendre au sol sa fertilité, c'est de lui restituer les sels qu'il a perdus ou qu'il ne possédait point. Ces sels sont variables par la quantité et la qualité. Quelques-uns peuvent être suppléés, et il importe de les connaître; d'autres sont indispensables, non-seulement à la vie des plantes, mais surtout à la forme des animaux qui doivent s'en nourrir. Ainsi deux chênes supportés par des terrains différens peuvent contenir, l'un de la chaux, l'autre de la magnésie. La soude et la potasse peuvent aussi se remplacer suivant que les plantes poussent dans l'intérieur des terres ou sur le bord de la mer. Cependant il est d'autres substances que chaque végétal doit trouver nécessairement dans le sol qui le supporte, sous peine de ne point exister. Les sels les plus ordinaires dans les plantes sont les chlorures alcalins, les phosphates de chaux, les carbonates de chaux et de magnésie, les oxydes de fer et de manganèse, les silicates alcalins. On sait que ce qu'on appelle un sel est le résultat de la combinaison d'une base ou oxyde avec un acide. Cette forme est tellement nécessaire aux plantes que lorsque le terrain ne contient rien qui s'y rapporte, la plante produit elle-même un composé organique doué de propriétés analogues à celles des bases minérales, et ce composé se combine avec un acide. Ainsi, dans des pommes de terre venues sur le sol d'une cave, pauvre en principes minéraux, s'est formé un alcali organique, la solanine. Il est inutile de dire que la récolte était mauvaise.

Les extrémités des radicules, les spongioles, ont des pores bien tenus, et ne peuvent absorber que des liquides. Une poudre, quelque impalpable qu'elle soit, ne saurait s'introduire dans la plante, et si dans les cendres on trouve souvent des sels insolubles, ils se sont formés dans le végétal lui-même, par la réaction de deux sels solubles ou par la combustion. Il faut donc prendre soin, non de ne porter sur la terre que des sels solubles, mais seulement des sels qui, par leurs réactions connues, puissent se transformer en sels solubles et être alors absorbés. Cette absorption se fait d'une façon merveilleuse, et dans une dissolution de plusieurs sels les plantes vont chercher ceux qui leur conviennent dans la proportion nécessaire, et à un degré déterminé de concentration. Ainsi une plante marine prendra du chlorure de sodium ou sel marin, la vigne de la potasse, l'ortie ou la bourrache du salpêtre ou nitrate de potasse, qui alors ne sert point à donner de l'azote aux organes, mais se retrouve à l'état de sel dans la tige. On voit même ici combien cette division entre les deux chimies est arbitraire, puisque ce sel, que nous considérions tout à l'heure comme une source des élémens organiques des végétaux, est maintenant un minéral, et qu'il

en serait de même de tous les sels ammoniacaux. Toutes les substances qui composent les plantes se retrouvent dans les minéraux. Remarquons pourtant que dans l'état actuel de la science une différence subsiste. Les sels minéraux que nous considérons maintenant existent dans la plante avec une composition et une forme toujours identiques, qu'il s'agisse du blé, de la pomme de terre ou de l'acacia, tandis que les autres substances y forment des combinaisons infinies, du gluten, de la cellulose, de la fécule, de la légumine, du sucre.

La quantité de sels enlevée par une récolte peut aller jusqu'à 330 kilog. par hectare; elle est à peu près de 220 kilog. pour le blé, de 199 kilog. pour les betteraves, de 330 kilog. pour les topinambours. L'important est de restituer tout cela, et il y a ici deux choses à considérer : quand on met un engrais sur un champ, fort rarement cet engrais est un sel pur; c'est tantôt du fumier de ferme, tantôt de la chaux ou de la marne, des débris végétaux, de la tangue, des os et mille autres choses. Les sels que contiennent ces substances sont très variés, et ne peuvent être enlevés par une seule récolte, non-seulement en quantité, mais en qualité; ainsi telle plante prendra le phosphate de chaux, telle autre le sulfate ou le silicate de potasse; en un mot, chaque récolte tend à épuiser le sol d'une manière spéciale. Or les engrais sont chers et la main-d'œuvre dispendieuse; il importe donc de ne rien perdre et d'enlever au sol, sous une forme assimilable pour les animaux, tout ce qu'on y a mis sous la forme de *caput mortuum*. Si une plante ne suffit pas pour cela, il faut en semer une autre douée de propriétés différentes. Il faut, lorsqu'on a enlevé la potasse apportée, prendre la chaux et la silice; il faut en un mot varier les cultures, il faut inventer les assolemens.

C'est la chimie seule qui peut enseigner le meilleur assolement pour un terrain dont la composition est connue. La facilité des transports ou de la communication, le voisinage d'une grande ville ou d'une usine importante, peuvent assurément influer sur le choix; mais un assolement contraire aux principes de la chimie est destiné à ruiner en peu d'années le cultivateur, soit en enlevant à la terre plus de sels qu'elle n'en reçoit chaque année, soit en ne prélevant qu'une certaine espèce de sels. Il est toujours facile de céder à ces nécessités de situation, car ce n'est pas une certaine plante seule qui a des propriétés particulières, ce sont des familles entières qui se ressemblent, et entre lesquelles chacun peut choisir suivant son goût ou son intérêt. Ainsi le maïs, le navet, la betterave, la pomme de terre épuisent le sol, surtout en potasse; le tabac, le trèfle et le sainfoin prennent surtout la chaux; l'avoine, l'orge et le froment,

surtout les phosphates et la silice. Ces connaissances, combinées avec l'art de distinguer les plantes qui puisent l'azote dans l'air ou dans le sol, et aussi avec la nécessité, pour nettoyer les champs, d'introduire dans l'assolement des plantes sarclées, qui sont en général des plantes à potasse, — voilà ce qui donne naissance à un bon assolement. Ce n'est pas ici le lieu de les discuter tous et de chercher le meilleur; mais qu'on étudie par exemple l'assolement quinquennal adopté à Bechelbronn par le grand chimiste agriculteur, M. Boussingault, et l'on verra comment, après avoir fait produire à sa terre plus que personne, il la retrouve toujours après chaque récolte en meilleur état; la culture pourrait ici être éternelle sans que le sol fût appauvri.

Pour être tout à fait juste, il faut convenir qu'un autre effet, dont les chimistes n'ont pu encore déterminer la cause, vient confirmer la théorie des assolemens. Une plante, quelque peu épuisante qu'elle soit, quelque bien fumé que soit le champ, ne saurait venir longtemps de suite au même endroit. L'explication est fort simple, lorsqu'on ne rend pas au sol ce qu'il a perdu; elle devient difficile dans le cas contraire. Le fait paraît certain cependant à bien des gens, mais on ne saurait disconvenir qu'il n'est pas général. Le maïs est cultivé d'une manière continue sur la côte du Pérou, le blé sur le plateau des Andes, le topinambour en bien des endroits, à Bechelbronn en particulier, où il rapporte annuellement en moyenne 330 hectolitres ou 26,400 kilog. à l'hectare. D'autres exemples encore prouveraient que le fait n'a pas toute la généralité qu'on lui attribue, et qu'il est inutile d'avoir recours, pour l'expliquer, à des excrétions végétales qui, dit-on, tueraient la plante qui les a produites, qui pourraient en nourrir d'autres, et qui sont apparemment invisibles, ou à des animaux enfantés sans doute par la génération spontanée, nuisibles à une plante et utiles à l'autre. Pourtant le fait est vrai, et même des plantes appelées plantes améliorantes, qui ont des organes aériens très développés, en sorte qu'ils puisent surtout leurs élémens dans l'air, et dont les racines restent dans le sol, en sorte que la récolte enlève peu ou point d'azote, peu de silice, substance si nécessaire au blé, et seulement un peu d'alcali, — de telles plantes ne peuvent rester longtemps vivantes sur le même champ. Assurément il y a là quelque chose d'inexplicable encore aujourd'hui.

Il résulte de tout cela que le plus important pour un agriculteur est de ne pas exporter au dehors une grande quantité de sels minéraux. La Sicile, le grenier des Romains, les provinces de Virginie et du Maryland sont devenues improductives; l'Angleterre même le serait aujourd'hui, tant elle a perdu de phosphore, si les perfec-

tionnemens de son agriculture et la découverte de nouveaux gisemens de phosphate de chaux ne l'avaient sauvée. Ce résultat funeste, là où les lois de la chimie ne sont pas observées, où le bilan entre l'exportation et l'importation n'est pas exactement fait, est plus ou moins tardif, mais il est infaillible. Ce qui ruine les états ruine aussi les particuliers. Chacun doit s'attacher à vendre surtout des matières organiques qui ont été enlevées à l'air. C'est en ce sens que la culture du blé doit être restreinte, car la vente de chaque hectolitre diminue l'avoir du cultivateur de près de 2 kilogrammes de phosphates de chaux, de potasse et de magnésie qu'il faut racheter. Les betteraves au contraire, le sorgho, l'orge, les pommes de terre, etc., peuvent facilement n'être pas vendus en nature, ou du moins peuvent être restitués en partie au sol. Il suffit d'extraire la fécule, le sucre, l'amidon ou l'alcool, en gardant les résidus, qui, pour l'agriculteur, sont les matières véritablement précieuses. Aussi une féculerie, une raffinerie ou toute autre industrie jointe à une ferme ou voisine de l'exploitation sont-elles d'une utilité incontestable. Non-seulement le bénéfice provient de ce qu'aux revenus du fermier s'ajoutent ceux de l'industriel, mais surtout le fermier ne vend alors que l'air du ciel, et il n'a dépensé que la main-d'œuvre; il n'a perdu ni phosphates, ni silicates, ni soude, ni chaux, ni potasse, c'est-à-dire ni sa chair ni son sang. Ici encore, on le voit, la théorie chimique vient confirmer les résultats des praticiens éclairés, et la ferme de Bresles, qui rapporte 17 pour 100 à ses propriétaires, est là pour prouver si la raison n'est pas du même côté que le succès. Quoique ces notions soient vulgaires aujourd'hui, nous ne devons pas dédaigner de les répéter, car l'accord entre la théorie et la pratique prouve, non pas l'utilité intellectuelle des notions scientifiques, qu'on n'ose plus mettre en doute, mais l'utilité pratique de ces notions, beaucoup plus contestée.

IV.

Les animaux, comme les plantes, sont soumis aux lois de la chimie; vivre ou engraisser, c'est être le siége de réactions chimiques bien déterminées, et les principes, vrais pour les uns, sont vrais pour les autres. Eux aussi, a très bien dit M. Isidore Pierre, sont comme des armoires, et on n'en peut retirer que ce qu'on y a mis. Ils font de la chair, du lait, des os, de la graisse, lorsque les substances dont on les a nourris contiennent les élémens de ces composés, et sauf les maladies, dues pour la plupart à d'autres réactions moins connues, ils ne maigrissent que lorsqu'ils ne mangent point assez, comme une plante est faible si le sol est stérile. Chez eux aussi, nous

trouvons du carbone, de l'azote, de l'hydrogène, de l'oxygène et des sels minéraux; mais il y a cette différence, qu'ils n'empruntent rien à l'air, et que leur respiration est la cause d'une perte de substance et non d'un accroissement; du moins les autres résultats de cette fonction sont trop mal connus pour devenir la base d'une théorie. Enfin, chez les animaux aussi, il y a peut-être une force vitale à laquelle il faut croire jusqu'au moment où tous les phénomènes pourront s'expliquer par la chimie, la physique et les mathématiques. Ce moment semble se rapprocher sans cesse; mais longtemps, toujours peut-être, l'impulsion primitive, non celle qui a amené le monde, il ne s'agit point de théologie, mais celle qui est particulière à chaque être animé, celle qui fait germer la plante et apparaître l'animal dans l'œuf restera inexplicable. Pourtant, même dans l'état actuel, on peut raisonner comme si cette force n'existait point, car elle ne produit par elle-même aucune réaction chimique, et dans un certain sens ne met obstacle à aucune. Elle agit comme la chaleur ou l'électricité, qui rendent possibles certaines combinaisons difficiles dans l'état normal, mais non scientifiquement impossibles, et en même temps elle annihile parfois l'influence perturbatrice de ces forces, comme la chaleur pourrait empêcher l'électricité de produire un phénomène. La plupart des combinaisons organiques ont besoin d'être ainsi aidées, car les élémens ne sont pas ici fortement unis comme dans les minéraux, et les affinités sont moins puissantes.

Entre les deux règnes pourtant une barrière a été élevée qui n'a pas encore été renversée. Les plantes puisent dans l'air ou dans le sol des corps simples, c'est-à-dire des corps dont la décomposition nous est impossible. Elles combinent ces élémens pour former du bois ou de la paille, du blé ou des roses. On ignore comment s'exécutent ces combinaisons entre des corps à peine doués d'affinité les uns pour les autres, et l'on n'a jamais pu, dans aucune cornue, dans aucun creuset, provoquer une de ces combinaisons si variées et si communes. Ces composés sont loin d'être formés au hasard, et on a pu les diviser en familles; ce sont du sucre, de la résine, de la fécule, ou des principes azotés comme le gluten, l'albumine et la fibrine. Dans l'estomac des animaux, les choses ne se passent pas de même, et ils sont sous ce rapport inférieurs ou supérieurs. Il est à peu près prouvé qu'un animal est incapable de combiner deux corps simples pour faire un composé organique. La fibrine et l'albumine, qui constituent sa chair et son sang, ne sont pas fabriquées par lui de toutes pièces : elles sont prises toutes formées dans le foin ou dans l'avoine, et subissent à peine une transformation pour devenir du sang, puis de la chair. L'intérieur des végétaux est ainsi une sorte de laboratoire où se forment les principes immédiats né-

cessaires aux animaux, et de cette façon il n'y a pas une si grande différence qu'on le croirait entre les animaux carnivores et les herbivores. Il est un peu plus facile, plus court surtout, de transformer de la viande en chair nouvelle que des fourrages, mais les deux opérations ne sont pas essentiellement différentes. Les carnivores ont un tube digestif moins long que les herbivores; les réactions chimiques sont à peu près partout les mêmes. Ainsi l'on sait que chez le lion, le tube digestif a trois fois la longueur du corps; chez le mouton, il a dix-sept fois cette même longueur. Pour ceux qui aiment ce genre de comparaison, on peut dire qu'il y a une sorte d'échelle qui part des substances minérales servant d'alimens aux plantes, et qui se termine aux parties les plus complexes de l'organisme animal. La vie des uns commence là où finit celle des autres.

Les hommes et les animaux perdent sans cesse par la respiration de l'oxygène et du carbone. L'oxygène vient du dehors, mais le carbone de l'acide carbonique qui sort du poumon vient des alimens. En même temps chaque animal produit de la force, de la chaleur, du lait ou de la graisse. Il faut donc lui donner deux sortes d'alimens, les uns destinés à entretenir la respiration, qui est d'autant plus active que plus de force est dépensée (ce sont les alimens respiratoires), et d'autres qui doivent faire de la chair. Nous n'insisterons point sur cette distinction, qui a déjà été exposée ici même par M. Payen (1), et c'est surtout des derniers alimens que nous devons parler, des alimens plastiques. Les premiers n'ont pas besoin d'être azotés, et il est important de mélanger habilement ces deux sortes de nourritures, car les unes sont plus coûteuses que les autres, et il ne serait pas raisonnable, par exemple, de donner à un cheval du grain seulement, car une grande partie des substances que le grain contient ne servirait qu'à la respiration, à laquelle peuvent suffire des fourrages, alimens moins précieux, formés surtout de carbone, d'hydrogène et d'oxygène. Un cheval brûle par jour 1,700 grammes de carbone, et il les prend dans ses alimens; il est clair que pour cet objet les fourrages, considérés comme peu nourrissans, sont aussi bons que de l'avoine. C'est d'après le même principe que pour les animaux malades, qui ne peuvent ni digérer ni assimiler, il faut agir en sens inverse; il importe de leur conserver la chaleur, qui est la vie, mais on ne peut songer à augmenter leur poids. Les médecins ordonnent aux convalescens des épinards ou des plantes analogues : elles ne servent qu'à être brûlées, aurait dit Lavoisier; mais elles ne peuvent former un atome de chair, ni de sang.

(1) Livraison du 15 novembre 1853.

Pour savoir si un aliment est nutritif, il faut l'analyser, et toutes les expériences diverses des agriculteurs, qui ne sont pas comparables entre elles, ne doivent intervenir que comme des preuves nouvelles des résultats de la chimie; mais on ne saurait rien fonder sur des essais aussi variables, et qui dépendent de tant de causes mal connues. C'est par la chimie seule qu'on a pu établir des divisions mathématiquement exactes entre les alimens, ainsi qu'une échelle comparative. On a dressé des tables d'équivalens, et on peut savoir comment un aliment peut en remplacer un autre, par exemple quelle quantité de foin équivaut à 1 quintal de luzerne. C'est ce qu'on appelle les équivalens des fourrages. Sous ce rapport, les anciens livres d'agriculture sont remplis de contradictions et de fautes. Ainsi, pour la valeur nutritive des pois, on a admis des nombres qui varient dans le rapport de 3 à 8, pour celle du trèfle fané du simple au double. Mathieu de Dombasle, le plus exact des agriculteurs, s'est souvent fourvoyé ainsi, et par conséquent le procédé direct, qui a trompé un tel agronome, ne saurait être bon. Le chimiste le moins habile ne pourrait s'y tromper aujourd'hui, et peut affirmer, autant que l'affirmation est permise dans la science, quel est l'équivalent d'une ration, c'est-à-dire quelle quantité d'un autre fourrage il faut donner à un animal pour le maintenir dans le même état, au même point d'engraissement, avec la même dépense de force. Ces données, bien entendu, ont besoin d'être complétées par l'observation, qui enseigne quels animaux assimilent le mieux ce qu'on leur donne, quels sont ceux qui sont le plus disposés à faire de la chair que de la graisse, du lait que de la laine. La question est complexe en effet, car on ne demande pas la même chose à tous les animaux. Les uns dépensent de la force, c'est-à-dire de la chaleur et du carbone; les autres donnent de la chair ou de la laine, c'est-à-dire des substances azotées et soufrées; quelques-uns, de la graisse qui ne contient pas d'azote, d'autres enfin du lait. Il faut donc donner aux uns des substances riches en carbone, comme l'amidon et la fécule, à d'autres de l'albumine, du gluten, de la graisse, sans oublier les principes minéraux nécessaires aux réactions chimiques bien connues de la digestion et à la formation des os. Enfin il faut les varier et les alterner, car aucun animal n'est parqué dans une spécialité exclusive, et si l'un a besoin de cinq ou six fois plus d'alimens respiratoires que d'alimens plastiques, celui qui reste à l'écurie doit en absorber moins que celui qui travaille, mais il doit en absorber cependant, car il respire. La variété enfin est nécessaire; on ne peut vivre avec un seul aliment, même nourrissant, pris d'une manière continue.

Les détails seraient infinis, et nous n'insistons que parce que cette

partie de la chimie agricole est, sinon plus contestée, du moins plus ignorée que l'autre. Elle est plus difficile que la chimie végétale, maïs elle n'est pas moins importante. La production de la viande est plus imparfaite encore en France que celle du blé. De cette production dépendent une foule d'arts et d'industries, et en moyenne elle n'entre que pour un dixième dans l'alimentation publique; elle devrait y entrer pour un quart au moins. Toute science qui enseigne à développer cette production, soit en employant mieux les alimens ordinaires, soit en faisant servir ce qui était autrefois considéré comme un déchet, est utile. C'est ce qui arrive par exemple pour les résidus de la fabrication du sucre, pour les tourteaux de lin et de colza, pour la paille, et surtout pour les balles de blé ou d'avoine. Toutes ces substances et une foule d'autres étaient employées seulement comme engrais; beaucoup de carbone et d'azote était perdu et ne remplissait qu'un rôle médiocre dans le mouvement universel qui anime la matière. Tous ces résidus ne servaient que de support et d'accompagnement aux matières véritablement utiles; ils tendent, comme les autres, à suivre le circuit complet, et à ne rentrer dans la terre pour produire de nouvelles plantes qu'après avoir, comme les autres, servi à l'alimentation publique. La chimie seule serait impuissante à indiquer tous ces perfectionnemens, mais elle y peut aider. Comment pourrait-on savoir si la production de la laine est profitable dans tel pays ou dans tel autre, si l'on n'en connaissait la composition? La laine contient de 16 à 18 pour 100 d'azote, tandis que dans la viande il n'y en a que 3 1/2 pour 100; mais d'un autre côté le fumier d'une bergerie où les moutons donnent beaucoup de laine est plus mauvais. Comment comparer tout cela et tirer de justes conclusions par des expériences directes sur les champs fumés et sur les animaux? En étudiant par l'analyse ce qu'on a gagné d'un côté et ce qu'on a perdu de l'autre, ce que vaut l'azote sous la forme de laine et l'azote sous la forme de fumier, on arrive à des chiffres rigoureusement exacts. Il en est de même de la production des cornes, qui sont aussi très azotées, et des calculs sur les avantages de la production du lait comparée à celle de la viande. Le lait renferme 8$^{gr.}$5 d'azote par litre, et le foin 11$^{gr.}$5 par kilogramme. Pour faire 15 litres de lait, il faut donc à une vache 13 kilogrammes de bon foin, outre ce qu'elle doit absorber pour ses autres fonctions. Toutes ces indications sont surtout des moyens d'arriver à la vérité, qui dépend de tant de causes; mais ce sont les meilleurs, tantôt pour vérifier les résultats des expériences agricoles, tantôt pour arrêter les agronomes dans une voie funeste.

Les traités de chimie agricole enseignent tout cela, et c'est à ces

livres qu'il faut s'adresser. Ce sont les plus pratiques de tous les ouvrages d'agriculture que j'aie lus, ce sont surtout les plus clairs et les plus raisonnables. Quant à la dose de science qu'il faut posséder pour les comprendre, elle est bien faible la plupart du temps. Pour les personnes habituées au langage scientifique, le meilleur de tous est l'excellent *Traité de Chimie générale* de MM. Pelouze et Frémy, dont un volume tout entier est consacré à l'analyse des plantes, du sol et des engrais. Si l'on veut un langage plus simple, on peut consulter le *Traité d'Économie rurale* de M. Boussingault, dont les expériences et les pensées forment le fonds de tous les essais plus récens. Un des livres de chimie agricole les plus clairs est celui de M. Malaguti, qui n'exige aucune étude préalable. Il est composé de leçons qui remontent à 1847, et la science a fait des progrès depuis dix ans; mais si les agriculteurs n'étaient en retard que de dix années sur les savans, ils seraient plus avancés qu'ils ne sont. N'eussent-ils étudié la chimie agricole que dans l'excellente traduction, qui a paru il y a trente ans, du livre de Davy (1), un grand pas serait déjà fait. Un autre ouvrage moins élémentaire que celui de M. Malaguti, moins scientifique que le *Traité de Chimie générale*, est celui de M. Isidore Pierre, professeur à la faculté de Caen. C'est aussi un livre attachant et sagement écrit. Enfin nous avons cité en tête de cette étude, un *Précis élémentaire de Chimie agricole* qui n'est pas sans mérite et dont la lecture est intéressante; mais il n'est pas fait pour tout le monde. L'auteur, M. Sacc, professeur à l'académie de Neuchâtel en Suisse, présente comme certaines des théories très contestées; sa doctrine sur l'humus, sans être fausse de tout point, pourrait facilement être combattue. Ajoutons aussi que son sujet ne le maintient pas toujours dans de justes limites, et qu'il est souvent entraîné par son goût pour les causes finales. On pourrait dire que son livre est un traité de chimie agricole au point de vue théologique, et cependant l'ordre du monde, surtout la simplicité de cet ordre, sont fort difficiles à démontrer, comme un système rigoureusement exact, quand il s'agit de la végétation et de la nutrition des plantes et des animaux.

V.

Des Espagnols abordèrent un jour dans une contrée du Nouveau-Monde dont les habitans grossiers ignoraient encore l'usage du feu. C'était en hiver. Ils dirent aux habitans qu'avec du bois et une

(1) *L'Art de préparer les terres et d'appliquer les engrais, ou Chimie appliquée à l'Agriculture*, par sir Humphry Davy, etc., Paris 1825.

autre chose, ils imiteraient le soleil et allumeraient sur la terre un feu tel que celui de cet astre. « Vous connaissez donc ce que c'est que le bois? dirent les habitans de la contrée aux Espagnols. — Non. — Vous connaissez donc le feu qui luit au soleil? — Non. — Vous connaissez donc au moins comment le feu prend au bois? — Non. — Et quand vous avez allumé le feu, sans doute vous savez l'éteindre? — Oui. — Et avec quoi? — Avec l'eau. — Et vous savez donc ce que c'est que l'eau? — Non. — Et vous savez donc comment le feu est éteint par l'eau? — Non. » Les habitans de la contrée se mirent à rire et tournèrent le dos aux Espagnols, qui allumèrent du feu qu'ils ne connaissaient pas avec du bois qu'ils ne connaissaient pas, sans savoir comment se consumait le bois, et ensuite, avec l'eau qu'ils ne connaissaient pas, ils éteignirent le feu qu'ils ne connaissaient pas, sans savoir comment l'eau éteignait le feu. C'est Diderot qui raconte cette histoire, et l'application à l'agriculture en est facile. Longtemps on a semé et fait germer des graines sans savoir ce que c'est que la végétation, on a employé des fumiers en ignorant comment ils agissent, on a nourri des bestiaux avec du foin sans connaître l'équivalent du foin. Les bœufs engraissaient pourtant, et le blé poussait. Bien des agriculteurs s'enrichissaient sans savoir la chimie. La famine arrivait parfois; mais les temps de disette sont-ils loin de nous? On ne savait pas ce qu'on faisait; qu'importe si tout allait aussi bien ou mieux qu'aujourd'hui? Le feu chauffait-il moins quand on ignorait la composition du bois et les phénomènes chimiques de la combustion, et n'y a-t-il pas eu des novateurs ruinés pour s'être trop hardiment avancés sur la foi d'une idée théorique?

Il ne manque pas en effet de gens qui soutiennent que l'instruction et la science sont sans doute de belles choses, mais faites pour les savans, tandis que la pratique est réservée à d'autres, apparemment aux ignorans. Les progrès les épouvantent; comme on ne s'est pas plaint jusqu'ici, ils pensent que rien n'est à reprendre, et ils préfèrent les *Géorgiques* de Virgile aux *traités d'économie rurale* de M. de Lavergne et de M. Boussingault. Ils couvrent la routine du nom d'expérience, et l'opposent aux meilleures observations. D'autres, plus raisonnables, tentent de combattre les chimistes avec leurs propres armes. Vous croyez tout expliquer, disent-ils, et des opérations agricoles d'une utilité incontestable sont encore mystérieuses pour vous! Vous ignorez pourquoi une plante ne peut venir longtemps de suite sur le même terrain, pourquoi un animal ne peut supporter toute sa vie un aliment unique, quelque nourrissant qu'il soit. N'avez-vous pas sur l'action des engrais, sur la décomposition des nitrates, sur l'absorption de l'azote des opi-

nions très diverses, et ne sont-ce pas des choses fondamentales? Vous assurez que la terre n'agit point dans la végétation et fournit seulement aux végétaux des sucs nourriciers, comme un puits fournit de l'eau à une pompe, et pourtant un champ qui n'a pas porté de récolte pendant un an est plus fertile l'année suivante, quoiqu'il semble n'avoir rien perdu ni rien gagné! La terre a donc une force végétative qui s'accroît par le repos. Des animaux nourris suivant les préceptes de la science ont maigri, et une personne intelligente ayant élevé diversement deux troupeaux de dindons, le troupeau dirigé scientifiquement est mort, tandis que l'autre a prospéré. Des animaux qui mangent plus de sel que leur corps n'en doit contenir engraissent plus que les autres. Il y a donc des stimulans, et alors comment les distinguer des alimens proprement dits? En un mot, là comme partout, on rencontre des esprits théoriquement opposés à tout progrès, d'autres qui aimeraient la science, mais qui nient sa perfection et son utilité, d'autres surtout qui se présentent comme des victimes de la science et se vantent d'avoir trouvé la ruine dans l'excès de savoir. De toutes ces objections, les unes ne doivent arrêter personne, les autres sont sérieuses. D'abord je ne pense pas que la science ait besoin d'être défendue, ni le discours de Rousseau réfuté encore une fois. S'il existe aujourd'hui même des ennemis acharnés de tout changement raisonné, d'aveugles amis d'une indolente oisiveté, qui croient imiter leurs pères en vivant fiers de leur ignorance, ce n'est point à de tels adversaires qu'on s'adresse ici. Ils ont bien d'autres choses à apprendre avant la chimie, et, comme on aurait dit au XVIIIe siècle, il faut qu'ils sachent être citoyens avant d'être agriculteurs; la société moderne leur impose, sous peine d'une déchéance bien méritée, l'effort et le travail. Mais, sans imiter cette torpeur systématique, des hommes prudens pourraient avoir scrupule ou répugnance à s'abandonner au gouvernement de l'Académie des Sciences et à n'étudier l'agriculture que dans les traités de chimie: aussi n'est-ce point ce qu'on leur conseille. Nous voudrions seulement obtenir qu'on ne rejetât rien *à priori*, et qu'on sût distinguer, ce qui n'est pas aussi difficile qu'on le dit, la théorie probable de l'hypothèse gratuite, qu'on fît pour l'agriculture ce qu'on a fait heureusement pour toutes les autres industries, mais sans secousses, sans perturbations. Les conservateurs sages sont utiles peut-être en agriculture, mais là comme ailleurs les absolutistes sont funestes.

Quant aux jachères, au sel, à l'écobuage, aux labours, aux substances azotées qui ne fument pas, aux erreurs des chimistes agricoles, toutes les objections qu'on prend là sont puériles. La jachère est condamnée, car, pour qu'elle fût profitable, il faudrait que la récolte suivante représentât le produit de deux ou trois années, ce

qui n'arrive point. Cette récolte est bonne pourtant, car l'air agit chimiquement sur les sels du sol, une série de combinaisons bien connues se produit, et certains sels insolubles deviennent ainsi propres à être absorbés, des matières organiques se décomposent et augmentent la proportion d'ammoniaque. Si l'on peut dire avec Virgile :

> Sæpe etiam steriles incendere profuit agros,
> Atque levem stipulam crepitantibus urere flammis,

c'est que l'écobuage ou le brûlis dessèche l'argile du sol, la rend friable et propre à absorber, comme toute substance poreuse, les produits organiques volatils. En même temps le carbonate de chaux est décomposé, et la chaux non carbonatée est plus assimilable. Les labours détruisent les mauvaises herbes, facilitent l'extension des racines, mais aussi mélangent les engrais, aident aux combinaisons, et, en retournant le sol, permettent à toutes ses parties de s'oxyder au contact de l'air. Si des fumiers excellens n'ont pas agi, c'est qu'ils étaient d'une décomposition difficile, et les chimistes savent distinguer ceux qui sont dans ce cas. Ainsi les débris des roches feldspathiques, qui forment des terrains très alcalins, ne sont pas tout d'abord fertiles, même pour des plantes alcalines, car le feldspath a besoin d'être décomposé pour devenir assimilable. Si le sel semble nourrissant, cela tient à ce qu'il favorise d'abord mécaniquement l'absorption, qu'il est antiseptique, empêche l'altération des sucs, et surtout qu'il fournit à l'estomac un acide, l'acide chlorhydrique, qui fait la base du suc gastrique, et au sang la soude dont il a besoin.

Il serait trop long de répondre à tout, et d'ailleurs, si quelquefois on ne le pouvait point, si l'on s'était trompé, que conclure? Qui ne s'est pas trompé? Il est certain que, sur la production de la graisse, l'opinion d'abord répandue, et qui semblait prouvée, est fausse. On croyait que les animaux ne pouvaient faire de la graisse, et qu'ils puisaient toute la leur dans les alimens, qu'ils l'oxydaient seulement plus ou moins pour faire du suif, du beurre ou de la graisse de porc. Les expériences de deux grands chimistes semblaient démontrer qu'un bœuf gras a toujours moins de graisse qu'on ne lui en a donné, car le foin en contient 35 grammes, le trèfle fané 40 grammes, la paille d'avoine 51 grammes, le maïs 88 grammes, la pomme de terre seulement 0$^{gr.}$,9, et la betterave 1$^{gr.}$,1 par kilogramme; mais d'autres observations sur les abeilles ont prouvé que celles-ci produisent cinq fois plus de cire qu'elles n'en absorbent. Des porcs pesant 200 kilogrammes, dont 84 kilogrammes de graisse, ne mangent que 500 kil. de faînes ou 600 kil. de glands, c'est-à-

dire, dans le premier cas, 75 kil. de graisse, et 19^{k},5 dans le second. On s'était donc trompé, cela est certain. Bien plus, cette production de graisse, la formation du sucre, démontrée par M. Bernard, me porteraient à supposer, contrairement à l'opinion établie, que l'organisme des animaux est peut-être capable de produire tous les principes immédiats, comme la fibrine et l'albumine, et que ces mêmes substances, introduites dans l'économie, sont décomposées pour être reformées ensuite. Cette opinion ne saurait être hardiment soutenue sans des expériences nouvelles, mais elle me semble probable. Pourtant, quand même elle serait un jour démontrée, serait-ce une raison pour ne plus croire les chimistes sur rien et pour proscrire en masse les résultats d'une science admirable?

Il est arrivé souvent que des gens habiles ont échoué, et l'on en conclut que la science est pernicieuse en agriculture; mais l'ignorance n'a jamais été une cause de succès, et l'agriculture anglaise est là pour démontrer que la routine n'est pas seule propre à produire à bon marché de la viande et du grain. La ferme de Bechelbronn et tant d'autres prouvent aussi que, fût-on un homme d'esprit, un membre de l'Académie des Sciences, un chimiste et un observateur habile, fût-on M. Boussingault, on peut réussir à diriger une exploitation, et qu'il n'est pas toujours inutile de savoir ce qu'on fait. Cependant de la patrie même de la culture savante sont venues des attaques contre M. Liebig. Dans le journal de la Société royale d'agriculture, M. Lawes a assuré que des expériences directes sur le sol contredisaient les théories de laboratoire, et que celles-ci écoutées devaient rendre en peu de temps stérile le champ du cultivateur. Des Allemands l'ont suivi dans cette voie, et M. Liebig s'est vu violemment attaqué. Il s'est aussi vivement défendu, et nous ne parlons du débat que parce qu'il pourrait effrayer les timides. Il s'agit de l'azote, c'est-à-dire d'une des plus grandes questions de la chimie agricole. Les agriculteurs anglais et allemands ont accusé le professeur de Giessen d'avoir affirmé que tout l'azote des plantes provient de l'ammoniaque de l'air. M. Liebig a tenté de se justifier en répondant qu'on avait pris d'une façon trop absolue quelques phrases de son livre, et que surtout on avait eu tort de conclure de ses assertions que les sels azotés, sels d'ammoniaque ou nitrates, devaient être inutiles et nuisibles. C'est surtout sur ce dernier point que sa défense est excellente. Sur le premier, elle est difficile, car il est certain qu'il avait combattu la plupart des chimistes de la France, où l'on soutenait qu'il fallait faire deux parts de l'azote des plantes, — l'une venant de l'air et l'autre du sol. Sur le second point, M. Liebig est inattaquable, car, pour d'autres raisons, il avait reconnu l'utilité des sels d'azote, surtout afin de dissoudre

les silicates et les phosphates terreux. Pour lui, l'ammoniaque employé comme engrais, quand le sol est dépourvu de sels minéraux, ressemble à l'eau-de-vie que le pauvre boit pour accroître en un temps donné les forces nécessaires à son travail : dans les deux cas, il survient un épuisement. Et rien effectivement n'est certain sous ce rapport : un hectare du plus mauvais terrain, en lui supposant 0^m, 25 d'épaisseur, contient 2,000 kilog. d'ammoniaque, et les terres de qualité moyenne en ont de 8,000 à 9,000 kilog. Le meilleur engrais n'en fournit pas 100 kilog., et les plus riches récoltes n'en prélèvent pas la moitié.

Ce sont là néanmoins des nuages légers dans un ciel pur, et l'on ne peut demander la perfection à une science si récente. Peu importe que l'on discute encore sur l'absorption de l'azote dans l'air ou dans le sol, directement ou par l'intermédiaire de l'ammoniaque, puisque tous les chimistes s'accordent sur les moyens à prendre pour obtenir la meilleure récolte. Les praticiens trouvent dans la chimie agricole assez de résultats certains pour n'avoir pas à s'inquiéter de ce qui est encore problématique. Nous-même, malgré nos efforts pour éviter les détails, nous espérons avoir montré que l'introduction de la chimie dans l'agriculture pouvait être raisonnable et satisfaire en même temps les cultivateurs et les curieux, en apprenant aux uns à bien faire et aux autres pourquoi l'on fait bien. On a vu aussi, je pense, combien la chimie agricole comporte peu les généralités. On comprend qu'il est injuste de traiter de théoricien le savant qui observe scrupuleusement la nature, qui reprend matériellement dans son laboratoire les réactions qui se passent dans les champs ou les basses-cours, qui a vu de ses yeux s'accomplir tous les phénomènes de la végétation, et qui, appuyé sur la balance et le microscope, peut s'avancer hardiment dans ce chemin difficile où l'agriculteur abandonné à lui-même ne peut marcher que d'un pas incertain. Le théoricien à hypothèses est celui qui ne songe qu'aux effets du vent et du brouillard, qui consulte son baromètre pour prévoir le beau temps ou la pluie, qui s'inquiète de la lune et de son influence, qui raisonne au hasard sur les lieux où les plantes se plaisent, sur les terres froides ou chaudes, sur les champs qui se reposent ou se fatiguent, sur les effets mystérieux d'un engrais, d'un remède ou d'un aliment, — qui en un mot se dirige suivant des lois de la culture qu'il croit différentes des lois générales de la nature.

PAUL DE RÉMUSAT.

LA

LITTÉRATURE ROMANESQUE

I.

DU ROMAN EN FRANCE JUSQU'A L'*ASTRÉE*.

I.

De tous les genres de composition littéraire, le genre qui fut le plus étranger à l'antiquité, au moins sous sa forme actuelle, est précisément celui qui a été le plus cultivé, le plus goûté par les modernes.

Quel que soit le rang qu'on assigne au roman dans la hiérarchie des productions de l'esprit humain, il faut bien reconnaître que depuis que cet aliment intellectuel est entré dans nos habitudes, nul autre ne fut jamais d'un usage aussi général. Durant tout le moyen âge, lorsque les hommes, vivant par petits groupes isolés, n'ont entre eux que des communications orales et ne se réunissent en grand nombre qu'à de rares intervalles, sous l'influence du sentiment religieux, leur intelligence, en dehors des préoccupations religieuses, se nourrit presque exclusivement de fictions romanesques récitées de bourgade en bourgade, de château en château, par les troubadours et les trouvères. Plus tard, l'invention de l'imprimerie s'applique tout d'abord à la multiplication sans fin des romans. Plus tard encore, à mesure que la société s'éclaire et se transforme, à mesure que les chefs-d'œuvre apparaissent dans toutes les autres parties de la littérature, le roman se transforme de son côté, se diversifie, se perfectionne, et captive les esprits raffinés du

XVIIe et du XVIIIe siècle, comme il charmait jadis les rudes générations du moyen âge. De nos jours enfin, où la vie réelle est si remplie de labeurs, d'entreprises, de sollicitudes pour les uns et de distractions pour les autres, le roman, loin de perdre son prestige, est plus que jamais en possession de la popularité. L'instruction élémentaire, en se répandant parmi les masses, fait pénétrer le goût de ces sortes de lectures dans des régions où rien ne remplaçait encore le souvenir plus ou moins altéré des vieilles fictions du moyen âge. Ce résultat est surtout sensible depuis que le roman s'est associé à une autre puissance d'origine encore plus moderne : nous voulons parler du journal. La coalition de ces deux influences n'est pas un fait insignifiant, à quelque point de vue qu'on l'envisage. Cette combinaison, il est vrai, a compromis le roman au point de vue de l'art, mais elle a augmenté considérablement sa clientèle. Or les attributions du romancier sont illimitées : il touche à tout, embrasse tout, s'attaque à volonté dans ses fictions aux plus graves questions morales, religieuses ou sociales, et les tranche avec une audace que rien n'arrête, car elle ne connaît d'autres bornes que celles de l'imagination. Dès-lors, sans exagérer l'importance de la littérature romanesque et en accordant que pour les esprits mûrs et exercés la lecture des romans n'est qu'une récréation sans conséquence, on ne saurait nier que pour le grand nombre elle ne soit aussi un enseignement de chaque jour, par lequel s'insinuent dans les intelligences et dans les cœurs des idées et des impressions dont l'influence se fait plus ou moins sentir sur les actes de la vie. Il n'est personne qui puisse méconnaître la part de certains romans dans les mouvemens qui s'accomplissent au sein des sociétés. Si l'on voulait citer des exemples à l'appui, on n'aurait que l'embarras du choix. Considérée sous ce point de vue, c'est-à-dire comme un instrument de propagation du bien ou du mal, la littérature romanesque mérite déjà sa part dans l'histoire intellectuelle d'une nation. Ceux qui l'excluent ou l'effleurent dédaigneusement, en ne tenant compte que de ses apparences frivoles, font eux-mêmes preuve d'une grande frivolité.

S'il est vrai cependant que la littérature romanesque agisse jusqu'à un certain point sur les idées et les sentimens d'une époque, il est peut-être encore plus incontestable qu'elle est l'expression de ces idées et de ces sentimens : c'est même par la manière dont elle les exprime qu'elle les modifie plus ou moins. La popularité constante de ce genre littéraire, à travers toutes les variations qu'il a subies dans ses formes, s'explique surtout par ce fait, qu'il a été de tout temps, pour chaque génération, comme un miroir qui lui offrait une image d'elle-même, mais un miroir plus complaisant que fidèle, grossissant ou diminuant à volonté les objets qu'il réfléchit, et doué

de la faculté, non-seulement de colorer la réalité, mais de donner un corps à tous les désirs et à tous les rêves. Aussitôt que, par une cause générale quelconque, il se produit un courant nouveau dans les goûts et même dans les caprices d'une société, le roman abonde dès-lors dans ce sens, et propage, en la forçant, l'impulsion qu'il a reçue jusqu'à ce que ce mouvement, s'épuisant par son excès même, soit remplacé par un autre.

Aux époques où les tendances d'une société sont plus prononcées que variées, comme au moyen âge par exemple ou au XVIIe siècle, tous les romans, à travers les nuances qui les distinguent, se ressemblent plus ou moins par un fonds commun d'inventions, par une disposition analogue, par des sentimens et des caractères identiques. En d'autres temps au contraire, lorsque la société se décompose, les productions romanesques les plus hétérogènes peuvent se produire avec le même succès. C'est ainsi qu'au XVIIIe siècle le public admire avec un égal enthousiasme *Candide, la Nouvelle Héloïse, Faublas, Paul et Virginie.*

De nos jours, où l'ancienne société est dissoute et où la nouvelle cherche péniblement à s'organiser au milieu de crises périodiques qui l'ébranlent à peu près tous les quinze ans; de nos jours, où tous les principes sont remis en question, où l'ordre matériel, au lieu de reposer sur un ordre moral correspondant, n'a guère d'autre base que l'instinct matériel de son utilité, où presque tous les anciens rapports entre les hommes sont plus ou moins altérés, où l'incertitude des opinions n'est égalée que par leur mobilité, — la littérature romanesque présente un spectacle peut-être plus discordant encore que celui qu'elle offrait au XVIIIe siècle. Si l'on rapprochait tous les romans qui, en moins de cinquante ans, depuis *Atala* jusqu'aux *Mystères de Paris,* ont eu le privilége d'attirer et d'émouvoir le public; si on les comparait sous le rapport du fond et de la forme, on serait étonné que des générations identiques aient pu goûter des ouvrages si différens. Il ne serait pas même besoin d'embrasser un espace de cinquante ans : une seule génération nous offrirait des lecteurs passionnés pour des romans animés de l'esprit le plus opposé, — les uns enthousiastes, les autres ironiques, ceux-ci insolemment aristocratiques, ceux-là flattant bassement les mauvaises passions de la démocratie; plusieurs offrant des nuances de *religiosité* assez marquées, d'autres caractérisés par le scepticisme le plus complet; ceux-ci délicats jusqu'au raffinement, ceux-là grossiers jusqu'à la brutalité, ou affectant les airs dégagés et libertins du XVIIIe siècle; les uns voués au genre sombre et satanique; les autres au genre naïf et pastoral. Toutes ces conceptions, pourvu qu'elles soient relevées par un certain talent de mise en scène ou de colo-

ris, peuvent également rencontrer la vogue, tant est grande la diversité des tendances qui aujourd'hui se disputent les esprits et les cœurs.

Il est certain néanmoins que, dans ce mélange si confus qu'offre maintenant la littérature romanesque, on peut encore saisir et constater quelques nuances dominantes, quelques sentimens qui ont plus de prise que les autres sur les masses, car il n'est pas d'époque, si discordante qu'elle soit sous le rapport intellectuel et moral, qui n'offre quelques traits caractéristiques qui la détachent du passé, et qui lui donnent en quelque sorte une vie personnelle. C'est ainsi qu'au fond un très grand nombre de romans contemporains trahissent une disposition maladive et inquiète, un esprit de révolte contre la règle sous toutes ses formes, mais en même temps l'impossibilité de s'arranger d'un désordre insouciant ou cynique, et par suite la recherche d'une règle plus commode et plus élastique, un penchant à donner au vice les allures de la vertu et réciproquement, ou bien à faire sortir la pureté d'une source impure, et à placer la dépravation dans une atmosphère qui prépare d'ordinaire à l'honnêteté un besoin de s'en prendre à la société des faiblesses et des misères de la nature humaine, — de vagues aspirations vers un ordre de choses où l'homme pourrait être à la fois vertueux et heureux sans sacrifice et sans combat, et où, à l'aide de combinaisons ingénieuses, on composerait une société grande et forte avec des individus moralement faibles et petits. Ce sont bien là, si nous ne nous trompons, quelques-uns des traits les plus généraux et les plus accusés de la littérature romanesque à notre époque; elle en présente sans doute beaucoup d'autres du même genre, mais elle en présente aussi de très différens, elle en présente même qui sont l'opposé de ceux que nous venons d'indiquer. Le succès si éclatant et si prolongé des romans de Walter Scott par exemple suffit pour caractériser une période du XIXe siècle très étrangère aux tendances qui se manifestent de nos jours dans le roman; mais c'est précisément parce qu'elle reproduit tous les changemens, toutes les diversités et toutes les discordances du goût public, que cette littérature, avec la liberté de composition dont elle jouit et la variété de moyens dont elle dispose, est plus que jamais ce qu'elle a toujours été, — l'expression non pas la plus élevée, mais peut-être la plus complète de l'état moral et social d'une époque et d'un pays.

Considérée sous cet aspect, la littérature romanesque prend un intérêt qui ne dépend plus seulement de la valeur intrinsèque de ses productions à chaque époque, mais qui s'attache aussi aux transformations successives qu'elle a subies, aux rapports et aux contrastes qu'elle a présentés de siècle en siècle avec la réalité, à l'im-

pulsion qu'elle lui a donnée et à l'impulsion qu'elle en a reçue. Son histoire devient l'histoire même de l'imagination humaine, et cette histoire n'est pas plus à dédaigner que celle des actions humaines, car toutes deux influent l'une sur l'autre et se touchent par plus d'un point.

Jusqu'à la fin du siècle dernier, la critique littéraire ne daignait s'occuper du roman qu'à partir du jour où ce genre avait produit des chefs-d'œuvre de composition et de style : cela tenait au point de vue exclusivement didactique dans lequel elle se renfermait. Il n'y avait alors en histoire littéraire que deux méthodes bien tranchées, l'une, plus scientifique que littéraire, celle des bénédictins, qui, épuisant la matière, s'imposaient la tâche laborieuse de faire entrer, sans exception et sans choix, dans un immense répertoire l'analyse de tous les ouvrages que notre pays a produits dans tous les genres. Ce travail énorme, si méritoire d'ailleurs et si utile comme source d'informations, qu'ils avaient conduit seulement jusqu'au XIIe siècle, et que d'autres érudits continuent de nos jours, était alors assez peu apprécié, par les littérateurs proprement dits au moins, si l'on en juge par quelques phrases dédaigneuses de Voltaire. Ceux-ci adoptaient une méthode diamétralement opposée. Pour eux, l'étude d'une littérature se bornait presque exclusivement à l'étude de ses chefs-d'œuvre les plus incontestés. De même que, dans les travaux historiques, les chefs des nations étaient encore presque seuls jugés dignes d'arrêter les regards de l'historien, de même, dans l'exposé des annales littéraires d'un peuple, l'écrivain qui tenait à passer pour un homme de goût ne devait guère s'attacher qu'aux époques les plus brillantes et aux ouvrages assez parfaits pour servir de texte à l'exposition des principes et des règles de l'art. C'est ainsi que Voltaire, qui pourtant en histoire avait travaillé à élargir la sphère quand il s'agissait d'apprécier dans son ensemble la marche de l'esprit humain, supprimait tous les rapports de cause et d'effet, brisait la chaîne qui lie les générations, et disait tout crûment : « Quiconque pense et, ce qui est encore plus rare, quiconque a du goût ne compte que quatre siècles dans l'histoire du monde. » C'est en se plaçant à ce même point de vue exclusif de l'*homme de goût* que La Harpe apprécie la littérature romanesque dans son ensemble. Pour lui, l'histoire du roman en France ne commence qu'avec *Zaïde* et *la Princesse de Clèves*. Tout ce qui précède ne compte pas : c'est en vain que, durant cinq siècles, l'esprit des hommes s'est nourri avec avidité d'un certain genre de production plus ou moins modifié de siècle en siècle : il suffit que toutes ces compositions soient antérieures à la plus belle période de notre littérature pour que La Harpe en renvoie l'examen « aux philologues

de profession, aux érudits, aux étymologistes, qui se font, dit-il, un plaisir d'habiter dans les ténébreuses antiquités de notre langue, de deviner notre vieux jargon, et qui se croient assez payés de leur patience quand ils ont déterré quelques origines, ou qu'ils peuvent citer un mot heureux (1). » Quant à ces divers romans qui ont fait les délices des trois ou quatre premières générations du XVIIe siècle, quoiqu'ils n'exigent point, pour être lus, la connaissance de ce vieux jargon dont s'épouvante La Harpe, quoiqu'ils soient les précurseurs et les pères de *la Princesse de Clèves*, le dédaigneux critique ne les mentionne que pour nous avertir qu'il n'a jamais pu les lire malgré la vogue prodigieuse dont ils ont joui. « Ce n'est pas, dit-il, faute de bonne volonté; mais il m'est impossible de lire ce qui m'ennuie. »

Au système de La Harpe, qui avait ce mérite incontestable de simplifier beaucoup l'étude d'une littérature, des systèmes bien différens ont succédé. A mesure que dans les travaux historiques l'ancienne méthode faisait place à une méthode plus large, à une méthode qui ne s'attache plus seulement au côté en quelque sorte officiel des événemens, mais qui embrasse tous les aspects de la vie sociale, une transformation analogue s'opérait dans la manière d'étudier et de suivre les annales littéraires des peuples. Des maîtres éminens, en appliquant la méthode historique au mouvement des lettres et de l'esprit humain, nous ont accoutumés à tenir compte à la fois et du beau absolu et du beau relatif, et à faire ainsi sa part à toute production ayant concouru aux modifications successives qui se sont accomplies dans le langage, les idées, les sentimens et les goûts d'une nation. Ils nous ont appris également, tout en réservant notre admiration pour ce qui porte l'empreinte du génie, à chercher aussi dans l'étude des lettres ce plaisir instructif et varié qui naît de la comparaison des produits de l'imagination avec le mouvement des faits et l'ensemble des mœurs à chaque époque, de l'appréciation des affinités ou des dissidences que présentent tour à tour l'idéal et le réel agissant l'un sur l'autre, se modifiant l'un par l'autre. Cette tendance, à la fois historique et philosophique, des études littéraires, jadis presque complétement sacrifiée, est aujourd'hui fort en honneur, et représente certainement un des mérites les plus incontestables de la critique au XIXe siècle; mais d'un autre côté on ne saurait contester que cette méthode n'ait ses exagérations et ses dangers. Si elle est appliquée sans mesure et sans choix avec un parti pris d'admiration quand même, elle tend à effacer la ligne de démarcation entre ce qui est beau et ce qui ne

(1) *Cours de littérature*, t. VII, p. 297, édition Agasse.

l'est pas, et à établir, sous prétexte d'intérêt historique, le régime de l'indifférence et de la promiscuité en fait de goût littéraire. On voit souvent ainsi l'esprit de curiosité se substituer en littérature à l'esprit de discernement, la satiété des chefs-d'œuvre consacrés par l'assentiment universel engendrer la mode des exhumations, des enthousiasmes de fantaisie, des réhabilitations complaisantes, avec la manie de tout remettre en question et de réviser les procès littéraires les plus définitivement jugés. N'est-ce pas sous l'influence de cette manie que nous voyons réimprimer chaque matin et présenter comme des chefs-d'œuvre bien des écrits insignifians qui n'ont souvent d'autre mérite que celui d'être depuis longtemps oubliés?

En entreprenant ici quelques études sur le genre littéraire qui produit les renommées les plus populaires, mais aussi les plus fragiles, nous ne voudrions pas tomber dans le défaut que nous venons de signaler. Nous n'avons la prétention de réhabiliter aucun chef-d'œuvre méconnu, nous ne croyons guère à la possibilité des réhabilitations en littérature; nous ne voulons pas davantage embrasser dans toute son étendue l'histoire de la littérature romanesque, cela nous entraînerait trop loin. Notre but est d'examiner quelques-uns des romans qui, après avoir joui de la plus grande célébrité, sont tombés dans l'oubli, et d'apprécier les causes qui ont produit ce double résultat. Aucun ouvrage ne remplit mieux les conditions de notre programme que le fameux roman de d'Urfé; car, après avoir été passionnément admiré durant un demi-siècle, il a depuis longtemps disparu de la circulation, et ne se trouve plus guère que dans les bibliothèques publiques, ces vastes cimetières où dorment en paix tous les livres morts. Il ne tiendrait qu'à nous d'essayer de ressusciter l'*Astrée;* plus d'un lecteur, n'ayant pas l'occasion de vérifier nos argumens, nous croirait peut-être sur parole, et cela nous donnerait l'air avantageux d'un redresseur de torts en littérature. Malheureusement il suffit de lire cet ouvrage pour être obligé en conscience de reconnaître qu'il n'est pas de ceux qui survivent aux changemens que le temps amène dans les goûts et dans les mœurs des sociétés, et qui traversent les âges, doués d'une jeunesse éternelle. S'ensuit-il qu'un livre qui a eu tant d'admirateurs, et non-seulement des admirateurs spirituels, mais même des admirateurs illustres, un livre loué avec enthousiasme par Huet, Patru, Pélisson, Perrault, un livre que La Fontaine nommait une *œuvre exquise*, et que Jean-Jacques Rousseau lisait encore avec beaucoup de plaisir, s'ensuit-il qu'un tel livre mérite d'être écarté par la dédaigneuse fin de non-recevoir que lui oppose La Harpe, sous prétexte qu'il est *ennuyeux?* Non certainement.

Il est bien vrai que si un lecteur de nos jours ouvre l'*Astrée* avec l'espérance de trouver dans cette lecture de vives émotions, nous

ne pouvons lui garantir que son espérance ne sera pas déçue. Peut-être même aura-t-il besoin d'une certaine obstination pour aller jusqu'au bout de ces longues et nombreuses histoires, où, *sous personnes de bergers et d'autres, sont déduits les divers effets de l'honnête amitié*, et qui jadis ont fait verser tant de larmes. Perrault, à l'article d'Urfé dans ses *Hommes illustres*, se demande si l'on peut sans péril laisser lire l'*Astrée* aux jeunes personnes, et il se prononce résolûment pour la négative, en déclarant que la passion, dans ce livre, est d'autant plus dangereuse qu'elle y est dégagée, dit-il, de toute sorte d'impuretés. A l'appui de l'opinion de Perrault, Furetière, dans son *Roman bourgeois*, publié en 1666, sorte de réaction ironique contre le genre de l'*Astrée*, nous peint son héroïne, Mlle Javotte, fille d'un procureur, d'abord innocente et modeste, puis bientôt gâtée et perdue par une lecture trop assidue du roman de d'Urfé. Aucun danger de ce genre ne serait, je crois, à redouter aujourd'hui pour une lectrice de l'*Astrée;* loin d'empêcher de dormir une jeune fille de nos jours, il est, hélas! beaucoup plus probable que les discours de Céladon et de Sylvandre produiraient l'effet contraire. Tel est le sort des œuvres où la passion, au lieu de parler le langage universel et immuable de la nature et de la vérité, se revêt trop complaisamment de ces formes conventionnelles, factices, éphémères, qui sont comme des costumes de cérémonie particuliers à chaque époque, et démodés d'une génération à l'autre. En dehors toutefois de ce genre d'intérêt dramatique et émouvant qu'on demanderait en vain à une lecture de l'*Astrée*, ce roman n'en conserve pas moins un intérêt très réel et très varié pour quiconque tient à se rendre compte de la succession et de la filiation des idées, des sentimens, des goûts en littérature. Au point de vue du style, de l'étude du cœur humain, des tableaux de la nature, de l'application de l'histoire au roman, l'ouvrage de d'Urfé nous présente un progrès très remarquable, quand on le compare à tout ce qui l'a précédé, en même temps qu'il nous offre des indications précieuses sur le tour d'esprit des premières générations du XVIIe siècle. C'est à la fois le tableau des goûts d'une époque et le point de départ d'une transformation considérable dans la structure des fictions romanesques; c'est par ce livre que s'accomplit la transition du roman primitif au roman moderne, du roman d'aventures, du roman conte de fées, au roman de sentiment et d'analyse, au roman pittoresque, au roman historique. Il n'y a donc pas d'exagération à le considérer comme un monument très important pour l'histoire du genre auquel il appartient; mais, afin de mettre cette vérité dans tout son jour, il faut d'abord tracer une esquisse des diverses modifications du roman depuis ses origines jusqu'à l'*Astrée*.

II.

La question de savoir si l'antiquité grecque et latine a connu le roman est une question très discutable, quoiqu'elle ait été souvent tranchée dans le sens de l'affirmative, d'après le petit traité du docte évêque d'Avranches, Huet, sur l'*origine des romans*. Si l'on donne le nom de roman à toute narration fictive, il est clair que le goût des fables, des contes, des légendes, n'est pas particulier aux peuples modernes, et que le roman remonte à la plus haute antiquité. La fiction tient une grande place dans la littérature grecque et latine; le polythéisme était un inépuisable réservoir de fables ingénieuses qui vivifiait toutes les branches de cette littérature. Si donc le mot *romanesque* était synonyme du mot *fictif*, il y aurait du romanesque partout dans les ouvrages anciens; il y en aurait jusque dans les travaux historiques, l'exactitude étant chez les historiens de la Grèce et de Rome une préoccupation secondaire. Mais si, distinguant ce que Huet confond souvent, — d'une part les contes merveilleux, les légendes mythologiques, et d'autre part le roman proprement dit, — l'on cherche à définir ce dernier genre de production par les attributs généraux qui le caractérisent de plus en plus depuis trois siècles; si l'on définit le roman — une fiction en prose donnée comme fiction par l'auteur, acceptée comme telle par le lecteur, et néanmoins composée presque toujours avec des prétentions à la vraisemblance (1), ayant généralement pour but d'exposer des faits imaginaires, mais naturels, de peindre des mœurs et des situations appartenant à la vie privée, où les événemens de l'histoire ne figurent qu'accessoirement et où les personnages publics agissent surtout en tant que personnes privées; — si enfin l'on s'arrête sur ce qui fait d'ordinaire le principal sujet d'un roman, sur cette peinture éternellement renouvelée de l'amour avec toutes ses nuances, tous

(1) Nous disons *presque toujours*, de même que nous employons plus loin d'autres formules analogues, parce que rien n'est plus difficile que de renfermer dans une définition précise toutes les variétés du genre romanesque. Il nous semble que le Dictionnaire de l'Académie écarte la difficulté plutôt qu'il ne la résout quand il définit spécialement le roman *moderne* ainsi : « toute histoire feinte écrite en prose, où l'auteur cherche à exciter l'intérêt soit par le développement des passions, soit par la peinture des mœurs, soit par la singularité des aventures. » Cette définition n'est-elle pas à la fois trop étendue et incomplète? Elle ne définit pas les romans de Walter Scott, et elle embrasse les contes de Perrault, à moins que les mots *histoire feinte* signifient autre chose que fiction, ce qui n'est guère probable. Il y a incontestablement quelque chose qui sépare le roman moderne des contes de fées, et ce quelque chose tient à la vraisemblance qui distingue en général la fiction romanesque, et qui peut jusqu'à un certain point se retrouver même dans les développemens d'une première donnée fantastique, comme dans les *Voyages de Gulliver* par exemple.

ses orages, toutes ses douceurs, de l'amour, qui est comme le grand ressort de la littérature romanesque, par lequel se meuvent tous les autres rouages, et si l'on demande à la littérature grecque ou latine, avant l'ère chrétienne, quelque chose d'analogue au roman ainsi caractérisé, on ne le trouvera pas (1).

Les causes qui expliquent que les anciens n'ont pas connu ou ont dédaigné cette forme de composition si populaire chez les modernes tiennent à l'organisation même de la société païenne. En Grèce et à Rome, la vie publique, si active pour tous les citoyens, absorbait en quelque sorte la vie privée, et ne laissait place ni aux loisirs, ni aux goûts qui font lire des romans, ni aux passions qui les font naître. La tribune et le théâtre suffisaient à satisfaire le besoin d'émotion inhérent au cœur de l'homme. Quant aux imaginations, elles avaient à leur service toutes les ressources de la mythologie. La vie domestique n'offrait d'ailleurs rien de romanesque; la condition presque servile des femmes, matrones enfermées dans le gynécée ou courtisanes tombées dans le domaine public, était incompatible avec ces sentimens enthousiastes, délicats ou tourmentés dont se nourrit le roman (2).

Ce n'est que dans les derniers jours du monde païen, sous l'influence de la révolution morale accomplie par le christianisme, que l'on voit naître en Grèce le genre de fiction destiné à devenir un jour le plus fécond et le plus répandu de tous les genres littéraires. C'est au moment où la passion de l'amour, presque toujours uniforme et simple chez les anciens, parce qu'elle était avant tout sensuelle, va devenir cette passion compliquée et envahissante qui agit à la fois sur l'esprit, le cœur et les sens, et que saint Augustin décrit déjà dans ses *Confessions* avec des couleurs nouvelles, qu'on peut dire *romanesques*, c'est au moment où la tradition mythologique s'affaiblit et s'efface, « où, pour employer une belle expression de M. Ampère, il se fait dans les imaginations comme un grand vide que quelque chose doit combler, » c'est au moment où l'individu, jusque-là effacé par le citoyen, va se prendre lui-même en

(1) On ne retrouvera les caractères du roman ainsi compris ni dans ces fables milésiennes que Huet nous présente comme le germe des fictions romanesques introduit par les Perses en Ionie et de là en Grèce, et qui, si nous en jugeons par l'unique échantillon complet qui nous en reste, par le charmant épisode de *Psyché*, sont des légendes mythologiques et allégoriques. On ne les retrouvera pas davantage dans la *Cyropédie* de Xénophon, ouvrage réputé fictif par les uns, plus ou moins historique par les autres, et dans tous les cas présenté comme historique par l'auteur. On ne les retrouvera pas non plus dans le *Satyricon* de Pétrone qui est une peinture énergique des vices de la société romaine sous Néron, et non point une fiction romanesque.

(2) Voyez à ce sujet deux belles pages de l'*Essai sur les romans grecs*, de M. Villemain, dont ce passage n'est guère qu'un faible résumé.

tant qu'individu comme sujet d'observation et d'analyse, que le roman fait son apparition dans les lettres. C'est au IV[e] siècle, au temps de Théodose, que nous rencontrons pour la première fois un ouvrage principalement consacré à raconter la vie de deux êtres qui ne sont ni des demi-dieux ni des héros, mais des mortels inconnus, et à peindre les joies, les souffrances d'un amour exalté, délicat, traversé, constant; c'est à un chrétien, à un évêque, que nous devons ce livre, très bien nommé par M. Villemain le premier type du roman d'amour. A la vérité, il est probable que, lorsque Héliodore composa *les Amours de Théagène et de Chariclée*, il n'était point encore évêque; mais, comme le remarque l'illustre écrivain que nous venons de citer, on ne peut douter qu'il ne fût au moins initié dès lors aux croyances chrétiennes. Quoiqu'il y ait encore dans son ouvrage beaucoup de réminiscences mythologiques, les pensées, les sentimens, les formes même du style, tout y décèle l'influence d'un dogme nouveau et de mœurs nouvelles. A côté vient se placer la pastorale célèbre de *Daphnis et Chloé*, dont on ne connaît avec certitude ni la date ni l'auteur, que l'on attribue généralement à un écrivain grec nommé Longus, appartenant au IV[e] ou au V[e] siècle de notre ère. Ici c'est le génie païen qui domine encore, mais le génie païen déjà altéré. L'idée seule de peindre l'innocence à un degré tel qu'elle ne connaît même pas la pudeur, de la peindre avec une foule de nuances d'une délicatesse souvent portée jusqu'au raffinement, qui se mêlent en les tempérant à des couleurs très licencieuses, cette idée s'écarte déjà des données du paganisme. De ces deux romans, le seul du reste qui ait engendré presque immédiatement des ouvrages analogues est le premier. Nous ne suivrons pas la trace du roman d'Héliodore dans les productions du même genre, mais fort inférieures, que présente la littérature grecque du Bas-Empire. Tous ces romans grecs n'ont été connus que fort tard dans l'Europe occidentale, et par conséquent n'ont point exercé sur la littérature romanesque de notre pays l'influence que Huet leur attribue très gratuitement.

La même révolution morale qui a fait naître le roman dans l'empire d'Orient du IV[e] au V[e] siècle l'a fait naître en Occident vers le XI[e] siècle, avec d'autres élémens, empruntés au caractère, à la vie des nations jeunes et vigoureuses qui s'élevaient sur les ruines du monde romain.

Personne n'ignore que l'on a d'abord en Europe donné le nom de *romans* à des compositions qui, quoique différentes au fond des épopées antiques, ont cependant plus de rapports de forme avec ces fictions épiques qu'avec les fictions romanesques de nos jours. A son début dans notre littérature, le roman, au lieu d'être un récit en

prose, est un récit en vers; au lieu d'être donné comme une fiction, il est présenté et reçu comme l'expression de la vérité; au lieu d'inventer arbitrairement des personnages, il se voue, de même que l'épopée grecque, à des familles, à des groupes de héros consacrés par la tradition populaire, dont il recommence incessamment l'histoire avec des variantes : d'un côté le *cycle* carlovingien, de l'autre le *cycle* breton; ici Charlemagne et ses pairs, là Arthur et les chevaliers de la Table-Ronde. On ne peut pas dire pourtant que cette première forme de la fiction romanesque en France soit empruntée à l'antiquité, car la littérature ancienne est à peu près complétement inconnue de nos premiers romanciers, et lorsque les souvenirs de l'antiquité pénètrent plus tard dans le roman chevaleresque, ils y pénètrent si absolument subordonnés aux inspirations contemporaines, qu'on ne reconnaît presque plus, ni au moral, ni au physique, les personnages grecs ou romains sous l'étrange costume dont le moyen âge les affuble. Les rapports qui existent entre notre roman primitif et l'épopée ancienne tiennent donc uniquement à ce que l'épopée est la forme de narration qui apparaît la première chez tous les peuples; mais sous cette identité générique de l'épopée grecque et de l'épopée chevaleresque percent des dissemblances radicales, qui tiennent à la différence des idées, des sentimens, des mœurs, et qui font que l'épopée chevaleresque contient en germe le roman, tandis que l'épopée grecque ne le contient pas. L'exaltation du point d'honneur, qui ne permettrait pas à un Hector du moyen âge de fuir devant un Achille, et qui impose à chacun la loyauté, même dans le combat; l'énergique sentiment de la dignité individuelle; la soif des aventures, non pour conquérir des toisons d'or, de belles captives ou de riches troupeaux, mais pour gagner le renom d'un preux chevalier, le cœur d'une femme, ou le salut éternel; la prédominance de l'élément moral dans l'amour élevé à l'état de culte, rivalisant dans l'âme humaine avec la passion de la gloire et l'enthousiasme religieux : voilà les caractères généraux qui distinguent profondément l'épopée chevaleresque de l'épopée grecque. Ce sont ces caractères, plus rudes, plus élémentaires, moins nuancés, moins développés dans les premiers poèmes carlovingiens, plus travaillés déjà, plus compliqués, plus raffinés, plus amollis dans les poèmes de la Table-Ronde, qui iront en se modifiant à mesure que la société se modifiera elle-même, à mesure que l'âge de l'épopée passera, que les romans en vers seront mis en prose, et que l'imagination de chaque romancier altérera plus ou moins les types consacrés et le merveilleux traditionnel. La transformation se prononcera bien davantage encore, lorsque la littérature romanesque, échappant à l'empire de ces types consacrés et de ce merveilleux traditionnel,

aspirera à devenir, soit l'expression idéalisée, soit le tableau fidèle, soit la satire de la réalité à chaque époque. Alors naîtra le roman moderne avec toute la diversité de ses genres : roman poétique et sentimental, roman historique, roman de mœurs, roman philosophique, fantastique, satirique. Les deux tendances de la nature humaine, le penchant à l'admiration et le penchant à l'ironie, qui, au début du moyen âge, semblaient avoir deux organes distincts, l'épopée et le fabliau, se rencontreront et se confondront même souvent dans le roman moderne; mais à travers les formes si diverses qu'il revêt de siècle en siècle, l'idéal romanesque peut toujours être ramené à un type primitif, celui de l'épopée chevaleresque, dont le fabliau lui-même n'est qu'une dérivation. Et c'est là ce qui constitue à la fois l'unité de cette littérature si variée et son originalité par rapport à la littérature ancienne.

D'abord, pour toute une classe de romans, il y a une parenté évidente qui se continue d'âge en âge entre les plus anciens poèmes chevaleresques et les fictions romanesques les plus modernes. — Roland, Lancelot du Lac, Amadis, quelques héros de l'*Astrée*, les héros de M[lle] de Scudéry, ceux de M[me] Cottin et les héros de Walter Scott sont des personnages de même famille, quoique très différens. Que si l'on compare aux héros des romans chevaleresques d'autres types qui semblent au premier abord n'avoir rien de commun avec eux, comme Saint-Preux par exemple, Werther ou René, et si l'on y regarde de près, il ne sera pas difficile de discerner, à travers des faits complétement dissemblables, tout un ordre de sentimens analogues et inconnus à l'antiquité. Si l'on rapproche enfin des épopées du moyen âge des fictions romanesques tout à fait contraires, celles qui s'appliquent, soit à peindre sérieusement les choses communes de la vie, soit à déjouer l'admiration par l'ironie, on les verra naître encore du roman chevaleresque, non plus par dérivation, mais par opposition. Le premier roman de mœurs, le chef-d'œuvre de Cervantes, est une parodie des romans de chevalerie. Le premier roman fantastique et satirique, celui de Rabelais, est inspiré par la même pensée; c'est également pour réagir contre l'*Astrée* et le *Cyrus*, issus des romans chevaleresques, que Scarron écrit le *Roman comique*, et Furetière le *Roman bourgeois*. Ainsi donc la littérature romanesque tout entière a sa source dans l'épopée chevaleresque du moyen âge, qui elle-même a sa racine dans les traditions populaires; mais pourquoi cette épopée a-t-elle produit le roman, tandis que l'épopée grecque ne l'a pas produit? C'est que tous les caractères distinctifs de l'épopée chevaleresque, que nous venons d'indiquer plus haut, peuvent se résumer en un seul, qui fait la différence entre les temps anciens et les temps modernes, — l'accroissement de valeur de la

personne humaine. Si l'idée que l'homme a de lui-même ne s'était pas considérablement modifiée sous l'influence combinée et croisée du christianisme et du germanisme, si la poésie épique du moyen âge ne représentait rien autre chose que ce goût du merveilleux qui distingue l'enfance de tous les peuples, elle serait morte avec le moyen âge, et n'aurait point engendré cette autre épopée prosaïque de la vie ordinaire, de la vie domestique, qui s'appelle le roman, et qui forme une des branches les plus productives et les plus vivaces de la littérature moderne.

Le jour où les Grecs et les Romains perdirent le goût du merveilleux épique, ils renoncèrent à l'épopée; mais il ne leur vint pas à l'esprit qu'on pourrait les émouvoir en leur offrant en échange le tableau des souffrances intimes et des aventures particulières d'un bourgeois, et à plus forte raison d'un prolétaire d'Athènes ou de Rome. Pourquoi les modernes, en délaissant les fictions épiques, ne se sont-ils pas contentés, comme les anciens, des émotions ou des distractions limitées, concentrées et choisies, que leur fournissait la tragédie ou la comédie? Pourquoi le drame même, avec toutes ses variétés, le drame, qui combine les deux élémens tragiques et comiques, ne leur a-t-il pas suffi? D'où naît chez nous ce besoin insatiable de lire et d'écrire des récits plus ou moins imaginaires, racontant les incidens les plus minutieux de la vie humaine, fouillant dans tous les replis du cœur humain, et qui nous plaisent d'autant plus qu'ils réunissent à un plus haut degré les combinaisons arbitraires de la fiction et l'apparence de la vérité? En admettant, comme le dit l'évêque d'Avranches, que le roman ne soit qu'un *délassement à l'usage des honnêtes paresseux*, pourquoi ce délassement plutôt qu'un autre, plutôt que celui des contes de fées et des légendes mythologiques? Et comment ce délassement peut-il attirer tant de paresseux dans un siècle aussi affairé que le nôtre? N'est-il pas évident que la popularité toujours croissante du genre romanesque tient à des causes plus sérieuses, et qu'elle se rattache au mouvement général de l'humanité, qui tend à s'intéresser de plus en plus à elle-même? Le héros épique du moyen âge, quoique enveloppé encore des brumes de la tradition et des prismes du merveilleux, est déjà plus homme que le héros épique de l'antiquité. Il n'est point soumis au joug d'un aveugle destin, il n'est point fils des dieux; il a le sentiment de sa liberté individuelle, il pense et il agit par lui-même. Bientôt l'esprit humain éprouve le besoin d'un idéal romanesque plus rapproché de la vérité. Les héros fantastiques et surnaturels font place à des êtres plus réels, quoique très idéalisés encore et très choisis : ce sont des rois, des princes, des barons, des chevaliers. A ceux-ci succèdent des hommes de cour du

XVIIe siècle, très reconnaissables, quoiqu'ils soient déguisés tantôt en bergers, tantôt en personnages grecs, romains ou assyriens. Au XVIIIe siècle, l'*homme de qualité*, bien que son monopole soit déjà ébranlé, règne encore dans le roman; mais à mesure que les idées d'égalité se propagent, le terrain de la littérature romanesque s'élargit de plus en plus : le *grade* de héros de roman devient accessible à des êtres appartenant aux conditions les plus infimes de la société, et dont le seul titre à l'intérêt est de représenter des vicissitudes, des souffrances ou des vertus humaines. La fantastique *table ronde* du roman à son origine, qui n'admettait que vingt-quatre héros sur le pied de l'égalité, est aujourd'hui une table immense à laquelle vient s'asseoir l'humanité tout entière, prise sous tous ses aspects et dans toutes ses conditions, de sorte qu'en considérant les deux points extrêmes de l'histoire du roman, et pour donner une idée de l'espace parcouru, on peut mettre en regard: d'un côté, les Roland, les Olivier, les Lancelot, les Tristan, les Blancheflor, les Genièvre, les Iseult, entourés de toutes les pompes, de toutes les féeries du merveilleux chevaleresque; de l'autre, un vieux nègre, l'oncle Tom, ou une pauvre institutrice, Jane Eyre, qui ne possède pas même l'attribut jusqu'ici le plus indispensable à une héroïne de roman, celui de la beauté.

III.

C'est ainsi que l'histoire de la littérature romanesque, envisagée sous son aspect le plus général, se lie étroitement à l'histoire même du genre humain. Que si on l'étudie de plus près dans les diverses périodes de son développement et dans les modifications plus intimes qu'elle subit d'âge en âge, elle nous fournit des données précieuses sur tout un ordre de faits intellectuels et moraux que l'histoire proprement dite effleure ou ignore. Quoi qu'en dise La Harpe, l'étude du roman au moyen âge offre un autre intérêt que celui qui s'attache à des questions de *philologie* et d'*étymologie*. Sans parler de ce genre d'utilité qui saute aux yeux, qu'il est puéril de méconnaître, et qui fait que le savant Daunou louait Chapelain d'avoir donné le nom de *grand coutumier* au roman de *Lancelot du Lac*, sans rappeler ce que tout le monde sait, que c'est surtout dans les romans du moyen âge qu'on peut étudier les usages de la vie publique et de la vie privée à cette époque, il y a dans cette portion de la littérature romanesque un autre intérêt essentiellement littéraire, pourvu qu'on prenne ce mot dans son acception la plus large et la plus élevée : c'est celui que Daunou ne fait qu'indiquer quand il dit que les romans goûtés par les hommes du moyen âge nous éclairent sur les

caractères habituels de leurs pensées, de leurs sentimens, de leur conduite (1). Ce n'est pas en effet une question d'*étymologie* que celle de savoir comment l'imagination humaine, pendant plusieurs siècles, a compris, exprimé et modifié plus ou moins dans leur expression les sentimens généraux du cœur humain, l'amour-passion, l'amour maternel, paternel, conjugal, filial, la religion, l'amitié, l'ambition, les notions du bien et du mal moral, les rapports d'égalité et de subordination entre les hommes. Si l'étude de la littérature est autre chose que l'étude de la rhétorique, ce serait incontestablement un travail très littéraire que celui qui consisterait (en laissant précisément de côté les questions de linguistique sur lesquelles d'ailleurs les recherches abondent) à choisir les romans qui ont joui de la plus grande célébrité depuis le XIIe jusqu'au XVe siècle, à étudier dans chacun d'eux et dans les versions successives de chacun d'eux les sentimens et les rapports que nous venons d'indiquer, à démêler, sous la couche plus ou moins uniforme du merveilleux imposé par la tradition, les nuances diverses qui révèlent des changemens accomplis dans l'état intellectuel et moral des générations, à montrer enfin comment la littérature romanesque part de ces premiers poèmes carlovingiens, empreints d'un cachet de simplicité et de rudesse barbares, pour aboutir graduellement à cette forme de composition en prose qui tient à la fois de l'épopée et du drame, qui, en prenant la réalité pour base, dispose les faits dans un ordre imaginaire, et s'efforce de réunir la plus grande somme d'intérêt à la plus grande somme de vraisemblance.

Une histoire de la littérature romanesque au moyen âge ainsi conçue serait une œuvre difficile, mais certainement très intéressante et très littéraire; nous n'avons pas la prétention de l'exécuter, nous ne voulons ici qu'en effleurer quelques points, dont l'étude nous suffira pour traverser cette première période de la littérature romanesque, et arriver à celle qui précède immédiatement l'apparition du roman de d'Urfé (2).

Si nous prenons, par exemple, la plus ancienne version du poème

(1) *Histoire littéraire de la France*, t. XVI, p. 181.

(2) L'étude du roman au moyen âge a déjà été l'objet de divers travaux qui rentrent plus ou moins dans le programme que nous tracions tout à l'heure, mais dont aucun ne le réalise dans son ensemble. Il y a un éloquent morceau de M. Quinet publié dans cette *Revue* même sur les épopées françaises au XIIe siècle (1er janvier 1837); il y a le beau travail de M. Ampère sur la chevalerie, que la *Revue* a publié également (1 et 15 février 1838), sans parler de quelques-unes de ses leçons du collége de France sur le roman, qui nous ont été très utiles. Il y a aussi le savant ouvrage de M. Fauriel sur l'histoire de la poésie provençale, où l'étude des premiers romans du moyen âge tient une assez grande place, et qui fournirait également des indications précieuses à celui qui entreprendrait l'œuvre dont nous venons de parler.

de *Roland*, celle qu'on fait généralement remonter jusqu'au XIe siècle, et si nous cherchons quelle place tient dans un poème un sentiment dont l'expression se développe et se raffine en quelque sorte avec la civilisation, — le sentiment de l'amour, — nous ne l'y trouvons guère qu'indiqué. Le caractère religieux et héroïque est le caractère dominant de cette composition. Avant de mourir, Roland ne pense qu'à Dieu et à son épée Durandal. Il a cependant une fiancée qu'il aime et dont il est aimé, la belle Aude. Celle-ci ne figure dans le poème que pour apprendre la mort de son amant de la bouche de l'empereur Charlemagne. Ce prince, pour la consoler, lui propose brutalement un autre époux, son propre fils. Il est vrai qu'à cette proposition la belle Aude s'évanouit et meurt, ce qui semble indiquer une passion assez intense; mais dans tous les cas cette passion est des plus laconiques.

Une autre version du même poème, postérieure au moins d'un siècle à la première, nous offre déjà un plus grand développement dans l'expression des sentimens tendres. La douleur de la fiancée de Roland est décrite avec complaisance. Pour rendre plus vif le tableau de cette douleur, le romancier commence par nous montrer la belle Aude remplie de joie dans l'attente du retour de Roland, lorsque la nouvelle inattendue de son trépas la plonge tout à coup dans un profond désespoir. On voit ensuite apparaître la mère du héros tombé à Roncevaux, qui vient mêler ses larmes aux larmes de sa fiancée. Les deux femmes s'embrassent tendrement, et déplorent ensemble la perte de celui qui tenait la première place dans leur cœur.

Non-seulement pour tout ce qui tient à cet ordre de sentimens tendres dont nous nous occupons plus spécialement, mais aussi dans l'ensemble de leur composition, les poèmes carlovingiens, qui sont les premiers en date, offrent beaucoup moins de raffinement et de complication que les poèmes du cycle breton. La lutte entre la passion et le devoir, le sacrifice de la passion au devoir, ou réciproquement la transposition du devoir, c'est-à-dire l'amour coupable, excusé et poétisé par sa constance, tous ces ressorts principaux de la littérature romanesque, qui se multiplieront dans les romans de la Table-Ronde surtout, quand ces romans auront passé de la poésie à la prose, sont assez rarement employés dans l'épopée carlovingienne. Les relations entre les sexes y offrent un caractère de simplicité étranger à tous ces raffinemens de galanterie subtilisée qui domineront plus tard. Les femmes dans ces poèmes sont en général ou de robustes et intrépides matrones, comme la dame Guibars, dans le roman de *Guillaume au Court-Nez*, qui refuse d'ouvrir les portes d'Orange à son mari, poursuivi seul par une armée de Sarrasins, jusqu'à ce qu'il ait fait en son honneur sur cette troupe

ennemie une dernière charge qui la met en fuite, ou bien de jeunes épouses timides et soumises, comme la belle Béatrix du roman des *Loherains,* qui en soupirant ceint l'épée de combat au duc son époux, et le suit longtemps des yeux, quand il s'est élancé sur son cheval de guerre. Quelquefois, dans la bouche même de très jeunes filles, l'expression de l'amour a un caractère de hardiesse qui touche à l'effronterie; mais cet amour tend au mariage, et la légitimité du but explique et excuse la vivacité du moyen. Les passions vicieuses et éhontées sont en général l'apanage des princesses sarrasines. L'adultère est d'ordinaire peint en laid dans les poèmes carlovingiens. C'est ainsi qu'on voit dans ce même roman de *Guillaume au Court-Nez*, que nous venons de citer, le héros apostropher sa sœur, qui nous est présentée comme l'épouse infidèle de l'empereur Louis le Débonnaire, avec une grossièreté homérique, en la qualifiant de *chienne impure*, et lui arracher de la tête, en présence de toute sa cour, le diadème qu'elle est indigne de porter. Quelquefois le poète du cycle carlovingien appelle déjà à son aide une distinction délicate et périlleuse, inconnue au paganisme, et qui jouera longtemps après, au XVIIe siècle, un assez grand rôle dans la littérature romanesque. C'est en vertu de cette donnée que, dans le poème de *Gérard de Roussillon*, dont M. Fauriel fait remonter la date jusqu'aux premières années du XIIe siècle, nous voyons une princesse, au moment d'épouser un roi qu'elle n'aime pas, donner son anneau au duc Gérard qu'elle aime, contracter avec lui par-devant témoins une sorte de mariage spirituel, et s'engager à n'aimer jamais que lui, tout en gardant scrupuleusement la fidélité matérielle qu'elle doit à son époux. « Et dès ce moment, dit le romancier (dans une traduction que nous empruntons à M. Fauriel), dura sans fin l'amour de Gérard et de la reine l'un pour l'autre, sans qu'il y eût jamais de mal ni autre chose que tendre vouloir et secrètes pensées. »

Dans les poèmes de la Table-Ronde, les choses ne se passent en général ni aussi simplement ni aussi honnêtement; la complication des aventures et des situations, le conflit des passions, le raffinement du langage, le mélange des sentimens les plus exaltés et des capitulations morales, tous ces caractères, qui représentent la seconde période de la chevalerie, se dessinent de plus en plus dans ces poèmes, à mesure qu'ils passent de la poésie à la prose, à mesure que la civilisation elle-même se complique et se raffine, et que, dans les versions successives de chaque poème, l'imagination des romanciers modifie à son gré les types consacrés.

On sait que la donnée primitive d'un certain nombre de poèmes du cycle breton est religieuse et même mystique, puisqu'il s'agit pour le héros d'aller à la recherche du Saint-Graal ou Saint-Hanap, c'est-

à-dire d'un vase doué de vertus merveilleuses dans lequel Jésus-Christ est supposé avoir bu quand il célébra la cène avec ses disciples la veille de sa passion; néanmoins l'inspiration profane, aventureuse, amoureuse et galante forme le caractère dominant de la plupart de ces compositions, surtout dans les versions en prose. Deux des principaux romans de ce cycle, le roman de *Lancelot du Lac*, qui paraît n'avoir jamais existé qu'en prose, et celui de *Tristan du Leonois*, offrent tous les signes que nous venons d'énumérer d'un idéal romanesque plus gracieux, plus tendre, mais aussi moins grandiose et moins pur. On sait encore que c'est le premier de ces deux romans que Dante a choisi pour le rendre en quelque sorte responsable de la chute de Francesca de Rimini. Dans tous les deux, la situation est plus dramatique que morale : elle porte sur les relations adultères de Lancelot et de la reine Genièvre, de Tristan et d'Yseult; mais il faut reconnaître surtout, en faveur de l'auteur de *Tristan*, qu'il accumule toutes les circonstances qui peuvent excuser une affection coupable et la purifier en quelque sorte par les épreuves sans nombre qu'elle subit. « Les mœurs de nos aïeux, dit élégamment à ce sujet Marie-Joseph Chénier, déplaçaient les devoirs, mais elles ne les supprimaient pas; un choix involontaire, mais unique, remplissait l'espace de la vie : être infidèle à ce choix du cœur, voilà ce qui paraissait répréhensible. » Après avoir vécu l'un pour l'autre, Tristan et Yseult meurent ensemble, et l'auteur de la version en prose que nous avons sous les yeux ajoute au récit de leur mort un dernier trait de délicatesse sentimentale qui semble annoncer déjà une période sociale assez raffinée. Il nous montre les deux tombeaux d'Yseult et de Tristan placés dans la même chapelle, « et l'on veoit, dit-il, *yssir* (sortir) de la tombe de Tristan une belle ronce verte et feuillue qui alloit par la chapelle, et descendoit le bout de la ronce sur la tombe d'Yseult et entroit dedans. Le roi de Cornouailles (l'indigne époux d'Yseult) la fit couper par trois fois, mais, ajoute le romancier, le lendemain était aussi belle comme elle avoit ci-devant été, et ce miracle étoit sur Tristan et sur Yseult à tout jamais advenir. »

A travers ces modifications diverses de l'idéal romanesque au moyen âge, modifications que nous n'avons voulu qu'indiquer légèrement en les rattachant à un seul sentiment, mais qu'on retrouverait aussi dans l'expression des autres sentimens du cœur humain et des principaux rapports des hommes entre eux, l'empire de la tradition populaire, quoique affaibli, subsiste toujours dans le roman. Jusqu'au XVe siècle, même après la transformation générale des narrations versifiées en narrations en prose, et malgré les altérations que subissent les types consacrés, ce sont cependant presque toujours

les mêmes personnages, les mêmes aventures, le même merveilleux qui alimentent l'imagination des romanciers. La littérature romanesque n'en est pas encore à prendre pour point de départ soit l'histoire, soit la réalité contemporaine; elle n'aspire point encore à la vraisemblance (1).

Toutefois, sous l'influence du mouvement des esprits qui commencent à s'enquérir de l'antiquité, une nouvelle famille de héros romanesques est venue se joindre aux héros de la tradition populaire. Hector, Alexandre, César, disputent le terrain du roman aux paladins de Charlemagne et d'Arthur. Tantôt ces personnages anciens sont les héros d'une fiction où quelques faits de leur histoire disparaissent sous un amas de chimères; tantôt, comme dans le roman de *Perceforest*, on voit les souvenirs confus de l'histoire ancienne rattachés le plus étrangement du monde à la partie, même mystique, du cycle breton. Perceforest est couronné roi de la Grande-Bretagne par Alexandre le Grand, il est vaincu par Jules César, il est converti au christianisme par un des descendans de Joseph d'Arimathie, qui a apporté en Angleterre le Saint-Graal, et il fonde la sacrée confrérie des chevaliers du Franc-Palais.

Ce n'est qu'au xve siècle que la littérature romanesque semble vouloir s'affranchir de la tradition populaire et se rapprocher de la vérité historique et de la réalité contemporaine. Dans le roman intitulé *le Triomphe des neuf Preux* et dédié à Charles VIII, l'auteur choisit les personnages anciens et modernes qui paraissent avoir le plus de prise sur l'imagination des contemporains, et il raconte successivement leur histoire. Il introduit dans sa galerie d'abord trois héros de l'histoire sainte : Josué, David, Judas Macchabée; puis trois païens : Hector, Alexandre, César, et enfin trois modernes : le personnage semi-fabuleux d'Arthur, Charlemagne, et un neuvième preux qui jusqu'ici ne paraît pas encore avoir jamais figuré dans la littérature romanesque, Godefroy de Bouillon, qui deviendra plus tard le héros du Tasse. La vie de ce personnage est racontée avec assez d'exactitude, et en général dans tout ce roman, en mettant de côté la portion légendaire de la biographie d'Arthur et de Charlemagne, l'histoire est bien moins falsifiée que dans les romans précédens. L'auteur, en terminant sa galerie, annonce qu'il a vu apparaître devant lui un *dixième* preux qui demande à son tour à être célébré, et ce dixième preux est un personnage historique qui n'est

(1) Nous écartons ici de l'histoire du roman proprement dit le fameux poème allegorique, philosophique, didactique et satirique intitulé le *Roman de la Rose*, dont une portion appartient au XIIIe et l'autre au commencement du XIVe siècle, parce que cet ouvrage n'a rien de romanesque, et qu'il représente plutôt une dégénération de la poésie épique qu'un signe de la transition de cette poésie au roman.

séparé du romancier que par deux ou trois générations : c'est Bertrand Du Guesclin, qui entre déjà dans la littérature romanesque sans que sa physionomie réelle soit notablement altérée par l'auteur du *Triomphe des neuf Preux*.

Mais de tous les romans du XV[e] siècle celui qui nous paraît, sous le rapport du fond et de la forme, caractériser le plus nettement une période nouvelle dans la littérature romanesque, c'est un ouvrage assez répandu par la version plus élégante que fidèle que Tressan en a donnée dans le style du XVIII[e] siècle, mais moins connu dans l'original ; c'est l'ouvrage intitulé *Histoire et plaisante Chronique du petit Jehan de Saintré et de la jeune Dame des Belles-Cousines*. Cet ouvrage est peut-être le premier exemple d'une narration romanesque et chevaleresque complétement affranchie des types et des incidens traditionnels, dont le héros n'appartient ni au cycle de Charlemagne ni au cycle d'Arthur, mais au XV[e] siècle, où ne figure aucun personnage de l'antiquité travesti en baron féodal, où l'on ne rencontre aucune scène de magie, aucun enchanteur, aucune fée, aucun géant, aucun monstre fantastique, aucun événement surnaturel, et dont l'auteur, Antoine de La Sale, semble s'être tout simplement proposé de peindre avec une égale préoccupation d'art et de vraisemblance la vie réelle de son temps, quoique, pour se mettre à l'aise, au lieu de placer la scène de son roman à la cour de Charles VII, sous le règne duquel il écrivait, il l'ait reculée d'un siècle et transportée à la cour du roi Jean.

Sans nous occuper ici des rapports, d'ailleurs très insignifians, que peut offrir le héros du roman de La Sale avec un Jehan de Saintré signalé par Froissart comme un des plus vaillans guerriers du XIV[e] siècle, et en prenant ce héros comme un être fictif destiné à personnifier l'idéal chevaleresque au XV[e] siècle, on voit combien cet idéal est affaibli, et l'on reconnaît que nous touchons à la fin de la chevalerie. Ce beau page de quinze ans protégé par une jeune veuve qui lui fait les sermons les plus édifians entremêlés de caresses moins édifiantes, et lui donne sans cesse de l'argent pour qu'il soit *très bien joly*, c'est-à-dire qu'il ait de beaux vêtemens, de beaux chevaux, un bel équipage, se présente tout d'abord à nous sous un aspect qui n'a rien d'épique et qui nous rejette bien loin des rudes et grandioses figures de l'épopée carlovingienne (1). A la vérité, le jeune page devient bientôt un vaillant chevalier qui, pour plaire à sa dame, accomplit beaucoup de prouesses; mais ces prouesses n'ont plus le caractère surhumain des prouesses d'autrefois : non-seule-

(1) « Or, dit la dame au jeune Saintré, pensez doncques de bien faire. Si vous aymeray, et quand je verray que bien vous gouvernerez, alors je vous tiendray pour mon amy et vous feray très bien joly. »

ment Saintré n'a plus à combattre des enchanteurs, des géans, des lions ou des dragons, mais, sauf une bataille contre les Sarrasins, où pour un seul homme il tue peut-être quelques ennemis de trop, on ne le voit guère figurer que dans des joutes, des passes d'armes où chacun des tenans déploie la plus grande magnificence en armures, en écharpes, en housses, en chevaux, mais où tout se borne à de légères égratignures, le roi ayant soin d'arrêter le combat aussitôt qu'il pourrait devenir meurtrier. Les luttes à mort en champ clos ont disparu, et les exercices chevaleresques ne sont déjà plus qu'une occasion pour les acteurs et les spectateurs d'étaler de brillantes parures que La Sale se complaît à décrire avec les détails les plus minutieux, en donnant à Saintré et à sa dame une égale préoccupation de toilette et de vanité. On reconnaît qu'on approche du temps où les tournois se transformeront en carrousels.

L'affaiblissement de l'idéal chevaleresque n'est pas moins sensible dans le tableau de la passion, qui fait le principal intérêt de ce roman. Il faut dire cependant que, sur la foi de la version souvent infidèle de Tressan, on a fort exagéré le caractère licencieux de l'ouvrage de La Sale. Quand il raconte les secrètes entrevues du jeune page, et plus tard du jeune chevalier, avec la dame des belles cousines, l'auteur met dans ses récits, empreints d'ailleurs d'une grâce tour à tour naïve et piquante, une assez grande réserve; il glisse très légèrement sur les détails scabreux, et nous pouvons à la rigueur, si nous le voulons bien, supposer que la protectrice de Saintré s'arrête à la limite de l'extrême familiarité, tandis que Tressan s'attache à donner à toutes les scènes de tendresse ce tour élégamment libertin qui était dans les goûts de son temps, mais qui n'est point dans l'original qu'il prétend reproduire.

Il n'en est pas moins vrai que le thème romanesque qui fait le fond du *Petit Jehan de Saintré* est en opposition flagrante avec les thèmes antérieurs. Nous avons vu dans *Lancelot du Lac* et dans *Tristan du Leonois* les affections coupables n'être admises à figurer sérieusement et au premier plan dans un roman qu'à la condition de se distinguer par une constance à toute épreuve. Dans l'ouvrage de La Sale, la fidélité chevaleresque est violée de la manière la plus choquante, car ce n'est pas le héros qui est infidèle. Saintré au contraire, malgré les séductions auxquelles l'exposent l'éclat de sa renommée et la grâce de sa personne, ferme son cœur à tout autre amour que celui qu'il éprouve pour sa belle princesse. C'est celle-ci qui trahit indignement Saintré, et pour qui? Est-ce au moins pour un chevalier brillant et valeureux comme lui? Non, c'est pour un moine vulgaire, débauché et brutal, que le romancier nous peint ainsi: « C'étoit un grand, gros et très puissant de corps, moine,

fils d'un bourgeois, et qui étoit damp-abbé d'une abbaye bonne et riche; il étoit fort et habile pour lutter, saillir, jeter barres, pierres, à la paume jouer. » Tel est le héros à qui une dame, que La Sale nous présente comme une princesse de sang royal (1), sacrifie le noble et charmant Saintré. Non contente de le sacrifier, elle l'outrage; elle le force, par ses railleries, à accepter avec ce moine une lutte de crocheteur dans laquelle il est vaincu : autre altération notable de l'ancien type du héros chevaleresque dont la force physique, toujours prodigieuse, était égale à son adresse, tandis que Saintré nous apparaît avec des formes plus élégantes que robustes. Cette partie du roman de La Sale lui donnerait presque la tournure d'un fabliau satirique dirigé contre la chevalerie, si le caractère tragique des dernières scènes ne lui rendait sa physionomie sérieuse. Saintré en effet, après avoir subi l'affront de se voir renversé par ce moine impudent, le force à son tour à revêtir une armure, à combattre contre lui en chevalier, la dague et la hache à la main, et il le punit de son insolence. Toutefois, à l'occasion de ce dénoûment, Tressan a encore induit en erreur plusieurs critiques qui n'avaient pas lu l'original : dans sa version du *Saintré,* il déclare qu'il a modifié le dénoûment comme trop féroce, et il laisse croire, on ne sait pourquoi, que dans le texte primitif le chevalier outragé tue à la fois son rival heureux et sa maîtresse infidèle. Aussi Marie-Joseph Chénier, partant de l'assertion de Tressan, nous dit que Damp-Abbé et la dame périssent tous deux, et nous fait remarquer que « ce châtiment était bien rigoureux sans doute, mais que pourtant il ne choqua point nos ancêtres, tant ils méprisaient la déloyauté en amour comme en tout le reste (2). » L'affirmation de Tressan étant complétement erronée, c'est une conséquence toute différente qu'il faut tirer du véritable dénoûment. Dans le texte de La Sale, Saintré ne tue personne : au moment où, après avoir à son tour terrassé Damp-Abbé, il lève sa hache pour le frapper d'un coup mortel, le romancier lui fait revenir à l'esprit tous les passages de l'Écriture qui défendent le meurtre; il jette alors sa hache, et de sa dague il se contente de percer la langue du moine brutal qui s'est répandu en injures contre la chevalerie. Quant à la dame des belles cousines, il a seulement la tentation de la maltraiter. « Lors la prend, dit La Sale, par le toupet de son atour, et haussa la paulme pour lui donner une couple de soufflets, mais à coup se retint, ayant mémoire des grands biens qu'elle lui avait faits, et qu'il en pour-

(1) C'est en effet ce que veut dire La Sale quand il dit que la jeune dame veuve, à laquelle il ne donne d'ailleurs aucun nom particulier, « des belles cousines de France estoit, » ce qui signifie que le roi la qualifiait de *belle cousine*.

(2) *Discours sur les romans français*.

roit être blâmé. » Il lui enlève seulement l'écharpe bleue qu'elle est indigne de porter, la couleur bleue signifiant loyauté, et ne tire d'elle d'autre vengeance que de la couvrir de confusion devant toute la cour. Ce dénoûment, qui est le vrai (1), prouve le contraire de ce que dit Chénier; il indique à la fois un affaiblissement et un adoucissement des anciennes mœurs, et par suite, des anciennes données romanesques, en vertu desquelles on punissait volontiers de mort la déloyauté en amour; il ajoute donc à la signification historique du roman de La Sale.

Au point de vue littéraire, ce roman est supérieur à tout ce qui l'a précédé. Au lieu d'offrir cet entassement d'aventures qui distingue les ouvrages antérieurs, il annonce déjà un travail de composition assez remarquable. A côté d'un étalage abusif d'érudition, de citations pédantesques et de science héraldique, on y trouve non-seulement des descriptions exactes et curieuses, mais des sentimens étudiés et exprimés avec profondeur, justesse et finesse, des scènes bien conduites, des gradations, des suspensions, des surprises, ménagées avec art pour soutenir et pour accroître l'intérêt. En un mot, c'est dans le *Petit Jehan de Saintré*, composé au milieu du xve siècle, qu'on voit apparaître pour la première fois quelque chose d'analogue au roman actuel, une fiction affranchie du merveilleux traditionnel, où l'auteur cherche à exciter l'intérêt sans s'écarter de la vraisemblance.

IV.

Au xvie siècle, il s'opère dans la littérature romanesque un mouvement assez bizarre : au lieu de continuer à marcher dans la voie du naturel et de la vraisemblance, ouverte par La Sale, le roman retourne en arrière, et dans le siècle où la chevalerie n'est déjà plus guère qu'un souvenir, dans le siècle de Rabelais, de Montaigne, de Philippe II, de Catherine de Médicis, de Machiavel, de l'Arétin, les imaginations s'éprennent pour l'ancien idéal chevaleresque d'un enthousiasme d'autant plus vif que cet idéal s'éloigne davantage de la réalité. On sait l'immense vogue de toute une nouvelle famille de héros romanesques, importés de l'Espagne à la suite, dit-on, des lectures de François Ier durant sa captivité à Madrid. L'interminable histoire des Amadis, c'est-à-dire d'Amadis de Gaule, de ses frères, de ses fils, de ses petits-fils et même de ses neveux, en partie traduite de l'espagnol, mais adaptée au goût français, en partie continuée

(1) Aucune version du *Saintré* ne contient le dénoûment supposé par Tressan et admis par Marie-Joseph Chénier. Voyez d'ailleurs l'excellente édition que M. Marie Guichard a donnée de ce roman en 1843, d'après les plus anciens manuscrits.

par divers écrivains français, de manière à former successivement un ensemble de vingt-quatre volumes, devient la lecture favorite de la ville et de la cour, des jeunes gens, des femmes et des vieillards.

Nous ne discuterons pas ici l'origine des *Amadis*. Suivant le traducteur des premiers volumes, Nicolas d'Herberay, cette origine est française; ce dernier prétend avoir vu un vieux manuscrit en langage picard, dont l'auteur espagnol aurait tiré le fond de son roman; suivant Daunou, l'origine des *Amadis* est italienne; suivant d'autres, elle est portugaise. N'ayant point lu l'ouvrage en espagnol, nous n'examinerons pas non plus quels changemens les traducteurs français ont fait subir à l'original, publié à Séville au commencement du XVIe siècle. D'Herberay avoue que pour sa part il a ajouté ou retranché à volonté. Les autres traducteurs se sont mis encore plus à l'aise, et enfin une grande partie des livres d'*Amadis* est tout à fait l'œuvre des continuateurs français et n'existe point en espagnol. Nous prenons donc cet ouvrage dans son ensemble comme un roman arrangé à la française et destiné à nous donner une idée des goûts du public français au XVIe siècle. On ne peut douter qu'il ne représente ces goûts parfaitement, puisqu'il a joui d'une telle vogue, que, dans un écrit sur lequel nous reviendrons tout à l'heure, La Noue, l'austère capitaine calviniste, nous apprend qu'il fut un temps « où si quelqu'un eût voulu blâmer les livres d'*Amadis*, on lui eût craché au visage. »

Par quels points donc cet ouvrage, qui, pour le fond des aventures, n'est qu'un mélange de toutes les données fabuleuses et fantastiques des anciens romans, tient-il au XVIe siècle et a-t-il pu exercer une attraction si vive sur les hommes de cette époque? L'*Amadis* se rattache de plusieurs manières au temps où il a paru.

Il s'y rattache d'abord par l'exagération même d'un ancien idéal romanesque dont la juste mesure est perdue, et ensuite par l'altération notable que fait subir à cet ancien idéal sa combinaison avec quelques élémens contemporains. Amadis est un pourfendeur auprès duquel pâlissent les Roland, les Olivier, les Ogier, les Lancelot, les Tristan. « Il attaque à lui seul des armées entières, renversant, dit d'Herberay, tout ce qu'il rencontre, tuant l'un, desmembrant ou *eschignant* l'autre, tellement que tous lui faisoient voie. » En même temps qu'il dépasse en vaillance tous les paladins de l'ancienne chevalerie, il les dépasse bien davantage encore en sensibilité, il pleure avec une facilité effrayante. « J'estime, dit son honnête écuyer Gandalin, j'estime, vu l'abondance de ses larmes, que son pauvre cœur soit déjà *lambiqué* et distillé par les yeux. » Amadis lui-même, s'expliquant sur cet excès de larmes en un jargon qui dépasse celui des *précieuses*, dit à sa bien-aimée la belle Oriane : « Les larmes dont

vous parlez n'étoient point pleurs, la source en estant jà épuisée; c'étoit une humeur provenant de mon cœur, lequel tant continuellement ardoit en votre amour, qu'estant contraint par l'effort de la flamme, il faisoit monter aux yeux l'eau que nature mettoit autour de soi pour le conserver et lui donner vie. » A cette sensibilité larmoyante, Amadis joint une nuance très marquée de mélancolie rêveuse; lorsque de faux rapports ont irrité Oriane contre lui, son désespoir, au lieu d'aboutir à la folie comme celui de Tristan, qui a servi de modèle à l'Arioste pour son Roland furieux, tourne en une sorte de désolation plaintive et paisible qui cherche la solitude pour s'y repaître de souvenirs. C'est alors qu'Amadis se réfugie dans un ermitage où il reçoit ce nom de *Beau-Ténébreux,* ridiculisé à jamais par l'immortelle parodie de Cervantes, mais qui n'en fait pas moins d'Amadis le père d'une foule de héros langoureux et assombris qui joueront plus tard un grand rôle dans la littérature romanesque.

Tout en s'abandonnant au plaisir de pleurer et de rêver, le *Beau-Ténébreux* résiste pourtant un peu à son chagrin; on le voit même chercher des récréations dont n'usaient guère, je crois, les chevaliers de la Table-Ronde. « Il commença, dit d'Herberay, pour divertir sa tristesse, à pêcher quelquefois à la ligne. » Ce n'est pas seulement parce que le héros principal pêche quelquefois à la ligne que le roman d'*Amadis* nous offre une altération de l'ancien idéal chevaleresque : c'est que dans ce livre, à côté d'une exagération de coups de lance et de coups d'épée qui dépasse tout, il y a un caractère général de subtilité prétentieuse et de mollesse efféminée; il y a plus encore, il y a le signe d'une grande corruption de mœurs. Le côté licencieux de l'*Amadis* n'a pas été assez mis en lumière par les écrivains de nos jours qui ont parlé de ce roman : ce point est pourtant bien saillant, il l'est d'autant plus qu'il perce très effrontément sous un étalage de sentimens délicats et raffinés jusqu'à l'excès. Cette nuance de sensualtié voluptueuse contribua certainement pour une grande part au succès de l'*Amadis* auprès des hommes et des femmes de la cour de Henri II et de Charles IX : on voit ce caractère de licence se prononcer de plus en plus à mesure qu'un nouveau livre vient s'ajouter aux premiers et que le siècle lui-même avance dans la dépravation. C'est par là que s'explique la brutalité des formes de langage qu'emploie Brantôme quand il dit, en termes que nous sommes obligé de modifier un peu : « Je voudrois avoir autant de centaines d'écus comme il y a eu des filles, tant du monde que de religieuses, qui se sont émues, pollues et flétries par la lecture d'*Amadis de Gaule* (1). » C'est aussi ce qui motive

(1) Brantôme, *Dames galantes*, t. Ier, p. 50, édition in-18.

les attaques très vives dont l'*Amadis* était l'objet de la part des hommes sévères dans les deux communions. D'un côté, le père Possevin, savant jésuite, un des maîtres de saint François de Sales, fulminant contre ce roman, assurait que c'était à l'instigation du diable que l'*Amadis* avait vu le jour; il ajoutait même que le diable avait suscité cet ouvrage, afin de favoriser les progrès de l'hérésie de Luther et de Calvin. Ceci était moins admissible, car d'un autre côté les calvinistes austères attaquaient avec une égale ardeur l'immoralité de l'*Amadis*. Le capitaine La Noue a écrit contre ce roman tout un discours sous ce titre assez curieux « que la lecture des livres d'*Amadis* n'est moins pernicieuse aux jeunes gens que celle des livres de Machiavel aux vieux (1). » Après avoir ainsi rapproché d'une façon piquante deux ouvrages si différens en apparence, mais qui tous deux aboutissent au même résultat, l'altération du sentiment moral, La Noue, indépendamment de l'accusation principale qu'il dirige contre l'*Amadis*, attaque ce roman sur quelques points très importans alors, et qui valent la peine d'être indiqués comme un signe du temps : il lui reproche d'avoir, en prodiguant les enchantemens et les sortiléges traditionnels, contribué à entretenir en France le goût très dangereux de la magie et de l'astrologie; il l'accuse ensuite de multiplier les duels et l'esprit de vengeance « en attachant le plus haut point d'honneur des chevaliers à s'entrecouper la gorge pour choses frivoles. » Il s'élève enfin contre les prouesses absurdes et impossibles dont ce livre farcit l'imagination des jeunes gens. « Quand un gentilhomme, dit le vieux guerrier, auroit toute sa vie lu les livres d'*Amadis*, il ne seroit bon soldat ne bon gendarme, car pour être l'un et l'autre il ne faut rien faire de ce qui est là-dedans. » Quant à l'effet de ce roman sur les mœurs, La Noue le juge bien plus pernicieux encore : il fait remarquer que c'est surtout dans les inventions licencieuses, dans l'art d'assaisonner ce qu'il appelle le *poison de volupté*, que les traducteurs et continuateurs de l'*Amadis* espagnol se sont donné carrière.

Il y a en effet souvent, même dans les deux premiers livres de l'*Amadis* français, plus réservés que les autres, un singulier mélange de délicatesse outrée et de grossièreté indécente. Tous ces détails scabreux sur lesquels nous avons vu le plus ingénieux romancier du XV[e] siècle, La Sale, glisser légèrement, — d'Herberay, sans les multiplier à chaque page, les aime pourtant beaucoup, et quand il les rencontre sous sa plume, il les dessine et les colore avec une complaisance qui touche à la lubricité, et qui devait plaire aux contemporains de Brantôme, en même temps qu'il y accoutume l'imagina-

(1) *Discours politiques et militaires du seigneur de La Noue*, p. 199, édition de 1588.

tion des femmes et des jeunes filles, en entourant le tout d'un cadre général de prouesses fabuleuses, de langueurs sentimentales et d'adorations passionnées. Il faut noter d'abord que les principales situations de ce roman sont presque toujours immorales. Ainsi dès les premières pages nous voyons le héros Amadis naître hors mariage des amours du roi Périon de Gaule et de la princesse Élisène, amours très effrontés, très expéditifs, grâce à un personnage de soubrette entremetteuse, Dariolette, dont le nom était devenu un nom générique à la fin du XVIe siècle. Ce roi Périon, grand voyageur et grand polygame, donne à Amadis des frères dans tous les pays qu'il traverse. Il est vrai que ce n'est pas toujours sa faute, car il rencontre des *damoiselles* terriblement impérieuses, notamment la jeune fille d'un comte allemand, le comte de Salandric, qui n'entreprend rien moins que d'attenter violemment à sa pudeur. Le roi Périon résiste d'abord en disant qu'il aimerait mieux mourir que de déshonorer la fille d'un homme dont il a reçu la plus affectueuse hospitalité; mais la *damoiselle*, aussi ingénieuse qu'obstinée, saisit brusquement l'épée que le héros a déposée dans un coin de la chambre, la tire du fourreau, et menace Périon, non pas de le tuer, mais de se tuer elle-même à l'instant, s'il ne se résigne à ce qu'elle exige de lui, et Périon est obligé de se résigner. Nous avons vu qu'il y avait çà et là quelques scènes analogues, quoique moins vives, dans nos plus anciens romans de chevalerie, mais nous avons vu aussi que c'était généralement à des princesses sarrasines que nos vieux auteurs attribuaient des passions si éhontées. Dans l'*Amadis*, toute distinction de ce genre a disparu; il semble qu'en général les rapports ordinaires y soient renversés : ou les *damoiselles* font les avances, ou elles sont d'une facilité qui offre presque un caractère aussi scandaleux. La belle Oriane elle-même, adorée d'Amadis comme une divinité, n'exige pas de son chevalier le respect au même degré que l'adoration; elle aussi n'attend pas le sacrement, et avant même la fin du premier volume, le romancier se complaît à nous la montrer beaucoup plus tendre que vertueuse, s'exposant à donner à Amadis un fils qui, comme lui, devra être légitimé par mariage subséquent: un grand nombre de héros dans les vingt-quatre livres des *Amadis* en sont là, et même restent illégitimes toute leur vie. La bâtardise devient déjà, comme elle l'a été plus tard, une qualité essentiellement romanesque, quelquefois même elle apparaît avec des allures tout à fait bizarres. Ainsi le neuvième livre des *Amadis* porte ce titre singulier : « Histoire des fils d'Amadis de Grèce, Florisel de Niquée, et ensemble deux autres fils et filles *engendrés insciemment* par icelui Amadis en l'excellente reine Zahara de Caucase, par Claude Colet, Champenois. » Que veut dire ce romancier champenois par ces

mots *engendrés insciemment?* Ceci mérite explication. Amadis de Grèce, étant déjà marié, devient amoureux de la reine Zahara. Un magicien complaisant et néanmoins vertueux, pour supprimer entre eux le péché d'adultère, les enchante tous deux et les transporte dans une sorte de paradis de Mahomet ou de jardin d'Armide, où ils donnent le jour à plusieurs enfans, et « quelque temps après, dit La Noue, étant désenchantés, chacun s'en alla où il voulut, sans se ressouvenir de ce qui s'était passé. » Ainsi s'explique le mot *insciemment*.

C'est dans *Amadis de Gaule* que la littérature romanesque s'enrichit d'un personnage nouveau, mais peu moral, qui deviendra le père d'une nombreuse lignée, celle des Faublas et des Lovelace. A côté de l'amant d'Oriane, amant passionné, sentimental, langoureux, très insuffisamment respectueux, mais scrupuleusement fidèle, figure au premier plan son frère Galaor, type de légèreté licencieuse et gaie, aimant indifféremment toutes les dames ou damoiselles qu'il rencontre sur son chemin, toujours prêt à les délivrer de leurs persécuteurs, mais ne les délivrant jamais *gratis*. Toutes, du reste, se montrent animées envers lui d'une reconnaissance sans bornes. Il y en a même une qui, après lui avoir prodigué les témoignages les plus vifs de sa gratitude, songe seulement à lui adresser cette question, par laquelle il semble qu'elle aurait dû commencer : « Hélas! vous plairait-il me dire votre nom? » Le contraste entre les deux caractères d'Amadis et de Galaor est quelquefois présenté d'une manière assez comique, mais toujours aux dépens de la morale. Les deux frères, par exemple, ont été attirés dans une embuscade et faits prisonniers par les hommes d'armes de la belle Madasime, dame de Gantasi. Cette belle dame est une personne à la fois très féroce et très légère. Un de ses chevaliers, qui s'intéresse à Amadis, vient lui dire en secret qu'il n'a qu'un moyen d'échapper à la mort qui lui est réservée, c'est de se montrer aussi galant que possible avec Madasime. Amadis répond d'abord, à l'instar de son père Périon, qu'il aime mieux mourir que d'être infidèle à Oriane. Cependant, comme il ne serait pas fâché de se tirer de ce mauvais pas, il ajoute : « Néanmoins, s'il vous plaît vous adresser à mon compagnon, qui est trop meilleur chevalier et plus beau que je ne suis, peut-être s'accordera-t-il à tout ce que vous voudrez. » Il va sans dire que ce compagnon, qui est Galaor, n'a pas les mêmes scrupules qu'Amadis, et ne se fait point du tout prier. Il se conduit si bien avec la dame de Gantasi, qu'elle rend la liberté aux deux prisonniers, non sans faire promettre à Galaor de revenir la voir volontairement.

Telle est la physionomie générale de l'ouvrage qui fut considéré

en France, au XVI[e] siècle, comme le chef-d'œuvre de la littérature romanesque. Nous avons insisté sur le côté immoral de l'*Amadis* français, parce que, l'idée qu'on se fait généralement de ce livre étant empruntée à la célèbre parodie que Cervantes a tirée de l'*Amadis* espagnol, on est habitué à n'y voir qu'une conception plus ou moins ridicule par l'exagération de l'héroïsme guerrier, de la délicatesse et de la sensibilité en amour. L'*Amadis* français présente incontestablement ces divers caractères, mais il y joint aussi une nuance très marquée de sensualité licencieuse dont nous n'avons pu que donner une idée par l'analyse de quelques situations, l'indécence de la forme ne nous permettant de citer textuellement aucun des passages signalés (1). C'est par ce mélange d'inspirations hétérogènes que ce roman a pu passionner une société qui offrait elle-même des contrastes analogues, où des goûts intellectuels déjà très raffinés s'alliaient à des mœurs encore guerrières jusqu'à la férocité et en même temps voluptueuses et efféminées, où l'on aimait tout à la fois les libertés les plus audacieuses du langage et les déguisemens les plus délicats de la passion, où l'on voyait par exemple des femmes honnêtes dans leur conduite, comme la sœur de François I[er], la reine de Navarre, écrire des récits graveleux qu'une femme honnête ne peut pas lire, tandis que l'autre Marguerite, la première femme de Henri IV, très déréglée dans ses mœurs, nous laissait des mémoires empreints d'une réserve pudique et des lettres d'amour qui respirent le platonisme le plus éthéré (2).

Considéré sous le rapport littéraire et comparé au *Petit Jehan de Saintré*, l'*Amadis* n'indique aucun progrès dans la littérature romanesque. Il indique plutôt un mouvement contraire; le merveilleux des anciens romans de chevalerie y reparaît et s'y étale avec la plus grande confusion; l'analyse des sentimens et des passions y est étouffée sous l'entassement des aventures; l'histoire, la chronologie, la géographie, y sont également et grossièrement outragées. Le sentiment des beautés de la nature y est absent : on y rencontre quelques mots sur le printemps ou sur le ramage des oiseaux dans les bois, comme dans tous nos vieux romans, mais le paysage ne figure point encore dans la littérature romanesque. On a voulu quelquefois classer le principal traducteur et arrangeur de l'*Amadis*, d'Herberay, parmi les bons prosateurs du XVI[e] siècle. Il ne mérite pas

(1) Il y a dans le troisième volume du *Cours de littérature dramatique* de M. Saint-Marc Girardin un morceau sur l'*Amadis* qui est charmant, comme tout ce qui sort de la plume de l'auteur; mais c'est l'*Amadis* vu par son beau côté. Dès lors il n'était peut-être pas inutile de mettre en lumière le côté opposé.

(2) Voyez ces *Lettres de Marguerite à M. de Chanvalon*, dans l'édition des *Œuvres* de cette princesse publiée par la Société de l'Histoire de France.

cet honneur, sa prose est la prose des écrivains médiocres de son temps, elle est habituellement lourde, incolore et enchevêtrée, sauf quelques éclairs de finesse et d'originalité qu'elle doit plutôt à l'agrément de certains tours du langage usuel de l'époque qu'au talent de l'auteur.

V.

Dès la fin du xvie siècle, le goût du vieux genre chevaleresque, restauré et en même temps altéré par l'*Amadis*, commençait à passer de mode; mais, quoique ce genre fût discrédité, rien ne le remplaçait encore dans la faveur publique, lorsque parut en 1609 le premier volume de l'*Astrée*. Le second volume suivit de près. L'immense succès de ces deux volumes rendit l'auteur plus lent à composer les autres; le troisième ne parut qu'en 1619, et d'Urfé était mort en 1625, laissant le manuscrit du quatrième, qui fut publié en 1627, avec le plan du cinquième, qui fut rédigé et publié dans cette même année 1627 par son secrétaire et son ami Balthazar Baro (1).

C'était peut-être la première fois, dans notre histoire littéraire, qu'un ouvrage d'imagination aussi étendu que l'*Astrée*, où se remarque, comme on le verra plus loin, une assez forte dose d'érudition au moins relative, sortait de la plume, non d'un clerc ou d'un lettré de profession, mais d'un grand seigneur dont la jeunesse s'était écoulée au milieu des agitations de la guerre civile. L'éducation et les goûts d'Honoré d'Urfé témoignent du changement intellectuel opéré parmi les hautes classes de la société par la renaissance, changement qui se manifeste surtout dans la seconde moitié du xvie siècle. Des écrivains superficiels prennent souvent à la lettre une boutade que Saint-Évremond, sous la régence d'Anne d'Au-

(1) La date exacte de la publication des deux premiers volumes de l'*Astrée* est assez difficile à déterminer avec certitude, et il y a sur ce point diversité d'opinions parmi les bibliographes. Les uns, comme Lenglet-Dufresnoy, se fondant sans doute sur ce fait que le plus ancien exemplaire du premier volume de l'*Astrée* que possède la Bibliothèque impériale porte la date de 1612, ont adopté cette date; mais il suffit d'ouvrir ce premier volume pour reconnaître qu'il doit y avoir une édition antérieure à 1612, puisque l'ouvrage est dédié par l'auteur à Henri IV et à Henri IV vivant. Or tout le monde sait que le Béarnais fut assassiné en mai 1610. La plupart des bibliographes placent en conséquence la date de la publication du premier volume de l'*Astrée* à cette même année 1610; mais il y a dans les *Mémoires* de Bassompierre un passage où l'auteur raconte à la date de 1609 que Henri IV, ne pouvant dormir, tourmenté à la fois par son amour pour Mlle de Montmorency et par la goutte, se faisait lire la nuit par Bassompierre, Bellegarde et Grammont, qui se relayaient pour cela, *le livre d'Astrée, qui lors étoit en vogue*. On ne peut guère admettre que Bassompierre se trompe d'une année, car il a soin de spécifier que ces lectures de l'*Astrée* faites à Henri IV précédèrent le mariage de Mlle de Montmorency avec le prince de Condé. Or ce mariage eut

triche, met dans la bouche d'un vieux courtisan ignorant : « Du latin! du latin! de mon temps, un gentilhomme en eût été déshonoré. » Et cette saillie devient pour eux une preuve que la noblesse d'épée était encore très illettrée jusqu'à Louis XIV. Rien n'autorise une pareille conclusion. La phrase attribuée par Saint-Évremond, dans un dialogue fictif, au commandeur de Jars n'est qu'une saillie destinée à mettre en relief l'ignorance particulière du personnage en question : elle n'a aucune signification comme témoignage historique; on peut lui opposer des faits nombreux qui prouvent que non-seulement la noblesse de robe, mais la noblesse d'épée recevait, longtemps avant Louis XIV, une instruction classique plus soignée que celle qui se donne généralement aujourd'hui. On n'a qu'à lire dans les mémoires d'un homme d'ailleurs très frivole, dans les mémoires de Bassompierre, les détails précis et minutieux que l'auteur nous fournit sur ses années de *seconde*, de *rhétorique* et de *logique*, depuis 1593 jusqu'en 1596, pour reconnaître qu'à cette époque les gentilshommes n'en étaient déjà plus à rougir de savoir le latin. A l'exemple de Bassompierre, on pourrait en ajouter mille autres; celui que nous offre d'Urfé n'est pas le moins éclatant.

Issu d'une des plus grandes familles de l'ancienne province du Forez, Honoré d'Urfé appartenait à une race qui, depuis longtemps déjà, faisait marcher de front le goût des lettres et les occupations de la guerre et de la politique. Son grand-père, Claude d'Urfé, successivement bailli du Forez sous François Ier, capitaine de cent hommes d'armes, ambassadeur auprès du saint-siége sous Henri II, gouverneur des enfans de France, avait formé dans son château de La Bâtie, près de Montbrison, une bibliothèque signalée par Du Verdier comme une des plus belles de l'époque, et de laquelle ont

lieu en 1609. Cette date nous paraît donc la plus probable, et ce qui la rend encore plus probable, c'est que l'auteur d'un récent travail sur d'Urfé, M. Bonafous, nous affirme qu'il existe à la bibliothèque publique de Marseille un exemplaire du *second* volume de l'*Astrée* imprimé en 1610. Or il est manifeste, d'après la lettre de l'auteur à Céladon qui sert de préface à ce second volume, qu'il a été publié lorsque le premier avait fait *connaître à l'Europe* le nom de Céladon. Nous sommes donc porté à conclure de tout cela que le premier volume de l'*Astrée* parut en 1609 et le second en 1610. Quant à la date du troisième, 1619, nous l'empruntons à un ouvrage très détaillé et très consciencieux publié sur la famille d'Urfé par M. Bernard (de Montbrison), en faisant remarquer toutefois que l'édition de ce troisième volume citée par M. Bernard comme imprimée en juin 1619 pourrait bien ne pas être la première, car il y a dans les *Mémoires* du duc de La Force (t. II, p. 456) une lettre adressée au duc par sa belle-fille en date du 19 décembre 1617, dans laquelle elle lui recommande de lui apporter la troisième partie (c'est-à-dire le troisième volume) de l'*Astrée*, si cette troisième partie est imprimée *comme on lui a assuré*. A la vérité, elle pouvait ne pas être imprimée encore, mais il paraît au premier abord peu vraisemblable qu'elle n'ait été imprimée que dix-huit mois après qu'on *avait assuré* à la marquise de La Force qu'elle l'était.

été tirés deux des plus précieux manuscrits que possède actuellement la Bibliothèque impériale. Tous deux sont connus sous le nom de manuscrits d'Urfé. L'un est un recueil de poésies des troubadours, l'autre est ce célèbre et magnifique in-folio en vélin, contenant toutes les pièces aujourd'hui publiées du procès de Jeanne d'Arc.

Le père d'Honoré, Jacques d'Urfé, eut de son mariage avec la fille de Claude de Savoie, comte de Tende, né d'une branche bâtarde de la maison souveraine de Savoie, six fils et six filles. Honoré était le cinquième des six garçons, dont l'un mourut en bas âge. L'aîné des enfans, Anne d'Urfé, faisant allusion aux goûts littéraires de la famille, nous dit ceci : « A sa mort, notre père nous laissa cinq frères dont nous fûmes trois *qui nous délectâmes à mettre par escrit*. » C'était en effet un grand barbouilleur de papier qu'Anne d'Urfé. Tout en prenant comme chef de la ligue dans le Forez une part active aux guerres de religion, il écrivait sans cesse de la prose et des vers, et avait acquis une certaine célébrité littéraire qui lui valut des éloges de Ronsard, mais qui s'est complétement perdue dans l'éclatante renommée de son frère, l'auteur de l'*Astrée*.

Celui-ci naquit en 1568 à Marseille, où l'un de ses oncles maternels, Honoré de Savoie, comte de Tende, résidait comme gouverneur de Provence, et où probablement sa mère était venue du Forez faire une visite à son frère. Le jeune Honoré d'Urfé fut élevé dans un collége tenu par les jésuites, et qui jouissait alors d'une grande réputation, au collége de Tournon. Il nous reste de cette période de sa vie un opuscule d'écolier rédigé par lui-même à quinze ans en 1583, et imprimé à la même époque, qui nous fournit des détails assez curieux, et qu'on ne trouverait peut-être pas ailleurs, sur l'éducation qu'on donnait alors aux jeunes gentilshommes. C'est un récit des fêtes qui eurent lieu au collége de Tournon en 1583 à l'occasion du mariage du seigneur de cette ville avec Madeleine de La Rochefoucauld. On voit figurer dans ces fêtes près de quinze cents écoliers « vestus, dit le jeune auteur, de leurs habillemens scolastiques, conduicts et rangés de trois à trois, portants en main un petit rameau, qui d'olivier, qui de laurier, qui d'aubespin fleuri. Et premièrement ceux de la cinquième classe, deux gentilshommes desquels en passant récitèrent des vers françois à la louange de ladicte dame, et ainsi de suite ceux de la quatrième, troisième, seconde et première, comme ceux de la dialectique, physique, métaphysique, mathématique et théologie, chacune classe conduicte par bastonniers, et par deux régents qui les suivoyent pas à pas. Et à mesure que chaque classe s'approchoit, deux des plus nobles et des plus suffisants d'icelle récitoyent quatre ou cinq vers, les uns en latin, les autres en grec, hébreu, caldée, syriac, allemand, ita-

lien, anglois, écossois, et à leur départ redoubloyent gracieusement ces voix d'allégresse : *vivat, vivat!* »

Parmi ces quinze cents écoliers, d'Urfé nous apprend qu'il y avait « de sept à huit cents gentilshommes de race, et plusieurs de grandes et illustres maisons, non-seulement des diverses provinces de France, mais de Piémont, d'Écosse et d'Italie. » Il nous apprend aussi que les jésuites, en ornant l'esprit de leurs élèves de toutes les connaissances classiques, ne négligeaient aucun des exercices propres à former des guerriers, car il nous montre dans cette même cérémonie des groupes de dix écoliers qui exécutent une sorte de danse *pyrrhique*. « Ils s'en viennent, dit-il, l'espée au poing, desmarchant à la cadence des luttes, tantôt s'accouplant, tantôt se séparant, puis tous ensemble commençant à jouer la *moresque*, se frappant d'accord au son des instrumens, maintenant simple, à mesure entière, haute et basse, en carré contre deux à la fois, maintenant entrelacée à demi mesure en rond contre six à la fois; tantôt de taille, tantôt de revers, et à la parfin d'estocade, se mêlant avec une merveilleuse dextérité les uns avec les autres, et néanmoins se rencontrant si bien, que de dix coups ils n'en sembloient qu'un, chose beaucoup plus plaisante à voir qu'on ne sauroit pas dire. » Après cette danse militaire, les écoliers chantent en chœur une ode en l'honneur de l'époux et de l'épouse.

Le troisième jour, ils représentent une pastorale en vers latins. Le quatrième jour, ils donnent au seigneur de Tournon et à sa femme un spectacle d'un genre nouveau.

« On vit, dit le jeune d'Urfé, en la cour du collége et église d'iceluy, les murailles du haut en bas très richement tapissées des oraisons, dialogues, épithalames, églogues, odes, hymnes, anagrammes, emblèmes, énigmes, épigrammes faicts en œufs, en tours, en balances, en coutelas, en halebardes, lances, *œsles* (ailes), et en autres gentilles inventions en plusieurs langues, principalement en latin et en grec, prose, vers lyriques, héroïques, élégiaques et autres en une infinité de sortes : le tout sur les louanges de cette alliance. Chose esmerveillable du bel exercice des escholiers, et de la variété de la tractation de cest argument, et de la peine incroyable prinse par eux à peindre leurs emblèmes et énigmes, et à escrire quatre ou cinq rames de papier, dont tout étoit couvert, jusques aux troncs des six arbres qui sont en la dicte cour. De quoy tous les plus doctes estrangers qui le virent s'esmerveillèrent fort, principalement monsieur (le seigneur de Tournon), lequel, considérant le travail que lesdits escholiers avoient pris pour honorer l'entrée de madame la comtesse sa femme, requit monsieur le recteur de leur donner congé de jouer les deux jours suivants; ce qui lui ayant été accordé, la plus grande part des enfants cria : *vivat, vivat!* et dès lors commencèrent à jouir de la grâce impétrée. »

On peut juger par cet échantillon de ce qu'était l'éducation don-

née aux fils de famille en 1583. Il est évident qu'elle péchait plutôt par l'excès que par l'insuffisance des études classiques.

Rentré à dix-huit ans dans le manoir de ses pères, en Forez, Honoré d'Urfé se trouva bientôt engagé, à la suite de son frère et sous la direction du duc de Nemours, dans la guerre que la ligue, après l'assassinat des Guises, soutenait à la fois contre les calvinistes et contre les royalistes; il prit part aux divers combats et siéges qui eurent lieu soit dans le Forez, soit dans les provinces voisines. Nous ne le suivrons pas dans cette partie de sa carrière, dont s'est occupé l'auteur d'un ouvrage déjà cité, M. Bernard, de Montbrison. Nous ferons seulement à cet ouvrage une objection portant sur une question qui se rattache à l'*Astrée*.

D'Urfé nous apprend que son roman lui a été inspiré à la fois par le souvenir des beaux lieux où il avait passé sa jeunesse et par le souvenir d'une première passion qui vivra à jamais dans son cœur, et « dont la terre de son tombeau pourra seule, dit-il, étouffer la flamme. » Après le grand succès du livre, et surtout après la mort de l'auteur, on éprouva le besoin de s'enquérir de l'objet et des circonstances de cette passion. L'avocat Patru, qui dans sa jeunesse avait rencontré d'Urfé à la cour de Turin, où celui-ci résidait alors, présenta le premier à ce sujet une explication romanesque qui fut généralement adoptée au XVII[e] siècle. On disait que le père de d'Urfé, pour éteindre une longue inimitié qui existait entre sa famille et une autre puissante famille du Forez, celle de Chateaumorand, avait formé le projet de marier son fils aîné, Anne d'Urfé, à l'unique héritière de cette maison, lorsque Honoré devint amoureux de la jeune fille réservée à son frère. Pour le distraire de cet amour, son père l'aurait envoyé à Malte, et à son retour d'Urfé aurait trouvé Diane de Chateaumorand mariée à son frère aîné; il aurait continué à l'aimer ardemment, mais en silence, jusqu'au jour où, le mariage de son frère ayant été annulé, il avait pu être récompensé de sa longue constance en épousant l'objet de sa passion. Patru prétendait retrouver dans l'*Astrée*, sous des formes déguisées, les principaux incidens de cette histoire, dont la partie authentique se bornait aux trois points suivans : 1° il était vrai que Diane de Chateaumorand avait épousé en 1574 ou en 1576 (la date exacte n'est pas certaine) le frère aîné de l'auteur de l'*Astrée;* 2° il était vrai qu'en 1598 ce mariage de l'aîné des d'Urfé avait été annulé par une décision du pape, l'époux ayant consenti à se laisser déclarer, à tort ou à raison, *incapable d'avoir lignée*, et ayant embrassé l'état ecclésiastique; 3° il était vrai enfin qu'un an ou deux après la dissolution de ce mariage, Honoré d'Urfé avait épousé sa belle-sœur. Si l'on pouvait affirmer avec la même certitude que cette union était la consécration d'un sentiment

aussi pur que constant, qui se serait prolongé sans altération durant vingt-quatre ou vingt-cinq ans, il faudrait bien reconnaître que d'Urfé était digne d'inventer le personnage de Céladon, car lui-même aurait dépassé ce type des amans délicats et fidèles. Malheureusement il y a toujours des vérificateurs impitoyables pour contrôler les légendes les plus intéressantes. Bien longtemps avant M. Bernard, un écrivain du XVIIIe siècle, l'abbé d'Artigny (1), opposant au récit de Patru l'autorité des dates, avait démontré qu'à l'époque du mariage de Diane de Chateaumorand avec son frère aîné, Honoré d'Urfé avait sept ans ou neuf ans au plus, et que par conséquent il est très difficile d'admettre qu'à cet âge son père ait été obligé de l'envoyer à Malte pour le distraire d'une passion malheureuse, — que rien n'indique qu'il ait jamais été à Malte, et qu'à l'époque où Patru le peint en proie aux douleurs d'un amour contrarié, il était au collége de Tournon, où nous l'avons vu à quinze ans fort occupé de danser la moresque et de jouer des pastorales en vers latins. Le dernier des biographes de d'Urfé ne fait que reproduire sur ce point les argumens de l'abbé d'Artigny, auquel seulement il a oublié de faire honneur de cette découverte; mais tous deux concluent de là que le récit de Patru dans son entier n'est qu'une fable, qu'il n'a jamais existé la moindre nuance d'amour entre d'Urfé et Diane de Chateaumorand, et que si, après l'annulation du mariage de sa belle-sœur, l'auteur de l'*Astrée* l'a épousée quand elle avait près de quarante ans, c'est uniquement par calcul, afin de ne pas laisser sortir de sa maison les grands biens qu'elle y avait apportés. Ce sont ces conclusions peu romanesques qui nous paraissent excessives. Patru s'est trompé évidemment dans une partie de son récit : il a confondu les dates, fait remonter trop haut et peut-être durer trop longtemps la passion de d'Urfé, quoiqu'il ait soin de dire que celui-ci était presque encore *enfant quand il commença à aimer Diane;* mais s'ensuit-il que nous devions repousser comme une imposture complète le témoignage d'un homme honorable tel que Patru, qui, après nous avoir avoué avec franchise que d'Urfé l'a trouvé trop jeune pour lui donner toutes les explications qu'il demandait, nous déclare néanmoins positivement que son récit est *une petite partie de ce qu'il a pu comme dérober à l'auteur de l'Astrée dans les conversations qu'il a eues avec lui.* Nous ne voyons en effet rien d'invraisemblable à ce qu'Honoré d'Urfé, après sa sortie du collége à dix-huit ou vingt ans, vivant dans une intimité d'abord fraternelle avec une très belle personne de vingt-trois ou vingt-quatre ans, mariée sans amour à treize

(1) Voyez *Nouveaux Mémoires d'Histoire, de Critique et de Littérature,* par l'abbé d'Artigny, t. V, p. 20 et suiv.

ans à un homme qui plus tard devait être déclaré *incapable d'avoir lignée*, ait éprouvé pour elle et lui ait inspiré un sentiment très tendre, quoique contenu dans les limites du devoir, et que ce soit là ce premier amour dont l'auteur de l'*Astrée* invoque le souvenir dans la préface du troisième volume de son roman. Ce qui est certain, c'est que, sans parler de l'obstination de d'Urfé à célébrer ce nom de Diane d'abord dans son poème de *Sireine,* ensuite dans son roman, où la bergère Diane joue un rôle très important et présente une physionomie plus intéressante et plus caractérisée que la physionomie un peu blafarde de la bergère Astrée, en admettant, si l'on veut, que le goût de d'Urfé pour le nom de Diane provenait uniquement de son goût pour l'ouvrage espagnol qu'il a imité, la *Diane de Montemayor*, il y a dans les rapports que le romancier établit tantôt entre Céladon et Astrée, tantôt entre Sylvandre et Diane, plus d'une bizarrerie qui peut s'expliquer par l'intention de reproduire, en les déguisant le plus possible, des incidens de cet amour de jeunesse, incidens occasionnés par la situation que nous avons indiquée plus haut.

Nous accorderons volontiers qu'il est moins vraisemblable que l'amour de d'Urfé pour Diane de Chateaumorand ait duré vingt ans. C'est l'évêque d'Avranches, Huet, qui, le premier, nous appreud qu'en l'épousant longtemps après l'avoir aimée, il l'épousa par calcul; mais Huet n'en conclut pas, comme M. Bernard, qu'il ne l'avait jamais aimée. C'est qu'en effet, même en tenant pour démontrée l'assertion de Huet, ce mariage d'intérêt ne serait nullement incompatible avec un attachement plus désintéressé remontant à une époque très éloignée. Ce qui paraît malheureusement incontestable, c'est que le mariage de d'Urfé et de Diane ne tourna pas bien. Céladon, après avoir épousé Astrée, la prit en grippe; les deux époux se séparèrent volontairement, et ils vivaient l'un en Savoie, l'autre en France (1). Même dans ce résultat définitif nous ne saurions voir cependant une preuve décisive que d'Urfé et Diane de Chateaumorand ne s'étaient jamais aimés; nous serions porté à croire au contraire que l'ardeur d'imagination avec laquelle l'auteur de l'*Astrée* se complaît à évoquer dans l'âge mûr le premier amour de sa jeunesse est peut-être d'autant plus sincère qu'il ne lui reste de cet amour qu'un lointain souvenir. L'évêque d'Avranches pense comme nous, car il concilie les deux choses en disant que d'Urfé, lorsqu'il écrivit son roman, « était toujours amoureux de l'idée qu'il conser-

(1) Huet prétend que la belle Diane, tout en s'occupant exclusivement de recettes destinées à conserver son ancienne beauté, était devenue très malpropre, qu'elle était sans cesse entourée de grands chiens qui répandaient partout et jusque dans son lit une saleté insupportable.

vait de l'*Astrée* du temps passé, si différente de l'*Astrée* d'alors. » L'abbé d'Artigny soutient que cette conciliation est impossible; mais il nous semble que sur ce point de casuistique amoureuse c'est le docte évêque qui a raison contre le savant abbé.

Le premier ouvrage de d'Urfé ne faisait guère prévoir qu'il écrirait un jour l'*Astrée*. L'homme qui devait consacrer son âge mûr à une vaste composition romanesque, dont le principal défaut est la fadeur, débuta en littérature par une sorte de traité de philosophie morale empreint du stoïcisme à la fois le plus sévère et le plus exalté. Engagé dans la ligue par son attachement au duc de Nemours, le jeune d'Urfé avait été un des derniers à déposer les armes. Il soutenait encore dans le Forez le drapeau de la résistance, quand déjà toutes les autres provinces avaient fait leur soumission à Henri IV. Emprisonné deux fois dans des circonstances que le mieux informé de ses biographes n'a pu éclaircir, trompé dans ses espérances, aigri contre les hommes, il composa à vingt-sept ans, en 1595, dans sa prison même, cet ouvrage intitulé *Épîtres morales*, où il se raidit contre la destinée, et proclame fièrement, à l'imitation de Zénon et de Sénèque, le mépris des richesses, des grandeurs, des adversités, de la mort même, et la subordination absolue de tous les instincts, de toutes les passions de l'homme à sa raison. Son style n'a pas encore ce caractère de facilité limpide et d'élégance harmonieuse qui se remarque même dans les pages les plus subtiles de l'*Astrée*, et qui donne à ce livre un grand intérêt, comme signe de la transformation du langage se manifestant dès les premières années du XVIIe siècle. C'est encore la langue du XVIe que parle le jeune auteur des *Épîtres morales;* ses tours de phrase sont souvent lourds, obscurs, parfois même incorrects, mais souvent aussi ils ont une allure énergique qu'on trouve plus rarement dans l'*Astrée*. « Se vante de ses bonnes fortunes qui voudra! s'écrie le jeune ligueur captif. Quant à moi, j'estime mille fois plus mes malheurs. car ils sont esclaves de *leurs* fortunes, et sont contraints de *leur* obéir comme *ses* payes et mercenaires; mais j'appelle mes malheurs miens d'autant que je les ai surmontés, et que comme serfs je les tiens sous moi (1). » L'incorrection dont nous parlions tout à l'heure est visible dans cette phrase, mais il nous semble que la dernière partie surtout est d'une facture vigoureuse, et il y a beaucoup de passages de ce genre dans les *Épîtres morales*. Cependant le jeune d'Urfé n'était pas tellement stoïcien qu'on ne puisse, même dans ce livre austère, saisir quelque indice plus léger qui nous ramènera à l'*Astrée*. L'exemplaire que nous avons sous les yeux contient deux

(1) *Épistres morales*, liv. Ier, p, 100.

dédicaces adressées par l'auteur, la première à une personne dont le stoïcisme n'était pas le caractère distinctif, à la reine Marguerite (1), la seconde à une dame qui n'est pas autrement désignée, et qui par cela même pourrait bien être la belle Diane de Chateaumorand, car l'auteur la prie « d'éclairer ses discours d'un seul *ray* (rayon) de ses yeux, et de daigner les allumer de ces flammes dont leur père a tant ressenti d'embrasement. » Si cette dédicace s'adressait en effet à Diane, comme la première édition des *Épîtres morales*, composées en 1595, parut en 1598, précisément l'année même où Diane demanda et obtint la dissolution de son mariage avec l'aîné des d'Urfé, il faudrait en conclure que nous avons trop concédé aux adversaires du récit romanesque de Patru en leur accordant que l'auteur de l'*Astrée* n'avait peut-être pas été aussi constant que Céladon, à moins qu'avec un parti pris d'interprétation machiavélique, on ne préfère admettre qu'en flattant ainsi en 1598 le cœur et l'amour-propre de Diane par une sorte de déclaration d'amour sous forme de dédicace, d'Urfé ne songeait qu'à faciliter le mariage d'in-

(1) Cette première dédicace nous entraîne à plaider encore pour un des récits poétiques de l'avocat Patru contre une des réfutations impitoyables de M. Bernard. Suivant Patru, d'Urfé, ayant été fait prisonnier dans un combat contre les troupes royales, aurait été conduit dans une province voisine du Forez, en Auvergne, dans le château fort d'Usson, que tenait alors la reine Marguerite. Comme il était jeune, beau, spirituel, et même blessé, dit-on, dans le combat, il aurait produit sur le cœur très inflammable de cette princesse une vive impression, et plus tard l'épisode de l'*Astrée* où l'auteur nous peint Céladon retenu malgré lui dans le palais de la *Nymphe* (lisez princesse) Galathée qui cherche en vain à lui faire partager sa passion, ne serait, suivant Patru, que la reproduction *romancée* de cet incident de la vie de l'auteur. M. Bernard repousse cette anecdote comme fondée sur une impossibilité, « attendu, dit-il, que d'Urfé et Marguerite suivaient alors le même parti, celui de la ligue. » Cette assertion nous paraît contestable. Il est bien vrai que Marguerite, en se retirant à Usson après avoir quitté son mari, commença par arborer le drapeau de la ligue, qui était encore à ce moment le drapeau de son frère Henri III; mais il est évident, à en juger par sa correspondance avec Henri IV, qu'après la mort de son frère elle n'attendit même pas la soumission de Paris pour se soumettre à son mari. Dès le 10 novembre 1593 elle lui écrit pour lui demander de garder la forteresse d'Usson *en son nom*. Dès lors, quoique nous ne prétendions pas garantir l'authenticité de l'anecdote racontée par Patru, nous ne voyons néanmoins rien d'impossible à ce que l'opiniâtre ligueur du Forez, qui se maintenait dans sa résistance à Henri IV jusqu'en septembre 1595, ait été conduit dans le château d'Usson par ceux qui l'avaient arrêté. Ce qui est certain, c'est que, d'après sa dédicace à Marguerite, il existait entre eux une certaine intimité qui datait de l'époque même où d'Urfé avait écrit ses *Épîtres*, composées durant son emprisonnement, puisqu'en les lui dédiant il lui dit : « Je n'aurois pas eu la hardiesse de les vous offrir, si le commandement que vous m'avez fait autrefois de les vous lire et la peine que vous avez prise de les écouter ne me donnoient assurance que vous les recevrez de bon œil. » Et comme, si je ne me trompe, de 1595 à 1598 Marguerite n'avait pas quitté le château d'Usson, ce serait dans ce château même qu'auraient eu lieu les lectures dont parle d'Urfé.

térêt qu'il devait bientôt contracter avec l'opulente héritière de la maison de Chateaumorand.

Quoi qu'il en soit, au moment de la publication des ***Épîtres morales*** en 1598, d'Urfé, compromis auprès de Henri IV par l'opiniâtreté de sa résistance dans le Forez, avait quitté la France, et était entré au service du duc de Savoie. Ce prince, dont il était l'allié par sa mère, l'avait accueilli avec beaucoup de faveur, et lui avait conféré de hautes dignités. Sur le titre de l'ouvrage dont nous venons de parler, il est qualifié « écuyer et chambellan de son altesse, colonel-général de sa cavalerie et infanterie française, et capitaine de cent chevau-légers de ses ordonnances. » Ses occupations lui laissant des loisirs d'autant plus doux qu'ils succédaient à une vie très agitée, il se livra de plus en plus à son goût pour les travaux littéraires. Il publia d'abord son poème de ***Sireine,*** qui n'est que la reproduction en vers assez faibles de l'épisode principal de la ***Diane de Montemayor,*** et que par conséquent nous ne faisons qu'indiquer. Enfin à quarante ans son esprit, fortifié par des lectures nombreuses, excité par des souvenirs de jeunesse qui souvent se réveillent à cette époque de la vie, adouci et poli par la fréquentation des salons et des cours, rencontra la veine heureuse où l'attendait le plus éclatant succès, et l'***Astrée*** parut.

De même que l'***Amadis*** représente la fin d'une période sociale, de même l'***Astrée*** représente le commencement d'une autre. Nous avons vu que dans l'***Amadis*** les extrêmes se touchent. La délicatesse de sentimens la plus exagérée y côtoie la grossièreté la plus licencieuse; une sauvage énergie s'y rencontre mêlée à des raffinemens de mollesse insouciante ou mélancolique. Les aventures y sont chimériques, comme dans les romans du moyen âge, mais avec parti pris et sans naïveté. Les véritables devoirs de l'homme y sont presque toujours sacrifiés à des devoirs de fantaisie et d'apparat, et l'ensemble est essentiellement décousu et désordonné. C'est assez l'image de la haute société française sous les derniers Valois, de cette société à la fois corrompue et ardente, raffinée et brutale, chez laquelle le fanatisme religieux lui-même, si compliqué d'élémens étrangers, bigarré de paganisme dans les goûts, de scepticisme dans les idées et d'épicuréisme dans les mœurs, semble plutôt l'expression violente d'une sorte d'effervescence intellectuelle et physique que le signe d'une salutaire agitation morale.

Avec l'***Astrée,*** nous entrons dans une période nouvelle, dans une période où, sous l'habile direction de Henri IV, la France commence à se remettre des sanglantes convulsions du siècle précédent, où se prépare une ère de progrès en tous genres. Les mœurs, en s'adoucissant, s'épurent peu à peu. Les femmes, sorties naguère de la so-

litude des manoirs pour venir respirer l'air empoisonné de la cour sous les Valois, après avoir d'abord subi docilement l'influence de ce milieu corrupteur, commencent à réagir à leur tour contre une brutalité de mœurs et de langage antipathique à l'esprit féminin. Par leur ascendant, elles font pénétrer graduellement dans la littérature des habitudes de décence jusqu'alors inconnues, et dont l'excès même est un témoignage de leur pouvoir. A mesure que l'esprit de sociabilité se développe, il engendre un besoin passionné de conversation qui s'exerce sur tous les sujets et de préférence sur ceux qui semblent les plus accessibles à tout le monde, c'est-à-dire sur le cœur humain, ses passions, ses contrastes, ses problèmes, ses devoirs, ses forces, ses faiblesses. Ce goût des controverses sentimentales et métaphysiques, si répandu dans la première moitié du XVIIe siècle, est un des caractères les plus saillans de l'*Astrée*. Le germe en existait déjà au moyen âge dans les *arrêts des cours d'amour;* mais il se manifeste dans le roman de d'Urfé sous des formes nouvelles, avec des qualités d'invention et d'exposition, avec une finesse ingénieuse, une variété d'aperçus, et parfois une profondeur, une élévation que le moyen âge ne connaissait pas, au moins dans cet ordre d'idées. C'est par-là surtout que d'Urfé captive l'imagination des hommes de son temps.

Cette subtilité délicate et pénétrante, avec laquelle l'auteur de l'*Astrée* analyse, fouille, creuse en tout sens la nature humaine pour en dégager les élémens les plus purs et les plus nobles, sépare profondément son ouvrage de tous les romans qui l'ont précédé. Qu'on joigne à cela un style limpide, élégant, harmonieux, offrant déjà, quinze ans avant la publication des premières lettres de Balzac, quelques-unes des principales qualités de la langue française au XVIIe siècle; un commencement de vérité historique succédant aux anachronismes grossiers de l'*Amadis;* le spectacle des beautés de la nature encadrant pour la première fois le tableau des émotions du cœur humain, et l'on comprendra l'enthousiasme avec lequel fut accueilli cet ouvrage. L'on comprendra également qu'il mérite une assez large place dans notre histoire littéraire, car, en se répandant parmi toutes les classes de lecteurs, il a contribué puissamment à raffiner, à purifier, à élever le goût public, et à préparer ainsi les chefs-d'œuvre qui l'ont suivi et qui l'ont fait oublier.

LOUIS DE LOMÉNIE.

BÉRANGER

POÈTES, ROMANCIERS ET ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS.[1]

Dernières Chansons de Béranger, 1834-1851, avec une lettre et une préface de l'auteur; 1 vol. in-8°, Paris, 1857.

Ce n'est pas sans hésitation que nous venons parler de Béranger. Malgré l'opinion de Voltaire, dire la vérité, même sur les morts, n'est pas toujours chose aisée, car les morts n'attendent plus de nous que la stricte équité, et l'équité est ce qui pèse le plus au cœur de l'homme. Demandez-lui de la colère, de l'indignation, de l'enthousiasme, de la pitié, tout ce que vous voudrez enfin, mais non de l'équité. Je ne voudrais pas qu'on pût croire qu'en parlant ainsi j'ai l'intention de faire le procès à la nature humaine; non, car cette absence d'équité est jusqu'à un certain point morale, salutaire à l'âme, et en tout cas elle est une des conditions inévitables, fatales, des combats de l'esprit. Nous n'aimons la vérité qu'à la condition de croire qu'elle est en notre possession; de là un désir irrésistible d'exalter notre pensée partout où nous la rencontrons, et de repousser tout ce qui lui est contraire. L'homme qui reconnaît les vertus

(1) Au moment où toute une école littéraire semble finir et où les idées se transforment, il peut paraître opportun de jeter un coup d'œil définitif sur cette génération et d'essayer de porter un jugement impartial sur bien des hommes qui ont eu un rôle brillant dans la première partie de ce siècle. C'est dans ce dessein que nous voudrions ouvrir ici une galerie où se succéderaient les écrivains ou poètes de notre temps qu'on ne pouvait juger d'une façon complète tant qu'ils ne s'étaient pas révélés tout entiers, et qui apparaissent aujourd'hui avec leur talent, comme aussi avec des faiblesses qui n'ont fait souvent que se développer ou se dévoiler avec l'âge. Équité sans complaisance, tel est le mot que nous voudrions inscrire en tête de cette galerie. (*N. d. D.*)

de son adversaire semble se désarmer volontairement, et celui qui s'avoue ses défauts est déjà à demi vaincu. Cet amour aveugle de la vérité, cette persuasion chimérique, mais noble, que cette mystérieuse et libre souveraine a consenti à se remettre prisonnière entre nos mains, est la raison d'être des partis, l'excuse de leurs emportemens, la justification de leurs excès. Les exagérations de l'esprit de parti sont donc fort naturelles et fort légitimes, et la mort même des adversaires ne les diminue pas toujours. Le mort n'a pas emporté avec lui les doctrines qu'il représentait : son influence lui survit et continue son œuvre; il nous laisse donc en partant les mêmes motifs d'admiration et d'emportement exagéré. Les alliés avec lesquels il a combattu, et qu'il a aidés à triompher, les adversaires qu'il a vaincus ou flétris existent toujours : n'est-ce pas comme s'il était encore vivant? Et celui qui s'attribue les fonctions de juge, si désintéressé qu'on le suppose, n'a-t-il pas plus ou moins pris part aux mêmes combats, n'a-t-il pas partagé les mêmes passions, subi les mêmes mécomptes? S'il est vrai que nous devions aux morts un jugement équitable, combien il nous sera difficile de le leur accorder! Essayons cependant.

Il y a deux hommes dans Béranger : un poète et un homme de parti. L'homme de parti est un personnage très important; il a tenu une grande place dans l'histoire contemporaine. Ce bon homme avisé, au regard fin et obstiné, qui sortait sans carrosse, que nous avons tous rencontré, vêtu à l'antique mode, sur nos promenades et au coin de nos rues, a exercé sur le monde une autre influence que celle qu'exercent et qu'exerceront tant de gens affairés et importuns qui vont et viennent, ennuyant le public du tapage et du clinquant de leurs chétives personnes. Qu'y faire? l'esprit souffle où il veut, et la puissance véritable va loger où il lui plaît, quelquefois même plus mal qu'elle n'était logée dans le petit asile de Béranger. L'esprit qui mène le monde a en effet de fort singulières idées; pour accomplir son œuvre, on croirait qu'il va s'adresser à ceux qui sont ostensiblement riches et puissans, brillans de santé et de force, entourés d'éclat et de renom, ou même honorés pour leurs vertus. Pas du tout, il s'en va choisir quelque moine visionnaire, quelque paralytique toujours prêt à rendre le dernier souffle, quelque libertin entreprenant ou quelque misanthrope excentrique. Cette fois il avait fait choix d'un chansonnier. L'élu de l'esprit a rempli en conscience le rôle dont il était chargé. Ce chansonnier a donc fait beaucoup de choses, très grandes disent les uns, très désastreuses disent les autres. Plus que personne, il a effacé de la mémoire de la France le souvenir de l'antique race de ses rois; plus que personne, il a contribué à chasser du sol national les derniers représentans de la mo-

narchie. Il a déchiré tout ce qui restait de velours au vieux trône, et en a fait des masques pour l'amusement du populaire. Après avoir été un des ouvriers les plus actifs dans la démolition de la vieille monarchie, il a contribué à élever une nouvelle royauté : il a renversé un roi *par la grâce de Dieu* et salué un roi *citoyen*. Là ne s'est pas bornée son œuvre. Il a entretenu dans le peuple le plus redoutable des sentimens français, le sentiment militaire; du commencement à la fin de sa carrière, il a attisé, avivé cette religion toute française, — quelques-uns disent cette superstition, — de la gloire. Il a conservé dans ses chants le souvenir du puissant génie qui s'empara de la France au sortir de la révolution, qui la rendit si grande et la quitta si lasse. Il a fait la légende populaire de Napoléon, et rendu la grandeur de l'empire présente à l'esprit des générations qui ne l'avaient pas connu. Le nom de Béranger reste donc attaché aux plus grands faits de l'histoire contemporaine, que ses chansons commentent, bafouent et glorifient. Il fait, pour ainsi dire, partie intégrante de la popularité de l'empereur Napoléon Ier; il a été le plus irréconciliable ennemi de la monarchie des Bourbons, la révolution de juillet est pour lui comme un triomphe personnel, et comme si ce n'était assez de tant de titres à la célébrité, le parti républicain le considérait comme son patriarche et son pape infaillible.

Voilà quelle place occupait Béranger dans la société générale de son pays et dans l'histoire de son temps. La place qu'il occupait dans la société intellectuelle, politique, lettrée, était plus importante encore, s'il est possible. Une immense considération entourait ce chantre de Frétillon et de Lisette. Ses paroles, quelquefois banales, étaient citées comme les oracles du bon sens; ses opinions, quelquefois terre à terre, étaient acceptées comme l'expression de la sagesse instruite par l'expérience. Il a beaucoup parlé des flatteurs des rois, lui n'a pas eu de flatteurs : il n'a eu que des admirateurs satisfaits d'admirer. C'est le seul homme de notre temps qui n'ait eu aucune occasion d'accuser les envieux, et dont la gloire n'ait semblé lourde à personne. Dans la société française en général, Béranger n'était que l'homme le plus populaire de France; mais dans sa retraite il était une espèce de saint : si ce diable fait ermite ne s'est pas déclaré pape, c'est par une modestie dont il faut lui savoir gré, et s'il n'a pas fait baiser sa mule, ce n'est pas faute de bonne volonté de la part de ceux qui l'approchaient. Il trônait comme une idole au sommet de la littérature contemporaine, et malheur à l'audacieux qui eût osé porter la main sur lui! S'attaquer à Béranger était en effet pure folie, car tous les défauts qu'on peut lui reprocher avaient été depuis longtemps transformées par ses admirateurs en qualités et en vertus. Si on eût dit qu'il lui échappait parfois des

lieux communs, on eût répondu : Langage du bon sens, esprit pratique. Si on eût dit qu'il est quelquefois irrévérencieux à tort, on eût répondu : Ironie socratique. Si on eût dit qu'il est trop souvent obscène, ou, si vous trouvez le mot trop fort, *inconvenant* (on ne saurait employer trop de nuances quand on parle de Béranger), on eût répondu : Gaieté française, et taisez-vous, cafard! Si on eût dit enfin que ses fameuses *odes* et chansons nationales, célèbres à juste titre, et où brillent des beautés de premier ordre, étaient trop souvent essoufflées, asthmatiques, bourrées de chevilles et de vers plats, incolores, prosaïques, on eût crié à tue-tête : A bas le sycophante, et silence au mauvais Français! Défendue par d'aussi invincibles argumens et par une garde aussi vigilante, la gloire de Béranger était vraiment inattaquable; il en a donc joui avec sécurité, quiétude, plénitude. Il a pu la savourer lentement, à son aise, comme une volupté qu'il était sûr de ne voir finir qu'avec lui. Ce n'était pas encore assez cependant : il a fallu que toutes les gloires de ce siècle vinssent baisser leur pavillon devant la sienne; les hommes les plus célèbres de notre temps, Chateaubriand, Lamennais, Lamartine, sont venus humblement en pèlerinage dans la retraite de Béranger pour demander pardon de leur catholicisme passé, expier leurs péchés de royalisme, et réclamer de cette main vénérée la confirmation démocratique. Enfin cet homme meurt chargé de jours; *le Moniteur* annonce à la France la mort du poète national, l'état se convie à ses funérailles; il est conduit à sa dernière demeure entre deux rangées de soldats, et, confessé ou non, lorsque sa dépouille vient recevoir la dernière absolution de l'église, l'orgue salue son entrée par l'air des *Souvenirs du Peuple*. Est-il beaucoup d'hommes, je le demande, même parmi les plus illustres, qui aient laissé

De leur passage un plus grand souvenir?

Ainsi dans Béranger le personnage est très considérable. En est-il de même du poète? La réponse est difficile. Le poète et le personnage ne faisaient qu'un, car c'est le poète qui avait créé le personnage. Il n'est arrivé encore à personne de les séparer l'un de l'autre, et de juger Béranger sur son mérite poétique seul. Quand on pense à Béranger, on pense aux événemens auxquels il a été mêlé, et il apparaît toujours comme poète militant, comme auteur de pamphlets rimés. La flèche siffle, on la suit dans son vol, on regarde le but où elle va frapper, et on ne s'inquiète pas de savoir de quel bois elle est faite. Le coup de fusil part, et la balle tue l'assaillant. — Quel habile tireur! — se dit-on. Il ne vient à l'esprit de personne de se demander si le fusil repoussait, et de quelle qualité était la

poudre. L'importance des événemens, l'animation de la lutte, les ivresses du triomphe, viennent en aide à la muse de Béranger, et attachent à chacun de ses chants une date historique : on ne sépare pas la chanson de l'acte auquel elle a participé. Dans Béranger donc, le personnage public et le poète se confondent, et on ne songe guère à les considérer séparément. La logique populaire, surtout en France, fait d'ailleurs un raisonnement qui paraît sensé, et qui souvent ne l'est guère : elle croit à une proportion entre le talent et les actes d'un homme. Pour avoir joué un aussi grand rôle au moyen de ses chansons, dit cette logique, il faut que l'homme ait reçu à un bien haut degré le don poétique! — C'est ici que la tâche du critique devient délicate, car il est obligé de déclarer, s'il veut porter un jugement impartial, que le génie du poète n'est pas tout à fait en proportion avec le rôle qu'il a joué. Le don poétique, il l'avait reçu, cela est incontestable, mais non pas au même degré que les autres poètes illustres de ce temps. Cent mille personnes ont regardé passer son convoi; mais deux mois avant sa mort, trente personnes accompagnaient au cimetière le pauvre Alfred de Musset, sacré poète par la Muse d'un baiser bien autrement amoureux et ardent que celui que, d'une lèvre légère, elle avait déposé en passant sur le front de Béranger dans une minute de facile complaisance (1). La grâce un peu pâle, la rêverie à fleur d'âme qui animent quelques-unes des chansons de Béranger, ne sauraient soutenir la comparaison avec la tendresse passionnée, la sensibilité nerveuse et l'éloquence douloureuse d'Alfred de Musset. Ce n'est pas non plus par l'imagination que brille Béranger; il est industrieusement inventif, et sa muse, abeille active, butine son miel avec une diligence ingénieuse; mais il n'est pas trop hardi de dire qu'une seule des merveilleuses images de ce grand maître des formes, des couleurs et des sons, qui vit maintenant en exil, écraserait vingt de ces frêles métaphores et de ces aimables fleurs de rhétorique que le bon Béranger est parvenu à faire croître dans son parterre poétique, à la sueur de son front. Parlerai-je de l'élan, de cet essor qui, avant toute autre qualité, constitue le poète, et qui semble lui être si naturel, que les idées d'ailes et de vol sont indissolublement associées à l'idée de poésie? Comment comparer l'essor léger et pénible à la fois de cette

(1) Même parmi ces trente personnes qui suivaient le convoi d'Alfred de Musset, combien y en avait-il qui eussent voulu avouer que la France venait de perdre son plus grand poète? Les jugemens portés sur l'auteur des *Nuits* sont une preuve frappante que les vrais juges en matière poétique sont aussi peu nombreux que les poètes eux-mêmes. Et dans cette Académie dont il fit partie, les jours où l'on célébrera les morts illustres de l'année, on oubliera dédaigneusement le nom de celui qui fit les plus belles, les seules élégies de la littérature française, et qui prêta à la passion un langage inconnu en France avant lui.

muse qui sautille, volette, et ne perd jamais la terre de vue, à l'essor de la muse de Lamartine, lorsque cette reine incontestée des domaines de l'espace nage avec une si puissante indolence et d'un mouvement si majestueux à travers les flots de l'éther? Et maintenant, les deux grands poètes en prose qui s'honoraient de l'amitié du chansonnier avaient-ils reçu des dons inférieurs à Béranger? Hélas! *le Jour des Morts* du chansonnier, *Mirliton, mirlitaine,* fait un bien désagréable contraste avec cet hymne en prose que Lamennais consacre au peuple des morts; ces aimables gaietés de vieillard qui se console de la jeunesse perdue en regardant danser les grisettes paraissent fades à côté des soliloques amers où l'âme du vieux prêtre raconte ses désenchantemens et la solitude glacée où elle vit : « Laissez pleurer ceux qui n'ont pas de printemps! » Et toute sa verve gauloise tant célébrée, ses refrains de bon vivant, sa philosophie du caveau, ses peintures du plaisir, font une triste figure devant l'épicuréisme mélancolique et la corruption savante du chantre de *René*.

Cette disproportion qui existait entre le personnage et le poète, Béranger l'a sentie, je crois, et profondément. Avec son bon sens fin et judicieux, il est impossible qu'il ne se soit pas rendu compte de ses défauts, et qu'il ne se soit pas constitué son propre critique. De plus, il était modeste réellement, et les fumées de l'orgueil n'ont pu obscurcir sa vue, si nette et si perçante, au point de lui faire croire qu'il possédait un génie égal à sa renommée. A plusieurs reprises, dans ses vives préfaces et dans les lambeaux de conversation qui ont été recueillis (1), il exprime la crainte que sa réputation aille en déclinant, et attribue aux circonstances une grande part de son succès. Modestie affectée, diront quelques-uns, nouvelle ruse du bonhomme, manière ingénieuse de provoquer les protestations enthousiastes et de se faire jeter de nouvelles couronnes! Je crois au contraire que les aveux de Béranger étaient sincères, et que les craintes qu'il exprimait l'avaient sérieusement préoccupé. Pourquoi cela ne serait-il pas? Cette inquiétude n'a rien que de très noble, et elle est faite pour ajouter au respect mérité qui s'attache au nom de Béranger. Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que c'est cette connaissance très précise de la disproportion qui existait entre son génie et sa renommée qui a dirigé sa vie depuis le moment où il est devenu un homme illustre, et qui lui a donné cette règle de conduite qu'il a suivie inflexiblement jusqu'à sa mort. Sa vie modeste, sa retraite volontaire, ses refus obstinés des honneurs et des récompenses dus à son talent, ces ménagemens envers l'opinion et

(1) Voyez le livre plein de curieuses révélations sur Béranger qu'a publié récemment M. Savinien Lapointe.

cette tactique qui consistait à se faire le plus possible humble et petit, peuvent très bien s'expliquer ainsi. Les circonstances, habilement aidées par un esprit adroit, lui avaient donné la popularité, et Béranger avait pour cette popularité un amour qu'on lui a reproché, et qui nous semble à nous très légitime; mais il ne s'abusait pas sur les causes de cette faveur, il savait qu'il la devait aux circonstances. Ce que certaines circonstances lui avaient donné, d'autres circonstances pouvaient le lui enlever, s'il les affrontait. Prudemment donc il mit un clou à la roue de la Fortune, et lui défendit de tourner plus longtemps pour lui. Au moment où sa popularité était la plus grande, une nouvelle école poétique s'élevait, dont les succès ne devaient rien aux circonstances. Le mouvement romantique, si audacieux, si irrévérencieux envers les classiques et les célébrités littéraires de la précédente génération, semble avoir effrayé Béranger. Il demande grâce pour les classiques, rime en forme de couplet un plaidoyer en l'honneur de Delille, souhaite bonne chance aux nouveau-venus et prend sa retraite. La renommée que la restauration lui avait donnée pouvait d'autre part s'évanouir avec elle; il eût été singulier de voir la muse de Béranger s'en aller en exil en même temps que le vieux Charles X. C'était donc trop s'exposer que de persister à occuper le public de son nom; Béranger céda à la crainte très naturelle et parfaitement légitime de se survivre à lui-même. Il voulut mourir, et il est mort, grâce à cette clairvoyance, avec toute sa renommée.

Il est donc permis de croire que Béranger ne s'abusait pas sur lui-même. C'est à cette clairvoyance qu'il faut encore attribuer un sentiment qui honore singulièrement l'homme, et auquel le poète a dû ses derniers et peut-être ses plus vrais succès. Nous l'avons dit, Béranger était modeste; il n'avait pas pour le public ce mépris affecté et cette arrogance byronienne que de notre temps se sont permis et se permettent tant de gens. Le public lui avait donné la renommée, Béranger en fut reconnaissant. Il crut que cette faveur lui imposait des devoirs envers le public. Aussi, à chaque pas de sa carrière, nouvel essai, nouvelle tentative. On l'avait félicité de sa bonne humeur : il essaie, pour employer son expression, d'attendrir les sons de son luth joyeux. On le surnomme, à tort ou à raison, l'Horace français : il prend au sérieux l'éloge et s'applique à le mériter par des chants où il exprime une philosophie indulgente et un bienveillant optimisme. On lui dit qu'il s'est élevé jusqu'à l'ode : alors il fait effort pour atteindre ces hauteurs où vivent les sentimens héroïques, et il rencontre l'inspiration des *Souvenirs du Peuple* et du *Chant du Cosaque*. Et lorsque sa gloire est consacrée, il ne s'arrête pas davantage; il ne la croit pas encore assez méritée. Il

cherche encore, il observe les directions de l'opinion publique, épie l'éclosion de nouveaux sentimens, et trouve cette fois quelques-uns des plus beaux chants de la littérature française, ***Jeanne la Rousse, les Bohémiens, le Vieux Vagabond, le Juif errant***. Parti de la simple chanson grivoise et parisienne, il a passé tout près de l'ode, et a rencontré la ballade au terme de son voyage poétique. Il a débuté par la poésie artificielle des civilisations corrompues et factices, et il a fini par trouver la poésie de la nature. Ce grand succès, je le répète, il le doit à sa reconnaissance pour le public et à la croyance qu'il devait mériter sa renommée. Un pareil sentiment rachète bien des fautes contre le goût et même contre la morale, et il suffit à lui seul à justifier le respect dont la personne de Béranger était depuis longtemps entourée.

Les qualités poétiques que Béranger a montrées dans ses chansons sont très diverses et très opposées les unes aux autre. Il n'est pas trop téméraire d'avancer qu'il n'y a pas d'unité dans ce talent. Ses qualités ne s'enchaînent pas, ne se soutiennent pas, ne correspondent pas entre elles : c'est qu'en effet beaucoup ne lui étaient pas naturelles; il les avait acquises à force de persévérance, de soin, de volonté et de ruse. L'art chez lui domine beaucoup la nature. Quels dons la nature lui avait-elle faits, et quelle était cette muse avant les conquêtes de l'étude et du travail? Essayons de nous la représenter; Béranger aimait les allégories, imitons-le. Il a dit plusieurs fois que lorsqu'il naquit chez le tailleur son grand-père, une fée fut surprise auprès de son berceau. La fée y était-elle? Oui, mais ce n'était pas la fée éblouissante qui fait rêver Oberon; c'était une fée de la famille de celles qui accompagnent Puck dans ses expéditions espiègles, et qui l'aident à embrouiller les crins des chevaux et à faire aigrir le beurre dans les barattes. Seulement cette fée était une citadine et avait été la compagne d'un Puck citadin. Elle apprit au poète toutes les espiègleries qui lui étaient familières, comment on éclaboussait un équipage armorié, comment on réveillait en sursaut les sacristains en sonnant les cloches à une heure intempestive, et comment on faisait grommeler les rois en jetant de petits cailloux aux vitres de leurs palais. Voilà la fée qui servit de marraine à Béranger! Sur son berceau, elle déposa comme cadeaux de baptême, non la lyre d'Apollon, non la guitare chère aux amans, non la flûte pastorale, mais un sifflet d'ivoire très aigu, une petite trompette et un tambour. Les anciens se figuraient la Muse sous la forme d'un oiseau, *musa ales*. La muse de Béranger ne fut pas un de ces oiseaux au plumage splendide ou à la voix retentissante, faits pour habiter la grande nature et les forêts sonores; ce fut à l'origine un pauvre petit moineau parisien, familier, effronté, libertin, ayant

pour toute nature les jardins des faubourgs, faisant l'amour sur les gouttières des toits, et chantant cependant, avec son petit filet de voix perçante et railleuse, tout aussi bien qu'un autre oiseau le plaisir facile, le beau soleil, le printemps et la liberté.

Béranger, a-t-on dit, est un Français : oui, sans doute; mais lorsqu'on dit d'un poète ou d'un écrivain qu'il est Français, il faut se hâter de demander de quelle province. Béranger est un pur Parisien; il a toutes les qualités et tous les défauts de cette population, une des plus vives et des moins poétiques qui existent. L'esprit essentiellement frondeur de la population parisienne a trouvé en lui son plus fidèle interprète; Béranger fut toute sa vie un merveilleux écho d'opposition. Les paysages qui lui sont familiers sont les paysages parisiens; il n'a guère vu la nature qu'aux Tuileries, aux Champs-Élysées et à l'ancien bois de Boulogne, cher aux rendez-vous illégitimes. Il reproduit avec une exactitude de daguerréotype cette nature artificielle, à la fois pompeuse et grêle. De même, pour le peuple, Béranger ne l'a guère connu que dans les faubourgs parisiens, dans les guinguettes de la banlieue et sur l'esplanade des Invalides. Les sentimens et les mœurs des populations rustiques lui sont à peu près inconnus. Il n'a vu que le peuple vêtu de la blouse ou de l'uniforme, le monde des artisans et des soldats. Il doit, je le sais, quelques-uns de ses plus beaux succès à la peinture des souffrances du peuple des campagnes et à l'expression des sentimens populaires généraux, sans acception de costume, et je dirais volontiers de caste; mais ce n'est que fort tard qu'il s'est avisé de donner droit de cité au peuple entier dans ses chansons (1). C'est surtout dans le premier recueil de Béranger, avant les préoccupations politiques, avant la renommée, avant les nécessités qui le forcèrent d'élargir le cadre de la chanson, avant les devoirs imposés par le succès, qu'on peut saisir cet esprit exclusivement parisien.

Ce premier recueil me frappe beaucoup; le ton n'en est pas très élevé, mais tout y est naturel et franc. Plus tard, le poète visera plus haut, il rencontrera de plus nobles inspirations, il n'en rencontrera jamais de plus parfaites. L'auteur, on le sent, ne s'essouffle pas à poursuivre une muse qui le fuit; il est maître absolu des sentimens et des types qu'il chante. Ce sont des sentimens peu relevés et des types peu distingués : les sentimens se composent d'un épicuréisme grivois et à fleur de peau, d'une absence complète de sens moral d'une impiété plus insouciante qu'agressive; mais tout cela

(1) Et même alors il lui resta toujours quelque chose du Parisien. Ainsi, dans l'admirable chanson des *Bohémiens*, il y a une foule de traits qui appartiennent beaucoup plutôt au peuple des vagabonds parisiens qu'à la singulière population qu'il a voulu chanter.

est exprimé gaiement et lestement. Les types sont de gais coquins, mais ils sont dessinés d'un crayon net, rapide et fin. Ce monde de la bohême parisienne est assez peu intéressant, mais l'auteur s'est donné la peine de l'observer, et il l'a reproduit avec exactitude et malice. Si la morale n'y trouve pas son compte, l'art n'a rien à réclamer, car ces chansons sont la perfection même. Voyez-vous défiler tous ces drôles interlopes, toutes ces bonnes filles au cœur banal? Voici le mari trompé, et qui, ma foi, s'il le savait, ne serait pas fâché de l'être, tant il trouve d'agrément dans la société de l'amant de sa femme! Voici Roger Bontemps, décent Diogène, que n'ont jamais tourmenté les profondes tristesses, et qui, n'ayant jamais eu rien à regretter, se trouve heureux de n'avoir rien à espérer. Voici le petit homme gris, dont la femme fait bouillir le pot au feu, et qui raille les railleurs en leur disant : *Ma foi, moi, je m'en..., ma foi, moi, je m'en ris!* Voici Camille la bonne fille, qui, craignant de s'entortiller dans ses jupons, trouve plus simple de les mettre bas, et Mme Grégoire, dont le cabaret est toujours plein de chansons, et Frétillon, qui tend ses lacs à sa fenêtre, et l'ami Robin, actif courtier de Cythère. Tous ces personnages cabriolent et au refrain de la chanson du poète vont gaiement au diable :

> Tant que l'on pourra, larirette,
> On se damnera, larira.

Qu'ils soient sans crainte, ils sont en bon chemin, et leurs souhaits seront exaucés; mais en attendant ils vivent, chantent et sautillent : le poète les a doués de l'étincelle vitale.

Cette muse parisienne est celle qui est naturelle à Béranger. Elle est bien née avec lui, elle s'est éveillée avec lui; elle l'a accompagné fidèlement jusqu'au dernier jour, même alors qu'il la délaissait pour courir après d'autres muses. Celle-là, il n'a pas eu besoin de la dompter; elle s'est donnée comme Lisette, et elle s'est donnée tout entière. Béranger a connu tout son cœur, il l'a connu dans ses heures de sensibilité comme dans ses heures de folie, car cette muse ne prend pas toujours plaisir à tracer d'une main insouciante des croquis malicieux, ou à chanter après souper des refrains grivois; elle a des jours de tristesse et de douce mélancolie, des jours où le poète voit briller des larmes dans ses yeux. Ces jours-là, elle retourne lentement la tête, et suit dans le lointain la jeunesse qui s'enfuit, ou se met à la fenêtre et regarde passer la foule des sots heureux, ou contemple avec un sourire triste et doux le vieil habit des anciens rendez-vous. Alors elle se console en chantant de sa petite voix claire, sonore, comme celle du pinson, et se montre reconnaissante pour le dieu qui, en compensation de ses disgrâces, lui accorda

le don du chant. Elle trouve des accens d'une douceur sympathique qui pincent finement quelque délicate fibre du cœur :

> Jeté sur cette boule
> Laid, chétif et souffrant,
> Étouffé dans la foule,
> Faute d'être assez grand,
> Une plainte touchante
> De ma bouche sortit :
> Le bon Dieu me dit : Chante,
> Chante, pauvre petit!

Cette mélancolie légère inspire toujours bien Béranger. Les larmes n'apparaissent qu'un instant, et s'arrêtent au bord des paupières; mais avant qu'elles soient essuyées, elles ont eu le temps d'être traversées par la lumière, et elles en reflètent les couleurs. On a souvent comparé Béranger à Horace : c'est sans doute parce que l'un et l'autre n'ont jamais exprimé que des sentimens modérés; mais ces sentimens ne sont pas chez les deux poètes de la même famille. Horace a chanté l'*aurea mediocritas;* mais tous les plaisirs qu'il a célébrés ne peuvent se comprendre sans les doux loisirs, la sécurité, les villas paisibles, le falerne et les coupes d'or, en un mot sans cette chose que Voltaire déclare si nécessaire, — le superflu. Béranger est au contraire le poète de la médiocrité *non dorée*. Il est par excellence le poète de la jeunesse pauvre et même nécessiteuse; il en a exprimé toutes les légères tristesses et tous les désirs; c'est là une des causes de sa grande popularité. Ses chansons les plus jolies s'adressent à un public immense et incessamment renouvelé. *Ma Vocation, Mon vieil Habit, le Grenier, Maudit Printemps*, renferment le peu qu'il y a de poésie dans l'existence du pauvre employé, de l'étudiant sans fortune, du jeune homme sans ressources qui use sa journée à tourner la roue du travail. Tout ce qu'ils ont senti et vu est là : le grenier où ils ont niché exempts d'envie, — car il faut avoir du loisir pour envier, et ce public est l'esclave du temps, — le vieil habit trop longtemps brossé qui connut des jours mêlés de plus de pluie que de soleil, et le plaisir saisi au passage, et les amours de rencontre interrompus par le printemps. Tous ces chants gaiement attendris, tendrement sensuels, sont en outre irréprochables au point de vue de la morale. Ils ne contiennent aucun alliage de sentimens bas et méchans, nulle envie coupable, nulle lâche convoitise, nulle récrimination déclamatoire contre les riches et les heureux. Combien ces jolis chants ont-ils réjoui de cœurs attristés et réchauffé de pauvres foyers solitaires! Il ne faut pas s'étonner de la grande popularité de Béranger, car chaque variété de ses chansons s'adresse à un public immense. Les chants politiques

ont été répétés par la France entière, les chants militaires ont fait retentir toutes les casernes et tous les ateliers, et depuis vingt-cinq ans toute la jeune population des greniers parisiens, loin de redouter la pluie et le froid, a réclamé avec le poète le retour de l'hiver :

> C'est l'hiver que mon cœur implore :
> Ah! je voudrais qu'on entendît
> Tinter sur la vitre sonore
> Le grésil léger qui bondit.
> Que me fait tout ton vieil empire,
> Tes fleurs, tes zéphyrs, tes longs jours?
> Je ne la verrai plus sourire.
> Maudit printemps, reviendras-tu toujours?

Béranger est aussi très parisien, mais beaucoup plus répréhensible, dans la manière dont il chante les sentimens amoureux. Là encore il s'adresse à un public très nombreux, mais cette fois il flatte les instincts vulgaires de son public. Cependant, sans vouloir venger la morale, examinons au point de vue de l'art cette partie de son recueil. C'est la plus faible à notre avis. Béranger aimait trop la chanson libertine, ou, pour être précis, *polissonne*. L'expression n'est pas trop forte, car elle est de Béranger lui-même :

> Mais des sujets *polissons*
> Le ton m'affriole.

Ces chansons ont-elles chez lui les qualités qui, en même temps qu'elles sont en quelque sorte l'excuse du poète, sont nécessaires pour donner à de tels sujets droit de cité dans le royaume de l'art? Non, car elles n'ont pas de tempérament et ne réveillent jamais l'idée de beauté. La fougue sensuelle leur manque, elles n'expriment ni ardeurs, ni désirs, et semblent faites pour être chantées par un vieux célibataire. Leur libertinage se compose d'allusions, de calembours grivois et de sous-entendus indécens, enfilés à la suite les uns des autres comme les grains d'un chapelet composé de figures obscènes. Tout cela est déshabillé et non pas nu, cynique et non pas sensuel. Du reste, ce n'est pas seulement dans les chansons libertines que ce défaut de tempérament se laisse apercevoir. La gaieté tant célébrée de Béranger est souvent très froide et manque d'entrain : on n'y sent pas la joie de vivre, ce tapage de l'homme en bonne santé qui éclate dans les chansons de Désaugiers, et cette extravagance de bonne humeur qui distingue quelques-unes des chansons du bon Panard. Les chansons bachiques de Béranger semblent l'œuvre d'un homme qui joue un rôle qui ne lui convient pas, l'œuvre d'un tartufe d'intempérance, qui se connaît moins en gastronomie qu'il ne le prétend, et dont l'estomac doit refuser de se prêter aux exploits de la goinfrerie. S'il est un poète badin que le

dieu Momus n'ait pas visité, c'est à coup sûr Béranger. Jamais il ne s'est endormi au charivari de ses tambourins, jamais il n'a connu cet oubli brutal de toute chose qui caractérisait chez nos pères les disciples de cette crapuleuse divinité. Quelques-unes des chansons prétendues gaies de Béranger me paraissent lugubres; je ne connais rien qui laisse l'imagination plus froide et plus attristée que son *Jour des Morts*, son *Gai, gai, De Profundis*, que les galanteries de son croquemort et de sa bouquetière. Béranger n'est gai que lorsqu'il est méchant et sous l'empire d'une préoccupation sérieuse : la gaieté d'abandon, de tempérament, lui a été refusée.

Revenons aux chansons libertines : le tempérament est l'excuse du libertinage, et il est absent des chansons libertines de Béranger; elles ont aussi un autre défaut. On a beaucoup parlé d'Horace et des poètes érotiques anciens à propos de Béranger, on l'a comparé aux Grecs et aux Latins, et le bonhomme avait fini par prendre au sérieux cette comparaison. Il se figurait avoir vécu dans Athènes :

Oui, je fus Grec, Pythagore a raison.

Pythagore avait tort. Jamais le bon Béranger n'a troublé la moindre abeille sur le mont Hymette; Lutèce, et non Athènes, était sa véritable mère. Béranger n'avait à aucun degré l'exaltation voluptueuse qui anime les poésies sensuelles des anciens, et que, chez les modernes, les poètes de la pléiade, pour ne pas sortir de France, surent si bien extraire de la littérature antique et exprimer si savamment. Les chansons érotiques de Béranger n'éveillent jamais un sentiment de beauté et n'inspirent jamais un sentiment de volupté. Or ces deux sentimens sont aussi nécessaires dans la poésie que dans la vie réelle : un amour qui, dans la vie réelle, ne peut se concilier avec l'idée de jeunesse et de beauté excite toujours un mouvement de surprise, et souvent provoque le rire. On a beau l'expliquer par mille raisons honorables, il paraîtra toujours contraire à la nature. L'amour qui n'est pas conciliable avec l'idée de beauté est repoussant; la sensualité qui n'est pas accompagnée de la grâce a perdu son excuse. Les lois de l'art sont en cela parfaitement conformes aux lois de la nature; l'art, de même que la nature, veut que l'idée de plaisir soit associée à l'idée de beauté et de jeunesse, afin que de cette union charmante sorte ce sentiment exquis qu'on appelle la volupté. Si ce charme est absent, adieu la poésie érotique! Or il est presque toujours absent des chansons de Béranger, qui semble n'avoir jamais connu l'amour sensuel, lequel est aussi loin du libertinage que de l'amour véritable. Lisette lui a servi d'amusement, jamais de plaisir : il y a entre ces deux choses une très notable différence. Et qu'on ne me dise pas que ces chants lestes et légers convenaient mieux à Lisette, et qu'ils étaient plus en harmonie avec les

sentimens qu'elle pouvait inspirer. Tant pis pour Lisette alors, mais tant pis aussi pour le poète. En prenant un ton libertin et grivois, Béranger a bien pu se rapprocher de la vérité parisienne, mais à coup sûr il s'est éloigné de la vérité poétique.

Il y a cependant à faire plus d'une exception. Béranger n'a jamais chanté et, je crois bien, n'a jamais connu cet extrême degré de l'amour qu'on nomme la passion; mais il a exprimé une variété de l'amour sérieux très noble, très digne, très élevée. La célèbre chanson de *la Bonne Vieille* et quelques strophes admirables intitulées *le Temps* sont l'expression la plus pure de cette variété du sentiment érotique. C'est un amour sans orages et sans flammes, paisible et délicat comme une lumière d'automne; je dirais volontiers que c'est le coucher de soleil de l'amour. Il s'exprime avec une émotion attendrie et reconnaissante; il n'a aucune arrière-pensée de regret, et la sécurité, en bannissant l'espérance et la crainte, déroule devant lui une longue série de jours remplis de la douce monotonie du bonheur. L'amour sérieux chez Béranger confine à l'amitié, et se confond même parfois avec elle; mais n'importe, ce mélange est beau et nous a valu quelques accens délicieux, *le Temps*, par exemple, qui est le *Lac* de cet amour-amitié, car Béranger, comme tout poète, a fait son *Lac;* il a rencontré un jour où il s'est plaint de la fuite rapide des années. C'est une belle chanson d'un ton élevé, très lyrique, et qui mêle à l'idée d'un amour sincère l'idée sérieuse de l'éternité. Mais la pièce où cette affection est résumée dans toute sa douceur intime est la chanson de *la Bonne Vieille.* On lui a comparé un sonnet célèbre de Ronsard, et on l'a mise au-dessous, avec injustice selon nous. Les deux pièces expriment bien la même idée, mais non pas le même sentiment. Le sonnet de Ronsard exprime un sentiment de fierté un peu brutale et une invitation toute païenne à cueillir les roses qui, une fois effeuillées, ne refleuriront plus; la chanson de Béranger exprime un sentiment de pieuse reconnaissance et un espoir que cet amour, qui dans ce monde ne fut pas éphémère, aura pour récompense l'immortalité. Inférieure comme facture au sonnet de Ronsard, la poésie de cette jolie pièce consiste dans l'accent plutôt que dans la forme : c'est un écho, c'est un adieu, c'est un souvenir; on dirait le discours d'une âme qui a déjà quitté ce monde à un ami qui habite encore la terre. Tant qu'il y aura des cœurs sensibles à certaines harmonies, ils tressailleront en lisant ces vers où le poète imagine les amoureux qui ne sont pas encore rêvant au coin du feu et devant l'image des amoureux qui ne sont plus :

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides
Ces traits charmans qui m'auront inspiré,
De doux récits les jeunes gens avides

Diront : Quel fut cet ami tant pleuré?

. . . .

Ah! dites bien qu'amoureux et sensible,
D'un luth joyeux il attendrit les sons,
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons (1).

Cet amour-amitié est, avec les joies de la médiocrité *non dorée*, le seul sentiment vraiment pur et élevé que Béranger ait chanté en dehors du sentiment patriotique et populaire. Il n'a jamais soupçonné les sentimens de la famille, non-seulement parce qu'il ne les a pas connus, mais parce que sa nature parisienne se refusait à les comprendre. Tous les maris lui semblent dignes de compassion, toutes les femmes lui paraissent occupées à tromper, et toutes les filles disposées à chercher aventure. Je n'appuierai pas sur ce sujet; mais je ne puis passer sous silence qu'il y a un très grand sentiment, le plus beau peut-être de l'âme humaine, qui est absolument étranger à Béranger, celui de l'innocence et de la pudeur : jamais il ne songe à le respecter, et, ce qui est grave, c'est qu'il ne l'attaque pas de parti pris, mais tout ensemble par instinct et par ignorance. Chaque fois qu'il le rencontre sur son chemin, il l'outrage à son insu et presque sans penser à mal. Il croit être plaisant, il est obscène; il croit badiner, il devient indécent. Il ne peut voir une jeune fille sans que les idées les plus déplaisantes lui viennent aussitôt à la pensée (2). Il ne peut assister à un mariage sans faire les hypothèses les plus désagréables. Il chante au mariage de son ami Wilhelm, et il prophétise aux époux leur bonheur futur dans des termes au moins singuliers. On lui présente une petite fille de douze ans, il lui adresse des vers où il trouve moyen de lui faire de fort étranges complimens et de lui donner des conseils non moins étranges. Un père se plaint de n'avoir que des filles, Béranger le console en philanthrope épicurien, et l'engage à continuer comme il a commencé pour le plaisir des générations futures. Il est inutile d'insister davantage sur ce défaut, qui est trop évident chez lui, et que rien cette fois ne saurait racheter.

Avec son mélange de qualités et de défauts, cette muse avait tout ce qu'il faut pour être aisément populaire et pour être un écho des

(1) Pour en finir avec l'expression des sentimens amoureux chez Béranger, je dois faire encore une exception pour deux pièces intitulées *la Bacchante* et *la Cantharide*. Ce sont, à mon avis, les seules qui possèdent cette qualité du *tempérament* dont j'ai dû accuser l'absence chez Béranger. Malheureusement, dans *la Bacchante*, le style est détestable et empêche d'apercevoir le mouvement de la pièce, qui exprime bien la fureur orgiaque et l'empressement bestial. Je n'ai pas à faire le même reproche à l'autre pièce; *la Cantharide* est de tout point une belle chose. Le sujet est traité avec austérité et sans ombre de libertinage. Les plaintes de cette femme brûlée des ardeurs de la nature sont exprimées avec une éloquence amère et une passion contenue vraiment saisissantes.

(2) Voyez dans les *Dernières Chansons* la pièce déplaisante intitulée *la Jeune Fille*.

foules, car, remarquons-le bien, à une ou deux exceptions près, Béranger ne reproduit guère que les passions des foules. Béranger exprime rarement des sentimens exclusivement individuels, et quand il le fait par hasard, ses sentimens individuels se trouvent encore en parfaite harmonie avec les instincts des multitudes. Quand il chante *le Dieu des bonnes gens,* il est sûr d'obtenir les suffrages de tous les voltairiens bons vivans, si nombreux sous la restauration; quand il chante *Mon vieil habit* ou *Maudit printemps,* il trouve naturellement un écho dans tous les greniers parisiens; s'il entonne la *Gaudriole,* il fait retentir toutes les guinguettes de la capitale et de la banlieue. Béranger n'a jamais plus d'élévation que les auditeurs auxquels il s'adresse dans telle ou telle de ses chansons; il est le moins lyrique des poètes lyriques. Comprend-on maintenant comment cette muse toute parisienne, mais qui ne s'élève jamais au-dessus du niveau des foules, pourra, les circonstances aidant, se faire entendre de toute la France et devenir muse nationale! Et les circonstances aideront. Au moment où la nation, épuisée de luttes et misérable par trop de gloire, regardait venir en frémissant une seconde invasion, un petit coup de sifflet partit, un véritable coup de sifflet parisien, aigu, strident, plus terrible aux victorieux et aux puissans, plus menaçant pour *nos amis les ennemis* que l'éloquence la plus enflammée et que les violences de la plus redoutable colère. Ce coup de sifflet populaire fut comme le signal de la guerre sans trêve ni merci qui devait emporter la monarchie deux fois restaurée. Cette première chanson politique, *l'Opinion de ces Demoiselles,* où Béranger identifie brutalement les sentimens des amis de la légitimité avec les convoitises de la portion la plus dépravée de la vermine sociale, contient en germe toute l'opposition de Béranger sous la restauration. Vue à la distance où nous sommes aujourd'hui de cette époque, l'opposition de Béranger nous apparaît non-seulement acharnée, mais meurtrière. Elle a un caractère cruel et sanglant, qui ne se dément pas une seule fois durant quinze années, depuis cette chanson datée des cent-jours (1815) jusqu'à cette autre datée de la Force un an avant la révolution de juillet :

Dans mon vieux carquois où font brèche
Les coups de vos juges maudits,
Il me reste encore une flèche,
J'écris dessus pour Charles dix.
Malgré ce mur qui me désole,
Malgré ces barreaux si serrés,
L'arc est tendu, la flèche vole :
Mon bon roi, vous me la paierez.

Béranger était par nature non pas un homme de parti, mais un homme d'opposition. L'opposition était sa force, il y tenait comme

on tient aux armes qui vous ont rendu victorieux, il l'aimait comme un sauvage aime son arc, ou, si vous trouvez la comparaison trop peu noble, comme Achille aimait sa lance et son bouclier. Sous tous les régimes, il eût, je le crois, suivi l'opposition, et s'il ne l'eût pas suivie, il l'eût au moins ménagée. Cependant cet amour de l'opposition sous d'autres régimes eût été un jeu plus ou moins agressif, ou un moyen de conserver une popularité qui lui était chère; il n'eût pas franchi certaines limites, car Béranger était très habile à se modérer quand il le fallait, et il aurait pu se vanter, comme O'Connell, de passer aussi près que possible de n'importe quelle constitution sans lui faire le moindre accroc. Voyez les quelques chansons politiques écrites après 1830, elles ont juste le ton nécessaire pour lui conserver son rôle d'opposant sans le rendre agressif envers le pouvoir qu'il a contribué à fonder; mais l'opposition de Béranger sous la restauration a un caractère distinct et très marqué, que des instincts frondeurs ne suffisent pas à expliquer. Béranger haïssait la restauration d'une haine implacable, d'une haine affamée de vengeance, et qu'on ne saurait comparer qu'au fameux lion de l'Écriture, *quærens quem devoret*. De tous les ennemis de la restauration, il m'apparaît comme le plus sérieux, en ce sens qu'il est le seul irréconciliable. Les autres ennemis apaiseront leurs colères ou modéreront leurs violences, lorsqu'ils verront une perspective de succès, ou qu'ils auront obtenu un triomphe partiel; mais lui, aucune concession ne l'apaisera, aucun compromis ne le trouvera indulgent, et tous les ministères Martignac le laisseront aussi mécontent que devant. Il serait même désolé que la restauration s'arrêtât dans sa voie rétrograde. Dieu me conserve mon Metternich! disait Louis Boerne après 1830; Dieu me conserve mon Villèle ou mon Polignac! a dû se dire plus d'une fois Béranger sous la restauration.

C'est surtout dans les chansons satiriques, dans les chansons d'opposition directe, faites à mesure que les événemens se succèdent, que cette haine apparaît avec toute son énergie. Ce ne sont nullement des chansons de *fronde*, des chansons d'opposition à l'ancienne manière française; ici la gaieté est sinistre, l'enjouement terrible, et les refrains valent des coups de feu. Ce ne sont pas des personnes nominativement désignées qui sont attaquées, ce ne sont pas des abus qui sont persiflés, ce sont des classes entières et une hiérarchie sociale au complet. Cette guerre obstinée est servie par des armes redoutables. Ces refrains se chantent d'eux-mêmes, on dirait une poudre douée de la propriété de s'enflammer toute seule. Quand on voit partir ces légères flammes incendiaires, on a je ne sais quelle envie de crier au feu ou d'y courir pour son propre compte. Pour mieux expliquer ma pensée, je désignerai les refrains des *Révérends Pères*, des *Missionnaires* et des *Capucins* comme

ayant au plus haut degré ces dangereuses qualités de combustion spontanée et de vitesse incalculable. Ils sont faits pour se répandre avec la vélocité de la lumière et du fluide électrique. Il y a des épidémies qui sont contagieuses et d'autres qui ne se communiquent pas. Il en est de même des courans d'opinion et des divers genres d'opposition. Il y a des courans d'opinion qui s'arrêtent à certaines classes; il y a des genres d'opposition qui n'attaquent que les individus, qui gagnent un à un leurs adhérens. Les refrains de Béranger sont contagieux, ils appartiennent à l'espèce d'opposition la plus maligne. Faites pour se répandre en un instant, ces chansons ont aussi tout ce qu'il faut pour exciter à la haine et au mépris des adversaires qu'elles attaquent. Dans ses chansons politiques, Béranger a employé le procédé contraire à celui qu'il emploie dans ses chansons libertines. Là il ne procède plus par allusion, il va droit au fait et nomme les choses crûment par leur nom. Il emploie le mode d'injure propre au peuple, l'injure brutale, directe, meurtrière comme le caillou lancé à bout portant, par exemple *Paillasse, le Ventru, la Marquise de Prétintaille,*

J'ai vengé sur ce possédé
Charette, Cobourg et Condé;

ou bien encore il parodie (autre procédé d'injure familier au peuple) le langage, les manières et les habitudes de ses ennemis, comme dans *le Marquis de Carabas, les Chantres de paroisse.* Il déshonore ses adversaires dans leur langue même, l'église avec ses prières et ses *oremus*, l'émigration avec ses propres jactances. Une verve comique, très maîtresse d'elle-même, très précise dans sa violence, habile à s'arrêter à propos et à ne pas dépasser le but, anime enfin toutes ces petites compositions, et leur prête quelque chose de dramatique. Tel me paraît Béranger dans la chanson politique; c'est une sorte de Tyrtée bouffon, animé d'une haine irréconciliable, mais un Tyrtée qui ne s'abandonne pas à sa colère et qui calcule ses vengeances.

Béranger a attaqué la restauration de deux manières, par le ridicule et par le sentiment national. Il a voulu que les instincts élevés participassent au combat et à la victoire. Avant de chercher comment il a compris le sentiment national, disons un mot de la valeur littéraire de ces fâcheux chants qu'on accepte généralement comme les plus beaux de Béranger, et qu'on a pompeusement qualifiées du titre d'odes. A notre avis, ses chants élevés n'ont pas la valeur de ses chansons satiriques. Béranger est beaucoup moins à son aise dans le sublime que dans le bouffon; il n'est parfait que dans le genre trivial. Il m'est impossible de comprendre certains de ces chants tant admirés; pour un beau vers attrapé à force d'efforts,

que de chutes, que de chevilles, que de boursoufflures et de métaphores traînées dans tous les hymnes républicains et dans tous les corps-de-garde de l'empire! Ce ne sont que tyrans et esclaves, fers brisés, chars de victoire, nobles drapeaux. En général, ces chants existent surtout par le refrain, qui est sonore, bien trouvé, et en qui vient se condenser la pensée assez faiblement exprimée dans la strophe; le refrain dans Béranger est, si j'osais m'exprimer ainsi, grossi de la strophe entière. Le sentiment de ces chansons est ordinairement beau, mais il est déparé par le style, qui n'est pas toujours net, quoi qu'on en dise, et qui est parfois pénible. Avec Béranger, il faut trop souvent aujourd'hui séparer le sentiment de son enveloppe. Une des plus parfaites de ces chansons patriotiques, *l'Orage*, nous servira d'exemple.

Vos pères ont eu bien des peines,
Comme eux ne soyez point trahis;
D'une main ils brisaient leurs chaînes,
De l'autre ils vengeaient leur pays.
De leur char de victoire
Tombés sans déshonneur,
Ils vous lèguent la gloire;
Ce fut tout leur bonheur.

Certes il y a dans cette strophe une certaine grandeur; le mouvement en est beau; y a-t-il pourtant trop d'audace à dire que ce style a vieilli?

Mais c'est le sentiment seul que voyaient nos pères dans ces chants, qui n'ont pas été populaires à l'origine pour leur mérite littéraire. Ceux qui les chantaient voyaient dans ces mauvaises expressions de très grands souvenirs; dans ces *chaînes brisées*, ils voyaient les triomphes de 89, et dans ce *char de victoire*, dont ils étaient tombés sans déshonneur, la défaite de Waterloo. Peu leur importait donc le style, avec lequel d'ailleurs ils étaient familiers, et puis cette emphase semblait naturelle en un pareil sujet. Les strophes du poète avaient beau se gonfler, elles étaient encore loin d'atteindre à la grandeur des événemens qu'elles voulaient célébrer. Ces chansons sont restées célèbres, parce qu'elles furent vraiment nationales. Il y eut un jour, une heure en effet, où elles donnèrent une voix au sentiment public, ou mieux à la douleur publique. L'esprit français, qui est si élastique, est sujet à des accès de découragement extrême. Après la double invasion, il y eut en France un moment de morne abattement. La nation courba la tête, et crut une minute que son rôle était fini, et qu'elle n'avait plus rien à faire dans ce monde. En dépit des bienfaits de la paix qu'on lui rendait, en dépit des libertés politiques qu'on lui promettait, elle se sentit vaincue. Ce découragement était-il insensé? Je ne sais, mais la restauration

se chargea bientôt de démontrer à la France que son instinct ne l'avait pas trompé. La restauration ne négligea rien pour persuader à la France qu'il y avait en effet dans la nation des vainqueurs et des vaincus. Or les vaincus étaient très nombreux, ils composaient la France entière; les vaincus, c'étaient les classes émancipées par la révolution et les débris des armées qui avaient suivi, pendant vingt ans, en tout pays, la fortune de la France. C'est cette minute de découragement que marquent les chants de Béranger. Au milieu d'un silence profond, où l'on n'entendait encore que les cris des victimes de la défaite et les menaces des vainqueurs, cette voix s'éleva, et la France prêta l'oreille. On a dit souvent que Béranger avait consolé la France de l'invasion; l'expression n'est pas trop forte. Oui, ces chants furent alors une consolation et même une espérance; ils apaisèrent les douleurs et les regrets, ils réveillèrent les courages. Aussi ces chants méritent-ils, quelle qu'en soit la valeur littéraire, d'être appelés patriotiques, et ils resteront attachés au souvenir de l'invasion comme un poétique commentaire des émotions qui traversèrent alors le cœur de la France.

Ces sentimens, auxquels Béranger donna une voix, furent donc ceux de la France entière, sans acception de classes et de partis; mais le poète réveilla bien d'autres échos, et contre la restauration il souleva les plus redoutables souvenirs. Quoi qu'ils puissent penser des opinions de Béranger, ses plus obstinés défenseurs ne nieront pas que s'il combattit les Bourbons, ce fut beaucoup plus au nom de l'honneur national qu'au nom de la liberté, avec le souvenir de l'empereur qu'avec le souvenir de la république. On a demandé plusieurs fois, et récemment encore, si Béranger avait appartenu à un parti; on a dit qu'il tenait surtout à la révolution, et que les formes de gouvernement qu'elle pouvait revêtir étaient pour lui d'une importance secondaire. Je crois en effet qu'il pensait ainsi; mais beaucoup pensent comme lui, qui pourtant ont une préférence pour une de ces formes politiques qu'on ne veut mettre qu'en seconde ligne. Nous avons tous, si je puis me servir de cette expression, une grande et une petite opinion. La grande opinion se compose d'un vaste ensemble d'idées et de sentimens relatifs à la situation générale de la société dans le siècle où nous vivons; la petite opinion consiste dans la préférence de la forme politique sous laquelle nous voudrions voir se développer cette société. Nous connaissons tous la grande opinion de Béranger; en avait-il une petite? C'est une question assez obscure. A le suivre attentivement du commencement à la fin de sa carrière, on ne trouve dans Béranger que deux instincts opiniâtres et tenaces : la haine des Bourbons et l'admiration pour l'empereur. Toutes ses autres haines sont légères,

et tous ses autres amours sont tièdes. Il n'a pas fait d'opposition en règle à la monarchie de juillet, qu'il avait d'ailleurs contribué à fonder. Faut-il croire, comme il le disait, que c'est parce que le gouvernement de juillet nous donnait autant de liberté que nous en pouvions porter, ou bien ne faudrait-il pas plutôt attribuer ce silence à la réserve naturelle d'un père qui s'est imposé le devoir de montrer une certaine bienveillance pour un enfant qu'il aime médiocrement, mais qu'après tout il ne peut désavouer? La république le réclamait comme un de ses patriarches; pourtant il ne lui a jamais prodigué l'éloge, et s'il ne l'a pas sifflée ouvertement, ce n'est pas, il est permis de le croire, parce qu'il pensait qu'elle méritait d'être applaudie. Qu'était-il donc, et sous quelle forme désirait-il voir triompher les principes de la révolution?

Était-il bonapartiste? Certes il n'eût jamais avoué une telle opinion. Il proteste en vers et en prose que dans Napoléon il a exalté l'homme et non le souverain. Il reproche à la France de l'empire d'avoir pris l'*autel de la Victoire pour l'autel de la Liberté*. Il a chanté Napoléon sous la restauration, mais alors le libéralisme s'était abrité sous le drapeau de l'empereur. Beaucoup arboraient ce drapeau par tactique, beaucoup l'arboraient par regret. En chantant l'empereur, Béranger a donc pu dire qu'il était resté fidèle à la liberté, et qu'il s'était servi de ce grand nom comme de l'arme la plus populaire qu'il eût à sa disposition. Tout cela est vrai, et cependant, s'il faut le dire, je crois fermement que Béranger était et n'était pas bonapartiste en même temps. Il n'était pas bonapartiste d'opinion; il l'était d'instinct et de système. Expliquons-nous.

Lorsque de notre temps on ne peut déterminer avec certitude à quel parti un homme se rattache, la meilleure méthode à employer est de chercher à savoir comment il comprend l'organisation de la société qui est sortie de la révolution. Depuis que la révolution est venue au monde, deux principes, vieux comme l'histoire, se disputent l'honneur de l'organiser, la liberté et l'autorité; mais ces deux principes, grâce aux conditions nouvelles qui leur étaient faites, ont dû prendre une forme nouvelle et s'inspirer de l'esprit de la révolution. La liberté, d'oligarchique et d'aristocratique qu'elle avait été jusqu'alors, est devenue démocratique; l'autorité, qui avait prétendu jusqu'alors ne relever que d'elle-même, a cherché son droit d'exister dans le consentement populaire. Ces deux principes se sont donc rajeunis à la même source; ils ont subi une transformation démocratique. Ils ont le même esprit et ils se proposent le même but; mais leur antique combat continue sur la question de savoir comment ce but peut être atteint. De là deux systèmes en présence : l'absolutisme démocratique et le gouvernement libéral,

monarchie limitée ou république. Rien ne semble plus contraire que ces deux systèmes, et cependant ils ont une origine commune : l'un et l'autre repoussent également l'ancien régime, c'est-à-dire l'ancienne autorité de droit divin et l'ancienne liberté privilégiée et aristocratique. On a donc vu certains hommes, selon le cours des événemens, embrasser successivement l'un et l'autre système, sans croire qu'ils étaient infidèles à leurs sentimens. Béranger est du nombre de ces hommes, et c'est à cela qu'il doit d'avoir été revendiqué par les trois partis issus de la révolution : il n'en repoussait donc aucun; mais lequel préférait-il et jugeait-il le plus propre à accomplir cette œuvre que dans sa dernière préface il réclame du parti républicain, c'est-à-dire l'organisation de la démocratie? Béranger avait des instincts éminemment plébéiens, il aimait avant tout l'égalité; il était en même temps judicieux et sensé, et il aimait l'ordre. C'est assez dire comment il comprenait l'organisation sociale : une société absolument nivelée sous le protectorat de l'état démocratique. Il aimait la liberté sans doute, il l'a dit et il faut l'en croire; mais il l'eût aimée bien davantage, s'il eût moins aimé l'égalité. Il se défiait de la liberté; il la considérait comme un objet de luxe à l'usage des heureux et des riches, et même, en certains cas, comme une arme dangereuse qui peut se retourner contre l'égalité. Il craignait que, livrée à elle-même, une société, si nivelée qu'elle fût, ne tombât sous le gouvernement d'une oligarchie qui, si démocratique et si étendue qu'on pût la supposer, n'en constituerait pas moins une classe privilégiée. De là sa tiédeur pour la monarchie limitée et son zèle modéré pour la république. Il préférait donc le système d'organisation politique appliqué si vigoureusement par l'empereur Napoléon, et qu'on pourrait appeler la monarchie populaire. Le nom d'empereur l'aurait choqué sans doute, retirons-le : il n'en restera pas moins l'idée d'une société nivelée, sous la surveillance d'un pouvoir suprême qui a pour mission d'y maintenir l'égalité. Libéral selon les temps et les nécessités de l'opposition, républicain d'étiquette, voilà le Béranger officiel et extérieur; démocrate d'instinct et de substance, napoléonien de système, voilà le Béranger véritable.

Béranger a grandi sous la révolution; il avait donc une foule de préjugés et de frayeurs à l'endroit des titres proscrits par elle. Ce qui le gênait dans Napoléon, ce n'était ni l'homme ni le système, c'était le titre de roi et d'empereur; mais il acceptait Napoléon comme le représentant de la démocratie, et son système d'organisation comme celui qui convenait le mieux à la société issue de la révolution. Dans une lettre publiée récemment, il avoue qu'au commencement de ce siècle il a voté pour le consulat à vie et contre l'empire : ce double vote renfermait tout le secret de ses opinions. Il n'a jamais dépassé cette limite, il n'est jamais allé au-delà du Na-

poléon dictateur temporaire (1). Même sous la restauration, et lorsqu'il opposa à la monarchie le souvenir du grand capitaine, il s'appliqua toujours autant que possible à confondre la personne de l'empereur avec l'idée de patrie. En cela, il se sépare des libéraux napoléoniens qui prirent ostensiblement pour drapeau le nom de l'empereur. Rien d'ailleurs n'explique mieux la manière dont Béranger comprenait la personne de Napoléon que les chants qu'il lui a consacrés. Béranger n'a pas fait, comme d'autres, l'*épopée* impériale : il a fait la *légende* populaire de Napoléon. Le héros, le dieu, le personnage épique, n'apparaissent jamais dans ces chants, où figure seul le représentant de la démocratie armée. La statue historique est descendue de son piédestal; au lieu du classique émule des Alexandre et des César, on n'a plus devant les yeux qu'un capitaine populaire. Le voilà qui passe, non enveloppé de la pourpre impériale et le front ceint de la couronne des rois, mais vêtu du costume historique et coiffé du petit chapeau. Il a des allures familières; on l'aborde, il parle, il soupire. Ce n'est pas un dieu, c'est un des nôtres. Autour de ce Napoléon réduit à des proportions humaines, le poète a groupé tout un état-major démocratique. Ce ne sont pas ses brillans maréchaux qui lui font cortége, ni les empereurs ses alliés; ce sont les plus obscurs personnages de son empire et de son armée, la pauvre paysanne qui le reçut dans sa chaumière à la veille de la déroute finale et l'entendit pousser un si profond soupir, le vieux sergent revenu des longues guerres, le paysan qui tire de sa cachette pour le baiser pieusement le drapeau prohibé, le prisonnier de guerre qui salua la côte de Sainte-Hélène le jour où il rendit le dernier soupir. Cette succession de pièces, dont l'admirable inspiration des *Souvenirs du Peuple* forme comme le centre, peut s'appeler à juste titre la légende démocratique de Napoléon. Si c'est encore un roi, c'est bien le roi du peuple et de l'égalité. D'au-

(1) Cependant, pour rester dans le vrai et bien marquer toutes les nuances de cette physionomie si simple en apparence et si complexe en réalité, je ne sais jusqu'à quel point il serait juste de dire qu'il fut hostile à l'empire. Il y a une grande différence entre la neutralité et l'hostilité. Je crois que le sentiment véritable de Béranger à l'endroit de l'empire était la neutralité. *Le Roi d'Yvetot*, satire aimable, piqûre à fleur de peau, ne peut être donné comme l'expression d'une bien grande hostilité ni comme le cri des cruelles souffrances qu'éprouvait alors la France. Béranger ne fut pas hostile, il est vrai, à la première restauration; mais dans la préface de son recueil de 1833 il nous a naïvement livré son secret : « Il lui sembla que le peuple n'était pas si hostile à ces maîtres qu'on venait d'exhumer pour lui. » Il craignit de se mettre en opposition avec le sentiment populaire, qu'il se fait gloire d'avoir toujours fidèlement suivi et écouté avant de chanter. Il refoula donc ses véritables sentimens; s'il les eût écoutés, il est probable qu'il aurait été aussi hostile à la première restauration qu'à la seconde. Je n'en veux pour preuve que quelques couplets rimés en obéissance au sentiment public de 1814, et qui sont d'un froid de glace. Les cent-jours et la seconde invasion le délivrèrent bientôt de cette contrainte.

tres poètes ont eu pour chanter Napoléon des chants plus altiers ou plus pompeux; aucun n'en a eu d'aussi simples, d'aussi humains, d'aussi profondément naïfs. Ce n'est pas tout à fait le Napoléon de l'histoire, mais c'est bien le Napoléon que l'imagination populaire a aimé à se représenter.

Cependant cette figure de Napoléon est tyrannique, et quand elle s'est une fois emparée de l'imagination d'un poète, elle ne la quitte plus. Avec les années, le souvenir de l'empereur grandissait davantage dans l'esprit de Béranger. Ses ***Dernières Chansons*** en font foi. Ce qui est étrange, c'est qu'à force d'y rêver il a fait subir une métamorphose singulière à sa pensée. Le Napoléon primitif s'est altéré; dans les chants de son âge mûr, Béranger nous avait donné un Napoléon populaire et humain; dans les chants de sa vieillesse, nous avons un demi-dieu. L'apothéose a commencé sérieusement, et le bonhomme introduit l'empereur dans l'Olympe, péniblement, il est vrai, et en se traînant beaucoup. On dirait qu'il a oublié cette opinion si nette, si radicale, si tranchée, qu'il avait exprimée sur l'empereur dans les chants de la restauration. De même qu'autrefois il absorbait l'empereur dans la France, maintenant il absorbe la France dans l'empereur. Le secret de cette transformation n'est peut-être pas si difficile à trouver qu'on pourrait le supposer; Béranger, comme tous les hommes qui ont l'esprit plus ferme que vif, et qui n'ont qu'un certain nombre d'idées, éprouvait le besoin de s'assimiler celles qu'il ne possédait pas. Cet effort lui a quelquefois réussi; sa tentative pour s'assimiler les idées socialistes nous a valu quelques-unes de ses plus touchantes chansons, ***Jeanne la Rousse*** et ***le Vieux Vagabond***. Depuis les ***Souvenirs du peuple,*** d'autres poètes avaient paru, qui avaient vu Napoléon sous un tout autre aspect que Béranger : Edgar Quinet, Henri Heine, Mickiewicz. Il me semble retrouver dans ces dernières et très bizarres chansons la trace de ses lectures. Il a lu le ***Napoléon*** de Quinet, et il fait une ***Ballade de la Bohémienne;*** il a lu ***le Tambour Legrand***, et il lui prend envie de paraphraser le fameux cantique napoléonien d'Heine : « Et Sainte-Hélène sera le saint sépulcre, etc. » Comme Heine et Mickiewicz, il n'est pas éloigné de voir un messie dans l'empereur :

> Dieu, disait-on, dans ce héros, vrai sage,
> *Au vieux monde croulant donne un messie armé.*

Je crois donc qu'il ne faut pas attacher grande importance à cette transformation du type de l'empereur, et qu'elle indique plutôt une certaine inquiétude littéraire qu'un changement véritable d'opinions. Toutefois elle est singulière, et il est au moins curieux de

voir Béranger se mettre à la suite de poètes qui devaient lui sembler des visionnaires.

Les ***Dernières Chansons***, qu'on a publiées récemment, n'ajouteront rien à la gloire de Béranger, et ne serviront qu'à grossir le petit bagage du chansonnier, déjà trop lourd pour la postérité d'une centaine de pièces. Ce n'est pas cependant que ce recueil soit de beaucoup inférieur à ses aînés : il serait aisé d'y glaner une aussi grande quantité de jolis vers; toutefois il y a cette remarque à faire que les vers qu'on y glanerait seraient plutôt jolis que beaux. Ce n'est pas la poésie qui manque à ce recueil, c'est la matière poétique. La verve n'a pas disparu autant qu'on veut bien le dire; mais les sujets sur lesquels elle aimait à s'exercer n'existent plus. Ce sont les chansons d'une muse qui s'est condamnée à la retraite; le froid de la solitude et la monotonie d'une vie désormais sans mobile d'action l'ont enveloppée. Béranger n'a jamais eu un grand sentiment de la nature, et son imagination ingénieuse n'a jamais été inventive; laissé seul en tête à tête avec la nature et son imagination, il n'a avec elles que des conversations assez courtes et assez peu soutenues. Il essaie de causer avec la nature, mais la conversation s'arrête souvent, l'un et l'autre étant un peu embarrassés pour se donner la réplique. Il parle avec les petits oiseaux et les merles de son jardin, qui lui sifflent quelques jolies notes dont il les remercie par quelques mots bien tournés, mais ces colloques sont rapides. Que voulez-vous, la langue des oiseaux est si difficile, et Béranger bien vieux pour se mettre à cette étude. Il fait cependant çà et là d'agréables découvertes, par exemple que les colombes sont volages et les papillons constans en amour, et il s'empresse, fidèle à sa vie passée, de combattre cette réputation usurpée et de défendre cette vertu calomniée. Hélas! ce sont là maintenant les seuls préjugés qu'il bat en brèche. Quand il est fatigué de causer avec la nature et qu'il s'adresse à son imagination, il trouve d'ingénieuses allégories ou quelque rêverie légère qui le berce doucement. Il aime à se reporter vers la jeunesse écoulée, il lui tend les bras avec tendresse, et retrouve pour l'appeler ses accens espiègles et malicieux d'autrefois, comme dans la chanson intitulée ***les Défauts***, une des plus gaies et des plus vives du livre.

A l'exception des pièces sur Napoléon, qui sont décidément médiocres, et de quelques pièces à prétention philosophique, ces chansons se ressemblent toutes, et c'est là leur très grand défaut. Elles ont toutes la même grâce sénile et le même indulgent sourire : ce sont bien des chansons de vieillard. Pour éviter le reproche d'être ennuyeux, que leur fait Béranger dans un de ses derniers refrains, les vieillards sont souvent aimables hors de propos et prévenans à

tort et à travers. Ainsi de Béranger dans les ***Dernières Chansons;*** il ne rit plus, ne danse plus, ne raille plus, mais il sourit toujours, à chaque page. Ce n'est que lis et roses, violettes et papillons, azur et printemps. Un autre défaut de ce recueil, c'est que la plupart des pièces n'ont réellement pas de sujet : elles roulent, si l'on peut s'exprimer ainsi, sur la pluie et le beau temps. Ce qui m'étonne, c'est qu'après avoir pris congé du public, Béranger ait eu encore la velléité d'écrire : le public était la source de son inspiration. Aussitôt qu'il n'a plus eu le public en face de lui, et qu'il a voulu chanter pour lui seul, Béranger n'a plus fait d'efforts. Il s'est retranché d'ailleurs tous les sujets auxquels il aimait à s'attaquer. Comme un homme qui a beaucoup péché, il se met au régime et se sèvre de toute velléité d'opposition contre le gouvernement de juillet; à peine quelques mots à voix basse en 1840, dans une chanson riche en contradictions, intitulée ***la Guerre***, où le poète demande qu'on mate la ***félonie de l'oppresseur des Polonais***, et préconise en même temps la paix comme le meilleur soutien de la liberté. La république de 1848 lui inspire une jolie chanson, ***les Tambours***, d'un caractère équivoque; l'auteur, ne sachant pas au juste s'il doit rire ou s'indigner, prend gaiement son parti d'accompagner les tambours à l'enterrement de la liberté. Le spectacle des mœurs contemporaines n'éveille plus sa curiosité. ***L'Or*** et ***Au Galop***, chanson vive et rapide, sont à peu près les seules pièces où trouvent place les accidens de la vie moderne, sur le compte de laquelle le poète ne professe pas toujours une opinion indulgente. Enfin cette source d'inspiration qu'il avait ouverte la dernière, — la chanson démocratique et légèrement humanitaire, — à laquelle on aurait pu croire qu'il aurait puisé dans sa solitude, il l'a laissée tarir. Le vieillard n'a plus de temps pour toutes ces frivolités : il se prépare pour le grand voyage, et fait ses dévotions au ***Dieu des bonnes gens***, car les opinions philosophiques de Béranger ont pris avec l'âge un accent quasi-religieux : la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme revient à diverses reprises sous une forme d'acte de foi, et ce n'est pas le côté le moins inattendu du livre que cette transformation presque mystique du déisme de Béranger.

Pour porter un jugement impartial sur Béranger, il faut non-seulement autant que possible se placer en dehors des exagérations contraires des partis, mais éviter même de trop appuyer sur les nuances, car alors on courrait risque de créer un Béranger fantastique, comme celui que le parti catholique aime à se représenter et celui que le parti républicain s'était plu à imaginer. Béranger n'est pas un caractère aussi tranché et aussi simple qu'on l'a cru. Le dirai-je? Politiquement, il me paraît un sceptique. Un opiniâtre in-

stinct d'égalité est tout ce qu'on trouve de consistant en lui du commencement à la fin de sa carrière ; c'est là l'opinion de son cœur, et, si je puis m'exprimer ainsi, de ses entrailles. Ses autres opinions, son libéralisme, son républicanisme, qui sont les opinions de son esprit, fléchissent légèrement suivant les circonstances et la volonté du maître que reconnaît toujours Béranger, — le public. Ah! Béranger a bien une âme de poète, une âme passive, obéissante. Si l'on trouve des poètes qui avouent que la nature n'existe que pour être mise en sonnets, Béranger, dans ses heures de misanthropie et quand il pense que le monde est « assez vieux, » avouerait volontiers que la politique n'est guère bonne après tout qu'à faire des chansons. Si je n'étais convaincu depuis longtemps que le libéralisme est non-seulement une opinion, mais une forme de l'âme, un mode de la nature que nous portons en naissant, le rôle de Béranger suffirait pour m'en convaincre. Ce singulier républicain n'a du libéral que la cocarde; il se soumet, sans se faire prier, aux sentimens des multitudes, et ne songe jamais à réagir contre elles, soit pour les éclairer, soit pour les combattre. Quand il sent qu'il devrait parler, il préfère se taire ou railler à demi-voix, et je ne suis pas sûr que, dans sa vie, il n'ait souvent parlé lorsque sa conscience lui disait de se taire. Il n'a en un mot aucune haute liberté d'esprit, aucune force de résistance contre l'opinion, aucune initiative politique : je le répète, il suit les multitudes, il ne les précède pas. Un seul jour il les a précédées, et ce jour a suffi pour lui conquérir la plus grande popularité de ce siècle. N'importe, malgré la docilité trop grande de son esprit et la prudence trop craintive de sa muse amoureuse de popularité, ce fut souvent un poète et quelquefois un citoyen. Son nom perdra de son importance dans notre littérature, mais il restera attaché à l'histoire du XIXe siècle, car, sans cet instrument docile des passions populaires, l'histoire de ce siècle aurait été, il est permis de le croire, un peu différente de ce qu'elle est.

ÉMILE MONTÉGUT.

D'UNE THÉORIE POLITIQUE

DE M. BÉRANGER

ADOPTÉE

PAR M. DE LAMARTINE

Il y a plus de trente ans, l'Europe, alors très occupée cependant, prit un véritable intérêt à la découverte inattendue de la *République* de Cicéron, déchiffrée sur *palimpsestes* par un abbé romain, devenu depuis cardinal, en partie pour cette bonne œuvre. Tous les journaux en parlèrent longuement, comme s'ils n'avaient pas eu, dans ce temps-là, bien d'autres choses à dire. De l'Italie, et du patronage pontifical, l'ouvrage tomba vite dans le domaine public et fut réimprimé et commenté de toutes parts. L'auteur de cette note eut le mérite ou la témérité d'en essayer le premier une traduction en langue vulgaire, et comme les nouveaux fragmens étaient encore fort incomplets et pleins de lacunes, il y joignit des supplémens qui furent traduits à leur tour à l'étranger : tant l'ouvrage était porté, par une sorte de faveur publique, pour les idées mêmes qu'il rappelait! Cela s'explique par les préoccupations habituelles de cette époque. On aimait à retrouver dans la pensée des grandes âmes de l'antiquité ce qui était l'entretien et l'allusion du jour. Les dissidences étaient rares sur ce point. Je me souviens seulement qu'un professeur de l'université de Varsovie, par ordre ou par zèle, écrivit un savant volume pour réfuter les théories dangereuses, les idées de pondération de pouvoir et de droit absolu, qu'il s'effrayait de rencontrer dans le manuscrit trop mutilé de la *République,* et même dans les observations du traducteur.

Ici, au contraire, on était frappé du langage si modéré, de l'esprit de liberté si scrupuleux et si légal que Cicéron avait mis dans la bouche de Scipion Émilien, de ce héros vertueux, l'adversaire et la victime de cette démocratie dont le dernier triomphe devait aboutir à la domination des césars. On remarquait comment la stabilité d'un principe monarchique était donnée, dans le vœu de l'illustre Romain, pour contre-poids à l'action des assemblées et à la puissance du nombre; mais à Varsovie, ou du moins dans la chaire du professeur, armé d'office contre la publication de M. le cardinal Mai, il n'en était pas ainsi. Le *palimpseste* déchiffré par le pieux érudit restait dénoncé comme un avant-coureur de l'esprit séditieux, si bien réprimé dans le grand-duché. La doctrine de la division des pouvoirs indiquée dans ces pages antiques, le principe surtout d'une justice absolue supérieure à la force et inviolable à la toute-puissance, était signalé comme une pernicieuse utopie et un premier essai des doctrines anarchiques dont s'inquiétait l'Europe en 1825.

Le lieu et la date de cette réfutation en affaiblissaient beaucoup l'autorité, et dans les nombreuses éditions du texte latin qui se firent en Italie, en Allemagne, en Angleterre, personne ne se plaignit des maximes de justice et de liberté à recueillir ou à conclure des nouveaux *fragmens* de la *République*. Un célèbre orateur anglais, M. Brougham, en cita même avec admiration quelques lignes dans une séance de la chambre des communes.

En serait-il autrement aujourd'hui, je ne dis pas à la chambre des communes ou même des lords de l'empire britannique, mais dans des pays devenus moins parlementaires? Je suis tenté de le croire, quand je vois un ancien député, un brillant orateur, illustré même par quelques-unes de ces nobles résistances qui sont les hauts faits de la tribune, ignorer ou désavouer les libres et invariables maximes de Cicéron comme de Montesquieu, et proclamer la dictature excellente et nécessaire, pourvu qu'elle soit souverainement démocratique.

Cette doctrine, il est vrai, non moins étrangère aux grands poètes de l'antiquité qu'à ses grands orateurs, M. de Lamartine la met dans une autre bouche que la sienne; mais, en la citant de mémoire, avec les expressions littérales de M. Béranger, il déclare l'adopter pour son compte et n'y concevoir aucune réponse; il se borne donc à transcrire les paroles mêmes du poète populaire, son ami, qu'il célèbre à si juste titre, mais qu'il félicite surtout en cette occasion d'avoir été *très gouvernemental dans ses instincts* (1). « La républi-

(1) *Cours de littérature*, entretien 22e, p. 338.

que, lui aurait dit souvent M. Béranger, qui paraît à quelques-uns la dissémination des forces du peuple, doit en être, à mon avis, la plus puissante concentration. Quand le droit de tous est représenté, quand la volonté de tous est exprimée, ***cette volonté doit être irrésistible.*** »

Oui, aurait répondu le moindre disciple de la sagesse antique, si cette volonté est juste; mais, si vous ne mettez en avant que la puissance du nombre, le poids de la foule, votre langage devient la négation du droit en lui-même : vous n'admettez pas une justice absolue, antérieure et dominante, à laquelle la loi même doit se conformer; vous violez ou vous ignorez les principes, et vous faites mentir les mots, car ce que vous appelez la volonté de tous n'est jamais que la volonté de la majorité, et cette majorité même n'a pas le droit d'imposer l'iniquité.

Quoi qu'il en soit, M. Béranger voulait pour la république de 1848 un gouvernement plus concentré, plus dictatorial que les gouvernemens parlementaires, et il conseillait à M. de Lamartine, si l'occasion lui revenait, « de prendre tout au moins une dictature de dix ans ou une dictature à vie, avec faculté de désigner son successeur, le tout afin de donner à la liberté le temps de devenir une habitude (1). » On ne reconnaît pas ici la piquante raison et la précision d'idées du poète populaire. Comment en effet la liberté deviendrait-elle une habitude, pendant qu'elle serait suspendue? L'interruption est bien plutôt faite pour amener la désuétude.

Du reste, lorsqu'il résumait ainsi sa doctrine politique, M. Béranger en faisait surtout l'application à un peuple, disait-il, plus soldat que citoyen; mais M. de Lamartine, en confirmant cette pensée, la généralise. Le pouvoir concentré du peuple, la dictature populaire, si facilement personnifiée, quand elle est absolue, lui paraît la vraie solution du problème social; « car, dit-il, la liberté n'a pas moins besoin de gouvernement que la monarchie. » De gouvernement, oui; mais vous parlez de dictature, et ce n'est pas la même chose.

Ici, je le crois, malgré le progrès du temps et l'autorité même du publiciste, que M. de Lamartine appelle l'*homme-progrès* (2), on peut à propos rappeler ces maximes de la vieille sagesse politique, qui, de bonne heure instruite par toutes les vicissitudes des grands et des petits états et toutes les formes de tyrannie ou de liberté qu'elle avait sous les yeux, s'était naturellement élevée à la recherche d'une justice absolue et d'une règle d'équité suprême, indépendante de la tyrannie de tous ou d'un seul.

(1) *Cours de Littérature*, entretien 22e, p. 338.
(2) *Cours de Littérature*, entretien 21e, p. 252.

On ne retrouvera pas sans intérêt ces vérités premières et durables dans le langage si ferme et si sensé de Xénophon, homme de guerre, philosophe, historien, longtemps exilé de son orageuse patrie. Qu'il nous soit donc permis d'opposer à l'éloge ou au regret de la dictature, même démocratique, quelques-unes des judicieuses et fines déductions que Xénophon nous donne comme un dialogue entre Alcibiade et Périclès (1).

« On raconte qu'Alcibiade, avant d'être à l'âge de vingt ans, eut avec Périclès, son tuteur et le premier magistrat de la ville, l'entretien que voici, sur les lois : « Dis-moi, Périclès, pourrais-tu m'enseigner ce que c'est que la loi? — Parfaitement, répondit Périclès. — Eh bien! au nom des dieux, enseigne-le-moi, dit Alcibiade, car j'entends louer certaines gens en qualité d'hommes amis des lois, et j'imagine qu'on ne peut justement obtenir cette louange, si on ne sait ce que c'est que la loi. — Tu désires, ô Alcibiade, reprit Périclès, une chose qui n'a rien de difficile, quand tu veux savoir ce qu'est la loi. Sont lois toutes les choses qu'a décrétées le peuple réuni, délibérant et prescrivant ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire. — Mais est-ce le *bien* que par les lois on déclare obligatoire ou le *mal?* — Le *bien*, certes, ô jeune homme : le *mal*, jamais. — Mais ce qui arrive dans l'oligarchie, lorsqu'un petit nombre seulement décrète ce qu'on doit faire, qu'est-ce que cela? — Tout ce que le pouvoir maître de la cité, délibérant et statuant, prescrit s'appelle loi. — Et, reprit Alcibiade, si un tyran, maître de la ville, prescrit aux citoyens ce qu'ils doivent faire, cela aussi est-il loi? — Oui, tout ce qu'un tyran, devenu maître, prescrit, s'appelle aussi loi. — Qu'est-ce donc que la violence et l'illégalité, ô Périclès? N'est-ce pas l'action du puissant, alors que, non par persuasion, mais par force, il contraint le plus faible à faire ce qu'il lui plaît à lui? — Je le pense ainsi, dit Périclès. — Et le tyran qui, sans avoir persuadé les citoyens, les contraint d'agir d'après ses décrets, est-il ennemi des lois? — Je le pense, dit Périclès, et je désavoue cette assertion, que les choses qu'un tyran décrète, sans assentiment obtenu, soient lois. — Et les choses qu'un petit nombre de puissans décrètent, sans les avoir persuadées au grand nombre, dirons-nous que ce soit là violence, ou non? — Toutes les choses, dit Périclès, que quelqu'un contraint quelqu'un de faire, sans assentiment préalable, mais par violence ou autrement, sont violences plutôt que lois. — Et ce que tout le peuple, dominant sur les riches, décrète, sans leur libre assentiment, sera donc aussi violence plutôt que loi? — Tout à fait, reprit Périclès, ô Alcibiade. »

(1) Xénoph. Socrat. memor, lib. I, c. II, 40.

Ainsi, selon les deux interlocuteurs, d'accord cette fois, l'action collective du peuple ne validait pas davantage la décision que le libre examen et le libre assentiment n'avaient pas précédée. Cela nous laisse bien loin de ce droit irrésistible que M. de Lamartine reconnaît dans le peuple en masse, et sur lequel il fonde la légitimité de cette dictature que lui conseillait son ami. A cette seule raison du nombre, à cette prétendue volonté de tous, au nom de laquelle on supprime la volonté de chacun, je préfère, je l'avoue, la naïve profondeur du dialogue grec. Elle répond, ce me semble, victorieusement à la préférence des deux poètes publicistes pour la démocratie dictatoriale : elle fait justice de cette illusion qui les porte à supposer que le pouvoir arbitraire change de nature en changeant d'origine, et qu'il devient sage et juste, s'il s'exerce au nom de tous.

La sagacité des sages antiques, avertie par l'exemple des cités diverses établies de leur temps, avait admirablement démêlé ce vieux sophisme de l'ignorance et de la force, qu'on nous vante aujourd'hui comme une découverte. Ils donnaient pour principe à la loi l'équité, pour condition aux suffrages l'aptitude, l'examen et la liberté. Ils pensaient, comme Bossuet l'a dit, « qu'il n'y a pas de droit contre le droit, » et ils reconnaissaient les caractères et l'autorité de la loi, non pas à l'acclamation tumultueuse ou à la coaction qui l'aurait imposée, mais à la justice qui en avait préparé les bases, à la persuasion éclairée qui en assurait l'empire, et à la force légitimée par elle qui la défendait à son tour.

Voilà ce que le poète illustre, analysé et admiré comme publiciste par M. de Lamartine, aurait pu recueillir dans quelques pages du Xénophon, inspirées par Socrate, ou plutôt voilà ce qu'il aurait mérité de trouver lui-même par cette affinité naturelle que son panégyriste lui attribuait avec le sage même d'Athènes.

Que serait-ce si nous remontions plus haut, et si nous allions consulter l'autre disciple et l'interprète plus sublime du même Socrate? Que dire des sanctions lumineuses et divines dont le génie de Platon a revêtu ce principe fondamental d'une justice absolue, indépendante de la force et du nombre, et visible image ici-bas de la vérité qui réside en Dieu même? C'est la doctrine qui respire dans tous les dialogues de Platon et qu'on peut voir supérieurement résumée par un moderne dans le discours préliminaire que M. Cousin a mis en tête de la traduction du *Traité des lois*. Cicéron, il faut le dire, n'était que le traducteur habile et passionné de cette philosophie. C'est d'elle qu'il empruntait la définition de la vraie, de la suprême loi, de cette loi « contre laquelle on ne peut légiférer, à laquelle on ne peut, même partiellement, déroger, et qu'on ne

peut abroger tout entière (1), de cette loi, dit-il encore, dont nous ne pouvons être relevés ni par décret du sénat, ni par plébiscite. »

Sous cette conviction, apprise des sages de la Grèce, mais agrandie par le spectacle de Rome, le consul romain, loin d'attacher à la puissance du nombre le droit de tout faire et de trouver légitime la dictature, pourvu qu'elle soit au nom de tous, déclarait que le but de la loi devait être que le plus grand nombre n'eût pas le plus de pouvoir. En réponse à de lâches sophismes de tous les temps sur la distinction du droit positif et de la justice, ou plutôt sur la nécessité d'une seconde justice qu'on appellerait politique, et qui n'appartiendrait qu'au plus fort, soit la multitude, soit un maître, il ajoutait : « Non-seulement il est faux que la république ne puisse se gouverner sans une part d'injustice; mais le vrai, c'est qu'elle ne peut être gouvernée qu'avec une suprême justice. »

C'étaient ces belles maximes du droit public et civil que le christianisme, à sa naissance, trouvait dans quelques sages du monde païen et qu'il opposait vainement à la tyrannie des lois impériales. La *Cité de Dieu* empruntait à la *République* de Platon ces nobles paroles que nous adresse saint Augustin : « Là où la justice n'est pas, le droit ne peut pas être; car ce qui se fait au nom du droit doit être juste, et ce qui est injuste en soi ne peut se faire au nom du droit. On ne doit pas, en effet, appeler droit certaines décisions iniques des hommes, car eux-mêmes déclarent que le droit est ce qui émane des sources de la justice; et c'est faussement qu'il a été dit, par quelques esprits malavisés, que le droit est ce qui est utile au plus puissant (2). »

Le monde, à travers le fléau des invasions barbares et la ruine des anciennes sociétés, entrevit encore la lumière de ces saintes et pures doctrines, que le christianisme avait reconnues siennes et qu'il marquait de son divin sceau. Le moyen âge leur dut par intervalle ce qu'il compta de jours heureux, ce qu'il vit briller de grands hommes, un pape Léon le Grand, un empereur Othon, un saint Louis, un saint Bernard, un Suger.

Si plus tard la corruption raffinée de l'Italie, les convoitises de ses états rivaux, le mélange de grandes lumières avec des vices grossiers, vint altérer cette belle tradition des sages et des saints, la

(1) Huic legi nec obrogari fas est, neque derogari ex hac aliquid licet, neque tota abrogari potest. — Lact. lib. VI, cap. VIII.

(2) Ubi vero justitia non est, nec jus potest esse : quod enim jure fit, profecto jure fit; quod autem fit injuste, nec jure fieri potest. Non enim jura dicenda sunt, vel putanda, iniqua hominum constituta, cùm illud etiam ipsi jus esse dicant, quod de justitiæ fonte manaverit, falsumque sit, quod a quibusdam non recte sentientibus dici solet, id jus esse, quod ei, qui plus potest, utile est. — August. *Civit. Dei*, lib. XIX, c. XXI.

vérité ne changea pas cependant, et elle se renouvela dans d'immortels écrits, depuis le chancelier de L'Hôpital, l'historien de Thou jusqu'à Montesquieu, à Burke, et aux plus nobles représentans des libertés modernes.

M. de Lamartine a, par momens, figuré dans cette élite de la parole militante, et le grand poète s'est montré quelquefois puissant et généreux orateur. Qu'il n'oublie donc pas, qu'il ne sacrifie à aucun mécompte, à aucune illusion, les doctrines inaltérables de l'ancienne sagesse et de la vraie liberté! qu'il ne prenne pas la tyrannie ou l'inertie du grand nombre pour une liberté, sa dictature réelle ou nominale pour un heureux progrès! qu'il ne préconise pas le gouvernement concentré de la foule, car c'était là précisément cette république *non libre* prédite par Montesquieu, ce gouvernement de la convention et des clubs dont tout le monde connaît l'histoire. Pareille méprise était plus excusable chez Rousseau, avant l'épreuve des faits et dans la première ardeur des théories. C'est ainsi, comme l'a fortement démontré Benjamin Constant, que du *Contrat social,* des conséquences outrées de la souveraineté populaire, de la puissance irrésistible du suffrage universel, on voit sortir, sous la main de Rousseau, tout un ordre d'instrumens, et, qui pis est, de spécieux motifs pour la tyrannie.

Que cette erreur d'une belle imagination et d'un puissant esprit préserve ceux qui lui ressemblent! On peut pardonner encore aux penseurs inactifs, aux poètes restés toujours et exclusivement poètes, d'avoir souhaité ou regretté la dictature par amour de la liberté, et fait l'apothéose de la force par amour de l'égalité; mais le poète entré dans la vie politique, exposé aux luttes des assemblées, aux manœuvres des partis, aux instabilités de la foule, à ses alternatives de fièvre ou de léthargie, n'a pas le droit de se méprendre sur les choses ni sur les mots, de justifier l'arbitraire par le nombre de ceux qui le votent ou l'exercent, et de recommander la dictature comme un nécessaire et heureux passage vers la liberté.

C'est à ce point de vue, et par respect pour quelques belles traditions du génie antique trop oubliées aujourd'hui, sans être moins évidentes, qu'il nous a semblé permis de contredire quelque peu l'illustre auteur des *Entretiens familiers* sur la littérature de tous les pays et de tous les temps. Il n'exclut pas, sans doute, du cercle infini qu'il embrasse, cette parole classique dont nous avons reproduit quelques accens trop affaiblis. Il ne dédaigne pas plus Cicéron ou Xénophon qu'il n'oublie les poètes de l'Inde et qu'il ne néglige la mythologie chrétienne de Dante. Plus la variété et le charme de ses écrits lui donnent de lecteurs, plus il doit permettre quelques dissentimens. Il n'en est pas de moins offensif que la modeste étude

qui, devant des erreurs plus que littéraires et des prédilections imprudentes pour la force et le nombre, oppose la protestation du bon sens et l'autorité de l'ancienne sagesse en fait de droit public et d'histoire.

Il faut le reconnaître d'ailleurs, cette pensée toujours présente d'un principe supérieur, cette idée d'une justice abstraite et nécessaire est bien autrement efficace que l'argument matériel du nombre pour élever les âmes, en même temps qu'elle éclaire les esprits. Elle inspire bien mieux ce qui est si utile à l'ordre des sociétés, le sentiment profond du devoir, l'instinct rapide de l'honneur, le courage du sacrifice, le mépris de l'intérêt personnel et des sophismes qu'il se fait à lui-même. On tire quelquefois un peu arbitrairement les conséquences de ce qu'on appelle le droit naturel et le droit civil, on fait plus ou moins grande la part de l'un ou de l'autre selon la liberté d'action et la latitude de conscience qu'on désire se réserver; mais cette loi du vrai et du juste, cette loi des lois, dont Dieu lui-même est l'auteur et le promulgateur (1), disait le grand consul romain, si on la place une fois en tête de tout, on ne peut ensuite la tordre et l'infléchir à volonté. Il importe donc aux esprits généreux comme M. de Lamartine d'en recommander ici-bas la conviction et le culte, en dehors même de ce qu'ils croient l'expression la plus complète de la souveraineté populaire.

Dans le XVIIe siècle, lorsque le ministre Jurieu s'avisa de soutenir que « le peuple était la seule autorité dans le monde qui n'avait pas besoin de la raison pour valider ses actes, » on lui répondit de toutes parts au nom de la logique, encore plus que de la monarchie, alors si puissante. La même doctrine reproduite sous d'autres noms, appliquée à d'autres formes de concentration et de dictature populaires, n'est pas aujourd'hui plus vraie ni plus digne des lumières du temps. Il ne faut pas surtout que l'imagination et le talent se chargent de fournir des prétextes à la servilité, qui n'en manque jamais.

VILLEMAIN.

(1) Ille Deus hujus legis inventor, disceptator, lator. — M. Cicer., *Fragm.*

LA MAISON

DE PENARVAN

DERNIÈRE PARTIE.[1]

XII.

Il est doux de revoir dans la joie de son cœur les lieux où l'on a souffert : le bonheur s'accroît du souvenir des chagrins passés. Paule était rentrée épanouie et souriante dans les ruines du vieux manoir. A peine arrivée, elle en avait visité tous les coins, comme pour montrer sa métamorphose aux murs qui l'avaient vue partir chétive, languissante, étiolée; les ennuis, les tristesses, les spectres menaçans qu'elle avait laissés là et qui attendaient son retour, s'étaient dissipés, dès qu'elle avait paru, comme un essaim d'ombres légères. En moins d'une semaine, par sa présence seule, elle avait rendu la vie à cet intérieur désolé : il semblait qu'autour d'elle tout se fût éclairé du rayonnement de son âme. Ce n'était plus l'enfant silencieuse et craintive, façonnée au joug et repliée sur elle-même, mais une belle et noble créature, libre en ses mouvemens, charmante en ses discours, respectueuse sans humilité. La marquise l'observait avec étonnement : l'heure approchait où l'orgueilet l'amour allaient engager la lutte qui devait briser l'un ou l'autre.

(1) Voyez la *Revue* du 1er et 15 septembre, du 1er et 15 octobre, et du 15 novembre

Un jour, elles travaillaient toutes deux; l'abbé, retiré dans un coin du salon, revoyait, corrigeait, augmentait son interminable manuscrit. Paule venait de raconter pour la dixième fois depuis son retour le grand bal de la préfecture, sa présentation à Monsieur, car la marquise l'y ramenait sans cesse : elle pardonnait à sa fille en la voyant au bras du prince.

— Paule, dit-elle, le prenant sur un ton d'auguste bienveillance, après les succès que vous avez obtenus à Bordeaux, il peut se faire que nos ruines vous semblent un séjour par trop austère. Mon intention n'a jamais été d'enchaîner irrévocablement votre destinée à la mienne. J'ai cru longtemps que vous n'étiez pas née pour le monde : puisque je me trompais, je trouverais tout simple que le monde vous attirât. Mme de Soleyre m'a écrit que plusieurs prétendans sollicitaient l'honneur de notre alliance : s'il en est un que vous préfériez, nommez-le-moi, ma fille, je ne m'opposerai pas à votre union.

— Mais, madame la marquise, c'est affaire déjà réglée! s'écria l'abbé, bondissant sur sa chaise comme s'il eût été piqué par une guêpe. A quoi bon revenir là-dessus? Mademoiselle a refusé tous les partis qui se présentaient.

— Silence, monsieur l'abbé! dit la marquise avec autorité. En repoussant obstinément tous les partis qui s'offraient à elle, Mlle de Penarvan a cédé peut-être à la crainte de me déplaire; je tiens à ce que Mlle de Penarvan sache bien qu'elle peut se marier sans encourir ma disgrâce. Parlez donc, ma fille, et parlez avec confiance : parmi les prétendans à votre main, en est-il un qui vous agrée?

Paule n'était pas fille à garder son secret pour en frapper sa mère comme d'une arme déloyale le jour de sa majorité : elle saisit courageusement l'occasion qui lui était offerte, et qu'elle avait cherchée vainement jusque-là.

— Oui, ma mère, répondit-elle sans hésitation.

— Comment, comment? marmotta Pyrmil effaré.

— Silence donc, l'abbé! Vous êtes intolérable.

— Oui, reprit Paule avec une modeste assurance, il en est un que j'aime; je l'aimais avant de le connaître. Il est bon, généreux, loyal : en le voyant pour la première fois, j'ai senti que ma vie lui appartenait

— Eh bien! ma fille, repartit la marquise avec un geste de résignation, si ce gentilhomme est tel que vous le dites, s'il est généreux, loyal, et de grande maison d'ailleurs.....

— Il n'est pas gentilhomme, ma mère.

— Il n'est pas gentilhomme! s'écria la terrible Renée, dont l'œil

avait passé subitement du bleu de ciel au vert de mer; mais qu'est-il donc alors?

— Un galant homme, un honnête homme, environné de l'estime de tous, issu d'une famille où l'honneur est héréditaire. Il avait suffi du bruit de sa mort pour mettre Bordeaux en deuil; il a suffi de son retour pour mettre toute la ville en fête. D'autres pourront vous dire ses qualités brillantes : je l'ai aimé pour sa bonté.

— Ah! malheureuse enfant! murmura l'abbé d'une voix étouffée.

— C'est un armateur, ajouta-t-elle : il se nomme Henri Caverley.

— Un marchand?

— Oui, ma mère, un marchand, répliqua Paule simplement, sans provocation, mais sans humilité.

— Et voilà le choix que vous avez fait? demanda Renée sans élever la voix.

— Je ne l'ai pas choisi, dit Paule : je l'ai aimé.

— Et vous aviez espéré, vous vous étiez flattée que je consentirais à une alliance si glorieuse?

Mlle de Penarvan se tut, et demeura les yeux baissés sur son ouvrage.

— Allez, vous êtes bien le sang de votre père, qui épousait sans moi la fille d'un meunier! s'écria la marquise en lui jetant un regard de mépris. C'en est assez, mademoiselle. Considérez dès à présent cette sotte histoire comme terminée, et qu'il n'en soit plus question entre nous : c'est déjà trop que vous ayez osé m'en parler.

— Il était de mon devoir de vous instruire de mes sentimens, madame, répondit Paule avec respect; il est de mon devoir d'ajouter que je n'épouserai que l'homme que j'aime.

— Votre devoir est de m'obéir : s'il vous arrivait de l'oublier, je vous le rappellerais.

Mlle de Penarvan continua de broder en silence, pendant que sa mère l'examinait d'un œil où se peignaient tour à tour le dédain, la colère et la stupeur. Il vint un instant où la marquise exaspérée n'y tint plus : elle se leva et sortit pour ne pas éclater.

— Ah! ma chère fille, quel affreux malheur! s'écria l'abbé tout en larmes.

— Allons, mon abbé, allons, dit Paule avec tristesse, mais calme, résignée, et d'un ton caressant, ne vous désolez pas ainsi : j'ai plus de courage que vous ne le pensez. Quel que soit mon sort, je serai toujours votre petite Paule, et je sens bien que vous m'aimerez toujours.

Les choses devaient en rester là longtemps. La marquise avait dédaigné une explication : toutefois, après avoir interrogé l'abbé, qui n'en savait ni plus ni moins qu'elle, et ne se vantait pas de sa

rencontre avec Caverley, elle avait écrit à Mme de Soleyre et demandé d'un style assez vif ce que signifiait la ridicule histoire dont on venait de la régaler. — Je vous confie ma fille, vous parliez de la marier à un gentilhomme de la cour, et vous me la renvoyez amoureuse d'un marchand de sucre et de cannelle. — Mme de Soleyre s'était tirée de cet embarras en racontant tout uniment la vérité : si elle ne l'avait pas fait de son propre mouvement, c'est qu'elle n'avait point pensé que l'aventure en valût la peine. Paule et Caverley ne s'étaient vus qu'en sa présence. Sans appartenir à l'aristocratie, ce marchand de sucre et de cannelle n'était pas pourtant un homme ordinaire et pouvait se présenter partout; il s'était éloigné de lui-même dès qu'elle lui avait signalé le danger; elle n'avait pas cru un seul instant que le cœur de Paule fût sérieusement atteint; elle avait craint de l'éclairer en l'interrogeant; bref, elle s'était conduite en mère prudente et tendre, et n'en eût point usé autrement s'il se fût agi de sa propre fille. La marquise ne s'était pas tenue pour satisfaite, et avait rompu violemment avec Mme de Soleyre : dernier résultat d'une campagne entreprise sous les auspices du prince, et qui promettait de jeter tant de splendeur sur le déclin de la maison de Penarvan! La bonne Marie apprit à ses dépens que rien n'est difficile à faire comme le bien, et qu'une fois marié, le mariage est de toutes les négociations celle dont il faut se mêler le moins.

La vie du château avait repris son calme habituel : si le fond en était troublé, il n'en paraissait rien à la surface. L'attitude de Paule, l'égalité de son humeur, qui ne se démentait jamais, l'expression paisible de ses traits, avaient fini par rassurer l'abbé. La marquise s'y trompait elle-même, et se disait, avec un sentiment de satisfaction dédaigneuse, qu'elle avait eu raison de l'enfant, comme autrefois du père. Et pourtant il y avait des heures où elle la considérait d'un air défiant, avec une sourde irritation, comme si elle eût compris, en la voyant si belle et si sereine, que cette âme était libre et lui échappait. Depuis qu'elle avait fait à sa mère l'aveu de son amour, Paule avait redoublé près d'elle de respect, de soins, d'empressement : la moins aimée des filles en était la plus aimable. Rien ne la rebutait, et lorsque, à force d'attentions et de prévenances, elle obtenait par hasard une parole, un regard amolli, dans son cœur inondé de joie elle sentait germer un fol espoir qu'étouffait bientôt un regard sévère ou une parole hautaine. Pour son abbé aussi, elle se montrait plus affectueuse encore que par le passé. Le bon Pyrmil n'avait failli à aucun de ses devoirs de chapelain, de précepteur, de mère de famille. Oui, certes, ç'avait été un rude coup, quand il avait appris que la dernière héritière de la maison

de Penarvan s'était éprise d'un commerçant : qu'elles se trouvaient cruellement justifiées, ses préventions contre Mme de Soleyre, ses appréhensions, ses terreurs, après le départ de Paule pour Bordeaux! mais telle était sa faiblesse pour cette chère créature, qu'il pouvait lui tout pardonner, et, malgré sa douleur, il n'avait témoigné qu'indulgence et bonté. Quelques sermons par-ci par-là sur l'égarement et la vanité des passions : l'abbé n'était pas éloigné d'attribuer à ces petits morceaux, d'une éloquence douce et pénétrante, la résignation qu'il remarquait chez son élève. Il paraissait si content, si heureux, que Paule, tout en souffrant de sa sécurité, n'osait pas le désabuser : elle n'avait pas le courage d'empoisonner les derniers mois de bonheur que la destinée lui comptait ici-bas. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la fin de 1820. Sur les derniers temps, à mesure qu'approchait le terme fatal, Paule était devenue triste, inquiète, agitée, et lorsqu'elle entra, le 1er janvier, chez sa mère, pour lui offrir l'expression de ses vœux, elle demeura tout interdite, et ne sut que baiser la main de la marquise. Le même jour, quand le vieux Pyrmil, pour fêter l'anniversaire de sa naissance, lui présenta quelques pâles violettes qu'il avait cueillies dans les fourrés du parc, elle se troubla, et le soir, en le quittant devant la porte de sa chambre, elle lui dit : — L'abbé, priez pour moi!

XIII.

Le 2 janvier 1821, la marquise et l'abbé étaient tous les deux au salon. Bien qu'il fût plus de midi, Mlle de Penarvan n'était pas encore descendue. Elle avait l'habitude de venir saluer tous les matins sa mère, avant l'heure du déjeuner : Renée s'étonnait de son absence, l'abbé commençait à s'en alarmer. Dans son inquiétude croissante, il alla frapper à la porte de Paule : on ne répondait pas, il ouvrit, et trouva Mlle de Penarvan tout habillée sur son lit, qui n'était pas défait, la tête entre ses mains, dans une rêverie profonde. Il s'approcha d'elle, et vit qu'elle pleurait.

— Ma fille! qu'avez-vous? dit-il. Je vous croyais guérie : vous ne l'avez donc pas oublié?

— Ah! l'abbé, ah! mon abbé! s'écria-t-elle en se jetant avec désespoir au cou du bon Pyrmil.

Il se mit à l'interroger, à lui parler avec bonté, mais elle l'interrompait à chaque phrase par ces mots : Ah! l'abbé! ah! mon ami! ah! mon abbé! et elle pleurait, elle sanglotait. Tout à coup, par un mouvement de résolution inattendue, elle saisit son bras, et d'un ton décidé :

— Allons! dit-elle, allons trouver ma mère!

— Que se passe-t-il? que va-t-il se passer? demanda l'abbé, pressentant une catastrophe.

— Venez, venez! dit-elle, l'entraînant avec fermeté.

Lorsqu'ils entrèrent, la marquise était assise dans son grand fauteuil de bois de chêne : Paule s'avança d'un pas grave et s'agenouilla devant elle.

— Que faites-vous, ma fille?

— Ma mère, dit Paule d'une voix suppliante, ayez pitié de moi. Ne vous irritez pas, soyez bonne. Jusqu'ici, je n'ai pas été bien heureuse; effacez en un jour tout ce que j'ai souffert.

— Parlez, expliquez-vous, que je sache où vous prétendez en venir, répliqua, moins émue qu'étonnée, la marquise qui n'avait jamais eu de goût pour les scènes d'attendrissement.

— A vous toucher, à vous fléchir, à mériter votre compassion, puisque je n'ai pas su gagner votre tendresse. Peut-être avez-vous été pour moi un peu sévère, mais vous ne voulez pas que je meure. Ne me repoussez pas, considérez plutôt ce que je suis. Ce n'est pas moi que vous attendiez. Je ne puis rien pour votre gloire. Qu'est-ce qu'un pauvre être comme moi peut ajouter à l'éclat de votre maison? Qu'importe aux destinées de notre famille que j'épouse l'homme que j'aime?

— J'aurais cru, dit froidement Renée, que vous aviez renoncé à ces extravagances; j'avais compté que je n'aurais pas à vous rappeler une seconde fois ce que vous devez à votre nom, à votre rang, à votre race.

— Mon nom, mon rang, ma race! reprit Paule avec amertume. Grâce à eux, mon malheur a commencé le jour de ma naissance : je n'ai pas connu mon père, et ils m'ont fermé votre cœur.

— Brisons là, mademoiselle.

— Oh! non, écoutez-moi... Par grâce! par pitié!... Il est impossible que je ne vous attendrisse point. Laissez-moi vos mains, souffrez que je les baise. Ma mère, au nom du ciel!.. Je n'ai jamais été une méchante fille. Que vous ai-je fait? qu'avez-vous à me reprocher? J'étais chétive, distraite, silencieuse, ma présence vous irritait; mais je vous fus toujours soumise, et si vous aviez voulu, oh! je vous aurais adorée. Il en est temps encore; soyez généreuse, ouvrez-nous votre cœur. Nous vous aimerons tant! nous vous entourerons de tant d'amour et de vénération! Vous serez notre reine! Vous en viendrez à nous sourire.

Paule supplia longtemps ainsi. Elle roulait sa tête sur les genoux de sa mère; elle inondait ses mains de pleurs et de baisers.

— Assez, mademoiselle, assez! dit enfin la marquise, dont le cœur aurait éclaté, si l'orgueil ne l'eût doublé d'un triple airain;

c'est trop prolonger une situation aussi pénible pour moi que pour vous.

— Eh bien! permettez-moi d'espérer qu'un jour vous pourrez vous laisser fléchir, et je l'attendrai près de vous, ce jour, si éloigné qu'il soit, je l'attendrai sans me plaindre, je l'attendrai en vous bénissant.

— Jamais, tant que je vivrai, la fille de la marquise de Penarvan n'épousera M. Caverley.

— Jamais, ma mère, jamais, avez-vous dit?

— Jamais! répéta Renée d'un accent sec et dur qui retentit comme un coup de hache.

En ce moment, une chaise de poste enfilait l'avenue du manoir et s'avançait au galop des chevaux. Paule avait entendu le roulement lointain des roues sur le sol durci par la gelée : elle redoubla de supplications.

— Si vous le connaissiez! disait-elle. Consentez seulement à le voir, et je sens que je serai sauvée! Voyez-le, je serai pardonnée! Il est si noble, il est si fier! Vous le tiendrez pour gentilhomme.

La voiture entrait dans la cour et s'arrêtait devant le perron.

— Miséricorde! M. Caverley! s'écria l'abbé, qui se tenait dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Vous l'attendiez donc? demanda la marquise en se levant avec violence. Monsieur l'abbé, ajouta-t-elle impérieusement pendant que Paule embrassait ses genoux, allez dire à M. Caverley que la marquise de Penarvan refuse de le recevoir.

— C'est moi qui vais le lui dire, madame! s'écria Paule, qui s'était relevée fièrement. Monsieur l'abbé, accompagnez-moi.

L'abbé se précipita pour la retenir. Il était trop tard : Paule avait déjà traversé l'antichambre; elle était déjà sur le perron, dont Caverley franchissait les degrés.

— N'allez pas plus avant, monsieur, lui dit-elle, la marquise de Penarvan refuse de vous recevoir.

— Je m'y attendais, mademoiselle, répondit tristement Henri. Je ne venais pas chercher le consentement de madame votre mère; je savais d'avance que je ne l'obtiendrais point. Vous m'aviez appelé, j'arrive; je vous avais donné ma vie, je vous l'apporte.

— C'est bien, monsieur! répondit Paule avec dignité. Vous êtes venu, je vous attendais, vous n'êtes pas au-dessous de mon cœur. Voici ma main, Henri, elle est à vous.

Henri avait pris la main que lui tendait Paule : il la porta respectueusement à ses lèvres.

— Ah! les malheureux! ah! les pauvres enfans! disait l'abbé en se tordant les bras.

— Et maintenant, monsieur, reprit Mlle de Penarvan, partez, retournez à Bordeaux. J'ai eu raison d'avoir foi en vous : vous saurez bientôt si vous avez eu tort d'avoir confiance en moi.

— Mademoiselle, qu'allez-vous faire? demanda l'abbé avec épouvante.

— Ce qu'a fait Mlle de Rohan, répondit Paule.

Et d'un pas résolu, elle retourna au salon.

— Ah! misérable! murmura l'infortuné Pyrmil en se frappant le front : c'est moi qui ai fait tout le mal, c'est moi qui les ai tous perdus!

La marquise était restée debout contre la cheminée, pâle, froide, immobile, les bras croisés sur sa poitrine :

— Vous venez d'outrager votre mère, mademoiselle.

— Ma mère, madame? où donc est-elle? demanda Paule avec douceur. Tout enfant, j'étais déjà l'objet de vos mépris; j'ai grandi sous votre dédain, et, sans ce pauvre homme qui pleure là en nous écoutant, qui donc ici m'aurait aimée? Ma mère, ma vraie mère, la seule que j'aie connue, c'est lui.

— Prétendriez-vous entrer en lutte contre moi? demanda Renée frémissante.

— La lutte est terminée, madame. Je suis libre depuis hier, maîtresse de ma destinée, et vous n'avez aucun droit sur mon cœur. Tout à l'heure encore, il eût suffi d'une parole de tendresse pour m'enchaîner auprès de vous; cette parole que j'implorais à genoux, je l'ai vainement attendue. Il m'eût été doux de devoir le bonheur à votre autorité, de le tenir de votre main : ce n'est pas ma faute si je le demande à mon droit.

— Quel parti comptez-vous donc prendre? dit la marquise avec hauteur.

— Me retirer dans un couvent, madame, jusqu'au jour où la loi, moins implacable que vous, me permettra d'épouser M. Caverley.

La marquise demeura un instant atterrée : chez cette enfant si longtemps dédaignée, elle reconnaissait l'énergie de sa race.

— Prenez garde, mademoiselle. Je suis votre mère, quoi que vous en disiez. Avez-vous bien réfléchi sur la portée de l'acte que vous allez commettre?

— Oui, madame.

— Votre résolution est bien arrêtée?

— Oui, madame.

— Irrévocable?

— Oui, madame.

— Pensez à Dieu, ma fille! s'écria l'abbé d'un ton sévère.

— Dieu est bon, Dieu est juste, dit Paule.

— Mais, chère malheureuse égarée!...

— Pas un mot de plus! dit Renée. Vous partirez demain, mademoiselle. Monsieur l'abbé, vous accompagnerez Mlle de Penarvan, et ne la quitterez que le jour où elle sera morte pour moi. Rassurez-vous, mademoiselle, je n'oublie pas que c'est au nom de la loi que vous m'avez parlé : M. l'abbé vous rendra compte de la fortune de votre père.

— Oh! madame!... s'écria Paule avec un geste suppliant.

— Allez, mademoiselle, et que Dieu vous pardonne!

Mlle de Penarvan s'inclina devant sa mère, et, en levant les yeux, crut voir deux larmes sous ses paupières.

— Ma mère!...

— Allez, dit la marquise en lui montrant la porte du salon.

Paule se retirait à pas lents.

— Monsieur l'abbé, ajouta Renée, le jour où vous rentrerez ici, nous prendrons le deuil pour ne le quitter jamais.

XIV.

Deux jours après, Paule arrivait à Bordeaux et descendait au Sacré-Cœur. Les émotions de l'abbé pendant ce voyage, comment les raconter? Quant à Paule, on eût dit qu'elle obéissait à l'impulsion d'une volonté étrangère à la sienne; elle était restée tout le temps silencieuse, immobile, insensible aux remontrances, aux supplications de l'abbé. Pas un mot, pas un soupir, pas un attendrissement : l'amour eut la même férocité que l'orgueil. Elle passa trois mois au couvent dans une retraite absolue, et ne consentit à voir Mme de Soleyre que la veille du jour fixé pour son mariage. Ce n'était plus l'heure des sermons : Mme de Soleyre la prit dans ses bras et la tint longtemps embrassée. Cette véritable amie comprenait qu'elle n'avait qu'une tâche à remplir : servir de mère à l'enfant qui n'en avait plus, et la couvrir de sa bonne renommée. Le mariage de Mlle de Penarvan n'eut pas le caractère de réprobation qui frappe généralement les unions contractées contre la volonté des parens. Si la noblesse murmurait, tout le côté vivant et brillant de Bordeaux avait pris parti pour elle, et lui savait gré de sa résolution. Disons-le à la gloire du monde officiel, M. de Soleyre en cette occasion se montra digne de sa femme : Paule entra à la mairie au bras du préfet. Le maire, un des vieux amis de la famille Caverley, avait tenu à honneur d'unir lui-même ces deux jeunes gens : par le profond respect qu'il témoignait à Mlle de Penarvan, il sauva ce que

la situation de cette jeune personne avait de pénible et de douloureux. L'abbé, qui avait crié bien haut qu'il ne tremperait dans aucune des cérémonies de cet hyménée, servait de second témoin à son enfant, et ce fut lui qui les maria la nuit suivante dans une modeste chapelle : le pauvre homme n'avait pu résister aux prières de sa petite Paule. Au moment de les bénir, il voulut leur adresser une allocution, mais il songea subitement à cette grande maison de Penarvan, qu'il avait tant aimée; il lui sembla qu'il en consacrait lui-même la déchéance, l'anéantissement éternel, et il eut bien de la peine à retenir ses sanglots. Après la bénédiction nuptiale, épouvanté de ce qu'il venait de faire, il s'échappa sans dire adieu, erra jusqu'au matin dans les rues de la ville, et grimpa tristement sur l'impériale de la diligence qui partait pour Nantes. Il avait tout perdu, son bonheur, son orgueil, la fête de sa vie; il n'avait plus rien au monde, et, en reconnaissant à mi-côte le château des Rohan-Chabot, il fut tenté de se précipiter du haut de la banquette sous les pieds des chevaux.

A la sortie de la chapelle, les deux jeunes mariés montaient en voiture et partaient pour la villa Caverley. Au bout d'une heure, les chevaux s'arrêtaient devant la porte d'une habitation ensevelie dans une nuit profonde. Ils descendirent, et Henri enivré introduisit sa jeune épouse dans une maison déserte, silencieuse, où ne se trouvait pas un serviteur pour les recevoir. Ivre d'amour, de bonheur, elle aussi, Paule se soutenait à peine et marchait la tête appuyée sur l'épaule de son mari. Ils gravirent lentement, entre deux haies de fleurs, les degrés d'un escalier de marbre qu'éclairaient des lampes d'albâtre. Après avoir traversé plusieurs appartemens où s'étalaient les richesses des quatre parties du monde, tapis de la Perse et de l'Inde, glaces de Venise, chefs-d'œuvre de l'art, tableaux de prix, marbres de la Grèce, armes étincelantes, porcelaines héréditaires; après avoir traversé une vaste serre où s'épanouissaient toutes les magnificences de la nature des tropiques, Caverley souleva une lourde tenture et offrit à Paule une clé d'or. Paule ouvrit une porte de cèdre, elle entra, et quand elle eut fait quelques pas, quand elle eut embrassé d'un regard le luxe amoncelé autour d'elle, les coupes débordant de bijoux, de perles et de diamans, les cachemires, les velours, les dentelles jetées sur les meubles; quand ce beau jeune homme plia un genou devant elle et lui dit : « Oh! ma chère Paule, oh! mon unique bien, je suis ici chez vous! » elle pensa tout à coup à sa mère, elle la vit dans la tristesse, dans la misère, dans l'abandon où elle l'avait laissée; elle la vit seule, dans sa chambre nue et glacée, n'ayant plus même, pour se soutenir, l'orgueil, son unique appui, qui venait de tomber en poussière; elle se rappela les deux

larmes qu'elle avait cru voir rouler sous sa paupière, elle jeta un cri, et, foudroyée par le remords, tomba raide dans les bras d'Henri, qui n'eut que le temps de la recevoir.

XV.

Dès lors commença pour cette infortunée un supplice inconnu jusque-là, le supplice de l'amour et de l'opulence : elle eut pour châtiment tout ce qui donne la félicité ici-bas. En touchant au bonheur, elle était tombée brisée par l'effort qu'elle avait fait pour s'en emparer. Son existence ne fut plus qu'une expiation sans trêve ni répit. Jeune, belle, adorée, au milieu des biens que tout le monde envie, elle se consuma dans les pleurs. Elle ne pensait plus qu'à sa mère, au vieux château qu'elle avait quitté; elle avait la nostalgie du malheur et de la pauvreté. Elle vécut dans une retraite obstinée, loin de la ville, loin des fêtes, honteuse de sa richesse, la repoussant avec horreur; elle avait dépouillé sa chambre de tout le luxe, de toutes les magnificences qui insultaient au dénûment de la marquise. Le manoir humide et sombre où s'était étiolée sa jeunesse, elle n'en saisissait plus que la poésie; elle ne voyait plus que les grandes vertus de la mère qui l'avait si longtemps opprimée; sans cesse elle se rappelait les deux larmes qui mouillaient sa paupière aride, les seules qu'elle eût jamais aperçues dans ses yeux, et Paule les sentait tomber comme deux gouttes de plomb brûlant sur son cœur. Vainement Caverley éperdu l'entourait de la tendresse la plus patiente et la plus délicate : — Je t'aime, disait-elle d'un accent passionné; ma vie date du jour où je t'ai vu pour la première fois. Je t'aime, et à cette heure encore je bénis l'heure où je t'ai rencontré; mais ne m'en veux point de n'être pas heureuse : je mourrais loin de toi, et je ne puis vivre si ma mère ne me pardonne. — Et lorsqu'Henri, pour l'apaiser, lui rappelait tout ce qu'elle avait enduré : — Ah! disait-elle, j'ai manqué de patience, je m'y prenais mal, je n'ai pas assez attendu; je l'aurais attendrie, elle eût fini peut-être par m'aimer.

Ils écrivirent, l'abbé seul répondit : ses lettres désolées ne laissaient aucune espérance. Ils écrivirent sans se lasser, et ne reçurent jamais d'autre réponse. Ils partirent, ils visitèrent la Grèce et l'Italie. Paule emporta partout l'image de sa mère vieillissant dans l'abandon; en présence des merveilles de l'art et des splendeurs de la nature, elle pleurait les ruines où elle avait tant souffert. Elle devint mère, et sa tristesse redoubla : en donnant le jour à une fille, elle s'était demandé avec épouvante si cette enfant ne grandirait pas

pour sa punition; les joies de la maternité avaient encore aggravé ses remords en lui révélant dans toute leur étendue les droits sacrés, les droits imprescriptibles que les mères ont sur leurs enfans. Ç'avait été une occasion pour jeter un nouveau cri vers la marquise. La marquise ne répondit pas : elle n'ouvrait aucune lettre, et jamais le nom de Paule n'était, ne devait être prononcé devant elle. Ils passèrent plus d'une année au bord du lac de Côme. Mieux Paule connaissait Henri, plus son amour pour lui grandissait : son chagrin grandissait avec son amour. Plus elle avait de raisons d'être heureuse, plus elle se sentait misérable : elle se déchirait à son bonheur. Une fièvre lente la minait sourdement; ils rentrèrent en France tristes, découragés.

Le malheur a son égoïsme, auquel les âmes délicates échappent avec autant de soin qu'à l'égoïsme du bonheur : Paule comprit enfin que le poids de sa faute avait assez longtemps pesé sur l'homme qu'elle aimait, elle se décida à paraître dans le monde. L'hôtel Caverley se rouvrit, elle en fit les honneurs avec simplicité; tout Bordeaux la fêta, l'entoura d'hommages et de respects : l'accueil que Paule avait reçu au bras du prince, elle le retrouvait au bras de son mari. Elle ne portait ni diamans ni bijoux, et, comme autrefois, ne se montrait parée que de sa grâce et de sa beauté. Cependant malgré ses efforts pour tromper Henri et pour se tromper elle-même, malgré les caresses de sa fille, qui déjà commençait à grandir, elle restait en proie aux mêmes tristesses, se débattait sous l'étreinte des mêmes remords, et Henri voyait bien que sa chère Paule n'était pas heureuse. Mme de Soleyre le savait, elle aussi : Paule naguère ne l'entretenait de sa mère qu'à longs intervalles, et jamais sans effroi; maintenant elle lui parlait d'elle à toute heure, et quand Mme de Soleyre, pressée de questions, racontait la jeunesse aventureuse de cette belle Renée qu'elle avait connue si héroïque et si fière, Paule, éprise de ces récits, souriait à la poétique figure dont elle s'accusait d'avoir méconnu la grandeur. Un soir, en revenant du bal, elle tomba sur un canapé, et laissa éclater la douleur qu'elle avait étouffée pendant toute la fête. Caverley était là, il se mit à ses pieds, et lui dit : — Qu'as-tu ? que te faut-il? Parle, que puis-je faire?

— Écoute, Henri, dit Paule, je veux revoir ma mère : dût-elle me chasser, dût-elle me maudire, dussé-je mourir à ses pieds, il faut que je la revoie.

— Mais, chère infortunée, demanda Henri, comment pourras-tu arriver jusqu'à elle?

— Eh bien! je me cacherai dans le parc, j'attendrai, je la verrai passer peut-être.

— Nous partirons demain, dit Henri.

— Que tu es bon, et que je t'aime! s'écria-t-elle se jetant dans ses bras.

A deux jours de là, un soir de fin d'octobre, ils descendaient dans une méchante auberge de Tiffauges; ils avaient emmené avec eux leur fille, qui avait trois ans accomplis. Il était trop tard pour avertir l'abbé : à peine arrivés, ils prirent le chemin du manoir. Après s'être glissés dans le parc par une des nombreuses brèches du mur d'enceinte, ils s'avancèrent dans la brume, le long des allées dépouillées; Henri tenait l'enfant, Paule marchait devant, et montrait le chemin.

— Elle est là! elle est là! dit-elle en apercevant tout à coup une fenêtre éclairée dans l'ombre.

Ils avaient l'amour, la beauté, la jeunesse, ils avaient des villas, un palais, des navires qui sillonnaient les mers, et leur unique rêve, leur unique ambition était de pénétrer dans cette masure ouverte à tous les vents, et dont la porte leur était fermée.

Une autre fenêtre brillait dans le même corps de logis: c'était celle du pauvre réduit où vivait le bon Pyrmil. Que faisait-il à cette heure? Priait-il pour sa petite Paule? Travaillait-il à son histoire? Quand Paule était enfant, elle avait l'habitude, pour appeler l'abbé, de frapper trois coups dans ses mains; elle fit quelques pas, et frappa trois coups : la fenêtre s'ouvrit aussitôt, et un long fantôme se plia sur le balcon comme pour plonger dans le brouillard un regard avide.

— L'abbé, mon abbé! dit Paule d'une voix gémissante.

Le fantôme s'évanouit. Moins d'une minute après, l'abbé serrait Paule sur son cœur, et les entraînait mystérieusement, comme trois proscrits, dans sa chambre.

— Vous ici, ma fille! Et vous, monsieur, et vous!

— Je me meurs, l'abbé, je me meurs! Ayez pitié de moi, faites que je voie ma mère, faites qu'elle nous pardonne : nous ne pouvons plus vivre ainsi!

L'abbé avait pris la petite, il la tenait sur ses genoux, et la petite lui souriait.

— Ah! monsieur! ah! mon ami! s'écria Caverley, sauvez-la, sauvez-nous!

L'abbé se taisait et regardait l'enfant.

— Que fait-elle? demanda Paule. Que se passe-t-il dans son cœur? Vous a-t-elle permis de lui parler de nous? vous a-t-elle parlé de moi?

Ils interrogèrent, ils supplièrent quelque temps encore, et l'abbé ne répondait pas.

— Ah! c'est donc fini, l'abbé, c'est donc fini à tout jamais! s'écria

Paule dans un accès de désespoir; je suis donc bien morte pour elle!

L'abbé avait fait joindre les mains à la petite, il lui dit :

— Aimez-vous le bon Dieu, mon enfant?

— Oh! oui, répondit-elle.

— Eh bien! reprit l'abbé, dites-lui : Mon Dieu, venez à moi!

— Mon Dieu, venez à moi! répéta la petite.

L'abbé se leva, et saisissant l'enfant entre ses bras :

— Viens donc, s'écria-t-il, viens, et que Dieu t'inspire!

Entourée comme autrefois des portraits de ses ancêtres, à la lueur d'une lampe avare, près de deux tisons qui fumaient au fond de l'âtre, la marquise était assise dans son vieux fauteuil de chêne. Ses traits amaigris, ses yeux caves racontaient les luttes intérieures qu'elle avait soutenues, le travail sourd, mystérieux, inavoué, qui depuis quatre ans se faisait en elle. Elle n'était plus que le spectre d'elle-même, mais gardait encore quelque chose de majestueux et de superbe : on la sentait vaincue, non soumise. Autour d'elle tout s'était écroulé, tout en elle souffrait et gémissait; mais son orgueil restait debout, comme une citadelle assaillie, minée, pressée de toutes parts, qui tient bon, combat, résiste et refuse de capituler, pendant qu'à ses pieds la ville assiégée, écrasée de boulets, dévastée par la mort et par la famine, crie grâce et merci, et ne demande qu'à se rendre. Jamais la solitude et l'ennui n'avaient pesé sur son cœur d'un poids si lourd qu'en cette soirée d'octobre : elle était accoudée, la tête sur sa main, quand la porte s'entr'ouvrit, et laissa se glisser un enfant. Intimidée par la grande figure qui se tenait au coin du foyer, l'enfant qui était entrée souriante, s'arrêta interdite au milieu du salon.

— Qui êtes-vous? demanda la marquise, qui ne savait pas même que sa fille fût mère.

— Je suis une petite fille.

— Approchez, mon enfant.

L'enfant, encouragée, s'avança, et vint poser ses mains sur le bras du fauteuil où sa grand'mère était assise.

— Comment vous nomme-t-on? demanda la marquise, adoucie par ce joli visage.

— Je m'appelle Renée.

La marquise tressaillit, l'enveloppa d'un regard ardent et reconnut les traits de Paule : elle comprit, devina tout.

— Va-t'en, dit-elle d'une voix sourde, retourne vers ta mère, va retrouver Mme Caverley.

Épouvantée par la physionomie et par l'accent plutôt que par les paroles qu'elle ne pouvait comprendre, l'enfant se tourna vers la

porte et s'éloigna toute tremblante. Elle s'en allait à petits pas, et la marquise la suivait des yeux. Et, à mesure que l'enfant s'éloignait, elle voyait se dérouler devant elle son existence tout entière : elle voyait son mari, si tendre, si charmant, et qu'elle avait envoyé à la mort; elle voyait sa fille, si belle, si touchante, qui l'eût entourée de tant de soins, d'amour, et dont elle portait le deuil; elle comprenait toutes les joies qu'elle avait méconnues, tous les bonheurs qu'elle avait repoussés, et, en voyant cette blonde tête s'enfoncer peu à peu dans la pénombre, la marquise sentait que c'était la vie qui s'en allait encore une fois, qui s'en allait pour ne plus revenir. Par un mouvement de détresse, elle jeta les yeux sur les portraits de ses ancêtres, et crut voir autant de minotaures qui avaient dévoré sa jeunesse et sa destinée.

Et cependant, l'enfant s'éloignait. Elle était près de la porte entr'ouverte, et Renée hésitait encore. Au moment de sortir, la petite se retourna :

— C'est donc pas vrai, dit-elle d'une voix argentine, que c'est vous qui êtes mon autre maman?

L'orgueil s'engloutit, et le cœur éclata. Renée avait poussé un cri : elle se précipita comme une lionne sur sa petite-fille, l'enleva entre ses bras, et l'inondant de larmes, la couvrant de baisers :

— Reste! reste! s'écria-t-elle; reste, la vie! reste, le bonheur!

XVI.

Moins d'une année après, on eût cherché vainement sur le bord de la Sèvre les ruines du vieux manoir : le château de Penarvan était revenu à l'époque de sa splendeur. Comme au coup d'une baguette magique, les murs, la façade, les tourelles s'étaient relevés; les écussons avaient reparu au-dessus des portes; les grandes herbes ne poussaient plus dans la cour d'honneur. Les chevaux piaffaient dans les écuries, les chiens aboyaient dans les chenils, les équipages encombraient les remises. Au salon, magnifiquement décoré, les aïeux rentoilés, restaurés, paraissaient rajeunis dans leurs cadres tout neufs. Partout, au dedans comme à l'extérieur, le mouvement avait succédé à l'immobilité, partout la vie remplaçait la mort. Les fermes autrefois incendiées étaient reconstruites, l'ancien domaine était reconstitué, des fabriques de cordage et de toile à voiles égayaient le bord de la rivière. Il était passé, le temps des soutanes râpées : l'autel de la chapelle avait retrouvé son antique splendeur, le banc seigneurial était rétabli, et les dimanches et les jours de fête

l'abbé officiait en grande pompe. Partout la joie, l'aisance, le bonheur; partout le respect du passé uni à l'activité du travail. Henri Caverley ne s'était pas borné à reconstituer l'ancien fief de Penarvan : à la sollicitation de Paule, il avait racheté le domaine de La Brigazière. M. Michaud, qui possédait trois ou quatre châteaux aux environs de Rennes, s'était défait avec dédain de cette petite châtellenie comme d'un vêtement trop étroit et passé de mode. Le père Michaud était devenu ce grand Michaud, qui, sous la restauration, fit tant de bruit sur les bancs de l'opposition, et clabauda contre la noblesse et le retour des droits féodaux, jusqu'au jour où 1830 lui ferma le bec avec un titre de baron.

Un jour d'été, par une chaude après-midi, la marquise de Penarvan, sa petite-fille et l'abbé, se trouvaient réunis tous trois dans cette salle des portraits où nous les avons vus si souvent. Malgré les années écoulées, la marquise était belle encore; le bonheur l'avait rajeunie; elle avait toujours ses magnifiques cheveux blonds où ne brillait pas un seul fil d'argent. L'abbé était un peu engraissé. Il tenait sur ses genoux la petite Renée, et lui montrait à lire dans son admirable histoire. Cette petite était devenue l'idole de l'abbé; elle était du bonheur sur la planche pour les dernières années du bon Pyrmil. Elle était surtout la passion, la première et unique passion de la marquise. La grande Renée aimait la petite Renée de toute la tendresse qu'elle n'avait eue pour personne; elle s'en était emparée, elle portait dans cet amour le despotisme de son caractère.

Paule et Henri partaient à cheval pour une promenade aux environs; la marquise s'était approchée de la fenêtre, et les suivait du regard le long de l'avenue.

— L'abbé? dit-elle en lui faisant un signe. L'abbé accourut près d'elle, et Renée les montra d'un geste qui voulait dire : Voyez qu'ils sont beaux et charmans!

— Eh bien! dit l'abbé à demi-voix, d'un air qu'il s'efforçait de rendre fin et narquois, c'est moi qui les ai mariés.

— Ah! fourbe, ah! traître, dit la marquise en lui prenant l'oreille. Ah! l'abbé, l'abbé, vous n'en avez jamais fait d'autres! vous avez toujours conspiré contre moi!

Et de rire, le bon abbé, de se gaudir en se frottant les mains.

— Allons! ajouta gaiement la marquise, la famille sera ce soir au grand complet : nous attendons Mme de Soleyre.

L'abbé avait repris la petite, et recommençait sa leçon.

— En vérité, l'abbé, dit la marquise, vous êtes impitoyable : vous allez ennuyer cet enfant.

— Mais pas du tout! Mlle Renée annonce les plus heureuses dispositions.

— Allons, l'abbé, allons, c'est assez; mais à propos, où donc en est-elle enfin, cette éternelle histoire?

— Cette éternelle histoire est terminée, madame, répondit l'abbé un peu piqué; pas plus tard qu'hier, j'ai buriné les dernières lignes du chapitre consacré au marquis, votre époux.

— Vous êtes moins avancé que vous ne le pensez; votre histoire n'est pas complète.

— Hélas! madame la marquise, je ne le sais que trop, il reste toujours ce malheureux prélat...

— Sans parler du prélat, l'abbé, votre histoire n'est pas complète: il y manque encore quelque chose.

— Quelque chose?... Et quoi donc, madame la marquise?

— Eh bien! et moi, monsieur l'abbé? me comptez-vous pour rien?

— Je n'écris que l'histoire des morts, dit l'abbé en souriant, et je compte bien, madame, n'écrire jamais la vôtre.

— Je vais vous la dicter. Prenez une plume... écrivez.

L'abbé, un peu étonné, prit une plume et se mit en devoir d'écrire.

— En tête, dit la marquise : ***Louise-Charlotte-Antoinette-Renée, marquise de Penarvan, dernière du nom.***

— Dernière du nom, répéta l'abbé comme un écho.

— A la ligne, reprit la marquise.

« Elle vécut cloîtrée dans la gloire de sa famille, et reconnut, quoique un peu tard, que s'il est beau d'honorer les morts, il est bien doux d'aimer les vivans. »

— C'est tout, madame?

— C'est tout, mon cher abbé, répondit la marquise, attirant sa petite-fille et l'embrassant avec amour. Ajoutez cependant, si vous le voulez bien :

Ici finit l'histoire de la maison de Penarvan.

JULES SANDEAU.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 novembre 1857.

La réalité est une terrible puissance qui a toujours sa place et une grande place dans les affaires du monde. De toutes les chimères de ce temps-ci, il n'en est pas une seule peut-être qui ne reçoive un cruel et ironique démenti des événemens. Est-ce un bien? est-ce un mal? L'excès du découragement vaudrait-il mieux que l'excès des illusions et de la confiance? Toujours est-il que beaucoup de ces chimères dont s'est nourri notre siècle s'en sont allées ou s'en vont à chaque instant au contact d'une réalité qui se manifeste sous toutes les formes. Il y a quelques années, des congrès se réunissaient pour inaugurer solennellement l'ère de la paix universelle, et la guerre ne tardait pas à se montrer dans ce qu'elle a de plus grandiose et de plus tragique. La guerre ne s'est assoupie sur un point que pour se réveiller sur un autre, et partout la terre boit le sang des hommes. Vous avez entendu parler d'une déification philosophique de l'humanité, de l'adoucissement des mœurs sous la bienfaisante influence de la civilisation, et le monde a frémi des épisodes qui lui ont été offerts en spectacle, comme il frémit encore des sanglantes horreurs de l'Inde. Jamais on n'a proclamé plus haut le règne illimité, universel de la liberté, et la liberté a eu d'assez tristes aventures qu'il est inutile de rappeler. Vous célébrerez par des dithyrambes, — cela se voit tous les jours, — l'essor de la richesse matérielle, la prospérité des intérêts, et aussitôt vous serez obligé d'ajouter le petit correctif de cette crise qui est venue infliger une rude épreuve au commerce, au crédit, à la puissance financière des plus grandes nations. Il en est ainsi de tout. La politique de l'Europe a certainement encore à l'heure qu'il est ses réorganisateurs, ses législateurs, qui règlent d'un mot toutes les questions, tranchent tous les différends, promulguent des droits nouveaux très propres à simplifier singulièrement l'œuvre de la diplomatie, et cependant la réalité est que l'Europe se trouve plus modestement engagée dans toute sorte de petites affaires

où le plus simple progrès rencontre sur son chemin les rivalités, l'esprit de routine, les prétentions surannées. La question des principautés attend depuis plus d'un an une solution, et nul ne peut savoir encore comment elle sortira de tous les défilés qu'elle a dû traverser. Si le Danemark cherche à se reconstituer dans des conditions plus libérales et plus conformes aux nécessités de notre temps, il vient se heurter contre les susceptibilités germaniques, qui lui disputent ses droits de souveraineté sur les duchés en invoquant les vieilles chartes et les droits de la nationalité allemande. Si la France et le grand-duché de Bade s'entendent pour construire un pont à Kehl afin de relier les chemins de fer des deux pays et de supprimer dans les relations commerciales l'obstacle du Rhin, cette mesure si simple et inévitable, on peut le dire, ne laisse pas d'exciter plus d'une méfiance. La première de ces questions appartient à l'Europe; les deux autres sont aujourd'hui soumises à la diète de Francfort, réunie depuis quelque temps.

Ce ne sont point là de grandes affaires, si l'on veut; telles qu'elles sont, elles résument ce qu'on pourrait appeler aujourd'hui la partie pratique de la politique européenne. La question des principautés ne peut plus être longtemps ajournée désormais. D'ici à peu, l'œuvre des divans sera terminée, celle de l'Europe commencera; les conférences seront ouvertes sans doute avant la fin de janvier prochain. Jusque-là cependant, ceux qui se sont donné la mission d'entraver une réorganisation sérieuse de la Moldo-Valachie ne restent point inactifs. Tantôt ils s'évertuent à supposer un changement de politique de la part de la Russie et de la Prusse, qui ont péremptoirement contredit ces hypothèses, et qui persistent plus que jamais dans leurs dispositions premières; tantôt ils s'efforcent de montrer sous le jour le plus défavorable les divans de la Valachie et de la Moldavie, qu'ils représentent comme des foyers révolutionnaires. Qu'il y ait eu des choix malheureux dans le divan de Bucharest, que des questions dangereuses ou inutiles aient été agitées, cela se peut; que ces révolutionnaires soient fort menaçans, on en jugera en voyant ces républicains demander à l'Europe un prince choisi dans l'une des familles souveraines de l'Occident. On peut en juger encore mieux aujourd'hui en parcourant le mémorandum dans lequel les Valaques exposent leurs vœux avec autant de modération que de netteté. La raison secrète de l'insistance qu'on met à faire surgir du fond des principautés une menace révolutionnaire, cette raison se dévoile peut-être dans le bruit habilement accrédité de désordres possibles qui rendraient nécessaire une occupation des provinces danubiennes. Après avoir inutilement essayé de ramener à son point de vue la Russie et la Prusse, après avoir multiplié les circulaires, où elle va jusqu'à mettre en doute l'authenticité des capitulations qui consacrent les privilèges des Moldo-Valaques, la Turquie voudrait peut-être en venir à un fait plus concluant, en commençant par aller occuper les deux provinces. Malheureusement la Turquie se trouve ici en présence d'un document plus récent, plus solennel et plus notoirement authentique que les capitulations anciennes : c'est le traité de Paris, d'après lequel les principautés ne pourraient être occupées qu'avec le consentement de l'Europe. Or il est douteux que la Turquie obtienne aujourd'hui cet assentiment. Il faudrait des événemens plus sérieux pour provoquer un acte d'une telle

nature, et la Turquie se montre évidemment en cette occasion une trop vigilante protectrice de l'ordre, qui ne paraît d'ailleurs nullement troublé sur le Danube. Quant à la solution dernière de la question, que peut-on espérer? Il y a longtemps, on le sait, que toute éventualité de guerre a été écartée. Dès lors la conséquence inévitable, c'est que tout finira par une transaction, et peut-être déjà les conditions essentielles de cette transaction sont-elles admises par les principaux cabinets. Si les résolutions de l'Europe ne répondent point entièrement aux justes et légitimes aspirations des Roumains, elles commenceront du moins ce que l'avenir achèvera. Si l'union politique n'est pas prononcée, elle sera en germe dans l'organisation qui sera vraisemblablement adoptée, et qui n'aura qu'à se développer. L'œuvre d'aujourd'hui sera faite, il restera l'œuvre de demain.

Des deux autres affaires diplomatiques qui s'agitent en ce moment, la plus sérieuse, à coup sûr, est le différend qui s'est élevé entre le Danemark et la confédération germanique au sujet de la situation faite aux duchés de Lauenbourg et de Holstein dans la monarchie danoise. C'est le Lauenbourg qui le premier, appuyé par le Hanovre, a porté directement ses griefs devant la diète de Francfort, tandis que d'un autre côté la Prusse et l'Autriche transmettaient à l'autorité suprême de la confédération le résultat des négociations qu'elles ont suivies avec le cabinet de Copenhague concernant le Holstein. Ce résultat, on s'en souvient, est entièrement négatif, et il est dû surtout à l'attitude d'hostilité prise dès le premier jour par la diète d'Itzehoe en face du gouvernement danois, qui proposait aux représentans du Holstein une nouvelle constitution provinciale. Tout réside aujourd'hui dans la mesure des concessions que le roi de Danemark peut juger compatibles avec sa dignité, sa souveraineté et son indépendance. L'intervention de l'Allemagne aggrave nécessairement la question. Rien n'indique cependant jusqu'ici que la diète de Francfort soit très décidée à suivre jusqu'au bout les passions germaniques. Elle se hâte avec une certaine lenteur; elle a commencé par communiquer au cabinet de Copenhague les plaintes du Lauenbourg. C'est un nouvel épisode diplomatique qui commence. Il ne reste pas moins certain qu'il y a toujours quelque chose d'insoluble dans cette question tant qu'on se place sur un terrain où l'on somme en quelque sorte le gouvernement danois de faire aux duchés une situation telle qu'elle aboutirait, par une égalisation de droits, à une véritable annihilation du royaume de Danemark. C'est là justement le but que poursuivent les passions allemandes; c'est ce que le gouvernement danois ne peut point concéder sans aliéner son indépendance. L'œuvre de la diète de Francfort, si elle est utilement et efficacement dirigée, ne peut donc consister qu'à définir, à garantir la situation particulière du Holstein et du Lauenbourg, sans intervenir dans les rapports des duchés avec la monarchie danoise. Là où l'indépendance du Danemark serait mise en jeu, l'affaire tomberait inévitablement sous le verdict de l'Europe.

Quant à la question du pont de Kehl, dont la diète de Francfort est également saisie, quelle opposition sérieuse peut-elle rencontrer? Elle intéresse le commerce de tous les pays : elle a été l'objet d'un traité signé entre la France et le grand-duché de Bade, et c'est ce traité qui est en ce moment

soumis à la diète. La Prusse paraissait d'abord disposée à élever quelques difficultés; mais elle s'est ravisée en songeant qu'elle avait elle-même quelques considérations à garder, ayant fait construire le pont de Cologne sans tenir suffisamment compte de toutes les nécessités de la navigation du Rhin. Il resterait donc seulement l'opposition possible de l'Autriche. Ce n'est pas que l'Autriche ne voie dans le pont de Kehl un avantage réel pour le commerce de l'Allemagne : ses objections sont d'un ordre militaire. Il est évident que c'est par ce côté qu'un pont sur le Rhin a pu éveiller les chatouilleuses susceptibilités germaniques. Quelle valeur cependant peuvent avoir de telles objections, lorsque le territoire de l'Allemagne est gardé sur ce point par des forteresses formidables, lorsque les progrès de la science militaire ont rendu praticable partout et à tout instant le passage des fleuves? Quand nos armées ont passé le Rhin, le pont de Kehl n'existait pas; elles ne le passeront pas plus souvent, parce que le pont existera. De vieilles passions, toujours prêtes à se frayer une issue, ont pu saisir cette occasion nouvelle, car ces passions existent en Allemagne, et elles parlent parfois bruyamment. Il ne faut pas croire pourtant qu'elles soient générales. On a pu le voir récemment à Leipzig, à l'inauguration d'un monument élevé en mémoire de la journée fameuse qu'on a appelée la bataille des nations. Ce monument est placé à l'endroit d'où Napoléon dirigeait l'action. Les inscriptions n'ont rien d'hostile, elles sont purement religieuses et ne rappellent que la vanité de la guerre. L'inauguration n'a été accompagnée d'aucune manifestation antifrançaise. Cette pierre n'est point le témoignage d'une animosité survivante contre notre pays; c'est un simple souvenir d'histoire, comme devraient être les haines elles-mêmes entre l'Allemagne et la France.

Si l'on observe maintenant quelques-uns de ces pays dont l'existence est au premier rang, l'Angleterre suit toujours d'un œil attentif et ardent ses affaires de l'Inde, qui semblent être décidément entrées dans une voie favorable depuis la victoire de Delhi et le ravitaillement héroïque de Lucknow. Les affaires de l'Inde vont devenir un des principaux objets de discussion dans la prochaine session du parlement britannique. Là se posera inévitablement la question, agitée déjà dans la presse, de la dépossession de la compagnie des Indes et du gouvernement direct de la reine. L'insurrection indienne et la crise financière, ce sont là les deux grandes affaires qui vont retentir dans les chambres. Quant à la France, le corps législatif vient de se réunir, ainsi qu'on l'avait annoncé. Cette réunion n'a pour le moment d'autre objet que la vérification des pouvoirs des députés élus il y a quelques mois, et cette vérification opérée, le corps législatif sera ajourné; la véritable session commencera au mois de janvier. Ce serait tout aujourd'hui, s'il n'y avait quelques changemens dans les hautes fonctions publiques. M. Chaix-d'Est-Ange vient d'être mis à la tête du parquet de la cour impériale de Paris; mais ce n'est point là l'événement principal. Tandis que M. de Royer remplace M. Abbatucci au ministère de la justice, il a pour successeur à la cour de cassation, qui? M. Dupin lui-même, qui vient en même temps d'être nommé sénateur. Ainsi les hommes s'en vont et reviennent, et M. Dupin, après avoir commencé sa carrière politique dans la chambre des re-

présentans de 1815, aspire à mourir là où il a vécu pendant longtemps, à la cour de cassation, qu'il n'avait quittée que par accident.

De tout ce qui arrive et de tout ce qui passe sous les yeux souvent étonnés des contemporains, il résulte une impression qu'on a quelque peine à définir. Tout est changement dans les hommes et dans les choses, et les hommes eux-mêmes, en s'en allant ou en reparaissant, semblent n'être là que pour mieux marquer la fuite des choses. Le monde actuel est un théâtre de permanentes évolutions où l'on voit se transformer incessamment tout ce qu'il y a de plus sérieux et tout ce qu'il y a de plus léger, les lois, les idées, les mœurs, les goûts, les intérêts, aussi bien que les modes. Ne dirait-on pas que la société tout entière se trouve placée dans une sorte d'indécision crépusculaire, entre le souvenir de ce qu'elle a été et le pressentiment de l'état nouveau qu'on lui promet? Elle marche à pas pressés dans ces voies nouvelles qui lui sont ouvertes, non sans regretter quelquefois cependant ce qu'elle a eu de meilleur, ce qui a pu faire un jour sa dignité ou sa grâce. Que cette société moderne ait ses grandeurs et ses beaux côtés, qu'elle compte plus d'un progrès, qui le niera? Cela ne veut point dire pourtant que toutes les transformations soient des progrès, et que les nouveautés les mieux constatées suppléent heureusement à tout ce qui fit le charme de la société française. Il a pris fantaisie à une femme qui a obtenu des succès par quelques œuvres dramatiques d'écrire un petit livre sur *les Salons de Paris,* et ce petit livre a un autre titre encore, à la fois doux et triste, celui des *Foyers éteints.* Mme Ancelot, l'auteur des *Salons de Paris,* rassemble ses souvenirs sur quelques-unes de ces réunions qui ont brillé autrefois, et qui eurent même leur célébrité littéraire ou mondaine. Elle vous conduira dans le salon du baron Gérard, où vous verrez des peintres et des poètes, des grands seigneurs et des diplomates, l'abbé de Pradt conversant avec M. de Humboldt. Puis, si vous le voulez, franchissez cette porte soigneusement gardée: vous serez dans un de ces asiles choisis où le jour est ménagé, où l'on parle à demi-voix. C'est moins un salon qu'un sanctuaire; Chateaubriand est le dieu, et Mme Récamier est la paisible gardienne de cette gloire. Allez un peu plus loin; vous vous trouverez à l'Arsenal, dans la maison du plus spirituel désabusé de notre temps, de Charles Nodier en personne, l'homme qui a eu le plus d'aventures par l'imagination, qui a su le mieux conter, et qui a vu passer autour de lui tout ce qui avait un nom. Ce ne sont point là certainement tous les salons de Paris. Mme Ancelot raconte ce qu'elle a vu, ce qu'elle a connu, et même elle aiguise plus d'un trait piquant, lancé avec une dextérité de main toute féminine; mais il ne s'agit point ici de l'esprit de Mme Ancelot et de quelques-uns de ces *salons* dont l'auteur trace la monographie: il s'agit plutôt de l'essence même de ces réunions, qui ont été pendant longtemps le produit d'un esprit de sociabilité particulier à la France, et dont le nombre va chaque jour en diminuant. Ce sont des *foyers éteints.* Les salons anciens n'existent plus, les salons nouveaux deviennent rares.

A quoi cela tient-il? A bien des causes sans doute : à la politique, qui commence par diviser les hommes et qui finit par les disperser périodiquement, aux intérêts nouveaux qui ont prévalu, à la vie affairée et besoigneuse qui s'est développée, au travail de l'esprit démocratique, qui émousse la distinc-

tion des mœurs et décompose les groupes, en ne laissant subsister qu'une vaste foule. Autrefois les salons étaient des foyers où l'on se retrouvait, la politesse était le lien de ces réunions habilement formées et plus habilement dominées par la grâce ou par l'esprit. Il y avait, comme le dit La Bruyère, « la ressemblance des goûts sur ce qui regarde les mœurs, » et la différence des opinions, c'est-à-dire tout ce qui fait l'homogénéité d'une réunion et ce qui l'anime par la vivacité de la conversation. Les salons étaient une puissance, car ils représentaient, sous une certaine forme, l'opinion publique telle qu'on pouvait la concevoir alors. Aux premiers temps de la restauration, il y eut une sorte de renaissance de cette société, que l'orage avait dispersée, et qui avait hâte de se recomposer. Les hommes nouveaux qui avaient grandi trouvaient naturellement leur place dans ce monde transformé; le goût des choses de l'esprit pénétrait partout. De là ces réunions à demi aristocratiques, politiques et littéraires, que Mme Ancelot indique plus qu'elle ne les caractérise. Cette époque, à vrai dire, a été le plus beau moment pour les salons de notre siècle. Depuis, tout a changé, et à mesure que des révolutions nouvelles sont survenues, les intérêts, les diversions de toute sorte, les habitudes nouvelles, les obligations, ont achevé de dissoudre ce qui existait de ce monde. Il y a eu des cercles, des clubs, des coteries ou des cohues, des petites bourses ou des banquets; le salon a disparu. Il y a des réunions où l'on se coudoie sans se connaître, où l'on se voit un soir pour ne plus se rencontrer jamais. Le hasard rassemble souvent les hommes, lorsque, par aventure, il n'aura pas plu à quelque enrichi de notre temps de convier à ses festins les amis qu'il n'a jamais vus. Il ne faut pas s'y tromper, si c'est une conséquence des mœurs démocratiques, c'est aussi une diminution de ce qui fit l'ornement et même l'une des forces de la société française. Et qu'on le remarque bien en outre, c'est peut-être ce qui explique comment le ridicule n'est plus rien. Le ridicule est souvent une chose relative; il faut une certaine finesse d'esprit pour le sentir, et il faut une certaine force sociale collective pour en faire justice. Cette force sociale, ce juge, c'était ce qu'on nommait le monde autrefois. Les masses sont d'assez mauvaises appréciatrices. C'est le propre de l'esprit démocratique de diminuer le sentiment de ce qui est vrai et de ce qui est ridicule, comme aussi malheureusement il efface parfois toute distinction entre ce qui est bien et ce qui est mal. Le succès est la seule règle, et voilà comment le ridicule ne tue plus personne; il est des hommes qu'il fait vivre.

Le ridicule reste livré à la muse immortelle de l'ironie, qui aurait certes fort à faire, si elle voulait mener jusqu'au bout cette œuvre de correction universelle, qui est une de ses missions. Que le théâtre s'empare donc des ridicules sans compter les vices, qu'il les représente, qu'il les personnifie : il aura des types nombreux à sa portée, il tracera des peintures saisissantes. Est-ce là le but que s'est proposé M. Camille Doucet dans sa récente comédie, jouée au Théâtre-Français sous le titre séduisant du *Fruit défendu?* L'auteur s'est renfermé dans un cadre plus modeste; il a peint des effervescences de jeune homme plutôt que des vices, des travers plutôt que des ridicules caractérisés, et il a écrit une œuvre enjouée, facile, élégante, quoique un peu dénuée de cette force comique qui fait tout revivre au théâtre. Suppo-

sez un jeune homme qui ne songe à aimer deux de ses cousines que quand il ne peut plus les aimer, c'est-à-dire quand elles sont mariées, et qui alors les aime toutes les deux, qui ne se détermine à s'éprendre sérieusement d'une troisième de ses parentes, encore dans la fleur de sa jeunesse et de sa beauté, que lorsqu'on lui assure qu'il doit être à jamais séparé d'elle; mêlez à ceci un oncle bonhomme, deux maris peu clairvoyans, des oppositions de goût et de caractère, des troubles féminins, des élans de jeunesse, des scènes assez piquantes : ce sera la comédie nouvelle, dont le mérite est dans le détail comme dans la vivacité du dialogue. Hélas! qui n'a pas son fruit défendu dans la vie? Dans la comédie de M. Camille Doucet, personne n'y touche, et tout le monde est content ou en a l'air. Que faut-il de plus? Il reste à savoir si la vie réelle ressemble toujours à la comédie. Cette pièce de M. Scribe qui a repris récemment son rang au théâtre, *la Calomnie,* laisse une impression plus triste, quoiqu'elle soit spirituellement comique. Le jour où l'auteur fécond de tant de vaudevilles a eu l'idée de peindre la calomnie, il a songé sans doute à faire une œuvre sérieuse, et s'il n'a point réussi dans le sens le plus complet du mot, il a tracé un tableau qui n'a perdu ni sa nouveauté ni son intérêt. C'est une esquisse des mœurs politiques d'autrefois qui revient à la lumière dans un temps où toutes les conditions de la politique sont changées.

Au milieu du calme des états européens, ramenés impérieusement par le cours des choses sous la discipline des pouvoirs concentrés et prépondérans, voici deux pays restés malgré tout en possession du régime constitutionnel et parlementaire, et où s'agitent des questions qui intéressent le monde. Ces deux pays sont la Belgique et le Piémont. Ce dernier sort à peine d'une crise d'élections qui a déconcerté plus d'une prévision. La Belgique vient d'entrer à son tour dans un mouvement semblable par suite de la dissolution de la chambre des représentans, qui a été le premier acte du nouveau cabinet. On sait comment cette situation s'est engendrée en Belgique, comment le pays a vu passer tous ces faits, les discussions orageuses de la loi de la bienfaisance, les manifestations populaires, l'ajournement et la clôture de la session, les élections communales, la retraite du dernier cabinet, l'avénement d'un ministère libéral. Tout se suit, tout s'enchaîne. Aujourd'hui, en présence de ce scrutin qui va s'ouvrir le 10 décembre, les partis parlent successivement au pays. Le gouvernement a tenu d'abord à s'expliquer; il l'a fait dans une circulaire que M. Charles Rogier s'est empressé d'adresser aux gouverneurs des provinces, et où le nouveau ministre de l'intérieur s'est principalement proposé de dissiper les préventions sur l'origine du cabinet, comme aussi d'attester le caractère conservateur et sensé de son libéralisme. Le parti catholique, à son tour, vient de publier un manifeste aux électeurs, manifeste qui ne dissimule rien et qui reste dans les limites d'une sage politique. Enfin le parti libéral, en dehors du gouvernement, adresse au corps électoral une longue lettre où il raconte les événemens, et où il s'efforce de rassurer en même temps que d'attirer à lui les populations rurales. Au fond, la Belgique est livrée aujourd'hui à deux partis qui se renvoient mutuellement la responsabilité d'une crise qui a ses difficultés et ses anomalies pour tout le monde, puisque le parti catholique a

perdu le pouvoir en ayant la majorité dans les chambres, et que le parti libéral désavoue hautement toute connivence, répudie toute solidarité avec les manifestations irrégulières qui ont joué un si grand rôle dans ces événemens. Écoutez les catholiques : ils vous diront que ce sont les libéraux qui ont suscité une émotion factice dans le pays en travestissant l'objet et le caractère d'une loi faite essentiellement pour les pauvres, en dehors de tout calcul politique. Écoutez les libéraux : ils vous diront que ce sont les catholiques qui, par l'excès de leurs prétentions, ont troublé le pays et provoqué des manifestations populaires déplorables dans la forme, quoique légitimes ou explicables dans leur principe. Or il est évident pour tout observateur impartial que les uns et les autres ont contribué à créer une situation qui est l'œuvre de leurs passions, ou du moins de la partie exagérée des deux opinions. C'est là malheureusement ce qui caractérise l'état de la Belgique. A côté des antagonismes naturels, légitimes, nullement dangereux d'ailleurs, il y a les luttes factices, les violences, les récriminations, les représailles, en un mot toutes les exagérations à l'aide desquelles les partis se font une guerre qui dépasse le but.

Ainsi il semble bien clair que le parti catholique n'a nullement l'intention de porter atteinte aux institutions libérales de la Belgique. Cela n'est point douteux pour les principaux hommes d'état de cette opinion, qui déclaraient récemment encore dans leur manifeste qu'ils n'auraient jamais prêté leur appui à une loi dont le caractère eût été tel qu'on l'avait supposé, et qui exprimaient le regret que la dissolution du parlement leur eût enlevé le pouvoir et le mérite de proposer eux-mêmes l'abandon de la loi de la charité. Serait-ce l'église belge qui voudrait systématiquement détruire les institutions libres ? Elle ne le pourrait évidemment, par la raison bien simple qu'elle ne trouverait sous aucun régime les avantages que lui assurent les institutions sous lesquelles elle vit. Qu'on remarque en effet que l'église est entièrement libre en Belgique : par ses associations, par ses corporations, par ses établissemens d'instruction publique, elle a une situation et un pouvoir considérables. Depuis l'évêque jusqu'au plus simple prêtre, toutes les nominations se font en dehors de toute intervention de l'état. Les communications du clergé belge avec Rome sont pleinement libres. Comment donc l'église belge songerait-elle à échanger contre un régime politique quelconque cette souveraine et entière liberté que lui garantit la constitution belge ? Et cependant il n'est pas moins vrai que les exagérés du parti catholique parlent souvent comme s'ils nourrissaient des desseins hostiles contre les institutions libérales. Ils refusent au pouvoir civil les plus simples prérogatives : ils mettent parfois l'état en interdit, ils inquiètent l'esprit moderne dans ses plus légitimes aspirations, et ils arrivent à créer toute sorte de perplexités aux hommes d'état qui ont parfois la mission de gouverner au nom du parti catholique. C'est ainsi que le chef du dernier cabinet, M. de Decker, s'est trouvé jeté dans la situation la plus difficile, et qu'il n'a pu contenir un jour cette parole, qu'un « souffle d'intolérance semblait passer sur le pays. » Certains catholiques ont reproché à M. de Decker sa retraite comme une défection. Que pouvait-il faire cependant en présence du résultat des élections communales ? Il avait, il est vrai, la majorité dans les cham-

bres; mais d'un autre côté il se trouvait en face d'une présomption d'hostilité de la part du pays. Si les exaltés du parti catholique étaient plus clairvoyans, ils s'apercevraient peut-être qu'ils ne sont point étrangers à ce résultat. Et cette situation une fois créée, que pouvaient faire à leur tour les chefs du parti libéral appelés au pouvoir? Leur conduite était toute tracée: ils ne pouvaient gouverner avec la chambre telle qu'elle existait. La dissolution était une nécessité, comme elle était peut-être le dénoûment le plus naturel de cette crise, qui finissait par n'avoir plus d'issue.

Les libéraux profiteront-ils de la leçon et de l'expérience? Les premiers actes de M. Charles Rogier attestent la modération de ses vues. Le cabinet actuel n'a point d'autre pensée que de suivre une politique d'ordre et de conservation, en maintenant l'indépendance du pouvoir civil et l'intégrité des droits de l'état dans ses rapports avec l'église. Le progrès, tel qu'il l'entend, est un progrès sage, mesuré, sans secousse et sans violence. Malheureusement ce qui est vrai des catholiques ne l'est pas moins des libéraux dans un autre sens. Pour les hommes d'état des deux opinions, le danger est dans les entraînemens de leurs partisans. Les libéraux belges au fond ne menacent point l'église, et la plupart d'entre eux d'ailleurs sont catholiques; mais ils font comme s'ils la menaçaient. Par une sorte d'ostentation de liberté, ils patronnent quelquefois les enseignemens irréligieux; ils vont chercher au dehors des modèles de libéralisme d'un genre un peu suspect, et dont d'autres pays n'ont pas voulu, outre que l'importance sérieuse qu'ils donnent à ces modèles fait sourire les pays auxquels ils font de tels emprunts. Ils jettent dans des polémiques violentes tous ces mots de parti clérical, de parti épiscopal, qui sont les armes dangereuses des révolutionnaires, et, loin de servir la liberté, ils arrivent ainsi à effaroucher les croyances. Il suit de là que les libéraux belges, qui sont placés sur un terrain juste et vrai, et qui retrouvent toute leur force quand ils défendent l'indépendance et les droits de la société civile, perdent leurs avantages et compromettent leur cause quand ils semblent menacer les consciences religieuses. Ils éloignent d'eux beaucoup d'esprits conservateurs dont au fond ils ne sont séparés que par des passions et des exagérations de langage. Les uns et les autres devraient se rappeler que l'alliance de l'esprit religieux et de l'esprit de liberté a fait la nationalité belge. Ce sont ces deux choses qui sont la raison d'être de l'indépendance de la Belgique aussi bien que de sa constitution, l'une des plus libérales qui existent, et c'est là ce qui devrait se dégager sans cesse des polémiques violentes pour servir de guide aux hommes d'état vraiment modérés des deux partis. C'est aux chefs de l'opinion libérale maintenant au pouvoir de dénouer victorieusement par leur intelligente prudence une crise trop prolongée. Prétendre, comme on le fait encore, qu'ils ont reçu la direction des affaires des mains de l'émeute, ne servirait qu'à aggraver une situation déjà assez difficile. Le cabinet actuel a reçu le pouvoir de la prérogative constitutionnelle du roi agissant librement; il l'a reçue pour gouverner avec modération, et c'est là sans nul doute sa pensée, lorsqu'il demande un témoignage de confiance au pays, qui va se prononcer le 10 de ce mois.

Les élections piémontaises, d'un autre côté, ne sont plus à s'accomplir.

Le dernier mot du scrutin a été dit il y a déjà quelques jours. Au fond, ce sont les mêmes questions qui s'agitent dans le Piémont et en Belgique, si ce n'est qu'à Turin c'est le parti libéral qui est au pouvoir depuis longtemps. Le parti libéral piémontais a eu le singulier avantage de trouver pour premier ministre un homme habile, doué d'autant de pénétration que de fermeté, qui a su donner un lustre nouveau à la politique extérieure de son pays, et qui a dans l'esprit assez de prudence pour savoir attendre, pour ne pas vouloir brusquer les questions dangereuses. Que le parti libéral ait fait une grande position à M. de Cavour, cela n'est point douteux. M. de Cavour n'a pas moins fait de son côté, il faut le dire, pour le parti libéral piémontais. Il lui a donné en premier lieu le succès; il l'a constitué en parti de gouvernement, il vient de lui assurer un règne ininterrompu de plus de cinq années, qui a permis au régime constitutionnel de s'affermir et de devenir une réalité sérieuse. Au premier abord, lorsque l'épreuve électorale a commencé, on ne doutait point que le résultat ne fût favorable au cabinet, à la politique du président du conseil. Par le fait, il en a été ainsi. La lutte cependant a été vive, et les élections ont présenté un spectacle aussi curieux qu'animé.

Il y aurait un premier fait à remarquer, c'est l'intervention active de l'aristocratie piémontaise, qui s'est montrée jalouse d'exercer ses droits et de prendre le rôle qui lui est offert par le régime constitutionnel. Une grande partie de cette noblesse d'ailleurs porte dans la vie politique des inclinations sincèrement libérales. La fraction qui a été visiblement la plus menacée et qui a le plus perdu dans les élections est la partie avancée de l'opinion libérale, la gauche, ou pour mieux dire le radicalisme, qui est sorti assez meurtri du combat. La droite au contraire, le parti conservateur, a vu s'accroître le nombre de ses représentans, qui était assez restreint dans la dernière chambre, et même M. Solar della Margherita, l'ancien ministre du roi Charles-Albert, dont les opinions absolutistes sont fort connues, a été élu plusieurs fois. Au premier instant, lorsqu'on a connu ces résultats, lorsqu'on a vu poindre cette force conservatrice, l'émotion a été vive; la crainte d'une réaction s'est réveillée aussitôt. Il en est résulté que dans les scrutins de ballottage qui ont eu lieu pour les élections restées incomplètes, toutes les divisions de l'opinion libérale se sont effacées et toutes les nuances se sont ralliées. Deux des ministres, MM. Batazzi et Lanza, qui n'avaient point été élus au premier scrutin, ont été nommés au second. C'est ce qui explique aussi peut-être la nomination du radical M. Brofferio, qui l'a emporté à Turin sur M. le comte de Revel, le chef le plus éminent du parti conservateur modéré. M. de Revel a été visiblement la victime de la multiple élection de M. Solar della Margherita. Tous ces faits ne sont pas aussi inconciliables qu'ils le paraissent; ils prouvent que dans le Piémont comme partout, on nomme des députés de la droite, si l'on craint que la politique n'incline trop vers les exagérations libérales, et on va jusqu'à M. Brofferio, si l'on voit surgir M. Solar della Margherita. En définitive, les diverses nuances de la droite formeront dans la chambre nouvelle une minorité respectable. Le ministère a toujours une majorité suffisante. Les quelques députés de la gauche qui ont été élus semblent devoir se perdre aujourd'hui dans la masse

ministérielle. Quel sera le résultat de ces élections? Au premier instant, le bruit s'est répandu à Turin que deux ministres, MM. Ratazzi et Lanza, qui représentent plus particulièrement ce qu'on nommait autrefois le centre gauche, allaient se retirer, et que M. de Cavour se rapprocherait de la fraction modérée du parti conservateur. Rien n'indique cependant que ces changemens, qui auraient leur portée, étaient en question. D'autres demandent au contraire au cabinet une politique plus énergiquement libérale, la présentation de lois anticléricales, comme le dit M. Brofferio. Si M. de Cavour ne croit point utile à son pays d'être plus conservateur, on conviendra que ce serait étrangement pratiquer les règles du régime constitutionnel de choisir, pour déployer un libéralisme plus vif, le moment où une partie du corps électoral semble se prononcer dans un sens plus modéré. Le plus vraisemblable, c'est que M. de Cavour suivra la politique qu'il a suivie jusqu'à présent, en tenant compte des circonstances. Dans tous les cas, M. de Cavour a du moins un avantage, c'est la multiple élection de M. Solar della Margherita, qui tiendra serrées autour de lui toutes les nuances du parti libéral, et la plus grande faute du parti conservateur modéré serait d'accepter les directions de l'ancien ministre absolutiste.

Ces luttes d'opinions et de tendances qui éclatent au grand jour en certains pays sont pour le moment peut-être plus voilées en Espagne, elles n'existent pas moins toutefois. Elles sont la raison de tout ce qui est arrivé depuis quelque temps, elles se retrouvent dans les débats parlementaires, dans les polémiques de la presse, dans les crises ministérielles, dans les émotions publiques. Partout on voit un pays alternativement poussé dans des sens contraires et cherchant à grand'peine un équilibre toujours troublé par les passions des hommes. En Espagne aussi, il y a des absolutistes qui épient les faiblesses du régime constitutionnel, et ne demanderaient pas mieux que de s'en délivrer; la révolution à son tour a été en permanence à Madrid. Qu'est-il arrivé? Toutes les fois qu'un parti extrême a eu l'air de prévaloir, tout a été mis en question, l'opinion s'est inquiétée, car l'Espagne a déjà fait trop de chemin pour pouvoir être ramenée vers l'absolutisme, et elle garde trop le culte de ses traditions monarchiques et religieuses pour avoir le goût des utopies révolutionnaires. Le ministère qui s'est formé il y a un mois sous la présidence de l'amiral Armero s'est pénétré sans doute de cette situation, et il semble s'être proposé de rassurer les instincts libéraux de l'Espagne sans affaiblir les garanties conservatrices. Il a vu que le dernier cabinet avait été conduit par une sorte de fatalité au-delà des limites que le général Narvaez avait dû se tracer en arrivant au pouvoir, et il s'est habilement placé en dehors de ce courant de réaction. La situation politique de l'Espagne n'a point changé au fond, puisque les mêmes opinions sont dans le conseil de la reine Isabelle; mais de cette évolution du pouvoir il est résulté une tension moins grande en toute chose au-delà des Pyrénées. L'administration intérieure du pays s'est adoucie. La presse, bien que toujours placée sous l'empire d'une loi qui a été votée par les chambres et qui ne peut être abrogée que par elles, la presse jouit par le fait de plus de latitude. Des arrestations assez nombreuses avaient été opérées dans ces derniers temps, et les victimes de ces arrestations s'étaient vues reléguées dans

la maison de dépôt de Leganès, où elles restaient sans être jugées; cette maison a été vidée et même fermée par le nouveau gouverneur civil de Madrid, le marquis de Corbera. Des mesures d'exil ou d'internement précédemment infligées à diverses personnes ont été levées. L'état de siége ne subsiste que sur quelques-uns des points les plus menacés, comme la Catalogne. Un acte surtout a révélé l'esprit qui anime le nouveau cabinet: c'est le choix d'un certain nombre de gouverneurs de provinces appelés à remplacer ceux qui ont cru devoir suivre la fortune de la dernière administration. Il ressort évidemment des choix qui ont été faits que le ministre de l'intérieur, M. Bermudez de Castro, ne s'est laissé guider par aucune pensée exclusive et systématique. Il a pris dans toutes les nuances du parti constitutionnel conservateur, même dans les rangs de *l'union libérale*. Un des nouveaux gouverneurs, M. Canovas del Castillo, était aux côtés du général O'Donnell en 1854; un autre est de la famille de M. Rios-Rosas, dont il porte le nom. D'ici à peu, on verra les réformes que M. Mon prépare dans les finances, et qui porteront sans nul doute la marque de cet esprit résolu et expérimenté.

Le nouveau ministère espagnol semble donc vouloir se placer sur un large terrain de conciliation, où il peut trouver une certaine force. A proprement parler, le système de conduite qu'il suit n'est autre que la politique à laquelle se ralliaient il y a quelques années toutes les fractions du parti conservateur, et qui se résume dans le maintien, dans l'exécution fidèle de la constitution de 1845. Il reste, il est vrai, une dernière question à vider. Le cabinet Armero-Mon n'ira-t-il pas encore se heurter contre quelque écueil imprévu? Obtiendra-t-il l'appui des cortès elles-mêmes, qui doivent se réunir à la fin de décembre? Malheureusement, on le sait, le parti modéré espagnol est livré depuis quelque temps à toute sorte de divisions qui l'affaiblissent et qui ont contribué à jeter l'Espagne dans la situation difficile où elle est, en paralysant le raffermissement de l'ordre constitutionnel, ébranlé par une révolution. Avec un peu d'esprit politique, ce parti doit voir aujourd'hui que, s'il veut conserver l'influence qui s'attache à une grande opinion, il doit tout faire pour se recomposer, pour se rallier. Le jour où le parti modéré se reconstituera avec une politique déterminée, avec un but précis, toutes les difficultés ne seront pas sans doute vaincues au-delà des Pyrénées; seulement il y aura une force avec laquelle il faudra toujours compter et capable de jeter son poids dans la balance avec profit pour le pays comme pour la reine elle-même. Mais avant que ces questions ne reparaissent dans les chambres, l'Espagne voit s'accomplir un événement qui était attendu d'un instant à l'autre: c'est la délivrance de la reine. Déjà tout se préparait depuis quelques jours. La province des Asturies, qui a gardé le privilége de donner son nom à l'héritier du trône, avait envoyé sa députation à Madrid; le roi avait reçu exceptionnellement le pouvoir de rendre un décret pour décorer de tous les ordres royaux l'enfant attendu, lorsque la reine a mis au jour un prince dont la naissance ne peut qu'être une force nouvelle et un nouveau gage de durée pour la monarchie espagnole.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

DE QUELQUES TRAVAUX DE LITTÉRATURE MUSICALE.

I. *Essai d'instruction musicale*, par M. Mercadier. — II. *Leçons de lecture musicale*, par M. J. Halévy. — III. *Mozart, Vie d'un Artiste chrétien*, par M. Goschler,

L'enseignement de la musique et la diffusion des connaissances musicales parmi les classes populaires de la France est un fait que nous avons déjà eu occasion de constater ici. Un grand nombre de bons esprits se sont voués à la noble mission de répandre les principes d'un art si puissant sur les masses, et n'ont pas dédaigné de consacrer leurs veilles à en simplifier les premières notions. La musique a cela de particulier, qu'elle est à la fois une science profonde qui, comme toutes les sciences possibles, repose sur des lois de nombre, et qu'elle devient, sous la main du temps et l'inspiration du génie, un art merveilleux qui semble ne procéder que de la spontanéité et du sentiment individuel. Le monde est ainsi très porté à croire que la musique ne renferme que des effets dont les causes sont inconnues, et importent aussi peu à l'artiste qui crée qu'au simple amateur qui jouit. Cette erreur, presque universellement répandue en France, empêche qu'on n'accorde à la musique le rang élevé qui lui appartient parmi les connaissances de l'esprit humain. Les divagations qui s'impriment chaque jour à propos de cet art admirable, l'ignorance si profonde de la plupart des beaux esprits qui en parlent dans les journaux, ignorance dont nous avons pu récemment encore apprécier l'étendue, — tout cela contribue à répandre le préjugé que la musique est une sorte d'alchimie sur laquelle on peut dire ce qu'on veut sans avoir à craindre un démenti. Les théâtres d'ailleurs sont un plaisir charmant et coûteux qu'on est bien aise de se procurer à peu de frais, au moyen d'articles où l'on juge les maîtres et surtout les cantatrices avec une assurance cavalière qui ne prête à rire qu'aux initiés, qu'on traite de lourds pédans. Toutefois cet état de choses commence à s'améliorer un peu. Le public, qui est moins ignorant en ces matières délicates que ne le croient ceux qui ont la prétention de l'éclairer, ne prête plus qu'une oreille distraite à ces faux prophètes qui l'ont tant de fois induit en erreur. Il les laisse dire, et ne s'en rapporte qu'à son propre jugement ou à celui de quelques bons esprits dont il a eu soin de constater la véracité. Le peuple lui-même entre chaque jour davantage dans la connaissance d'un art qui a le don d'épurer et d'élever ses instincts, et, grâce aux nombreuses institutions publiques où

la musique fait partie de l'enseignement qu'on lui distribue gratuitement, il devient plus apte à en apprécier les véritables beautés.

Parmi les ouvrages élémentaires qui se publient en si grand nombre sur l'enseignement de la musique, nous avons remarqué l'*Essai d'Instruction musicale* de M. Mercadier. Ce petit livre, de cent cinquante-sept pages, fort bien imprimé, contient une explication claire, méthodique, et plus que suffisante, de tous les élémens de l'art musical, depuis le son isolé, résultat des ondulations de l'air, jusqu'à l'accord, qui est le principe de l'harmonie. Divisé en trente-six chapitres suivis d'un appendice sur l'enchaînement des gammes, c'est-à-dire des tons, que l'auteur rend plus sensible au moyen d'un jeu d'enfant très ingénieux, le livre de M. Mercadier a été adopté pour les classes du Conservatoire, ce qui n'est pas toujours un titre de recommandation, car le Conservatoire est aussi prodigue que l'Académie des Beaux-Arts de pareils témoignages de satisfaction. Dans le cas particulier qui nous occupe, on ne peut que louer le Conservatoire d'avoir adopté l'*Essai d'Instruction musicale* de M. Mercadier, dont l'esprit méthodique a su renfermer en quelques pages lucides et accessibles à tous les notions d'un art très compliqué.

Un ouvrage plus important sur le même sujet est celui qu'a publié M. Halévy sous le titre de *Leçons de Lecture musicale*. Appelé par la nature de ses fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts à émettre souvent ses idées sur les divers procédés de l'esprit, M. Halévy était plus apte qu'aucun autre compositeur éminent à parler avec mesure et clarté d'un art dont il connaît toutes les lois. Esprit diversement éclairé et rompu aux détails de l'enseignement supérieur de la composition, M. Halévy a été chargé par une commission du conseil municipal du département de la Seine de rédiger un traité de musique élémentaire à l'usage des écoles primaires de la ville de Paris et de l'Orphéon. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le traité de M. Halévy a été aussi adopté par le Conservatoire et approuvé par l'Institut. Il est divisé en quatre grandes parties. La première partie est consacrée à la connaissance des *signes*, la seconde à l'*intonation;* la troisième traite de la *mesure*, et la quatrième, la plus importante, s'occupe de ce qu'on appelle la *tonalité*. Après avoir parcouru les différens chapitres qui subdivisent chacune des quatre grandes divisions, l'auteur en résume les idées dans un chapitre final, afin que l'élève puisse avoir une conscience nette de ce qu'on vient de lui apprendre. Nous ne pouvons aborder ici toutes les questions que soulève un ouvrage élémentaire sur l'enseignement de la musique; il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et M. Halévy est un esprit trop sage pour avoir voulu innover dans un art où les faiseurs de systèmes se donnent libre carrière depuis cinquante ans. Nous ferons cependant au travail de M. Halévy un reproche général : il nous semble que le savant compositeur a commis par excès de zèle une double erreur, — qu'il a d'abord trop présumé de l'intelligence de l'élève en lui parlant souvent une langue abstraite et synthétique, et qu'ensuite il a trop divisé sa matière pour ne pas produire quelquefois de la confusion dans de jeunes esprits. Il est si difficile de parler à la jeunesse, de lui dire ce qu'il faut pour éveiller son attention, en laissant au temps à faire le reste. Ce défaut se fait surtout remarquer dans

la quatrième partie, qui traite de la *tonalité*, c'est-à-dire de la formation et de l'enchaînement des gammes au moyen des accidens d'altération.

M. Mercadier, dans l'*Essai d'Instruction musicale* dont nous avons déjà parlé, s'exprime ainsi au chapitre XIX[e], qui traite de ce sujet délicat : « On entend par *tonalité*, dit-il, l'effet d'un groupe ou assemblage de notes qui se reproduit sur l'échelle diatonique à des intervalles réguliers. Notre gamme par octaves est un exemple remarquable de tonalité, parce que les deux demi-tons occupent toujours une place invariable, et que la mélodie reçoit de cette régularité un certain caractère que l'oreille sait apprécier. » Au point de vue scientifique, cette définition laisse beaucoup à désirer, puisqu'elle ne comprend pas la *tonalité* du plain-chant, dont le caractère est la mobilité des deux demi-tons; mais elle suffit provisoirement pour donner à l'élève une notion qu'il lui sera facile de développer plus tard. M. Halévy creuse davantage ce sujet important, il en suit toutes les ramifications et en résume les effets dans un tableau où la génération des *tons* par les *bémols* et par les *dièses* frappe l'œil et saisit l'attention, mais le langage dont se sert M. Halévy pour traduire sa pensée est-il toujours en rapport avec l'intelligence de l'élève auquel il s'adresse? pourrait-on affirmer que la définition que donne le savant compositeur de l'enchaînement des *tons* produits par les *bémols* avec ceux qui résultent de l'emploi des dièses, « pénétration réciproque des gammes bémolisées et des gammes diésées, produite par l'enharmonie, » soit facilement comprise d'un enfant de dix ou douze ans? Nous nous permettons d'en douter. Toute cette leçon (la trente-cinquième), qui a pour objet de classer les différentes gammes qui sortent de la source primordiale, la gamme d'*ut naturel*, au moyen des accidens d'altération qui, parcourant deux chemins différens, vont aboutir à un rendez-vous commun (*fa dièse* ou *sol bémol*), est traitée de main de maître; mais elle suppose chez l'élève des connaissances et une habitude de raisonner qu'il eût été plus sage de ne pas exiger encore. La définition de la gamme ou du *mode mineur*, cette pierre d'achoppement de tous les livres de théorie musicale, laisse aussi quelque chose à désirer. M. Mercadier nous semble résoudre d'une manière plus simple et plus pratique cette difficulté d'enseignement : « En musique, dit-il, *mode* (du latin *modus*, manière), *manière d'être* ou *modification*, signifie le caractère qu'imprime à une gamme la place occupée par ses deux demi-tons constitutifs. Il est évident qu'en déplaçant les demi-tons on change la *manière d'être* de cette gamme, etc. « M. Halévy pénètre sans doute plus avant dans la nature de la gamme mineure lorsqu'il dit : « Les deux tétracordes qui forment une gamme mineure ne sont pas semblables dans leur composition... L'intervalle, composé d'un ton et demi, qu'on remarque dans le second tétracorde, intervalle né du *genre chromatique*, est *cause* que la gamme mineure participe du *genre chromatique*. » La définition de M. Halévy, pour être plus scientifique, s'adresse au maître qui enseigne bien plutôt qu'à l'élève qui apprend. En résumé, les *Leçons de Lecture musicale* de M. Halévy et l'*Essai d'Instruction musicale* de M. Mercadier se suivent et se complètent l'un par l'autre. Si nous avions pouvoir d'assigner à ces deux traités un but d'utilité publique, nous conseillerions de mettre le petit livre de M. Mercadier dans les mains des enfans qui n'ont aucune no-

tion de la musique, tandis que les leçons de M. Halévy serviraient aux classes des adultes, déjà préparés à recevoir une connaissance plus étendue d'un art qui parle à la raison autant qu'au sentiment.

Passer de la simple théorie aux livres qui s'occupent de l'histoire de la musique ou de la vie des musiciens, ce n'est pas une transition aussi brusque qu'on pourrait le croire au premier abord. Un homme de goût, M. le chanoine Goschler, a eu l'heureuse pensée de feuilleter avec respect la correspondance si connue en Allemagne de la famille de Mozart, et d'en extraire un petit volume intéressant qu'il a publié sous ce titre : *Mozart, Vie d'un Artiste chrétien*. On sait que la veuve du musicien le plus parfait qui ait encore existé a épousé en secondes noces un admirateur du génie de Mozart, M. de Nissen, conseiller d'état du Danemark, qui mourut à son tour en 1826. M. de Nissen avait classé les papiers de la famille de Mozart et en avait formé un gros volume qui fut publié par sa veuve en 1828 à Leipzig. C'est dans l'ouvrage confus, mais rempli de faits et de documens intéressans, de M. de Nissen qu'ont puisé depuis lors tous les écrivains qui ont eu à s'occuper de la vie de Mozart. M. Goschler raconte dans une courte préface comment il fut amené à s'intéresser à la vie de l'auteur de *Don Juan :* il a lu successivement toutes les biographies de ce grand compositeur qui lui furent signalées. « Je dois l'avouer, dit M. Goschler, je cherchais dans ces lectures plutôt l'homme que l'artiste, et tous les biographes me montraient l'artiste bien plus que l'homme. Tous exaltaient le génie, pas un n'appréciait le caractère; tous analysaient minutieusement les œuvres, aucun ne parlait de l'âme candide de Mozart, de sa foi vive, de sa piété sincère, de son dévouement filial, etc. » Si M. Goschler avait eu connaissance de l'étude publiée dans cette *Revue* sur *Mozart et Don Juan*, il aurait pu s'assurer que nous avons été le premier à signaler la noblesse de caractère qui distingue le père de l'immortel musicien, ainsi que l'union parfaite « de cette famille pieuse et résignée, famille tout allemande et vraiment chrétienne, où régnaient l'ordre, la chasteté et le goût des belles choses, digne berceau du musicien de l'amour idéal (1). » En parlant du caractère élevé de Mozart et de l'influence qu'il a exercée sur la direction de son génie, nous disions encore : « Mozart était arrivé (en 1787) à cette heure suprême de la vie d'un grand artiste où sa main peut écrire couramment sous la dictée de son cœur et réaliser, comme il disait, les rêves de son génie. Son esprit profondément religieux, sa piété naïve, que n'affaiblissaient même point les déréglemens passagers où il tomba dans les derniers jours de sa vie, semblaient pressentir confusément l'approche d'une révolution qui viendrait détruire tout ce qu'il adorait. »

M. Goschler n'en a pas moins rendu un véritable service au goût et à la saine critique en mettant à la portée des lecteurs français un choix des meilleures lettres de la famille de Mozart, où se trouvent consignés tant de faits curieux et intéressans de la seconde moitié du XVIII[e] siècle. Les lettres de Mozart surtout sont remarquables par une foule d'observations fines, judicieuses et profondes, d'où l'on pourrait extraire comme un résumé des règles

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars 1849.

immuables que ne doit jamais oublier un peintre du cœur humain. On lit dans une lettre de Léopold Mozart à sa femme du 30 juillet 1768 : « Cent fois j'ai voulu faire mes paquets et m'en aller (ils se trouvaient à Vienne); mais il a fallu démontrer que ce ne sont pas des imposteurs, des charlatans qui vont en pays étranger jeter de la poudre aux yeux, mais bien de braves et honnêtes gens qui font connaître au monde *un miracle que Dieu a produit à Salzbourg*. Voilà ce que je dois à Dieu, sous peine d'être la plus ingrate des créatures; et si jamais ce m'a été un devoir de convaincre le monde de ce miracle, c'est précisément en un temps *où l'on se moque de tout ce qui s'appelle miracle*. Ce n'a pas été une petite joie et un mince triomphe pour moi que d'entendre un voltairien me dire dernièrement avec stupeur : *Eh bien! j'ai enfin vu dans ma vie un miracle, c'est le premier.* » Ces paroles sont de Grimm qui, seul à Paris, comprit toute la grandeur du génie de Mozart. On a souvent discuté et l'on discute encore tous les jours pour savoir quelle doit être la part de la poésie dans un drame lyrique. Voici ce que pensait Mozart sur ce sujet délicat : « Je sais que dans un opéra il faut absolument que la poésie soit la fille obéissante de la musique. Pourquoi donc les opéras bouffes italiens plaisent-ils partout, malgré les misères du libretto? Parce que la musique seule y domine et fait tout oublier..... Si nous autres compositeurs nous voulions toujours suivre scrupuleusement nos règles (qui étaient fort bonnes quand on ne savait rien de mieux), nous ferions d'aussi mauvaise musique que les poètes font de mauvais livrets (1). » N'a-t-il pas prévu le règne de l'art grossier de notre temps lorsque Mozart écrivait à son père en 1782 ces propres paroles : « L'ode (qu'il devait mettre en musique) est noble, belle, tout ce que vous voudrez, malheureusement trop boursouflée pour mes fines oreilles; mais que voulez-vous? Le juste milieu, le vrai en toutes choses, on ne le connaît, on ne l'estime plus nulle part. *Pour obtenir du succès, il faut écrire des choses assez intelligibles pour qu'un fiacre puisse les retenir*, etc. » On dirait presque une définition anticipée de la musique de M. Verdi. Tout le monde connaît cet admirable passage sur la mort que nous avions déjà cité dans notre travail sur le *Don Juan :* « Comme la mort, à la bien considérer, est le vrai but de la vie, je me suis depuis plusieurs années tellement familiarisé avec ce véritable ami de l'homme, que son image,

(1) Dans son discours de réception à l'Académie française, Alfred de Musset a dit quelques mots pleins de justesse sur la part et le rôle de la musique dans une action dramatique : « Tant que l'acteur parle, l'action marche, ou du moins peut marcher; mais dès qu'il chante, il est clair qu'elle s'arrête. Que devient alors ce personnage? Est-ce un maître irrité qui gronde? Est-ce un esclave qui supplie? Est-ce un amant jaloux qui jure de se venger? Est-ce une jeune fille qui s'aperçoit qu'elle aime? Non, ce n'est rien de tout cela, et il ne s'agit plus de savoir quelle circonstance naît de la situation. C'est la colère, c'est la prière, c'est la jalousie, c'est l'amour que nous voyons et que nous entendons. La musique s'empare du sentiment, elle l'isole. Soit qu'elle la commente, soit qu'elle l'épanche largement, elle en tire l'accent suprême. Tantôt lui prêtant une vérité plus frappante que la parole, tantôt l'entourant d'un nuage aussi léger que la pensée, elle le précipite ou l'enlève; parfois même elle le détourne, puis le ramène au thème favori, comme pour forcer l'esprit à se souvenir, jusqu'à ce que la Muse s'envole et rende à l'action passagère la place qu'elle a semée de fleurs. »

loin d'être effrayante pour moi, n'a rien que de doux et de consolant! Je remercie mon Dieu de m'avoir accordé la grâce de reconnaître la mort comme la clé de notre véritable béatitude, etc. » Certes l'esprit qui pouvait s'élever à de pareilles considérations n'était pas indigne du génie qui a écrit le *Don Juan* et la messe de *Requiem*.

Il y aurait de curieux rapprochemens à établir entre certaines lettres de Mozart et quelques-unes de Weber. En étendant cette investigation à la vie de Beethoven, d'Haydn, de Gluck, de Haendel, de Bach, etc., on pourrait en extraire un vrai trésor d'observations, de remarques et de menus propos où, à travers la diversité des génies et des caractères, on trouverait cette vérité générale qui est de tous les temps et de toutes les écoles. Nous qui avons souvent l'honneur d'approcher de Rossini et de Meyerbeer, deux esprits qui se valent par la finesse des aperçus, l'étendue et la solidité du jugement, nous pouvons affirmer que l'auteur de *Guillaume Tell* et celui de *Robert le Diable* n'ont pas deux manières de voir sur les vrais principes de l'art. Ce sont ces principes qui nous préoccupent aussi, nous, humble propagateur de la bonne nouvelle. Et tant que nous pourrons tenir une plume, nous ne ferons pas de lâches concessions au mauvais goût triomphant.

P. SCUDO.

DICTIONNAIRE DE L'ADMINISTRATION FRANÇAISE, par M. Maurice Block (1). — La France est de tous les pays celui où l'administration tient la plus grande place. Alors même qu'elle n'était plus gouvernée, elle continuait à être administrée. L'administration française, avec ses principes sagement établis, avec ses traditions modérées, avec son personnel bien discipliné, a survécu à tous les gouvernemens; elle a traversé, sans trop de dommages, les plus violentes crises révolutionnaires, et les orages passés, c'est toujours par elle que l'ordre est promptement rentré dans l'état. Nous n'avons pas à examiner en ce moment si parfois elle n'aurait point, par sa jurisprudence, dépassé le domaine de la législation générale et entrepris sur les libertés locales ou industrielles. En définitive, le système, tel qu'il a été constitué sous l'ancienne monarchie, renforcé sous le consulat et maintenu jusqu'à nos jours sous tous les régimes, a produit de bons résultats. Aujourd'hui les nations qui par tradition et par instinct s'étaient montrées le plus rebelles à l'action administrative imitent peu à peu l'organisation française, et en Angleterre même nous voyons, par les débats du parlement, que les idées de centralisation, d'intervention officielle de l'état, gagnent chaque année du terrain. En présence des intérêts multiples et souvent contradictoires qui se sont créés ou développés au sein des sociétés modernes, on a reconnu que l'ordre et l'équité, nécessaires au bien-être général, ne sauraient trouver de garantie que dans une autorité supérieure, complétant, pour les détails de l'exécution, les règles établies par la législation, procédant avec unité et discipline, fortement armée pour résister aux pressions illégitimes, et pouvant

(1) 1 vol. de 1,600 pages, Paris 1856, librairie administrative de Berger-Levrault.

concilier dans une juste mesure les prétentions respectives de l'état et de l'individu.

Le *Dictionnaire* qu'a récemment publié M. Maurice Block, avec la collaboration de nombreux fonctionnaires, a pour but de présenter un exposé fidèle et suffisamment détaillé de la législation administrative. Ce n'est point, dit l'auteur, un traité théorique, c'est un ouvrage pratique, qui ne perd jamais de vue l'application. Nous avons en effet remarqué, dans la plupart des articles, une grande sobriété de considérations générales et en même temps une grande abondance de faits, de décisions, de textes applicables à chaque matière : or le lecteur ne perd pas son temps à lire l'opinion de l'écrivain, alors qu'il ne demande qu'un renseignement précis et approprié aux divers aspects d'une question. Le soin qu'a pris M. Block de solliciter la collaboration des membres de l'administration qui, par la nature de leurs fonctions, devaient avoir acquis une compétence particulière pour traiter chaque sujet garantit l'exactitude des textes cités, la saine interprétation des décisions et l'exposé fidèle de la doctrine administrative, qu'il n'est pas moins essentiel de connaître que la loi elle-même. De plus, chaque auteur, informé, par une pratique journalière, des points qui, dans l'application d'une loi ou d'un règlement, soulèvent le plus souvent des difficultés ou des incertitudes, a pu consacrer à ces mêmes points des éclaircissemens plus étendus. C'est donc un bon et utile travail qui vient s'ajouter, en les résumant et en les complétant, aux nombreux écrits publiés depuis vingt ans sur les questions administratives. C'est un guide que l'on peut suivre sûrement. Nous ne saurions apprécier en détail les articles qui composent ce *Dictionnaire*, et dont quelques-uns forment de véritables traités où sont indiquées, grâce à la publication récente du livre, les modifications assez nombreuses qui, depuis la constitution de l'empire, ont été introduites dans le système administratif. Qu'il nous suffise d'émettre une appréciation générale : indépendamment de l'intérêt particulier que présente chaque article, on trouve dans cet ouvrage, dont toutes les parties paraissent avoir été habilement combinées, l'occasion de jeter un coup d'œil général sur le mécanisme de l'administration française, et on peut ainsi se rendre compte de la nature et de la multiplicité des services qu'elle est appelée à rendre.

C. LAVOLLÉE.

V. DE MARS.

de

lla-
osé
nt,
ja-
des
nps
que
in,
ers
ra-
ns,
jet
et
tiel
par
'un
, a
'est
les
ons
au-
oat
à la
puis
atif.
t de
ou-
ées,
tra-
nul-